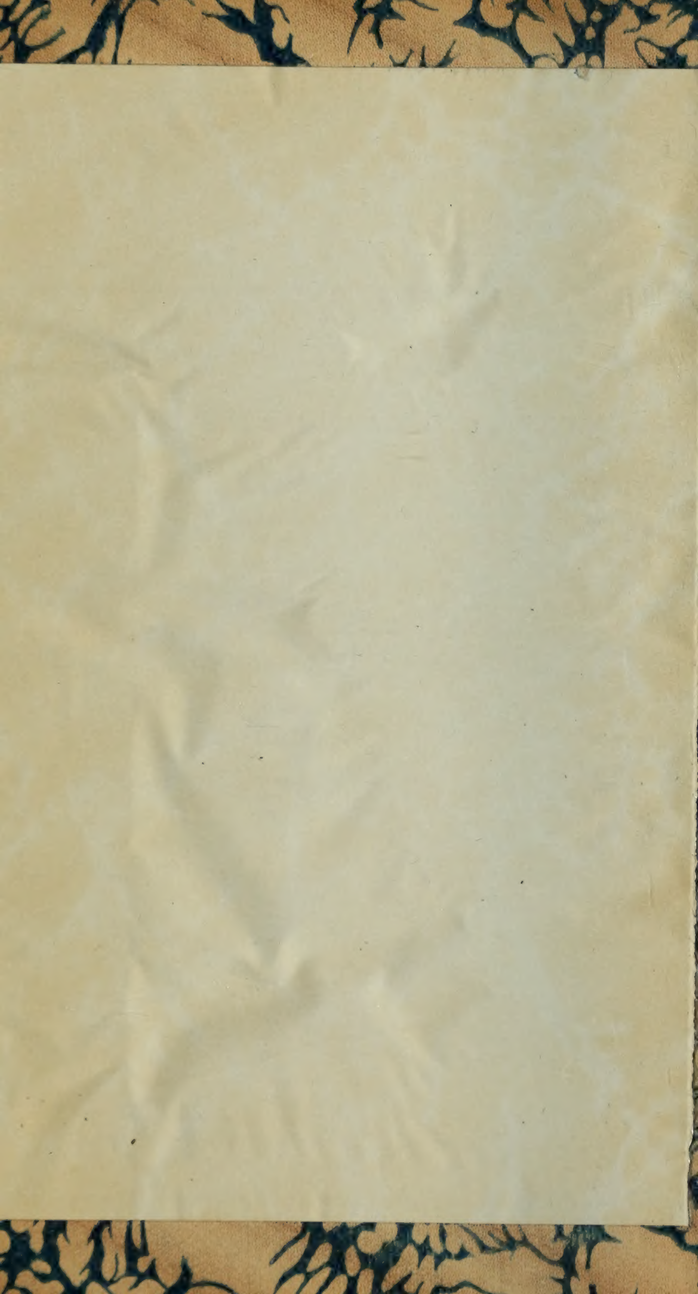
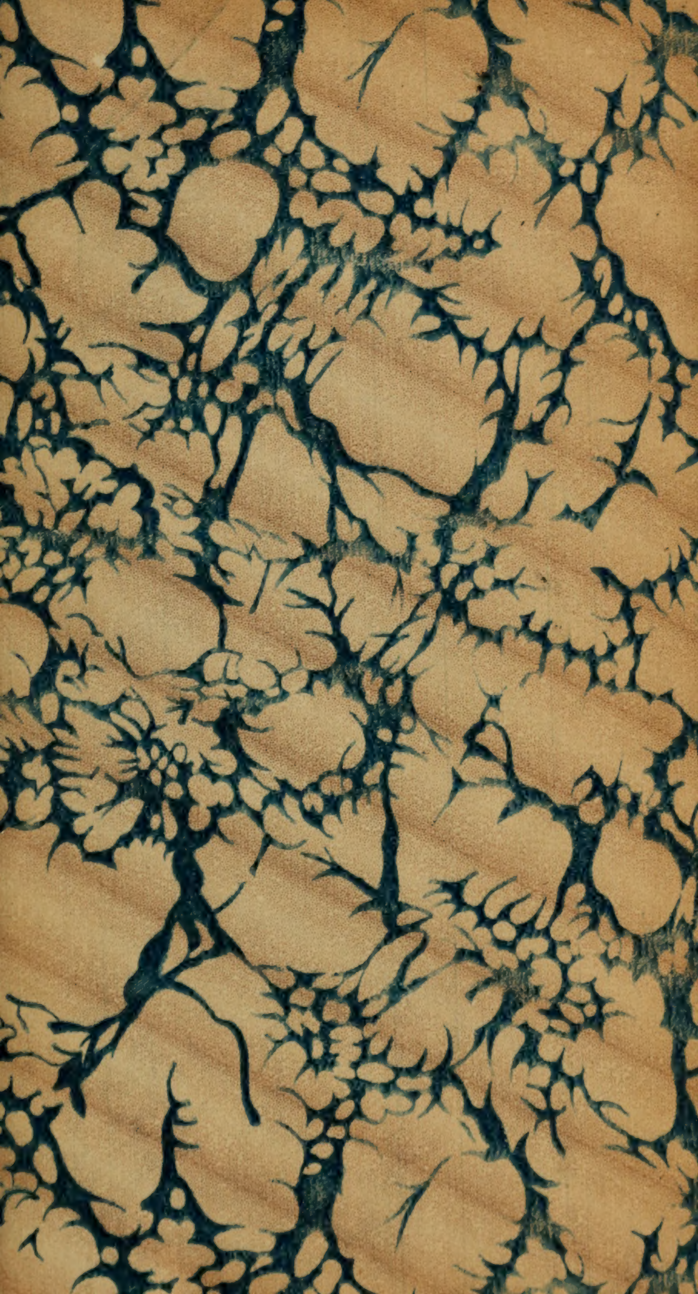
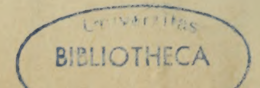

CERCLE
U d'/of OTTAWA
39003001345189







QUATORZE DÉCEMBRE

DU MÊME AUTEUR

La Mort des Dieux.................. 1 vol.

La Résurrection des Dieux (Le Roman de Léonard de Vinci).................. 1 vol.

L'Antéchrist......................... 1 vol.

Pierre le Grand...................... 1 vol.

Ouvrage récent, publié aux "Éditions Bossard" :

Le Règne de l'Antéchrist.......... 1 vol.

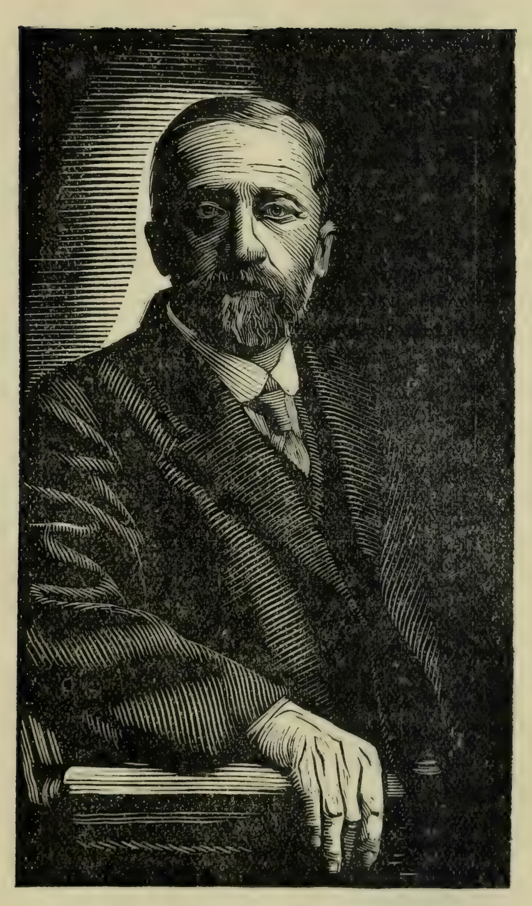
Pour paraître prochainement aux "Éditions Bossard" :

Théâtre tragique — *La Mort de Paul Premier — Le Tzarévitch Alexis — Les Romantiques — La Joie sera*......................... 2 vol.

L'Ère de la Bête.................... 1 vol.

Il a été tiré de ce volume 100 exemplaires numérotés de 1 à 100, sur papier pur bambou des Papeteries de l'Indochine.





Gravé sur bois par A. Ouvré.

D. Mérejkovsky

DMITRI MÉREJKOWSKY

QUATORZE DÉCEMBRE

(ROMAN)

TRADUIT DU RUSSE

PAR

MICHEL DE GRAMONT



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1922

QUATORZE DÉCEMBRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Aimer la terre est un péché. C'est le ciel qu'il faut aimer. Mais moi je ne peux pas. Plus que tout au monde j'aime « les Merisiers ». Aussi longtemps que j'y ai vécu, je ne savais pas que je les aimais tant. Mais après les avoir quittés, je me suis mise à les aimer et je me suis mortellement ennuyée.

— Votre terre, vous l'aimez comme si elle était vivante, Maria Pavlovna?

— Mais, bien sûr, elle est vivante ! Il m'est arrivé de courir au bois où les jeunes bouleaux sont minces comme de petits cierges en cire, avec une écorce si tendre, tiède, chauffée par le soleil, vraiment vivante. Je les embrassais, je pressais ma joue contre eux, je les caressais, je les baisais : mon doux, mon cher, mon petit frère !

Dans la lumière bleuâtre du crépuscule d'hiver qui perçait à peine à travers la petite fenêtre du coche couvert de glace, le prince

Valerian Mikhaïlovitch Galitzine, examinant la figure charmante de la jeune fille, pensait : « Tu es telle, toi-même, que ces bouleaux printaniers. »

L'extérieur de Maria Pavlovna Tolytcheva est celui qu'ont ordinairement les jeunes filles de province, celles dont on dit :

Elle partage ses loisirs
Entre le piano et la tapisserie.

Elle est habillée selon les gravures de mode du « Télégraphe » : une palatine de fourrure en solide gros-de-Tours vert foncé venant de sa grand'mère, une capeline écossaise avec des rubans roses. Sa grosse natte noire est tordue en couronne avec des boucles tombant en grappes légères le long des joues. Elle porte d'antiques boucles d'oreilles en grenat, — qui sans doute sont aussi un cadeau de sa grand'-mère. — Elle est bien élevée et parle français. Mais son visage est celui d'une jeune campagnarde qui, la tête couverte d'un mouchoir jaune à petits pois rouges, reste assise sur le talus, près de sa maison, riant avec les garçons et croquant des grains de tournesol.

Il se peut qu'elle n'aime encore personne, mais elle est tout entourée d'un parfum d'amour comme les lilas en fleur de la fraîcheur de la rosée. Et tout le monde le sent. Les préposés au relais, les invalides qui veillent aux barrières, les marchands ventripotents, amollis par le thé, les voituriers à face rubiconde, tous, en regardant Maria Pavlovna, pensent : « Ah ! la jolie fille ! »

En allant de Vasilkovo à Pétersbourg, Galitzine s'était arrêté à Moscou pour voir un membre de la Société Secrète : Ivan Ivanovitch Pouchtchine. Pouchtchine, employé au département criminel du Tribunal de Moscou, vivait chez sa tante, une dame à l'ancienne mode,

dans une maison isolée de la paroisse du Vendredi Saint.

Là s'étaient également arrêtées, faisant route vers Pétersbourg, une propriétaire de Serpoukhovo, parente éloignée de Pouchtchine, Nina Lvovna Tolytcheva et sa fille de dix-neuf ans, Maria Pavlovna. Galitzine, à la demande de Pouchtchine, consentit à les accompagner.

Précisément à cette époque une diligence avait commencé à faire le voyage de Moscou à Pétersbourg. C'était un carrosse sur patins, long, bas, couvert en cuir, avec deux petites fenêtres, l'une à l'arrière, l'autre à l'avant. Il était impossible de s'y coucher ; quatre personnes séparées par une cloison y étaient assises dos à dos et regardaient, deux en avant, deux en arrière, dans le sens de la route. Comme l'ancien coche d'hiver s'appelait « Lejantzy », ce qui signifiait : « voiture à coucher », les postillons avaient surnommé la nouvelle invention « Nelejantzy ». C'est dans un semblable équipage que Galitzine, les deux dames et leur femme de chambre, Palachka, s'étaient mis en route.

Madame Tolytcheva, d'une famille aisée, n'avait pas accoutumé de voyager autrement qu'à la manière des gens de la noblesse, avec ses propres chevaux, son cocher, sa chapelle, sa cuisine, un convoi d'ustensiles de ménage et ses gens de maison. Elle redoutait les voitures de poste comme une innovation inconnue et se réjouissait d'avoir un compagnon de voyage sûr.

Elle lui raconta immédiatement toute son histoire. Elle avait été élevée à Smolny. Elle s'était mariée presque au sortir de l'Institut et, pendant vingt-cinq années, avait vécu près de son mari comme si elle se fût chauffée devant le poêle. Paul Pavlovitch Tolytchew avait servi dans l'armée. Promu sous-lieutenant

par Souvarof, lors de la campagne d'Italie, blessé en 1812, il avait pris sa retraite comme lieutenant-colonel. C'était un homme de grand esprit et même un écrivain : un article de lui avait été publié dans le *Bulletin de Sion.* Il était lié d'amitié avec M. Labzine et, quand ce dernier fut exilé en raison de ses opinions libérales, il s'en fallut de peu que Paul Pavlovitch ne fût poursuivi aussi. Il fut persécuté parce qu'il aimait la vérité, démasquant les méchants, les fonctionnaires prévaricateurs et les propriétaires tyranniques. Il démontrait à l'évêque lui-même que le servage ne devait pas exister : il ne fallait ni maîtres, ni esclaves. Il voulut libérer ses paysans, mais les autorités s'y opposèrent. On le proclama franc-maçon, impie, séditieux. Le gouverneur voulut le faire mettre en prison. A la suite de tant de tourments, Paul Pavlovitch tomba malade et mourut promptement. Nina Lvovna resta tout à fait seule avec sa fille mineure. Du vivant de son mari elle avait enterré trois enfants : Marinka était la dernière. Les affaires de la propriété périclitaient. En voyant la bonté du maître défunt et ne comprenant point la noblesse de ses sentiments, les moujiks — engeance servile — tombèrent dans de tels désordres qu'il n'y eut plus moyen d'en venir à bout : les uns s'enfuyaient, les autres buvaient. Ils ne payaient ni redevances, ni capitation. Elle-même n'entendait rien à la gestion de ses biens. Les dames de sa connaissance l'avaient surnommée : « Blanche main », parce qu'elle ne souffletait point ses gens ; « elle a peur, disaient-elles, de se salir les mains contre les joues des moujiks ». Quant à l'intendant, c'était un filou. Le bien avait été hypothéqué. La dette était de 25.000 roubles, mais on n'avait pas de quoi payer les intérêts. On vendrait la propriété aux enchères ; et il n'y aurait plus qu'à aller mendier.

Mais Dieu lui-même avait pris pitié des pauvres abandonnées et leur avait envoyé un homme de cœur. Porphyre Nicodimitch Akvilonof, Conseiller d'État, était venu de Pétersbourg voir ses parents à Serpoukhovo. Il était employé au département du Commerce extérieur. Il avait rencontré Marinka à un bal, au club du district, et avait été à tel point charmé que, quelques jours après, il l'avait demandée en mariage. Ce n'était pas un jeune homme ; il avait passé la cinquantaine, mais c'était un homme respectable, bien pensant, estimé de ses supérieurs et l'on disait qu'il avait une belle fortune. Il était éperdument épris de Marinka.

— Si, avait-il dit, vous me faites le bonheur de donner votre consentement, je n'épargnerai rien pour rendre votre fille heureuse. Je prendrai ma retraite, je m'occuperai de la gestion des « Merisiers » et je rétablirai vos affaires.

Marinka n'avait pas refusé, mais elle avait demandé la permission de réfléchir. Nina Lvovna ne voulait pas contraindre sa fille : elle comprenait elle-même que la jeunesse a ses droits. On veut l'amour, l'union des cœurs. Porphyre Nicodimitch n'allait point de pair avec Marinka : il aurait pu être son père. Une année s'était écoulée de la sorte : Marinka réfléchissait toujours. Enfin, on avait reçu une lettre de M. Akvilonov. Il demandait respectueusement que l'on décidât de son sort et, s'il y avait le moindre espoir, que l'on vînt à Pétersbourg pour une entrevue personnelle. Au surplus, Nina Lvovna elle-même devait s'y rendre sans délai pour ses affaires : l'échéance des intérêts était passée : on pouvait saisir le domaine et en annoncer la mise aux enchères.

Elles avaient encore une ressource : une arrière-grand'tante, Nathalia Kirillovna Rjevskaïa. La vieille dame était riche, mais avare

et capricieuse. Elle s'était mis dans la tête qu'on vendît la propriété et qu'on vînt chez elle à Pétersbourg et elle tenait bon sur ce point. « Autrement, disait-elle, vous n'aurez pas de moi un traître sou. » Mais Marinka ne voulait même pas entendre parler de cela. « Je me marierai plutôt avec Akvilonov, — disait-elle, — mais je ne quitterai pas les « Merisiers ». C'est ici que je suis née, c'est ici que je mourrai. »

En terminant son récit, Nina Lvovna se mit à pleurer. Si favorable qu'elle fût au fiancé, elle plaignait cependant sa fille.

La nuit, Galitzine restait dans son compartiment avec Polachka et dans la journée avec Nina Lvovna. Mais, dès le second jour, cette dernière commença à avoir mal à la tête. Pour lui permettre de se reposer à demi étendue, on plaça Polachka auprès du postillon et Maria Pavlovna s'assit à côté de Galitzine.

La diligence avançait à pas de tortue. Les voies de traîneaux n'étaient pas encore tracées. Il y avait peu de neige ; les patins grinçaient sur les pierres nues ; le coche était continuellement secoué. Derrière la cloison on entendait la respiration assoupie de Nina Lvovna. La clochette avait un tintement endormant. Derrière la petite fenêtre couverte de gel la lumière bleuâtre du crépuscule, pareille à la lumière qu'on voit dans les rêves, s'épaississait. Et il leur semblait à tous deux qu'ils voyaient un songe très lointain, immémorial, vu plusieurs fois déjà.

— Il me semble, Maria Pavlovna, que nous nous sommes déjà rencontrés autrefois, mais je ne puis me rappeler quand, dit Galitzine, en continuant d'examiner le charmant visage de la jeune fille.

— Et moi aussi... — commença-t-elle, mais elle n'acheva pas.

— Eh bien?

— Non, rien, ce sont des bêtises. — Elle se détourna et rougit. En général, elle rougissait facilement, subitement, sur toute la joue, comme une petite fille, ce qui la rendait encore plus charmante. Se baissant vers la fenêtre, elle gratta de son petit doigt rose et mince les dessins de la glace.

Elle examinait Galitzine furtivement, attentivement et, à ses yeux, le visage de celui-ci se transformait étrangement comme s'il se dédoublait. Tantôt, il apparaissait sec, dur, bilieux, avec, au coin des lèvres, un petit pli méchant et constamment railleur. Le regard intelligent, perçant et lourd sortait de dessous les verres des lunettes qui scintillaient. En général Marinka n'aimait pas les lunettes : seuls les vieillards et les savants allemands pouvaient, lui semblait-il, en porter. Ce visage était alors étranger, presque effrayant. Tantôt — et tout d'un coup — il était simple, enfantin, charmant et si mélancolique que le cœur de Marinka se serrait comme s'il pressentait que cet homme était menacé d'un grand malheur, d'un mortel danger. Mais tout cela était obscur, confus, comme à travers un songe prophétique.

— Vous savez, j'ai un peu peur de vous, — prononça-t-elle en l'examinant toujours à la dérobée, avec attention. Qui sait ? Peut-être êtes-vous aussi moqueur qu'Ivan Ivanovitch?

— Pouchtchine est très bon. Il n'y a pas de quoi avoir peur de lui, — ni de moi d'ailleurs.

— Vous aussi, vous êtes bon?

— Qu'en pensez-vous, Marinka... Maria Pavlovna ?...

— Ça ne fait rien. Tout le monde m'appelle Marinka. Maria Pavlovna, ça ne me plaît pas, à moi non plus. — Elle le regarda droit dans les yeux et sourit ; il sourit de même. Ils se regardaient en souriant silencieusement et tous deux sen-

taient que ce sourire les unissait d'un lien qui croissait irrésistiblement, d'un lien fait de peur et de joie comme si après une longue, très longue séparation, ils se souvenaient l'un de l'autre et se reconnaissaient. Subitement, elle se détourna de nouveau, rougit, baissa les yeux. Mais à travers les longs cils des yeux baissés, il put saisir le pudique éclat d'une caresse furtive qui peut-être ne s'adressait pas à lui, mais à n'importe qui, à tout le monde, de même que le rayon de soleil caresse également tout ce qu'il touche.

— Vous me pardonnerez, prince, — prononça-t-elle, toujours sans lever les yeux. — Je suis très sauvage. Je suis tout le temps seule dans mes Merisiers et je suis devenue craintive. Je ne sais plus parler aux gens. J'ai peur de tout.

— Il ne faut pas avoir peur des gens, Marinka. Avoir peur d'eux, c'est leur faire trop d'honneur.

— Mais ce n'est pas des gens que j'ai peur. Je ne sais pas moi-même ce que je crains. Aux Merisiers, je n'a jamais eu peur. J'ai toujours été brave, mais, sitôt partie, tout est devenu pour moi si étranger, si effrayant. Lorsque j'étais toute petite, la bonne me couchait, me bénissait d'un signe de croix, tirait le rideau près du lit et disait :

« Dors, mon enfant chéri, dors en paix :

« Le petit chat qui ronronne a un bien joli berceau.

« Mais n'ouvre pas les yeux, ne regarde pas de l'autre côté du rideau, sans cela Kho t'emportera. Le voilà qui est couché sous le lit. » — Depuis, j'ai souvent pensé que Kho n'est pas seulement sous le lit, mais partout. Kho, c'est toute la vie.

— Conjurez-le. Il ne vous touchera pas.

— Mais comment le conjurer?

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Je ne sais pas... Non, vraiment : je ne sais pas. — Pensive, elle secoua doucement la tête

et le long de sa joue les boucles se balancèrent ainsi que des grappes légères. Le coche bondit sur une ornière gelée, leurs visages se rapprochèrent soudainement et, comme la brûlure d'un baiser, une boucle délicate effleura la joue de Galitzine.

— Et vous, vous le savez? Alors, dites-le.

— On ne peut le dire.

— Pourquoi ne peut-on pas?

— Parce que chacun doit l'apprendre par soi-même. Vous aussi vous le saurez un jour.

— Quand donc?

— Lorsque vous aimerez.

— Ah! c'est donc cela, l'amour! — De nouveau, elle secoua la tête d'un air de doute. — Mais d'où vient alors que l'on dise que de nos jours il n'est plus d'amour vrai, qu'il n'y a plus que trahison et perfidie?

— Qui dit cela?

— Tout le monde.

> Le plus charmant amour
> Est celui qui commence et finit en un jour.

C'est Pouchtchine qui me l'a dit l'autre jour. Et ma tante aussi : « Ah! dit-elle, Marinka, tu ne sais pas encore quel oiseau c'est que l'amour... Il s'envole comme il est venu. » Et ma grand'mère...

— Combien vous en avez de tantes et de grand'mères !

— Oh! beaucoup, énormément.

— Et vous les croyez toutes?

— Mais, bien sûr !

Elle avait l'habitude de répéter ces mots « mais, bien sûr ! » et elle y mettait tant de charme qu'il guettait le moment où elle les disait.

— Mais comment ne pas les croire? Il faut croire les grandes personnes. Moi, je suis bête, alors je crois les gens intelligents. Je suis toute faite des paroles des autres, comme une petite couverture toute cousue de morceaux bariolés.

— Mais qui se cache sous cette couverture? — Il sourit.

— Ah! voilà ! devinez qui? — elle cligna de l'œil en le regardant obliquement avec un sourire malicieusement taquin. Et de nouveau brilla ce rayon de soleil qui caresse tout ce qu'il touche.

Elle se tut un instant, soupira, et une pensée qui n'avait plus rien d'enfantin assombrit sa figure.

— Oui, c'est ainsi, prince. L'amour s'envolera et Kho restera : c'est qu'il n'a pas d'ailes, comme un ver rampant ou comme une grande, grande araignée terrible, repoussante.

Ils se turent tous les deux et de nouveau ils sentirent que le silence les unissait d'un lien qui grandissait irrésistiblement.

— Eh bien, — dit Galitzine, — que les grand'mères et les grand'tantes restent comme elles veulent. Et vous, voulez-vous que l'amour s'envole?

— Mais bien sûr que non ! J'aime à aimer fortement. Je ne sais pas aimer un peu. Il ne faut pas qu'un manteau ne tienne qu'à une épaule.

— Voilà, Marinka, voilà ! — Galitzine la regarda comme s'il se rappelait enfin, comme s'il la reconnaissait : « Voilà donc qui tu es. »

— Que vous êtes bonne ! — prononça-t-il d'une voix douce et tout autre.

— Bonne ! Ah ! vous tombez bien ! Vous ne me connaissez pas encore. Demandez plutôt à maman : elle vous dira quelle fille insupportable, méchante et têtue je suis.

— Écoutez, Marinka, peut-on vous parler simplement?

— Mais, bien sûr. J'aime bien qu'on soit simple. Je déteste toutes les cérémonies.

— Alors, voilà, Maria Pavlovna, — commença-t-il et tout d'un coup il s'arrêta ; tout comme Marinka, l'instant d'avant, il se détourna,

rougit, baissa les yeux. Elle le regarda avec curiosité.

— Ne vous mariez pas avec M. Akvilonov, — reprit-il avec une soudaine audace.

— Qu'est-ce que cela veut dire encore? Pourquoi?

— Parce que vous ne l'aimez pas.

— Comment, je ne l'aime pas? C'est mon fiancé, donc je l'aime.

— Vous ne l'aimez pas. Il est Kho pour vous.

— Quelle bêtise ! Un homme charmant, respectable, bien pensant. Il peut faire le bonheur de n'importe quelle jeune fille. Tout le monde le dit... et maman et grand'mère et ma tante...

— Tout de même ne l'épousez pas.

— Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous? Quel homme singulier! Et comment osez-vous?... J'aurais dû me fâcher et moi, sotte que je suis, je ne sais pas...

— Pardonnez-moi. Je ne le ferai plus. Ne vous fâchez pas, ma bonne, charmante, gentille fillette.

Il se tut soudain et la regarda à la dérobée. De nouveau, comme tout à l'heure, elle se pencha vers la fenêtre gelée et souffla sur la vitre à travers ses paumes jointes ; ensuite, elle se mit à griffonner quelque chose sur le cercle ainsi dégelé.

— V... Voyez-vous, V...? Le nom de votre fiancée ne commence-t-il pas par un V?

— Quelle fiancée?

— Voilà encore ! Quel bon fiancé : il a oublié jusqu'au nom de sa fiancée. Aïe, aïe, aïe, est-il possible ! Pourquoi vous cachez-vous de moi? Je suis au courant. Pouchtchine me l'a dit : Vous avez à Pétersbourg une fiancée très belle dont le nom commence par un V... Vassilissa, peut-être? Valerian et Vassilissa. Cela va bien ensemble : les deux noms commencent par la même lettre, — elle éclata de rire, d'un rire sonore comme si elle était gaie, mais ses yeux restèrent tristes.

— Pourquoi par V...? Ah! oui, « Volnost — la Liberté », — devina Galitzine en se rappelant ces vers :

Nous attendons, remplis d'un espoir angoissé,
Ton arrivée, ô Sainte Liberté,
Comme le jeune amant attend
L'instant de la tendre rencontre.

— Et vous savez, prince, peut-être n'est-ce pas comme cela, — elle cessa subitement de rire et le regarda sévèrement, presque avec solennité.

— Qu'est-ce qui n'est pas comme cela?

— Mais l'amour. Ce n'est pas l'amour qui nous sauvera de Kho.

— Et quoi donc?

— Je ne sais, je ne puis le dire. Il y a des vers, — mon pauvre père les aimait beaucoup.

Croyez en toute humilité de cœur
Et attendez patiemment la fin,

prononça-t-elle doucement; mais dans cette douceur il y avait tant de force que Galitzine la regarda, surpris : un instant auparavant, ce n'était qu'une enfant, maintenant c'était une femme.

A ce moment, le coche qui descendait une côte, pencha et fut sur le point de verser. Marinka, effrayée, jeta un cri et saisissant le bras du siège, posa par mégarde la main sur la main de Galitzine. Il serra fermement cette main et se pencha tout près du visage de la jeune fille. Elle se recula un peu, voulut retirer sa main, mais il ne le permit pas.

— Marie, — prononça derrière la cloison la voix indistincte de Nina Lvovna.

Marinka écouta, mais ne répondit point. Tous deux se tapirent dans l'obscurité comme des enfants malicieux.

— Vous avez une mouche au-dessus du sourcil, — chuchota-t-il en souriant.

— Ce n'est pas une mouche, c'est une petite

envie, — murmura-t-elle aussi gaîment. Lorsque j'étais petite, les enfants me taquinaient : — Marinka a une petite envie, Marinka est un petit laideron.

Il se pencha encore plus près d'elle et elle se recula plus loin encore.

— Chère, chère, douce, — murmura-t-il si doucement qu'elle pouvait ne pas l'entendre si elle ne le voulait pas.

— Marie, où es-tu donc, mon enfant? — appela Nina Lvovna, cette fois-ci d'une voix distincte et éveillée.

— Je suis là, maman. Je viens tout de suite. Ah! voilà la station.

Le coche s'arrêta. Les feux rouges et les ombres noires passaient et repassaient dans le cadre de la petite fenêtre. Marinka se leva.

— Ne vous en allez pas, — chuchota Galitzine.

— Ce n'est pas possible. Maman se fâcherait.

Il la tenait toujours par la main. Puis, subitement, il approcha cette main de ses lèvres et l'embrassa là où personne n'embrasse, — au creux de la paume tiède, fraîche, douce comme le calice d'une fleur chauffée par le soleil.

La nuit, Polachka vint comme d'habitude s'asseoir près de lui et au jour Marinka apparut de nouveau.

Madame Tolytchewa cessa toute cérémonie et permit à sa fille de rester près de Galitzine aussi longtemps que l'on voudrait.

Mais, était-ce parce que Nina Lvovna ne dormait plus et pouvait les entendre ou parce que Marinka s'enfermait en elle-même et, après l'entretien de la veille, se tenait sur ses gardes, leurs propos étaient contraints et insignifiants. Elle racontait sa vie aux Merisiers. Tout dans ce récit était simple et quotidien, mais il s'en dégageait comme d'un conte charmant la bonne odeur du temps passé.

Au bout de l'allée des Tilleuls que les freux peuplaient de leurs nids, le pavillon du grand-père s'élevait au bord du ravin, au-dessus de la mince et douce rivière Kachirva ; il portait à son fronton cette inscription à demi effacée : « Ici on trouve le repos. » Dans ce pavillon, Marinka venait lire « Les Mystères de Rudolphe « de Madame Ratcliffe, et « Les malheurs de la famille d'Ortenberg » de Monsieur Kotzbue. En général, elle aimait le sentimental et l'effrayant. En hiver, au crépuscule, lorsque dans le salon à demi obscur la clarté bleue de la lune, traversant les fenêtres glacées, se mêlait à la lumière rouge de la veilleuse de la chambre à coucher maternelle, la cousine Adèle chantait au son du clavecin de vieilles chansons si niaises, si tendres :

O sons tristes du piano,
Soyez la voix de mes angoisses,

ou encore :

Hélas! l'heure est venue : il faut nous séparer,
Peut-être pour toujours !
Comment ne pas souffrir, comment ne pas pleurer.
Car Dieu seul sait si nous nous reverrons un jour !

et en écoutant ces chansons, Marinka pleurait.

Elle croyait aux prédictions, aux présages que Petrovna, sa bonne, lui avait enseignés. Lorsqu'on voit un fil sur le plancher ou, sur le sable, l'empreinte d'un arrosoir, il ne faut pour rien au monde les enjamber. Elle savait que si des étincelles s'envolent pendant que l'on chauffe les poêles, c'est que l'on recevra des visites. Si le coq chante à une heure inaccoutumée il faut l'enlever du perchoir et lui tâter les pattes : si elles sont chaudes, on recevra des nouvelles ; si elles sont froides, il y aura un mort dans la maison.

Elle était bonne ménagère, beaucoup meilleure que sa mère. Chez eux, à Serpoukhovo,

tout était bon marché : la viande coûtait cinq kopecks la livre, et une paire de poulets en valait cinquante. On avait pour quarante kopecks un boisseau de concombres. Personne dans tout le district ne savait les saler comme elle. Elle s'entendait fort bien aussi aux ouvrages de dames. Une fois, on avait cardé de la laine, tondue sur la gorge et la poitrine des brebis, on l'avait lavée et on la lui avait apportée. Comme Pelageïa était une bonne fileuse, la laine était douce, superbe, très blanche. Or, il n'est pas possible de faire un dessin sans couleur. Eh bien, figurez-vous que Marinka l'avait teinte elle-même et pas mal du tout. On en avait fait un charmant petit tapis.

— Est-ce que vous le faites exprès, Marinka? — dit enfin, en riant, Galitzine qui n'en pouvait plus.

— Quoi, exprès?

— Je vous parle d'amour et vous de laine et de concombres.

Elle ne répondit rien. Elle mordit seulement sa lèvre, posa dessus son petit doigt et pencha la tête du côté de sa maman comme si déjà ils avaient un secret commun.

Et, quel que fût le sujet de leurs entretiens, il y avait dans chaque mot un autre sens important et caché. Parfois, se taisant tout d'un coup, ils se souriaient avec un joyeux étonnement comme si, après une longue séparation, était arrivé l'instant bienheureux de la rencontre. Et derechef comme la veille ils sentaient tous deux que bon gré mal gré une intimité irrésistiblement grandissante les unissait. Elle avait encore peur de lui ; elle ne le croyait pas, mais, lorsque à travers les longs cils de ses yeux baissés il saisissait le furtif éclat d'une caresse timide, il lui semblait que cette caresse n'était plus comme hier pour tout le monde, mais pour lui seul.

— Qu'est-ce que je fais? Pourquoi troubler cette jeune fille? — se demandait-il parfois, mais l'instant d'après il oubliait tout, enivré par le parfum d'amour dont cette jeune fille était entourée comme les lilas en fleur de la fraîcheur de la rosée.

« Pourquoi n'épouseriez-vous pas Marinka, Galitzine? » Il se rappelait ces paroles de Pouchtchine. Il les avait prises alors pour une plaisanterie. « Nous allons poser nos têtes sur le billot et vous parlez de mariage, Pouchtchine! » — « Qu'est-ce que cela fait? Un homme marié est plus gai, même en allant au billot : au moins, quelqu'un le pleurera. Non, vraiment, mariez-vous. Vous débarrasserez la jeune fille de ce vieux coquin et charlatan d'Akvilonov. »

Lui-même ne pouvait penser sans dégoût au mariage de Marinka et d'Akvilonov. Lorsque le papillon se débat dans les toiles de l'araignée on a envie de le sauver. Mais comment faire? A Pétersbourg il aurait bien à faire de Marinka! Là-bas c'était la conspiration, l'insurrection, le renversement du tyran, la libération de la patrie. Mais peut-être les destins des empires et des peuples ne pèsent-ils pas plus lourd dans les balances divines que la destinée d'une âme humaine?

Qu'est-ce donc que leur rencontre : hasard ou destinée? Si ce n'est qu'un hasard, pourquoi lui semblait-il la reconnaître, pourquoi ce souvenir prophétique né d'un songe immémorial? Et si c'est la destinée, pourquoi est-il si sûr, ou veut-il être si sûr, qu'il pourrait l'aimer, mais ne l'aimera jamais, que cet irréalisable songe d'amour, cette suprême joie de la vie est l'éternel adieu qu'il adresse à cette même vie, — ainsi le voyageur qui, dans le désert, fuyant devant un fauve, se jette dans un vieux puits, s'accroche à une branche, cueille les

framboises d'un buisson et les mange, oublieux du péril.

En regardant le visage si vivant de la jeune fille, il se rappelait un autre visage, mort. Dans la lumière obscure des bougies brûlant au jour, sous sa blanche robe nuptiale, c'était, étendue au cercueil, toute fine, mince, vibrante comme une flèche qui s'envole, une fillette de seize ans, Sophie Narichkine.

Ne cherche pas quelle route j'ai prise
Ni pour quels lieux j'ai délaissé ce monde.
J'ai fait, ami, toute l'œuvre terrestre :
Ayant sur terre et vécu et aimé.
Tous mes espoirs sont-ils réalisés?
Crois-moi : le cœur ne saurait se tromper.
Tout est fini, je suis au pays des rencontres
Et je comprends que votre monde est beau.
Ami, le Grand n'est jamais vain sur terre.
Sois ferme : ici on ne trahira pas.

Elle ne le trahira pas et lui non plus ne la trahira pas. Ce premier amour sera le dernier. Et si même il aimait Marinka, il ne trahirait pas Sophie. Toutes deux, l'une céleste, l'autre terrestre, ne font qu'une. Aux bornes de l'horizon se confondent le ciel et la terre : ainsi Sophie et Marie.

Au matin du troisième jour, le coche approcha de Pétersbourg. Lorsqu'on eut passé la dernière station, Poulkovo, un vent chaud vint du bord de la mer ; la petite fenêtre se dégela et à travers ses larmes apparut toute blanche la morne plaine couverte de neige avec des monticules semblables aux tombeaux d'un cimetière gigantesque. Et tout au bout de la plaine blanche... des points noirs... les maisons de Pétersbourg.

— Eh bien, au revoir, prince, — dit Marinka. — Nous serons arrivés dans un instant. Moi, je vais chez mon fiancé, vous chez votre fiancée. Vous vous souviendrez de moi?

Il lui embrassa silencieusement la main

comme l'autre fois, au creux de la paume tiède, fraîche, douce comme le calice d'une fleur chauffée par le soleil.

— Viendrez-vous nous voir à Pétersbourg? — demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, je viendrai.

— Et si votre fiancée ne vous laisse pas venir?

— Je n'ai pas de fiancée.

— C'est vrai?

— C'est vrai.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur. Et vous, Marinka, avez-vous un fiancé?

— Je ne sais pas. Peut-être non.

Et de nouveau, ils se sourirent en silence, se reconnurent, se souvinrent. « J'aurais pu t'aimer », dit son regard profond.

« Moi aussi, je le pourrais », répondit-elle par un même regard.

— Marie, où es-tu? Il est temps de se préparer. Polachka, où est le sauf-conduit? Où est-elle passée encore? Quelle fille insupportable ! — ainsi grognait la voix maternelle.

De longues palissades se succédaient, des jardins potagers, des maisonnettes, des échoppes, des auberges. Enfin le coche s'arrêta près d'une petite maison basse aux murs jaunes, éclaboussés d'une boue qui datait de l'été dernier ; deux guérites rayées se dressaient des deux côtés de la barrière.

La porte du coche s'ouvrit et le visage moustachu de l'invalide apparut. L'officier de garde visa les sauf-conduits, commanda à la sentinelle : soulève !... La barrière se leva et le nelejantsy entra à Pétersbourg.

CHAPITRE II

DEPUIS le 27 novembre, jour où l'on avait appris la fin de l'empereur Alexandre Ier, un silence extraordinaire régnait à Pétersbourg.

Tout s'était tu, tout semblait mort comme si chacun retenait son souffle. Les théâtres fermèrent. Il fut défendu à la musique de jouer pendant la parade de la garde montante. Les femmes prirent le deuil ; on célébra dans les églises des offices funèbres ; du soir au matin retentit par la ville le glas lamentable des cloches.

La Russie prêta serment à Constantin Ier. Les ukases furent signés de son nom ; la monnaie frappa des roubles à son effigie et dans les églises on lui souhaita longue vie. On l'attendait d'un jour à l'autre, mais il n'arrivait pas et des rumeurs circulaient dans la ville. Les uns disaient qu'il renonçait au trône, les autres assuraient qu'il acceptait, mais la vérité était inconnue.

Pour tranquilliser la capitale, on déclara que l'Impératrice mère avait reçu une lettre où Sa Majesté promettait d'arriver bientôt ; on annonça ensuite que le Grand-Duc Michel était parti à sa rencontre. Mais les deux nouvelles se trouvaient être fausses.

Les courriers galopaient de Pétersbourg à Varsovie, de Varsovie à Pétersbourg. Les frères échangeaient des lettres sans que rien en résultât.

— Il serait temps de mettre un terme à toutes ces amabilités, — grommelaient les dignitaires.

— Quand saurons-nous enfin qui est notre souverain? — demandait avec impatience l'Impératrice Maria Fedorovna.

— Nous avons sur le trône un cercueil, — murmuraient les fidèles sujets, avec une frayeur contenue.

Le lendemain de la prestation du serment, on exposa dans les vitrines des magasins de Newsky les portraits du nouvel empereur. Les passants s'y arrêtaient en foule. Sur ses portraits Constantin était laid, mais au naturel il l'était plus encore. Un nez camus comme celui de Paul Ier ; de grands yeux proéminents d'un bleu trouble ; des sourcils renfrognés avec des touffes hérissées de poils blonds et, à la racine du nez, de semblables poils qui, dans les moments de colère, se dressaient et pointaient. Ses longs bras tombaient plus bas que les genoux comme ceux des singes ; on eût dit qu'il pouvait marcher à quatre pattes. Toute sa personne évoquait l'idée d'un énorme singe à forme humaine. On se rappelait combien sa grand'mère l'impératrice Catherine II déplorait l'indécente et malhonnête conduite de son petit-fils : « Partout et même dans la rue, il se conduit avec une telle indécence que je crains toujours qu'on ne l'abatte. Je ne comprends pas d'où lui vient ce sans-culottisme crapuleux qui le ravale au-dessous de tous. »

Les lettres qu'il écrivait à son maître, le français La Harpe, étaient signées « l'âne Constantin ». Mais ce n'était pas un sot et c'est avec intention qu'il faisait l'imbécile pour qu'on le laissât tranquille et qu'on ne l'ennuyât point avec la couronne. « Un tourbillon despotique », ainsi l'appelaient ses familiers. Une fois, lors d'une revue, son cheval prit peur, fit un écart. Il tira son sabre et l'en frappa si fort que la bête faillit crever. La Russie serait le cheval et Constantin son cavalier furieux.

On espérait au reste qu'il refuserait de régner — « par dégoût naturel ».

— On m'étouffera comme on a étouffé mon père, — disait-il. — Je vous connais, canailles, je vous connais, disait-il encore avec un mauvais sourire. — Aujourd'hui vous criez « hurrah ! » mais si on me traîne sur l'échafaud et que l'on vous demande : « cela vous convient-il? » vous crierez de même : « Oui, oui ! »

On racontait que lorsqu'on lui avait lu le manifeste écrit à l'occasion de son avènement, il s'était trouvé mal et avait demandé qu'on le saignât.

« Hé ! qu'est-ce que ces imbéciles ont été imaginer, de m'enrôler parmi les tsars? — criait-il furieux. — Je n'irai pas. Vous avez fait la bouillie : à vous de la manger !

Lorsqu'on apprit cela à Pétersbourg, tous furent révoltés.

— On ne joue pas avec l'héritage du trône comme avec une propriété privée, — disaient les uns.

— Pourquoi pas? répliquaient les autres. En Russie, on peut tout se permettre. Nous sommes des poltrons. Qu'on nous menace seulement des arrêts et nous nous tiendrons tous cois.

— A qui reviendront les moutons? — pariaient les plaisants.

— Quels moutons?

— Nous. Ne nous chasse-t-on pas d'un serment à l'autre comme un troupeau de moutons?

On discutait qui vaudrait mieux : Constantin ou Nicolas?

L'empereur Paul Ier avait nommé Nicolas âgé de cinq mois au commandement du régiment de cavalerie de la garde avec le grade de lieutenant général. L'enfant avant de savoir marcher battait le tambour et brandissait

un petit sabre. Lorsqu'il fut un peu plus grand, il sautait du lit la nuit pour aller pendant quelques instants monter la garde avec un fusil. Jamais il ne voulut apprendre rien d'autre que jouer aux soldats. Lamsdorf, le précepteur des grands-ducs, frappait ses élèves sur la tête avec la crosse du fusil, si violemment qu'ils perdaient presque connaissance. « Il rendra compte à Dieu de la triste éducation qu'il nous a donnée », — disait par la suite Nicolas lui-même.

Jamais il ne s'était attendu à être l'héritier du trône. Il n'avait jamais eu jusqu'à vingt ans aucune occupation.

Il n'avait appris à connaître le monde que dans les antichambres du palais et dans la chambre des secrétaires.

« Il était enragé comme Paul, rancunier comme Alexandre. » Intelligent, il est vrai. Mais c'était précisément son intelligence que l'on redoutait le plus. Il était d'autant plus méchant qu'il était plus intelligent.

Il avait compris à la perfection l'organisation militaire prussienne. Pour tout dire, c'était un Allemand. On prédisait que, s'il montait sur le trône, les Allemands envahiraient la Russie qui, même sans cela, semblait presque conquise.

Constantin était une bête, Nicolas une machine. Que valait-il mieux, la machine ou la bête?

CHAPITRE III

Dans la salle du Conseil d'État, au Palais d'Hiver, entre la chambre des aides de camp généraux et les appartements que le grand-duc Nicolas Pavlovitch habitait provisoirement, tout était encore, à huit heures du matin, aussi sombre que pendant la nuit. Les hautes fenêtres qui donnaient sur la cour s'ouvraient comme des bouches béantes sur la nuit impénétrable. Il semblait que le brouillard d'un gris jaunâtre passât comme une fumée suffocante à travers les fenêtres et les murailles. Des cierges de cire plantés dans de lourds candélabres et posés sur une longue table couverte de drap vert n'éclairaient de leur faible lumière que le milieu de la salle dont les angles restaient plongés dans les ténèbres. Deux grands portraits qui se faisaient vis-à-vis — Catherine II et Alexandre Ier — sortaient de la muraille comme des fantômes mystérieux : le petit-fils et la grand'mère semblaient se regarder en clignant de l'œil avec un même sourire ironique et rusé.

Les vieux dignitaires poudrés, en souliers à boucle et bas de soie, et en grands uniformes brodés d'or, erraient comme des ombres débiles, se groupaient, chuchotaient, murmuraient, tandis que dans le coin le plus sombre, silencieux, immobiles comme trois statues, étaient assis trois morts sortis de leur cercueil : le septuagénaire ministre des Affaires Intérieures Lanskof, l'octogénaire ministre de l'Instruction publique Chichkov et le général Araktcheieff qui paraissait éternel, sans âge. C'était la

première fois qu'il se montrait au Palais depuis l'assassinat de Nastassia Minkina.

« La mort de cette fille — disait-on de lui — lui avait enlevé la capacité de s'occuper des affaires de l'État. La mort de l'empereur la lui a rendue. »

Tout le monde savait déjà que le courrier apportant le refus définitif du prince héritier venait d'arriver de Varsovie et que ce jour même devait être signé le manifeste annonçant l'avènement au trône de Nicolas Ier. On attendait que d'un moment à l'autre le prince Alexandre Nicolaïevitch Galitzine apportât le manifeste mis au net. Chaque fois que la porte s'ouvrait, tout le monde se retournait : Était-ce lui?

Un vieillard charmant et grave, de haute taille, aux cheveux grisonnants, ramenés sur sa tête chauve, au visage long, mince et pâle, avec, autour de la bouche, deux plis maladifs, pleins de mélancolie et de sensibilité, — un vieillard pâle et doux comme un soir d'automne, — Nicolas Mikhaïlovitch Karamsine, — se chauffait debout près de la cheminée. Tous ces derniers jours il avait été malade. « Mes nerfs tremblent. Tout m'affaiblit comme si j'étais un petit enfant », disait-il plaintivement. La mort de l'empereur l'avait frappé comme celle d'un ami, d'un frère bien-aimé ; il avait été plus affecté encore par l'indifférence générale que cette mort avait rencontrée. « Tout le monde pense à soi-même et personne à la Russie. » Tout l'offensait, le blessait, le faisait souffrir ; il avait sans motif envie de pleurer. Il se sentait pareil à la vieille « pauvre Lisa » d'une de ses nouvelles.

Nicolas lui avait confié le soin de rédiger le manifeste de son avènement au trône. Il le fit, mais le grand-duc n'en fut pas satisfait. Ces mots : «... Que la Russie prospère, jouissant en

paix des libertés civiques, garde le calme des cœurs innocents... » ne plurent point ; on lui donna l'ordre de les modifier. Karamsine les modifia, mais on ne fut pas davantage satisfait. La rédaction du manifeste fut confiée à Speransky.

Karamsine fut peiné, mais il continua à venir au Palais, à discuter les motifs du mécontentement général et les mesures à prendre pour le bien de la patrie.

Personne ne l'écoutait : il s'éloigna sans rien dire. « Ma vie est finie, finie. Il est temps de mourir ». Il pleurait et se riait de la vieille « Pauvre Lisa ».

Debout, près de la cheminée, il regardait de loin, avec une tristesse pensive, ce qui se passait devant lui. « Tout m'apparaît comme des ombres fuyantes », disait-il.

Non loin de lui, deux dignitaires vieillots chuchotaient.

— J'espère que nous n'allons pas vous perdre? — demandait l'un des vieillards.

— Dieu sait ce que nous allons tous devenir ! — dit l'autre en haussant les épaules. L'autre jour à souper Pietre Petrovitch disait en offrant du champagne : « Buvons. Qui sait si demain nous vivrons. »

— Vous êtes toujours triste, Excellence, — dit en s'approchant de Karamsine le grand chambellan Alexis Lvovitch Narichkine, tout couvert d'or et de diamants et dont le visage affable, majestueux et insignifiant gardait le sourire aimable et maniéré d'un dignitaire de Catherine II. Bon vivant, toujours gai, il plaisantait alors même que les autres n'en avaient nulle envie.

— Je ne suis pas seul, mais toute la Russie..... commença Karamsine.

— Ne parlons pas de la Russie, — dit Narichkine avec un fin sourire. — L'autre jour, pendant

la messe du Requiem, sur la Place du Palais, les cochers en s'amusant faisaient trop de tapage. On leur dépêcha quelqu'un pour leur dire qu'il était honteux de rire quand tout le monde pleurait le défunt. « Mais à quoi bon le pleurer, n'exagérons pas. Il a bien assez régné. » Voilà la Russie !

La figure pâle de Karamsine s'empourpra d'indignation.

— J'ose penser, Excellence, qu'il se trouvera en Russie des gens capables d'acquitter la dette de reconnaissance...

— Voyons, laissez donc, mon cher ! Qui, de nos jours, paye ses dettes? Pour moi, à mon lit de mort, je dirai : « Voilà la première dette que je paye à la nature », — reprit en riant Narichkine.

— Est-ce ainsi que l'on travaille? Vous avez embrouillé tous les papiers. — Vous n'avez rien dans la tête, monsieur ! — criait au Secrétaire d'État intérimaire Olenine, qui ressemblait à un vieux rat, le ministre de la Justice Lobanov Rostowsky, un nain méchant à tête de Kalmouck.

— Que dit-il? La Russie n'a personne à sa tête? — demanda, ayant mal compris, le prince Lopoukhine, président du Conseil d'État et du Conseil des Ministres, chevalier de l'ordre de Malte, vieillard de belle prestance, grand, svelte, maquillé de blanc et de rouge, avec des fausses dents et un sourire de satyre. Il entendait mal et, ces derniers jours, le désarroi de ses pensées avait aggravé sa surdité.

— On dit qu'Olenine n'a rien dans la tête, — lui cria Narichkine à l'oreille. — Qu'aviez-vous donc pensé?

— J'avais pensé que la Russie n'avait personne à sa tête.

— On pourrait aussi bien dire cela de la Russie, — remarqua de nouveau Narichkine avec son

fin sourire. — Mais voilà qui est surprenant, messieurs, depuis près d'un mois déjà nous n'avons pas d'empereur et cependant tout marche aussi bien — ou aussi mal — que par le passé.

— On perd son temps ! On joue à la balle ! — continua de crier Lobanof.

— Quelle balle? — demanda Lopoukhine qui de nouveau n'avait pas compris.

— On ne peut crier cela à l'oreille, — répondit Narichkine. Il chuchota à Karamsine : Connaissez-vous l'histoire de la balle?

— Non, j'ignore...

— « Depuis quinze jours on joue à la balle avec la couronne de Russie en se la renvoyant mutuellement », disait plaisamment l'autre jour la Ferronnays, l'Ambassadeur de France. La plaisanterie est bonne, mais il est peu probable qu'elle rentre dans l'histoire de l'Empire Russe.

Lopoukhine prêta l'oreille et, ayant probablement entendu le nom de la Ferronnays, comprit de quoi il s'agissait. Il se mit à rire à son tour en montrant ses fausses dents, blanches et bien rangées. Sa bouche répandit une odeur de cadavre.

— Comment vont vos rhumatismes, Nicolas Mikhaïlovitch? — demanda d'une voix agréablement enrouée un vieillard d'une soixantaine d'années, vêtu d'un habit usagé, décoré de deux croix. Une couronne de cheveux grisonnants naturellement frisés entourait son crâne chauve, son visage était d'une surprenante blancheur pareille à celle du lait. Ses yeux bleus un peu humides allaient lentement d'un objet à l'autre, — des yeux de veau mourant, disait-on de lui. C'était Mikhaïl Mikhaïlovitch Speransky. — Quant à moi, mes hémorroïdes ne me laissent pas de répit, — ajouta-t-il sans attendre la réponse et entre deux doigts longs, minces et élégants il prit dans sa tabatière une pincée de tabac, se l'introduisit dans le nez, s'essuya avec un

mouchoir de soie rouge d'une propreté douteuse — il était avare de linge fin — et prononça avec un sourire satisfait : — Quel gaillard j'aurais été si je ne prisais pas !

— Eh bien, Excellence, le manifeste est-il prêt? — demanda Karamsine, tenant à faire voir qu'il n'avait ni colère ni envie.

Speransky tourna vers lui son lent regard avec, sur ses lèvres fines, un sourire à peine perceptible.

— Oh! ne m'en parlez pas. Ce manifeste, j'en ai par-dessus la tête, — et il montrait sa nuque. — Comment expliquer l'inexplicable? Comment faire comprendre au peuple tous ces arrangements de famille? Nicolas abdique pour Constantin, Constantin pour Nicolas.

— Et alors, que faut-il faire?

— Ne pas ouvrir le testament.

— Négliger la volonté du défunt?

— Les morts n'ont pas de volonté.

— Ce sont là des paroles cruelles, Excellence !

— Mieux vaut des mots que des actes cruels. Il n'est pas admissible que l'on se joue de l'héritage légitime du trône comme d'un bien privé. Et si le défunt Empereur avait aimé tant soit peu sa patrie qui, en 1812, lui avait donné d'aussi indiscutables preuves de dévouement, comment aurait-il pu soumettre la Russie à..... Ah ! à quoi bon parler de cela? Les dix dernières années dépassent tout ce que nous avons entendu dire du siècle de fer...... Quoique peut-être tout soit « pour le mieux », comme dit votre Excellence.

Karamsine se taisait. Cette offense à son ami, à son frère bien-aimé, lui remplissait la gorge de larmes qu'il contenait avec peine. S'appuyant contre le marbre de la cheminée, il baissa la tête et couvrit ses yeux de sa main.

— Est-ce que votre Excellence se sent mal? demanda Speransky.

— Oui, j'ai mal à la tête. Ce sont les nerfs sans doute. Mes nerfs tremblent.

— Tout le monde en est là aujourd'hui. C'est la faute du temps, — remarqua Speransky. — Et savez-vous qu'il y a pour les nerfs un excellent remède : prenez au lieu de thé de la tisane de millefeuilles avec de la camomille amère.

— Millefeuilles, millefeuilles, — répéta Karamsine avec un sourire maladif. Il y avait dans ce mot quelque chose de douceâtre, quelque chose d'écœurant qui s'arrêtait dans sa gorge comme une boule. Et il lui semblait que Speransky — avec son visage d'une blancheur surprenante, pareille à celle du lait, avec ses yeux bleus, pâles et humides, « ses yeux de veau mourant — était lui-même une sorte de millefeuilles.

Il fit sur lui-même un effort, avala la boule, enleva sa main de ses yeux.

— Oui, tout est pour le mieux, Excellence, quoique ce ne soit peut-être pas en ce monde-ci, — dit Karamsine avec un doux sourire, — Dieu existe, tranquillisons-nous.

— Vous avez raison, Nicolas Mikhaïlovitch, tranquillisons-nous, — et à son tour Speransky sourit. — Je l'ai toujours dit : « *Dei providentia et hominum confusione Ruthenia ducitur.* »

— Comment? Qu'avez-vous dit?

— La divine Providence et la sottise humaine conduisent la Russie.

Karamsine, à nouveau, se couvrit les yeux de sa main. Il avait envie de pleurer et de rire à la fois.

— Nous sommes beaux, tous les deux, — pensait-il. — En un moment pareil où se décident les destinées de la patrie, le législateur russe ne trouve rien de mieux à faire que de rire et l'historien russe rien de mieux que de pleurer. C'est la fin, ma vie est finie. Il est temps de mourir, pauvre vieille Lisa.

La porte de la salle des aides de camp généraux s'ouvrit et de nouveau tout le monde se retourna.

Tenant sous le bras un grand portefeuille, trottinant, petit, gros, rond comme une boule, le prince Alexandre Nicolaïevitch Galitzine entra dans la pièce.

— Eh bien? le manifeste est-il prêt? — demandèrent tous les assistants en l'entourant.

— Quel manifeste? — dit-il, feignant de ne point comprendre.

— Voyons, Excellence, toute la ville le connaît.

— De grâce, messieurs, c'est un secret d'État.

— Bon, bon, nous ne vous trahirons pas. Dites-nous seulement s'il est prêt.

— Oui, il est prêt, on va le signer tout de suite.

— Dieu soit loué, — dirent-ils tous avec un soupir de soulagement.

Les trois ombres débiles s'agitèrent dans le coin obscur. Araktcheïeff fit lentement un signe de croix.

De l'autre côté de la salle, une autre porte donnant sur les appartements du grand-duc Nicolas Pavlovitch s'ouvrit et, faisant sonner ses éperons, glissant sur le parquet comme sur la glace, l'aide de camp, général Benkendorf, apparut tout léger, volant, voltigeant : il semblait avoir aux poignets et aux chevilles de petites ailes comme le dieu Mercure. Il était propre, bien rasé, bien lavé, lisse et brillant comme une pièce de monnaie nouvellement frappée, jeune parmi les vieillards, vivant entre les morts. Tous comprirent en le regardant que ce qui avait été n'était plus et que quelque chose de nouveau commençait.

Le jour naissait. La première journée du nouveau règne se levait, journée terrible, sombre comme la nuit. Les fenêtres noires devenaient grises et, comme elles, devenaient grises les figures des assistants qui prenaient l'aspect de cadavres. Encore un peu, semblait-il, et ces ombres débiles allaient tomber en poussière, s'en aller en fumée et il n'en resterait plus rien.

CHAPITRE IV

« Le capitaine en second de la Compagnie noble de la garde impériale Romanof III t'embrasse. » C'est ainsi que dans sa jeunesse le grand-duc Nicolas Pavlovitch signait en plaisantant les billets adressés à ses amis et ses ordres militaires. Parfois, seul dans sa chambre, il prononçait les mêmes paroles en se regardant dans la glace.

Le 13 décembre, par une sombre matinée, le grand-duc assis à sa table de toilette, entre deux bougies de cire, se regarda dans le miroir et débita sa phrase familière :

— Capitaine en second, Romanof III, je suis votre très humble et très obéissant serviteur. — Je t'embrasse.

Il voulut ajouter : « brave garçon », mais ne le fit pas et pensa : « comme j'ai maigri, comme j'ai pâli ! Pauvre Niks, pauvre gars, pauvre diable ! Je deviens transparent. »

Il était en général très satisfait de son extérieur. « C'est un Apollon du Belvédère », — disaient les dames en parlant de lui. Malgré ses vingt-sept ans, il était encore maigre comme un garçonnet, mince, long, svelte comme une verge d'osier. Son visage étroit était tout en profil. Ses traits extraordinairement réguliers semblaient taillés dans le marbre, mais immobiles et figés. « Quand il entre dans une pièce, — avait-on dit de lui, — le mercure baisse dans le thermomètre. » Il avait des cheveux rares, d'un blond rougeâtre, frisottants, des favoris de même couleur sur ses joues creuses, de grands yeux enfoncés et sombres, un nez légèrement aquilin, le front très fuyant, la mâchoire inférieure proé-

minente. Il avait toujours sur la figure une expression de mauvaise humeur comme s'il était fâché ou avait mal aux dents. « Apollon au mal de dents. » Il se rappela en contemplant dans la glace son visage morose cette plaisanterie de l'Impératrice Élisabeth. Il se souvint en même temps que toute la nuit il avait souffert d'une dent et n'avait pu dormir. « Maintenant encore, elle me fait mal,— il tâtait la dent avec son doigt, — pourvu que je n'aie pas de fluxion. Me faudra-t-il monter sur le trône avec une fluxion? » Il se sentit encore plus maussade et irrité.

— Imbécile, combien de fois t'ai-je dit de bien faire mousser le savon? — cria-t-il au général aide de camp Vladimir Fedorovitch Adlerberg que l'on appelait tout bonnement Fedoritch et qui lui servait de valet de chambre. — L'eau est froide. Le rasoir est émoussé ! — il repoussa cuvette et rasoir. Fedoritch, sans mot dire, s'empressa d'arranger les choses. Le teint basané, gras, mou comme de l'ouate, il avait l'air balourd mais il était en réalité agile et adroit.

— Est-ce que Sacha a bien dormi? — demanda Nicolas un peu calmé.

— Le prince héritier a excellemment dormi, — — répondit Adlerberg. — Mais depuis ce matin son Altesse pleure après le palais d'Anitchkine et après ses chevaux.

— Quels chevaux?

— Ses chevaux en bois. On les a oubliés à Anitchkine.

« Non, ce n'est pas sur ses chevaux, c'est sur son père malheureux qu'il pleure. Sans doute, il pressent le malheur », — pensa Nicolas.

— Où plaira-t-il à Votre Altesse de dîner aujourd'hui? — demanda Adlerberg.

— Au Palais d'Anitchkine, Fedoritch, à Anitchkine pour la dernière fois, — dit Nicolas en soupirant.

Il se souvint qu'il avait rêvé de vivre en bour-

geois et de se consacrer aux plaisirs de la vie domestique. « Si quelqu'un te demande en quel lieu du monde règne le vrai bonheur, envoie-le, je te prie, au Paradis d'Anitchkine », — disait-il à son ami Benkendorf avec cet air sentimental qu'il tenait de sa mère, l'Impératrice Maria Fedorovna.

A la mort de son frère Alexandre, il avait quitté le Palais d'Anitchkine pour aller s'installer au Palais d'Hiver où il vivait dans un isolement presque absolu, comme un reclus, trouvant « inconvenant de se montrer en public ». Il avait installé sa chambre à coucher, qui lui servait en même temps de cabinet de travail, dans la bibliothèque de l'appartement réservé naguère au roi de Prusse. C'était la pièce la plus proche de la salle du Conseil d'État qui communiquait avec elle par un corridor obscur.

Il s'installa comme s'il campait. La chambre était ronde, sans angles. Un lit de camp étroit était placé peu commodément à côté d'une armoire vitrée, pleine de livres ; le matelas de cuir était bourré de foin. C'était sa grand'mère qui l'avait habitué à cette couche spartiate. Un coffre ouvert rempli de linge et de vêtements était posé par terre. Le seul et unique objet de luxe était un grand trumeau d'acajou. A côté du miroir étaient disposés sur de petits rayons des peignes, des brosses et un flacon de « Parfum de la Cour » et, sur un support spécial, des fusils, des pistolets, des sabres, des épées et un cornet à piston.

Quand il eut fini de se raser, il enleva la vieille capote qui lui servait de robe de chambre et endossa un uniforme vert foncé, doublé de rouge, brodé de feuilles de chêne d'or, — l'uniforme de général du régiment Ismaïlof.

Debout devant la glace, il s'habillait longuement, lentement, soigneusement comme une jeune beauté avant son premier bal.

Il s'examinait, ajustant chaque pli, se serrait, fermait avec l'aide d'Adlerberg chaque agrafe et chaque bouton. En uniforme il parut encore plus long, plus svelte, plus mince : avec sa poitrine bombée et sa taille de guêpe, il ressemblait à un jeune caporal prussien, prêt pour la parade de Potsdam.

La toilette achevée, Fedoritch quitta la chambre et Nicolas s'agenouilla devant l'Icône. Il faisait hâtivement de tout petits signes de croix et se prosternait en frappant de son front le plancher. Lorsqu'il eut terminé les prières habituelles, il voulut ajouter quelque chose de son cru, songeant à la redoutable journée qui l'attendait. Mais il ne put rien trouver : il n'avait point de paroles qui fussent à lui. Il croyait en Dieu, mais lorsqu'il pensait à lui, il ne se représentait qu'un trou noir, un gouffre « de sévérité et d'effroi », comme avait coutume de dire l'Empereur Paul Ier en parlant de la discipline de l'armée russe. Tu auras beau prier, tu auras beau appeler, — personne, du fond de ce gouffre, ne te répondra.

Il se leva et s'assit dans un fauteuil. Il se sentait malade, brisé. Il avait mal dormi la nuit. Un mauvais rêve le hantait : il lui semblait qu'il lui poussait une dent longue et recourbée. Sa grand'mère lui disait qu'il fallait l'arracher, mais il avait peur, pleurait, s'enfuyait, se cachait. Lamsdorf, son gouverneur, le poursuivait avec une très longue baguette, — encore un instant et il allait être attrapé, fouetté. Puis, comme par enchantement, Lamsdorf n'était plus Lamsdorf mais son frère Constantin. Échappant à ce dernier, le pauvre Niks s'élançait vers sa vieille bonne anglaise, miss Lyons, et la priait de le fouetter. Il savait bien qu'il ne pourrait échapper aux verges, mais elle, au moins, lui ferait moins mal. Et puis, tout d'un coup, la bonne n'était plus la bonne, mais qui donc ? Il

l'avait oublié. Il se rappela seulement que le songe se terminait très désagréablement.

« Ce rêve est en train de se réaliser », — pensa-t-il. Ce n'était pas sans motif qu'il avait toujours eu peur de son frère Constantin, comme s'il pressentait qu'il lui porterait malheur. Il était encore dans les flancs de sa mère que déjà Constantin se moquait de lui : « Jamais je n'ai vu un ventre pareil, il y a de la place pour quatre », — disait le fils en se moquant de sa mère quand elle était enceinte de Nicolas. Toute sa vie son frère s'était gaussé de lui. Prenant texte du nom de Nicolas, il l'appelait « tzarevitch de Myrlycie ». — « Pour rien au monde — disait-il — je ne voudrais régner, car j'ai peur de la Révolution. Et toi, tzarevitch de Myrlycie, tu n'en as pas peur? La révolution c'est comme une tempête. » Et il lui rappelait qu'étant enfant il se cachait pendant l'orage la tête sous l'oreiller. « Je suis poltron et je sais que je le suis ; toi, tu fais le brave mais tu as plus peur que moi. » Et maintenant c'était lui en somme qui le poussait vers le trône tout en se moquant de lui : « Nous allons voir comment tu sortiras de cette histoire stupide, Empereur parvenu ! » disait-il.

Nicolas lui écrivait des lettres aimables, l'appelait son bienfaiteur, l'implorait, s'humiliait devant lui. « En tombant à tes pieds, cher Constantin, je te supplie de prendre pitié d'un malheureux... » écrivait-il et, en même temps, il pensait en grinçant des dents : « Oh! le bouffon misérable, le maudit sans-culotte ! que fait-il de moi? Il mérite pire que la mort ! »

Chaque matin après sa prière il avait l'habitude de sonner la retraite sur un cornet à piston. Il se considérait comme un grand musicien et aimait à composer des marches militaires. Il jouait magistralement de la trompette tandis que la Compagnie de Son Altesse le Prince héritier de Prusse faisait l'exercice aux revues de Potsdam.

Il prit le cornet à piston, l'approcha de ses lèvres, gonfla les joues, mais, n'ayant pu en tirer qu'un son faible et plaintif, il le laissa de côté. « Non, laissons cela. C'en est fini maintenant de la musique. » Il soupira profondément, se prenant lui-même en pitié : « Pauvre diable ! Pauvre gars, pauvre Niks. »

— Fedoritch, du thé !

— Tout de suite, Votre Altesse.

Le matin, il prenait du thé avec de la crème et des petits pains sucrés. Mais aujourd'hui il n'avait pas d'appétit.

Benkendorf annonça le prince Galitzine.

— Apporte-t-il le manifeste?

— Précisément, Votre Altesse.

— Fais-le entrer.

Galitzine entra, accompagné de Lopoukhine et de Speransky.

— Est-ce prêt?

— Oui, Sire.

Galitzine lui tendit le manifeste mis au net.

— Prenez place, messieurs, — dit Nicolas, et il commença à lire à haute voix.

« En nous soumettant d'un cœur humble aux décrets impénétrables du Très-Haut, nous déclarons à tous nos fidèles sujets que... »

Bien qu'il ne tournât point les yeux vers Speransky, il sentait sur lui son regard. Il était toujours mal à l'aise sous ce regard trop clair et trop perspicace.

Il tenait Speransky pour un jacobin avéré. Ce n'était pas sans motif que le défunt Empereur l'avait exilé. Peu s'en était fallu qu'il ne fût exécuté comme traître à l'État. « Il ne faut pas lui mettre le doigt dans la bouche », pensait Nicolas et, malgré la respectueuse déférence que lui témoignait Speransky, il lui semblait toujours qu'il se moquait de lui comme d'un petit garçon. Une fois, quelqu'un en sa présence qualifia Speransky de « grand philosophe ». Nicolas

sans répondre eut un sourire sardonique. Il haïssait plus que tout au monde la philosophie. Mais tout de même il sentait qu'on ne pouvait apostropher Speransky comme il apostrophait au manège ses officiers. « Messieurs les officiers, occupez-vous de votre service, laissez de côté la philosophie. Je hais les philosophes. Je les ferai tous mourir de consomption. »

« La mort de notre bien-aimé frère, l'Empereur Alexandre Pavlovitch, dont Dieu ait l'âme, nous a privés du père et du souverain qui pendant vingt-cinq années fit le bonheur de la Russie et le nôtre. Lorsque, le vingt-septième jour du mois de novembre, nous parvint la nouvelle de ce douloureux événement, affligé, écrasé de tristesse, rassemblant toutes nos forces pour accomplir un devoir sacré et n'écoutant que notre cœur, nous avons aussitôt prêté serment de fidélité à notre frère aîné, le Prince héritier, le grand-duc Constantin Pavlovitch, que le droit d'aînesse désignait comme héritier du trône de toutes les Russies... »

Plus loin « on expliquait l'inexplicable » : le testament secret du défunt Empereur, l'abdication de Constantin au profit de Nicolas, l'abdication de Nicolas au profit de Constantin, — tous ces « arrangements de famille », ce « jeu avec l'héritage légitime du trône comme avec un bien privé ».

« Nous avons connu l'abdication de Son Altesse qui eut lieu du vivant de l'Empereur et fut ratifiée par lui, mais cette abdication n'ayant pas été déclarée au peuple et n'ayant pas reçu en temps voulu la sanction de la loi, nous n'avions ni la volonté ni le droit de la tenir pour irrévocable. Nous entendions manifester ainsi notre respect pour la loi fondamentale de notre pays sur le caractère intangible de la succession au trône. En conséquence, restant fidèle à notre serment, nous avons insisté pour que toute la nation sui-

vît notre exemple. Et en agissant de la sorte, notre intention n'était pas de contredire à la volonté de Son Altesse et moins encore de désobéir à la volonté sacrée du défunt Empereur, notre père et bienfaiteur à tous, mais nous voulions préserver de toute atteinte la loi sur l'héritage du trône et écarter jusqu'à l'ombre d'un doute sur la pureté de nos intentions... »

— Ce n'est pas clair. Tout ce qui est dit à propos de l'ordre de la succession au trône est inintelligible et embrouillé, dit Nicolas, sentant bien où le bât le blessait.

— Votre Altesse ordonne-t-elle que l'on change?

Changer! c'était vite dit, mais il fallait savoir comment et c'était précisément ce qu'il ne savait pas.

— Non, laissez-le comme il est, — répondit Nicolas qui fit un geste de la main et prit un air maussade.

« C'est d'un cœur pieux et soumis qu'obéissant aux décrets insondables de la Providence qui nous guide, nous vous ordonnons, en montant sur le trône de nos aïeux de prêter serment de fidélité à nous et à notre héritier, notre bien-aimé fils, son Altesse Impériale, le grand-duc Alexandre Nicolaïevitch. Notre règne prendra date du 19 novembre 1825. Enfin, nous invitons tous nos fidèles sujets à joindre aux nôtres leurs ferventes prières et à supplier le Très-Haut de nous donner les forces nécessaires pour supporter le fardeau qu'il entra dans les vues de la Providence de nous imposer...

— Pas : « de la Providence », mais : « à la Providence », — corrigea Nicolas.

Speransky prit silencieusement le crayon.

— Attendez, quel est le plus correct?

— C'est le génitif, votre Altesse.

— Ah! oui, le génitif... Alors il n'y a rien à corriger, — dit Nicolas en rougissant. Il

n'avait jamais été fort en grammaire. Et de nouveau il lui sembla que Speransky se moquait de lui comme d'un petit garçon.

— « Que la Providence nous soutienne dans nos desseins de vivre uniquement pour notre patrie bien-aimée et de suivre l'exemple du souverain que nous pleurons, que notre règne continue l'œuvre de celui dont le souvenir sacré soutiendra en nous le zèle et l'espoir d'acquérir la bénédiction de Dieu et l'amour de nos peuples et que tout ce qu'il souhaita pour le bien de la Russie soit accompli. »

Le manifeste lui plaisait, mais il ne le montra pas et, lorsqu'il en eut achevé la lecture, il resta plus maussade encore.

Il prit la plume pour le signer, mais la reposa. Il pensa qu'il convenait peut-être de songer à Dieu dans une pareille minute. Il ferma les yeux et fit un signe de croix, mais, comme toujours lorsqu'il pensait à Dieu, il n'aperçut cette fois encore qu'un trou noir où « tout était sévérité et effroi » ; « tu auras beau prier, tu auras beau appeler,— personne ne te répondra. » Il signa sans penser à rien en demandant seulement :

— Est-ce le 13 aujourd'hui?

— Oui, Sire, — répondit Speransky.

« Et demain c'est lundi, jour néfaste », — se souvint Nicolas. Il fit la grimace et data le manifeste du 12.

— Je suis heureux de féliciter Votre Majesté de son accession au trône ou plutôt de sa descente sur le trône,— dit Lopoukhine en baisant l'épaule de l'empereur.

— Pourquoi la descente? — demanda Nicolas étonné.

— Parce que la famille de Votre Majesté s'est élevée si haut dans l'opinion du peuple que ses membres ne semblent plus monter, mais plutôt descendre jusqu'au trône, — dit

avec un sourire aimable Lopoukhine, en montrant ses fausses dents, blanches et bien rangées et en exhalant une odeur de cadavre.

— Et notre Ange, notre Ange gardien qui nous contemple du haut des cieux, — dit en pleurnichant Galitzine qui à son tour baisa Nicolas à l'épaule.

— Il n'y a pas de quoi me féliciter, messieurs, il faut me plaindre, — dit Nicolas d'un ton morne et, se tournant brusquement d'un air de défi mal dissimulé vers Speransky, assis taciturne et les yeux baissés, il demanda : Et vous, Mikhaïl Mikhaïlovitch, que dites-vous?

— « Que notre règne continue le sien. » Cette phrase, Votre Majesté, je ne me la pardonnerai jamais, — dit Speransky en levant sur lui son lent regard.

— Cette phrase n'est pas de vous, mais de moi. Qu'y trouvez-vous de mal?

— Ce n'est pas là ce que la Russie attend de Votre Majesté.

— Et quoi donc?

— Elle attend un second Pierre le Grand.

La flatterie était grossière et, en même temps, très subtile. « Il y a en lui beaucoup de l'adjudant et un peu de Pierre le Grand », — avait dit une fois Speransky lorsque Nicolas était encore grand-duc. Il pouvait répéter la même chose maintenant qu'il était devenu empereur.

Tout d'un coup il prit la main de Nicolas et voulut la baiser, mais l'autre la retira vivement et prenant Speransky dans ses bras l'embrassa au front.

— Voyons, voyons, Excellence, vous me flattez, — dit Nicolas avec un sourire méfiant, mais son cœur tressaillit agréablement. « Un second Pierre le Grand », c'était son rêve familier.

Il se tut et ajouta :

— Je n'avais jamais pensé à monter sur le

trône. On m'a élevé pour être brigadier. Mais j'espère être digne de ma situation. Puisque j'ai accompli mon devoir, je compte que tous les autres feront de même envers moi. Lorsque j'aurai acquis les connaissances nécessaires j'assignerai à chacun la place qui lui convient. La philosophie n'est pas mon fait. Que messieurs les philosophes s'arrangent comme il leur plaît. Pour moi, vivre signifie : servir et si chacun servait de son mieux l'ordre et la paix régneraient partout. Voilà, messieurs, toute ma philosophie. — Il regarda Speransky. Celui-ci se taisait les yeux mi-clos, la tête baissée comme s'il écoutait de la musique.

— Et ensuite, — reprit Nicolas en élevant la voix, — je ne suppose même pas qu'en tout ce qui concerne les affaires de l'Empire qui m'est confié par Dieu, quelqu'un de mes sujets ose dévier du chemin que j'ai tracé.

Il parlait d'un ton bref, haché, comme s'il discutait ou était irrité : il y prenait goût, criant comme un jeune coq qui se dresse sur ses ergots, mais ne sait pas encore très bien crier.

— Et si je suis empereur, ne fût-ce qu'une heure, je montrerai que j'étais digne de l'être, — termina-t-il et il se leva.

— Votre Excellence, — dit-il à Lopoukhine, — convoquera le Conseil d'État ce soir à huit heures pour la lecture du manifeste et la prestation de serment. Et, je vous en prie, messieurs, que personne n'en sache rien. Aujourd'hui encore je vous prie, demain j'ordonnerai, — cria-t-il ne pouvant se contenir.

Lopoukhine, Galitzine et Speransky sortirent de la chambre par une porte au moment où Benkendorf entrait par l'autre.

Pauvre gentilhomme des provinces baltiques, le futur grand policier, chef de la gendarmerie et de l'Okhrana, l'aide de camp général Benkendorf avait un air agréable et même distingué;

son visage était seulement un peu fripé : on voyait qu'il avait bien vécu. Il avait un perpétuel sourire et le regard faussement bienveillant des gens indifférents et souples. Il n'était ni bête ni méchant, mais distrait et léger à l'excès. « Glissez, mortels, n'appuyez pas », répétait-il souvent.

Dès qu'il fut entré dans la chambre, la figure de Nicolas changea immédiatement d'expression, — de morne et chagrine elle devint attendrie et sentimentale. En général l'expression de sa figure changeait étrangement vite, en un clin d'œil, comme s'il enlevait un masque pour en remettre un autre. « Force masques et pas de visage », avait-on dit de lui. Il prit dans ses mains les deux mains de Benkendorf et fixa silencieusement son regard sur lui.

— Votre Majesté a signé?

— Oui, j'ai signé, — dit Nicolas avec un profond soupir et il leva les yeux au ciel. — J'ai fait mon devoir, notre bon ange doit être content de moi. Je mènerai tout à bien ou cesserai de vivre. La volonté de Dieu et la décision de mon frère s'accomplissent. Peut-être vais-je à ma perte, mais il m'est impossible d'agir autrement. Je me sacrifie pour mon frère, heureux d'accomplir sa volonté comme un de ses sujets. Mais qu'adviendra-t-il de la Russie?

Il parla longtemps. Cette habitude de bavardage larmoyant lui venait aussi de sa mère.

Benkendorf attendait avec un patient ennui qu'il eût fini.

— Et que se passe-t-il en ville? — demanda Nicolas d'une voix grave et déjà tout autre en essuyant de son mouchoir ses yeux secs. Et, de nouveau, aussi vite que tout à l'heure, un masque tomba qu'un autre remplaça.

— Tout est tranquille, Votre Majesté. Mais ce n'est peut-être que le calme avant la tempête.

— Tu t'attends tout de même à une tempête?

— Oui, Sire. Le nombre des mécontents est par trop grand. La révolution est déjà faite dans les esprits.

— Je crois qu'hier avec Rostovtsev, j'ai encore fait une sottise, — se souvint tout d'un coup Nicolas. — Je n'ai pas pu savoir les noms. Je ne me le pardonnerai jamais. Il aurait fallu connaître les noms et faire faire ensuite des arrestations.

— Pour rien au monde, Votre Majesté, pas d'arrestations! Sinon toute la bande se sauvera. Et puis il ne faut pas obscurcir la première journée de votre règne.

— Mais s'ils commencent à agir?

— Qu'ils le fassent. Alors les arrestations n'étonneront plus personne. Agissons lentement, doucement, avec prudence. Il ne faut pas aigrir les esprits. Vous avez assez d'ennemis sans cela.

— Mais en revanche j'ai un ami! — s'écria Nicolas en lui serrant fortement la main.

Il s'approcha de la table, ouvrit le tiroir et prit un paquet qui portait la suscription « très important. A sa Majesté Impériale. A remettre en mains propres ». C'était la dénonciation du général Dibitch que Frederichs avait apportée la veille de Taganrog.

— Tiens. Lis. Encore une conspiration.

— Dans la deuxième armée? La Société Secrète du lieutenant-colonel Pestel? — demanda Benkendorf sans ouvrir le paquet.

— Ah! tu la connais déjà? — demanda Nicolas avec surprise, presque avec crainte. « Voilà comment il est. Il voit à six pieds sous terre. »

— Je la connais, Votre Majesté. Déjà en 1821, j'eus l'honneur de remettre au défunt empereur un rapport à ce sujet.

— Et quel en fut le résultat?

— Sa Majesté ne daigna point y faire attention. Le rapport est resté quatre ans dans le tiroir.

— C'est un bel héritage que nous a légué le défunt, — dit Nicolas avec un mauvais sourire.

— Votre Majesté n'a parlé à personne de cette affaire? — demanda Benkendorf avec un regard aigu.

— A personne, — mentit Nicolas. Il avait honte d'avouer que cette fois encore il avait eu la sottise de faire part de cette dénonciation à Miloradovitch.

— Ah ! Dieu soit loué. L'essentiel c'est que Miloradovitch n'en sache rien, — dit Benkendorf comme s'il avait deviné la pensée de Nicolas. Je m'étais permis à cette époque de dire à Sa Majesté qu'il ne fallait point charger Miloradovitch de cette affaire.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est lui-même entouré de traitres.

— Miloradovitch? Lui aussi est avec eux? — demanda Nicolas en pâlissant.

— Avec eux ou non, il peut être plus dangereux que tous les conspirateurs. On frémit à penser que le sort de la patrie se trouve entre les mains de ce bouffon sans cœur. L'autre jour, j'ai entendu dire de lui de telles choses que mes oreilles se refusaient à les croire.

— Qu'est-ce que c'est?

— Dispensez-moi de les dire, Votre Majesté. C'est une infamie même de les répéter.

— Non, parle.

— Lorsque le 27 novembre, après l'ouverture du testament de l'empereur, Miloradovitch s'opposa avec une insolence inouïe à l'avènement au trône de Votre Majesté, quelqu'un lui dit : « Vous agissez avec beaucoup d'audace, comte ! » — « Quand on a soixante

mille baïonnettes dans sa poche on peut se permettre d'être audacieux », répondit-il en riant et en tapant sur ses poches.

— Canaille ! — murmura Nicolas en pâlissant encore davantage.

— Et tantôt il m'a dit à moi-même, — continua Benkendorf : — « Je doute que votre serment ait du succès. La garde ne l'aime pas. » C'est-à-dire n'aime pas votre Majesté. « De quel succès parlez-vous? » lui demandai-je. « Qu'est-ce que la garde a à voir là dedans? Quelle voix peut-elle avoir? » « Vous avez parfaitement raison », — répondit-il, « ils ne devraient pas avoir de voix, mais ils ont pris l'habitude d'en avoir une et c'est devenu chez eux une seconde nature. »

— Canaille ! — murmura de nouveau Nicolas.

— « La volonté du défunt empereur, déclarée par lui-même aurait été sacrée pour la garde, mais la découverte du testament après sa mort sera évidemment considérée comme frauduleuse. »

— Comme frauduleuse ! — s'écria Nicolas en tressaillant et sa figure s'empourpra comme s'il avait reçu une gifle. — Qu'est-ce que cela veut dire? Suis-je un imposteur?

— Le comte Miloradovitch, Votre Majesté, — annonça Adlerberg en passant la tête par la porte légèrement entr'ouverte.

« Ne le recevez pas ! » allait crier Nicolas, mais il n'en eut pas le temps. La porte s'ouvrit et, d'une allure fière, faisant sonner ses éperons, le gouverneur général de Pétersbourg, comte Miloradovitch, entra dans la chambre.

A la porte il se rencontra avec Benkendorf qui, le saluant profondément, lui céda le pas avec une amabilité toute particulière.

Le compagnon d'armes de Souvarof, le héros de l'an 12, Miloradovitch, conservait encore, en dépit de ses soixante années, cette superbe

prestance, cet air victorieux avec lequel, au plus chaud des batailles et sous les boulets, il allumait sa pipe et arrangeait les plis de sa cape amarante. Les uns le qualifiaient de « chevalier Bayard », les autres de hâbleur et de fanfaron. Il avait des cheveux teints, un grand nez crochu, des lèvres épaisses et les petits yeux langoureux d'un vieux galantin.

En jetant un coup d'œil sur Miloradovitch, Nicolas se rappela soudain la fin de son mauvais rêve : lorsque fuyant devant Lamsdorf-Constantin, il s'était élancé vers sa vieille bonne, Miss Lyons, — qui le fouetterait moins fort, — il se trouva que la bonne n'était plus la bonne, mais Miloradovitch qui, armé d'une très longue baguette, avait châtié le pauvre Niks plus sévèrement encore que Lamsdorf-Constantin.

Miloradovitch entra, salua et voulut parler, mais ayant jeté un regard sur Nicolas, il resta muet, — la figure contractée et les yeux brillants de l'empereur exprimaient une haine féroce. Mais ce ne fut qu'un éclair ; le masque changea, les yeux s'éteignirent et la figure prit l'immobilité de la pierre : seul sur la joue un muscle tremblait continuellement.

— Je vous attendais depuis longtemps, Excellence. Prenez place, s'il vous plaît, — dit-il d'un ton calme et courtois.

Le changement était si brusque que Miloradovitch pensa n'avoir vu qu'en rêve cette figure altérée de tout à l'heure.

— Eh bien, comment cela va-t-il? Avez-vous arrêté quelqu'un? demanda Nicolas.

— Non, Votre Altesse. Parmi les personnes désignées dans le rapport du général Dibitch il n'y en a aucune en ville, toutes sont en congé. Quant au colonel Pestel, l'ordre de l'arrêter a été lancé.

— Et ici, à Pétersbourg, tout est tranquille?

— Oui, tout est tranquille. Un ordre exemplaire règne dans tous les quartiers. On peut dire que jamais on n'a vu un ordre pareil. Je suis presque sûr qu'on ne trouvera ici aucun complice d'un tel crime.

— Presque sûr ?

· — Votre Altesse connaît mon opinion. Pour que la certitude fût absolue il aurait fallu que le Prince héritier arrivât le plus vite possible à Pétersbourg, qu il lût le testament de feu l'Empereur à la séance plénière du Sénat et qu'après avoir proclamé Empereur votre Altesse il prêtât, le premier, serment de fidélité.

— Et si tout cela n'a pas lieu, qu'arrivera-t-il? Doutez-vous du succès du serment? La garde ne m'aime pas? Et quoiqu'ils n'aient pas à avoir de voix, c'est devenu chez eux une habitude, une seconde nature ? Est-ce ainsi? — demanda Nicolas en le fixant des yeux; le muscle de sa joue trembla davantage.

« Cette canaille de Benkendorf m'a probablement dénoncé », pensa Miloradovitch, mais il ne baissa pas les yeux, — la colère commençait à s'emparer de lui.

— Excusez-moi, Votre Altesse...

— Pas Votre Altesse, Votre Majesté, — interrompit sévèrement Nicolas, — le manifeste est signé.

— Je suis heureux de féliciter Votre Majesté, — dit en s'inclinant Miloradovitch, — mais je dois cependant accomplir mon devoir. Je n'ai jamais caché la vérité à Votre Altesse.... Votre Majesté, et maintenant je ne la cacherai pas davantage. Certes il n'est pas facile de faire prêter serment en vertu d'un manifeste promulgué par la personne même qui désire monter sur le trône...

— Ah ! Ah ! nous y voilà ! On considèrera le manifeste comme une fourberie et moi comme un imposteur? Est-ce cela? — dit Nicolas avec

un rire sardonique. Une sorte d'éclair passa sur son visage.

— Je ne comprends pas Votre Majesté...

— Vous ne comprenez pas, comte! Vous ne comprenez pas vos propres paroles !

— Je ne sais quel infâme vous a rapporté mes paroles en les déformant pareillement. Quel plaisir trouve Votre Altesse à écouter les dénonciateurs? — dit en pâlissant Miloradovitch et tout d'un coup dans ce vieux « bouffon «, ce vieux « fanfaron » se réveilla le vieux soldat, le compagnon d'armes de Souvarof. Il regardait Nicolas droit dans les yeux de ce même air victorieux qu'il avait jadis au plus chaud des batailles, sous les boulets, en rallumant sa pipe et arrangeant les plis de sa cape amarante.

Sans mot dire, Nicolas se leva et, ayant ouvert le même tiroir où il avait un instant auparavant pris le rapport de Dibitch, il en sortit un papier — c'était une lettre de dénonciation de Rostovtsev — et il revint vers Miloradovitch.

— Votre Excellence est-elle au courant de ce fait qu'une conspiration existe, ici même, à Pétersbourg?

— Quelle conspiration? Il n'y a pas de conspiration. Il ne peut même pas en exister, dit Miloradovitch en haussant les épaules.

— Et qu'est cela? — dit Nicolas qui, lui tendant la lettre et désignant du doigt quelques lignes soulignées, lut : « l'insurrection se prépare contre vous. Elle éclatera au moment de la prestation du serment et son flamboiement éclairera peut-être la perte finale de la Russie ».

Miloradovitch prit la lettre, la tourna entre ses doigts, jeta un coup d'œil sur la signature et la rendit sans la lire.

— Le sous-lieutenant Rostovtsev. Je connais. Les réunions de l'« Étoile Polaire » chez Ryliev...

La police secrète lui avait fait un rapport au

sujet de ces réunions. « Bagatelle que tout cela ! Laissez ces marmots lire en paix leurs mauvais vers », disait-il avec insouciance.

Et de nouveau il répéta :

— Ce ne sont que des bagatelles. Des marmots, des gribouilleurs, des faiseurs d'almanach.

— Comment osez-vous, monsieur ! cria Nicolas et, furieux, il bondit ; tout son corps mince, long et svelte se redressa comme une verge d'osier, — vous ne savez rien, vous ne surveillez rien. Vous m'en répondrez sur votre tête !

A son tour Miloradovitch se leva, tout tremblant de colère, mais, se maîtrisant, il prononça avec dignité :

— Si je n'ai pas eu le bonheur de mériter la confiance de Votre Altesse, ordonnez-moi de me démettre de ma charge...

— Taisez-vous !

— Permettez-moi de demander à Votre Altesse...

— Taisez-vous !

Malgré sa colère, Nicolas avait nettement conscience de ce qu'il faisait et, s'il l'avait voulu, il aurait pu se contenir, mais il ne le voulait pas. La volupté de la fureur se répandait dans ses veines comme un liquide enflammé et il s'y abandonnait avec enivrement.

— Sortez, sortez, sortez ! — criait-il en serrant les poings, en tapant du pied et en marchant sur Miloradovitch.

« Il va se jeter sur moi et, au lieu de me frapper, il me mordra comme un fou », — pensa celui-ci avec dégoût et il recula vers la porte comme un grand et bon chien qui, le poil hérissé et grognant sourdement, recule devant un insecte méchant, — une araignée ou un mille-pattes.

Près de la porte il se retourna brusquement et voulut s'échapper de la pièce, mais, de nouveau, comme tout à l'heure, il se rencontra avec Ben-

kendorf. Ils se séparèrent cette fois sans aucune amabilité.

Benkendorf courut à Nicolas et le prit dans ses bras comme pour le soutenir.

— Canaille ! Canaille ! Que font-ils de moi, lui, et mon frère Constantin et tous, tous? — dit Nicolas en pleurnichant et en se jetant sur la poitrine de Benkendorf.

— Courage, Sire, courage ! — répétait Benkendorf. — Dieu ne vous abandonnera pas.

— Oui, Dieu... et l'autre, celui que nous pleurerons toute notre vie, notre bon ange qui nous regarde du haut des cieux, — Nicolas leva les yeux au ciel, — c'est par lui que je respire, que j'agis. Puisse-t-il être mon guide ! Que la volonté de Dieu soit bénie. Je suis prêt à tout. Mourons ensemble, mon ami. Si je dois périr j'ai au moins à mon épée la dragonne, insigne des hommes nobles. Je mourrai en la gardant au poing et je me présenterai devant Dieu avec la conscience pure. Demain, quatorze décembre, je serai empereur ou je serai mort.

CHAPITRE V

Le 13 décembre au matin Galitzine et Obolensky se rendirent chez Ryliev.

En arrivant près de la maison de la Compagnie Russo-Américaine, non loin du pont Bleu, sur la Mojka, Galitzine reconnut de loin les fenêtres du rez-de-chaussée derrière leurs grilles de fonte bombées.

Filka, un petit cosaque, qui les connaissait, leur ouvrit la porte et les laissa passer sans les annoncer comme il faisait probablement pour tout le monde. Ces derniers temps, les gens se réunissaient chez Ryliev du matin au soir. Maintenant ils arrivaient et s'en allaient sans aucune précaution. C'était là le rendez-vous et, en quelque sorte, le quartier général des conspirateurs.

Dans la petite salle à manger rien n'avait changé et, en même temps, tout était différent. Aux fenêtres les rideaux de mousseline blanche, couverts de poussière et de fumée, étaient devenus tout à fait sombres ; les balsamines et les œillets d'Inde veloutés s'étaient desséchés dans les pots ; les tapis s'étaient usés, le plancher que depuis longtemps l'on n'avait plus ciré s'était terni ; la cage des canaris était vide et, devant les icônes, les veilleuses s'étaient éteintes. La porte du salon et de la chambre à coucher où s'étaient réfugiées la femme et la fille de Ryliev était hermétiquement close comme si, pour toujours, se fût envolé tout ce qu'il y avait en cette maison de gai et d'innocent, tout ce qui rappelait les jours de fête et la lune de miel.

Le maître de la maison n'était pas dans la

pièce. Des militaires et des civils inconnus à Galitzine étaient attablés près du samovar et s'entretenaient à voix basse.

— Ryliev est-il à la maison? demanda Obolensky en saluant.

— Il est dans son cabinet de travail. Il dort probablement, mais cela ne fait rien, entrez. Il a demandé qu'on le réveille quand vous arriverez.

Obolensky frappa à la porte. Personne ne répondit. Il ouvrit la porte et entra avec Galitzine dans une petite chambre étroite où l'on pouvait à peine se remuer entre un grand canapé couvert de cuir, une table à écrire, une armoire à livres, et des paquets amoncelés de « l'Étoile Polaire », l'almanach qu'éditaient ensemble Alexandre Bestoujev et Ryliev. Les fenêtres, ouvrant sur la cour, donnaient sur le mur jaunâtre et sale de la maison voisine.

Dans la chambre il faisait très chaud. Il y régnait une odeur de médicaments et la table de nuit près du canapé était couverte de flacons.

Ryliev, enveloppé dans une vieille robe de chambre, un fichu de laine autour du cou, le visage immobile comme celui d'un mort, dormait sur le canapé. Il avait tellement maigri que Galitzine eut peine à le reconnaître. Il avait pris froid pendant les deux nuits qu'il avait passées dans les rues de Pétersbourg à préparer la révolte des soldats et avait contracté une angine : maintenant il allait mieux, mais n'était pas encore tout à fait remis.

Galitzine s'arrêta près de la porte. Obolensky s'approcha du canapé ; le parquet criait sous ses pas ; le dormeur ouvrit les yeux et fixa sur les visiteurs un regard trouble qui ne voyait ni ne reconnaissait personne.

— Quoi? qu'est-ce que c'est? — cria-t-il d'une voix étouffée. Il se dressa et comme s'il se sentait sur le point d'étouffer entreprit con-

vulsivement d'arracher de ses deux mains le fichu qui entourait son cou, mais ses mouvements maladroits resserraient encore le nœud.

— Attends, laisse-moi le défaire, — dit, en se penchant vers lui, Obolensky, qui défit le nœud et enleva le fichu.

— Nous t'avons éveillé, pauvre Ryliechka, nous t'avons fait peur, — dit-il en s'asseyant sur le canapé et en lui caressant doucement la tête. — Tu as fait un mauvais rêve !

— Oui. Encore cette horreur ! Que de fois j'ai déjà fait ce même rêve !

— Mais quel est-il?

— Je ne sais... Je ne me rappelle pas... Pourquoi restez-vous debout, Galitzine ? Prenez place... C'est toujours cette même corde...

— Quelle corde?

Ryliev ne répondit rien : il eut seulement un sourire étrange où il y avait encore un peu de délire. A son tour Obolensky se tut. Il se souvint que pendant l'angine de Ryliev on avait posé sur le cou de ce dernier des vésicatoires et qu'un jour en le pansant on l'avait écorché. Ryliev avait poussé un cri de douleur et Nicolas Bestoujev lui avait dit en riant : « Tu n'as pas honte de crier pour si peu? As-tu oublié ce qui attend ton cou? »

— Mais de nouveau tu as la fièvre. Comme. ta tête est chaude ! Tu as eu tort de sortir aujourd'hui, — dit Obolensky en posant la main sur le front de Ryliev.

— Si ce n'avait été aujourd'hui il aurait fallu le faire demain. Il est sûr que demain je sortirai, — dit Ryliev avec le même sourire singulier, à demi éveillé.

— Et qu'y a-t-il demain?

— Diable ! Nous parlons de bagatelles tandis que vous ignorez ce qu'il y a d'important, — dit-il d'une tout autre voix. C'est alors seulement qu'il se réveilla complètement. — Le

courrier vient d'arriver de Varsovie apportant l'abdication définitive de Constantin. Demain, à sept heures du matin, le Sénat prendra séance et l'armée prêtera serment à Nicolas Pavlovitch.

Cette nouvelle était attendue de jour en jour : elle parut cependant surprenante ; tout le monde comprit que demain c'était l'insurrection. Pensifs, tous se turent.

— Serons-nous prêts? — demanda enfin Obolensky.

Ryliev haussa les épaules.

— Au fond c'est une question dénuée de sens. Jamais nous ne serons prêts. Mais il n'y a rien à faire : alors, autant que ce soit demain. Que Dieu nous conduise, — dit Obolensky et après un moment de silence il ajouta : Et qu'allons nous faire de Rostovtsev?

Rostovtsev ne faisait pas partie de la Société Secrète, mais il était l'ami de plusieurs de ses membres et il savait bon nombre de choses sur la conspiration. Il avait décrit son entrevue avec le grand-duc Nicolas Pavlovitch dans un manuscrit intitulé : « Le plus beau jour de ma vie », manuscrit qu'il avait la veille remis à Obolensky et Ryliev en leur disant : « Faites de moi ce que vous voudrez, — je n'ai pu agir autrement. »

— Tu connais mon opinion, — répondit Ryliev.

— Oui, je la connais. Mais tuer cet infâme, c'est se dénoncer soi-même. Est-ce la peine de se salir les mains?

— Oui, cela en vaut la peine, — dit Ryliev avec une douce conviction. — Et vous, Galitzine, qu'en pensez-vous?

— Je dis que Rostovtsev sert à la fois Dieu et le diable. Il dénonce à Nicolas notre conspiration et s'en lave les mains devant nous. Mais dans cet aveu il pouvait révéler ou cacher tout ce qu'il lui plaisait.

— Ainsi vous pensez que nous sommes déjà dénoncés? demanda Ryliev.

— Sans aucun doute et si nous ne sommes pas arrêtés tout de suite nous le serons après le serment, — répondit Galitzine.

— Et que faire en ce cas?

— Ne parler à personne de cette dénonciation et continuer à agir. Mieux vaut être pris dans la rue qu'arrêté dans son lit. Si nous devons périr, qu'au moins les gens sachent pourquoi nous avons péri.

— Et toi, Obolensky, qu'en penses-tu? — demanda encore Ryliev.

— Mais je pense la même chose, bien sûr.

Ryliev prit d'une main celle de Galitzine, de l'autre celle d'Obolensky.

— Je vous remercie, mes amis. Je savais que vous parleriez ainsi. Eh bien, à la grâce de Dieu ! Nous allons commencer et si nous n'arrivons nous-mêmes à rien nous montrerons du moins le chemin aux autres. Que nous périssions, — notre perte même éveillera les sentiments des fils endormis de la patrie !

Comme toujours il s'exprimait à la façon d'un livre, sans simplicité, mais simples étaient ses yeux, sombres et clairs à la fois, qui dans cette figure amaigrie paraissaient immenses et brillaient d'un tel feu qu'on en était effrayé ; simple aussi était son visage qui, avant ses paroles, exprimait ce qu'il ressentait. « Ainsi ressortent les sculptures des vases d'albâtre transparents où brûle un feu intérieur. » Galitzine se rappela les paroles de Moor sur Byron. Il se souvint aussi des vers de Ryliev lui-même :

Oui, je le sais : il doit périr
Celui qui le premier se lève
Contre les oppresseurs du peuple.
Déjà le sort m'a condamné !
Mais dis-moi où, sans sacrifices,
Fut conquise la Liberté !

— Oui, — continuait Ryliev, — nous pouvons dire enfin que demain nous commençons. Comme j'attendais cet instant! Combien je m'en réjouissais! Et voici qu'enfin ce moment est venu! Mais où est la joie? Pourquoi mon âme est-elle triste jusqu'à la mort?

Ramassé sur lui-même il se prit la tête dans les mains et se courba comme s'il ployait tout entier sous l'immense fardeau qui l'écrasait. Des larmes tremblaient dans sa voix.

— Excusez-moi, mes amis, il ne faut pas parler de tout cela...

— Si, Ryliev, il le faut. Parle, dis tout, ce sera plus facile après, — dit Obolensky.

— Un jour Pouchkine m'a appelé « faiseur de plans ». « Tu n'es pas un poète : tu es un faiseur de plans », et il a raison, — dit Ryliev avec un sourire amer. — Oui, je ne suis que le théoricien de la liberté, je ne suis pas son réalisateur. Je dessine des plans, mais je ne bâtis pas.

— Vous n'êtes pas le seul, Ryliev, nous sommes tous ainsi, — répliqua Galitzine.

— Oui, tous. L'autre jour en me promenant dans les rues j'ai aperçu quelque part dans une ruelle obscure, du côté des casernes, un groupe de soldats. Ils m'ont écouté et compris tant qu'il s'agissait de la prestation de serment. « Nous nous soulèverons tous pour défendre le tsar Constantin, nous ne le trahirons pas! » Enthousiasmé, je me mis à leur parler de la constitution, de la liberté, des droits de l'homme. Et tout d'un coup j'entends rire derrière mon dos un petit soldat légèrement ivre qui me dit très gentiment, presque en me plaignant : « C'est un bon monsieur, mais il est un peu détraqué. Il parle bien russe, mais on n'y comprend rien. » Il n'a dit que cela et, tout d'un coup, moi, j'ai compris. Oui, en Russie, nous ne sommes pas Russes, — nous sommes

pour tout le monde des étrangers sans feu ni lieu, des vagabonds, d'éternels exilés. Nous n'osons même pas dire que nous nous soulevons au nom de la liberté, — nous disons que c'est au nom du tsar Constantin. Nous mentons. Et quand le peuple connaîtra la vérité, il nous maudira, nous livrera au bourreau pour que l'on nous crucifie. Croyez-moi, mes amis, je n'ai jamais espéré que notre projet pût réussir autrement qu'au prix de notre propre perte. Cependant j'avais espéré voir, au moins de loin, la Terre promise. Mais non, nous ne la verrons pas. Ni nos yeux, ni ceux de nos enfants ni de nos petits-enfants ne verront la Russie libre. Nous périrons bêtement, sans gloire, sans laisser de traces. Nous nous casserons la tête contre les murs, mais nous n'échapperons pas à la geôle. Nos os pourriront, mais nos espérances ne se réaliseront pas. Je souffre, je souffre, mes frères, tout cela est au-dessus de mes forces.

Il n'acheva pas et se couvrit la figure de ses mains.

Obolensky s'assit de nouveau près de lui et passa la main sur ses cheveux en un geste de douce caresse. Comme toujours dans ces moments de tendresse il l'appela par son nom familier :

— Tu es fatigué, tu es accablé de fatigue, mon pauvre petit Konieck.

— Oui, Obolensky, je suis fatigué, très fatigué. Vois-tu, il en est qui désirent une seconde vie. Quant à moi, j'en ai assez de celle-ci. Je suis si las qu'il me semble que la mort, que toute l'éternité ne suffiront pas à me reposer.

— Et savez-vous à quoi je pense tout le temps? — continua-t-il après un instant de silence. — Que veut dire cette parole : « éloignez de moi ce calice »? Comment a-t-il pu

dire cela? Il est venu pour boire ce calice jusqu'à la lie — et Il n'a pas voulu, Il a fléchi, Il a eu peur. Et c'était Lui — Lui-même — Dieu ! Tout comme s'il était homme... Et qu'en pensez-vous, Galitzine? Dieu existe-t-il? Dites simplement, oui ou non?

— Oui, Ryliev, — dit Galitzine en souriant légèrement.

— Comme vous avez dit cela simplement ! — reprit Ryliev en souriant à son tour. — Eh bien, moi, je ne sais pas : peut être existe-t-il. Mais vous, qu'allez-vous faire avec Lui? Puisque vous cherchez la liberté?

— La liberté n'est-elle pas conciliable avec Dieu?

— Non, Dieu c'est l'esclavage.

— Dans le passé c'était l'esclavage. Dans l'avenir ce sera la liberté.

— Est-ce que cela sera? Et puis quand? Or maintenant... Non, c'est froid, Galitzine, très froid.

— Qu'est-ce qui est froid, Ryliev?

— Mais votre Dieu, votre ciel. Qui aime le ciel n'aime pas la terre !

— Ne peut-on les aimer ensemble?

— Enseignez-moi comment.

— Il l'a déjà dit : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Voyez-vous, ils sont unis.

— Faiseur de plans !

— Eh bien, soit ! Il vaut la peine de mourir pour un tel plan.

Ryliev ne répondit rien, ferma les yeux, baissa la tête et les larmes coulèrent sur ses joues, si douces que lui-même ne les sentait pas.

Obolensky se pencha vers lui, l'embrassa et le caressa tout doucement comme un petit enfant malade.

— Ca ne fait rien, Konieck. Ne crains rien : tout s'arrangera. Que Christ soit avec toi !

CHAPITRE VI

Le prince Eugène Petrovitch Obolensky, lieutenant au régiment finlandais de la garde Impériale, aide de camp du général Bistrom, commandant l'Infanterie de la garde, était l'un des principaux fondateurs de la Société Secrète du Nord.

A Moscou, dans la paroisse de l'Intercession de la Sainte-Vierge, la famille Obolensky vivait simplement, gaiement, sans aucun faste, dans une antique demeure, pareille aux maisons de campagne des riches domaines, flanquée d'ailes et de dépendances au milieu d'un jardin touffu et broussailleux. Le vieux prince Piètre Nicolaïevitch, veuf de bonne heure, menait une vie monacale, priant Dieu et observant les jeûnes. Il était d'apparence triste et morose, mais ce n'était pas sans raison que ses petits enfants l'adoraient et l'avaient à cause de ses cheveux blancs, légers comme du duvet, surnommé : « Fleur de neige » et, en réalité, il était vraiment léger, clair et doux, — enfant lui-même parmi les enfants.

Le prince Piètre Nicolaïevitch Obolensky avait épousé en secondes noces Anna Evguenievna Kachkina, fille du général en chef qui, du temps de l'Impératrice Catherine II, avait été vice-roi de Toula. Le prince Eugène était leur premier-né. Après la mort de la princesse Anna, sa sœur Alexandra Evguenievna, demoiselle d'honneur de l'Impératrice Maria Fedorovna, avait remplacé auprès des enfants leur mère défunte.

Lorsque le jeune Obolensky entra au régiment de la garde de Paul Ier et vint habiter

Pétersbourg, sa tante Anna Gavrilovna Kachkina lui confia, comme à un frère aîné, son fils unique Sereja, un très jeune garçon, turbulent et étourdi qui servait au même régiment. Sereja avait la langue affilée comme un rasoir. Un jour il se moqua d'un de ses camarades de régiment, Swinine. Ce dernier le provoqua en duel. Obolensky l'apprit, se rendit chez l'offensé et déclara que cette rencontre n'aurait pas lieu : Serge n'était qu'un gamin qui ne valait pas la peine que l'on se fâchât contre lui ; si cependant, Swinine voulait se battre à tout prix, lui Obolensky, était à sa disposition. Swinine accepta cette provocation, se battit et fut tué.

Très bon, incapable de faire du mal à une mouche, doux comme son père, la « fleur de Neige », le prince Eugène fut tellement impressionné par ce meurtre qu'il tomba malade, mais il ne se sentait pas coupable et n'avait point de remords : il estimait que tuer un homme en duel n'était pas un crime mais un malheur : d'ailleurs il ne s'était point battu pour lui-même, mais pour son cousin, un fils unique, presqu'un enfant qu'on ne pouvait sauver autrement. Ces pensées l'avaient à tel point apaisé que dès qu'il fut guéri il revint à sa vie dissipée d'autrefois et oublia tout. Mais le souvenir lui revint, puis de nouveau ce fut l'oubli, puis il se souvint encore et ainsi plusieurs fois de suite jusqu'au jour où il comprit que jamais plus il n'oublierait et qu'avec le temps le souvenir deviendrait de plus en plus vif, poignant et pénible à supporter. Et le pis était qu'il ne comprenait pas lui-même ce qui se passait : il continuait de se considérer comme innocent et cependant il souffrait tant que, par instant, il lui semblait qu'il allait perdre la raison ou se suicider.

Dans un de ces moments il se mit à prier presque inconsciemment, en répétant les paroles des prières de son enfance, le pater, l'ave — et il se

sentit apaisé. Dès lors il pria souvent et peu à peu revint à la vie comme un homme à demi étouffé qui recommence à respirer.

Enfin il comprit qu'il ne se sentait bien que lorsqu'il cessait de se pardonner, lorsqu'il acceptait tout le poids de son crime et se considérait comme un assassin ordinaire, nullement meilleur et peut-être même pire que ceux qui tuent les gens sur les grandes routes ; il comprit que le crime ne pouvait être absous mais seulement expié. Mais il ne savait pas encore comment. Il songea d'abord à se retirer dans un monastère, mais il sentit que ce n'était pas suffisant. Il était plus facile de quitter le monde que d'y rester. Il fallait faire quelque chose. Il entra d'abord dans une loge maçonnique et de là dans la Société Secrète du Nord. Il sentit bientôt qu'il avait trouvé là ce qu'il cherchait : une action expiatrice.

Intérieurement il changea au point de devenir méconnaissable, mais d'extérieur c'était toujours ce brillant lieutenant de la garde, au visage assez agréable mais banal, bien portant, replet, blanc et rose, un peu rond, sans barbe ni moustache. Il paraissait plus jeune qu'il ne l'était : il avait vingt-neuf ans.

Depuis que Galitzine était arrivé de Vasilkovo, Obolensky le voyait souvent, écoutant avidement ce qu'il racontait de la « Société du Sud », des « Slaves », de Serge Mouraviev et de son catéchisme. Il comprit immédiatement l'idée fondamentale de ce dernier sur l'accord harmonieux de Dieu et de la Liberté.

Le matin du 13 décembre, en sortant de chez Ryliev, Galitzine et Obolensky se rendirent chez Troubetzkoï.

On pouvait déboucher sur le quai des Anglais où habitait Troubetzkoï, par le Pont Bleu, en suivant la perspective Voznesensky. Mais après avoir quitté la chambre étouffante de

Ryliev ils voulurent prendre un peu l'air et, décidant de faire un détour, ils se dirigèrent, le long du quai de Mojka, vers le pont des Baisers, dans l'intention de sortir dans la rue Galernaïa après avoir contourné les casernes des Marins.

Au centre de la ville il n'y avait encore que peu de neige, mais ici sur le quai de Mojka désert tout était déjà blanc, calme, somnolent et doux. Entre l'édredon blanc de la terre et le dais grisâtre du ciel les petites maisons jaunes, basses, dormaient du sommeil éternel. Et, dans cette paix intime, rustique, parmi cette grisaille, cette somnolence, la révolte du lendemain paraissait impossible autant qu'un éclair orageux dans un ciel d'hiver.

Pas une âme dans les rues : on pouvait parler comme chez soi.

— Troubetzkoï sait-il que c'est pour demain? demanda Galitzine.

— Non. Nous allons le lui dire.

— Est-il vrai, comme on le prétend, qu'il s'éloigne de la Société?

— C'est peut-être vrai.

— Est-ce que le cœur lui manque?

— Non, je ne pense pas. A la redoute de Chevardine il est resté quatorze heures sous les boulets aussi tranquille que s'il jouait aux échecs. Il est vrai que le courage du soldat n'est pas celui du conspirateur. A la bataille de Lutzen, quand quarante canons français bombardaient notre garde, il lui passa par la tête de faire une plaisanterie au lieutenant von Book : il s'approcha de lui par derrière et lui lança une motte de terre, — le lieutenant tomba sans connaissance. Demain c'est peut-être Troubetskoï lui-même qui s'évanouira. Pour une affaire comme la nôtre on ne peut trouver d'homme qui convienne moins. Il manque de décision et il est courtois, — courtois à en perdre la tête. Pour ne pas commettre quelque impolitesse il est

prêt à risquer sa perte et celle des autres. Quant à la Révolution il désire aussi qu'elle soit courtoise — une révolution à l'eau de rose. C'est un premier point — et, en second lieu, il est trop heureux : jeune, riche, noble, marié à une femme charmante. Il est semblable au jeune homme de l'Évangile qui s'éloigna à regret du Christ, parce qu'il avait de grands biens.

— Se retirer à un moment pareil c'est de l'infamie! — s'écria Galitzine.

Obolensky le regarda un peu du coin de l'œil, d'un regard fixe de ses yeux intelligents et bons, un peu clignotants, comme s'ils souriaient, et qui en réalité étaient sérieux et même tristes.

— Non, ce n'est pas de l'infamie.

— Qu'est-ce donc alors?

— C'est plutôt cette même chose dont Ryliev parlait tout à l'heure : nous ne sommes pas des hommes d'action mais des théoriciens « faiseurs de plans », rêveurs, somnambules. Nous nous promenons au bord du toit, mais si l'on interpelle l'un de nous, il ira se briser sur le sol. Toute notre insurrection c'est Marie sans Marthe, l'âme sans le corps. Et nous ne sommes pas les seuls ; tous les Russes sont ainsi : des gens magnifiques en pensée, mais en action des chiffes. Nous sommes mous comme si nous n'avions pas d'os. C'est probablement la conséquence de l'esclavage : nous avons été esclaves pendant trop longtemps.

— Écoutez, Obolensky, tout cela va très mal. Demain c'est l'insurrection et notre dictateur ne songe qu'à nous trahir aussi courtoisement que possible. Pourquoi avoir choisi un pareil homme? A quoi Ryliev a-t-il donc pensé?

— Que peut faire Ryliev? Il ne connaît pas du tout les hommes. Il ne se connaît pas lui-même. Vous avez vu combien il souffre et pourquoi? lui-même ne le sait pas.

— Et vous, vous le savez?

— Il me semble que oui.

— Et pourquoi donc?

— C'est à cause du sang, — répondit doucement Obolensky d'une voix légèrement changée.

— Quel sang?

— Il faut verser le sang, il faut tuer, — continua-t-il encore plus bas. Il a pensé à tout, tout résolu, tout calculé comme sur ses doigts. Vous vous rappelez les calculs de Pestel : combien y aura-t-il de victimes? Autrefois Ryliev n'en voulait pas. Maintenant il calcule à son tour. Il ne suffira pas de tuer l'Empereur seul, — il faut tuer tous les membres de la famille impériale. Le meurtre d'un seul non seulement ne serait pas utile mais nuirait même au but de la Société. Il diviserait les esprits, engendrerait de nouveaux partis, soulèverait les partisans de la famille impériale et enfanterait la guerre civile. Tandis que si on les extermine tous, tout le monde sera bon gré mal gré obligé de se réconcilier et l'ordre nouveau sera établi. Oui, il a réfléchi, résolu, calculé comme sur ses doigts, mais il y a un obstacle. Et il ne sait pas ce que c'est : c'est pour cela qu'il souffre.

— Et vous, savez-vous ce que c'est?

— Oui, je le sais, — répondit Obolensky et il se tut. Galitzine, à son tour se tut et ils se sentirent gênés tous deux comme s'ils avaient honte de se regarder en face. Quelque chose de lourd pesait sur eux et, plus ils se taisaient, plus le fardeau devenait pesant.

Laissant le quai de Mojka ils tournèrent du côté du canal Krukow. Ici la solitude était plus grande encore et plus profond encore le silence : seule la neige criait sous leurs pas. Ils savaient qu'il n'y avait personne autour d'eux, mais il leur semblait que quelqu'un les suivait, les épiait.

— Je sais que l'on ne peut pas tuer, — dit enfin Obolensky d'une manière si inattendue que Galitzine le regarda tout étonné.

— Pourquoi ne peut-on pas? Est-ce un péché?

— Non, ce n'est pas un péché. On ne le peut pas, tout simplement : c'est impossible.

— Comment, impossible? Mais les gens s'entre-tuent.

— On tue dans un moment de folie, dans un instant d'oubli, par hasard, mais exprès, en toute conscience, — impossible ! Décider : Je veux tuer — et tuer, — l'homme ne le peut pas.

— Oh! si, il le peut.

— Donnez-moi un exemple.

— Mais, par exemple, la peine de mort, la guerre.

— C'est tout différent. C'est la loi qui exécute, mais la loi est aveugle ; elle ne voit pas le visage humain, — la loi est unique pour tous. A la guerre aussi tout le monde tue tout le monde, mais qui a-t-on tué? On ne le sait pas , on ne voit pas un visage. Or ici c'est le visage : le visage est l'essentiel. Voir le visage d'un homme et tuer cet homme, voilà ce qui est impossible. Ne le comprenez-vous pas?

— Non, je ne comprends pas, — dit Galitzine qui soudain se fâcha sans savoir pourquoi. Il se rappela la détermination qu'il avait prise d'accord avec Pestel : « exterminer tout jusqu'à la racine » et cette décision lui avait paru légère en regard du fardeau qui actuellement pesait sur eux. Vous parlez d'une façon étrange, Obolensky, comme si vous connaissiez quelque chose, — dit Galitzine. Il regarda Obolensky en plein visage et le vit rougir profondément jusqu'aux oreilles jusqu'à la racine des cheveux ; ainsi rougissent les petits enfants quand ils sont tout près de pleurer.

— Oui, je sais, — répondit Obolensky avec effort et il devint tout à coup pâle, presque aussi blanc que du linge. — Peut-être l'ignorez-vous, Galitzine : j'ai tué un homme, — murmura-t-il d'une voix sourde, et ses lèvres blanches eurent

un tel sourire que Galitzine sentit le cœur lui manquer.

— Excusez-moi, Eugène Petrovitch, de grâce. Vous m'avez mal compris. Le duel est-il un meurtre ?

— C'est la même chose. J'ai tué et je le sais.

De nouveau ils se turent tous deux et le fardeau qui pesait sur eux se fit sentir plus lourdement encore.

— La pensée de Troubetskoï ne me quitte pas. C'est peut-être pire que Rostovtsev, — dit Galitzine essayant de se débarrasser du fardeau qui pesait sur eux. Mais ce changement de conversation n'était pas naturel et lui-même le sentit bien. De nouveau il s'irrita. Il plaignait Obolensky, mais, plus il le plaignait, plus son irritation grandissait.

— Savez-vous, Obolensky, — dit-il sèchement, presque grossièrement, — lorsqu'on a peur du loup, on ne va pas au bois; si l'on ne peut pas tuer, il ne faut pas se révolter.

— Si, il le faut, — répliqua Obolensky aussi doucement qu'auparavant. A mesure que l'un s'emportait, l'autre s'apaisait.

— Peut-il y avoir une révolte sans du sang? Une révolte à l'eau de roses, à la manière de Troubetskoï, quoi?

— Ne craignez rien, Galitzine, le sang coulera. On ne peut pas tuer exprès, mais quant aux meurtres involontaires, il y en a eu autant qu'on en a voulu et nous en aurons aussi.

— Ah! voilà donc de quoi il s'agit! Je crois que je commence à comprendre. Les imbéciles tueront et les sages se mettront de côté pour ne point se salir.

— Pourquoi parlez-vous ainsi? — dit Obolensky en le regardant d'un air de reproche. — Vous savez que nous allons ensemble au Golgotha, — tous ensemble. Il n'est pas sur terre de plus grand supplice.

— Quel supplice? Quel supplice? Parlez plus clairement, faut-il tuer ou non?

— Il le faut.

— Et on le peut?

— Non, on ne le peut pas.

— C'est à la fois nécessaire et impossible?

— Oui, à la fois.

— Mais c'est à perdre la raison, — s'écría Galitzine en s'arrêtant et en tapant furieusement du pied, — que le diable nous emporte tous! Qu'allons-nous faire? Qu'allons-nous faire? — Ryliev souffre, Troubetskoï trahit, Rostovtzev dénonce, et nous, nous perdons la raison, des chiffes, des gens mous comme s'ils n'avaient pas d'os, des Russes infâmes, infâmes! L'œuvre sainte est entre des mains infâmes!

— Eh bien, Galitzine, nous sommes ce que nous sommes, — dit Obolensky avec un sourire qui éclaira et changea sa physionomie au point de la rendre méconnaissable. — Et tout de même il faut, il faut commencer. Peu importe notre mollesse : nous nous endurcirons, — peu importe notre infamie : nous nous purifierons. Et si nous ne faisons rien, d'autres feront quelque chose. « Il n'y aura qu'un seul maître sur la terre comme au Ciel, — Jésus-Christ. » Le jour viendra où toute la Russie le dira et elle l'accomplira. Dieu n'abandonnera pas la Russie. Restons avec Lui et l'on fera une Révolution comme jamais encore le monde n'en a vu!

CHAPITRE VII

Le « dictateur » de la conspiration, le prince Serge Petrovitch Troubetzkoï, colonel de la garde impériale au régiment de Preobrajensky, habitait la maison de son beau-père, le comte Laval, sur le quai des Anglais, près du Sénat.

Laval, un émigré français, presque sans le sou, avait fait sa carrière en épousant la fille millionnaire d'un marchand de Moscou, héritière de dix-sept mille âmes et des plus riches usines de cuivre de l'Oural. Il devint comte russe, chambellan, conseiller privé, directeur d'un département au Ministère des Affaires Étrangères. L'élite de la société, tout le corps diplomatique, la famille impériale fréquentaient ses bals et ses raouts. L'une de ses filles avait épousé le comte Lebseltern, ambassadeur d'Autriche, l'autre, Catherine, le prince Troubetzkoï.

En haut de l'escalier, sur le palier dallé d'anciens carreaux de marbre du palais de Néron, un vieux valet de chambre en habit de satin noir, en souliers et bas de soie noire, ressemblant à un vieux diplomate, reçut Galitzine et Obolensky avec une amabilité déférente et les conduisit à travers une suite de salles somptueuses comme celles d'un palais vers les appartements du prince, jusqu'à son cabinet de travail. C'était une pièce immense garnie de bibliothèques. Les fenêtres donnaient sur la Neva et la grande clarté était agréablement adoucie par les tapis, les boiseries de chêne sombre et les meubles de maroquin vert foncé.

Le maître de la maison reçut ses hôtes avec

sa coutumière amabilité, calme, égale, sans rien de mondain.

— Nous venons pour un tout petit moment, prince, — commença Obolensky, restant debout malgré l'invitation du maître de la maison, — Ryliev vous prie instamment de venir chez lui...

— Ah! mon Dieu ! — s'écria Troubetzkoï, prenant sa tête à deux mains. — Je suis si coupable à son égard. Croyez-moi, messieurs, chaque jour je me propose d'aller le voir, mais ces maudites affaires de l'État-Major m'en empêchent. Mais un de ces jours... absolument... demain même...

— Pas demain ; aujourd'hui, tout de suite. Nous sommes venus vous chercher, prince, nous ne partirons pas sans vous, — déclara Obolensky avec fermeté.

— Tout de suite? Vraiment, messieurs, je ne sais pas... Mais pourquoi restez-vous debout? Prenez place. Un instant seulement. Ne voudriez-vous pas déjeuner?

Ils refusèrent catégoriquement de déjeuner, mais ils durent s'asseoir dans des fauteuils profonds et moelleux, près de la cheminée qui flambait agréablement dans la lumière blanchâtre du crépuscule. Ayant remarqué que le feu pouvait incommoder Galitzine, Troubetzkoï disposa l'écran de telle façon que les pieds fussent au chaud cependant que le visage serait protégé, — et, alors seulement, il prit place en face d'eux, le dos tourné à la lumière, — ruse inconsciente d'homme timide.

— Laissez-moi au moins, messieurs, rassembler mes idées.

Galitzine jeta un regard vers la porte. Troubetzkoï se leva, s'approcha de cette porte et la ferma à clef.

— L'autre donne dans l'appartement de la princesse. Il n'y a là-bas personne pour le

moment, — dit-il en montrant l'autre porte.

— Permettez-moi, messieurs, de parler franchement.

— La franchise est la meilleure des choses, — dit Galitzine d'un air d'approbation en regardant fixement Troubetzkoï.

Troubetzkoï était habillé simplement, en habit d'intérieur. Il n'était plus tout jeune, ayant dépassé la trentaine. Grand, un peu voûté, maigre, la poitrine creuse, comme chez les poitrinaires, le visage grêlé, les favoris ébouriffés et rares, les cheveux roux, les oreilles écartées, il avait une figure longue et mince, un grand nez crochu, des lèvres charnues et, au coin de la bouche, deux plis maladifs. Il ressemblait un peu à un « youpin » comme l'avaient, pendant son enfance, appelé ses camarades. Il n'était pas beau, mais dans ses grands yeux gris, enfantins, simples, tristes et bons on lisait tant de noblesse d'âme que Galitzine se prit à penser : « Vraiment, Obolensky et moi, ne nous serions-nous pas trompés? »

Et il se rappela les paroles de la constitution rédigée par Troubetzkoï, — de son « Code de l'Empire Russo-slave » : le servage sera aboli, la distinction entre nobles et roturiers supprimée comme contraire à la religion d'après laquelle tous les hommes sont frères, — tous nés pour le bonheur et tous simplement des hommes, car tous sont faibles devant Dieu. Il s'était exprimé tout entier dans ces paroles : ce n'était ni Brutus, ni Robespierre, ni Marat, mais un seigneur libéral, un bon prince russe, apportant au peuple la liberté, l'égalité, la fraternité. C'était le don Quichotte de la révolution.

— Ma situation dans la Société est très difficile. Je sens que je n'ai pas le courage d'agir en pure perte, mais je crains de ne pouvoir plus arrêter le mouvement, — commença-t-il

d'une voix sourde, un peu enrouée, mais agréable et douce. « Lorsqu'on l'entend on a l'impression de caresser du velours », pensait Galitzine.

— Ils n'ont besoin que de mon nom. Ryliev commande en toutes choses tandis que moi je ne sais rien. Je ne sais même pas comment je suis devenu dictateur.

Galitzine sentait une légère odeur de rose-thé, mais ne savait pas d'où elle venait. A la fin, baissant les yeux vers les bras du fauteuil, il remarqua un petit mouchoir de femme tout en dentelle. Il le prit et le porta à ses narines. Troubetzkoï le regarda et se tut en rougissant légèrement. Galitzine gardant, lui aussi, le silence lui tendit le mouchoir, l'autre le mit dans la poche de son habit et reprit :

— Ryliev est résolu à agir presque sans aucune espérance. Mais à en juger d'après nos ressources et nos intentions, c'est le comble de la folie, oui, le comble de la folie, voilà... — Il avait l'habitude de répéter ses derniers mots en balbutiant et en traînant légèrement. Dans ce bégaiement quelque chose d'enfantin, de naïf se mêlait à la dégénérescence d'une race vieillie.

« Les troupes sur qui l'on peut compter pour réaliser les projets de la Société ne sont pas suffisantes. Aucun personnage important ne prend part à l'entreprise. Nous n'avons recruté que des jeunes gens légers qui ne font que bavarder. Mais ils ne bavardent que dans les salons et se taisent dans les rues et sur les places publiques. Il est risible d'imaginer que trois ou quatre lieutenants sans poids, sans nom, méditent d'ébranler un empire fondé depuis des siècles... un empire fondé depuis des siècles... voilà...

— Serge, êtes-vous ici? — demanda une voix de jeune femme et Galitzine, jetant un coup d'œil derrière lui, vit sur le seuil de la

porte conduisant aux appartements de la princesse une dame qui lui était inconnue. Elle allait entrer, mais remarquant qu'il y avait du monde elle s'arrêta en hésitant.

— Bonjour, prince, — dit-elle en reconnaissant Obolensky et en s'approchant de lui. — Je vous demande pardon, messieurs, je crois que je vous ai dérangés?

— Permettez-moi, mon amie, de vous présentez le prince Galitzine, — dit Troubetzkoï.

En lui baisant la main Galitzine sentit la même odeur de rose-thé. Tout en noir — elle portait le deuil de l'empereur — avec ses bandeaux lisses de cheveux noirs et la fraîche pâleur de son teint mat, elle ressemblait elle-même à une rose-thé. On l'appelait en français Catiche, et en russe on lui donnait le nom un peu comique mais exact de Katacha, ce qui signifiait : petite boule. Petite, ronde, robuste, avec des mouvements très vifs, elle roulait comme une petite boule d'ivoire.

Tout le monde se tut. La princesse échangea un regard avec son mari et ce regard, à lui seul, témoignait de leur bonheur. Ils se considéraient comme un vieux couple, mais aux yeux des autres ils paraissaient toujours de « jeunes mariés ». Quand il leur arrivait de se trouver ensemble dans le monde ils souriaient d'un sourire coupable, comme s'ils avaient honte de leur bonheur.

Et maintenant ils souriaient aussi, mais leurs yeux exprimaient une inquiétude prophétique.

— Sait-elle qui nous sommes et pourquoi nous sommes venus? Si elle ne le sait pas, en tout cas elle le sent, — pensa Galitzine en se rappelant tout d'un coup Marinka.

La princesse échangea avec les visiteurs quelques paroles aimables et se retira.

— Encore une fois je vous demande pardon.

N'oubliez pas, mon ami, que nous devons être à quatre heures chez Bieloselsky. Je vous enverrai la voiture, — dit-elle en sortant. Et ses yeux de nouveau exprimèrent une inquiétude prophétique.

— De grâce, excusez-moi, messieurs. Vraiment je ne savais pas... On m'avait dit que la princesse était sortie..., — balbutia Troubetzkoï tout confus.

— Cessez, prince — dit Galitzine en l'arrêtant. Si même la princesse savait tout ce ne serait pas un grand mal. J'ai toujours considéré qu'il était injuste de ne pas recevoir les femmes dans la Société. En quoi nous sont-elles inférieures ? Et des femmes comme la vôtre...

— Mais vous ne la connaissez pas ?

— Il suffit de la voir pour la connaître.

Troubetzkoï rayonnant rougit et sourit de nouveau du même sourire heureux et coupable.

— Et maintenant n'en parlons plus, — conclut Galitzine. — Le temps passe, messieurs. Finissons vite. Ainsi, Troubetzkoï, vous supposez que l'entreprise est au-dessus de nos forces?

— Oui, Galitzine, il suffit d'avoir un peu de raison pour apercevoir toute l'impossibilité... de cette entreprise... toute l'impossibilité... Voilà... Personne n'aura le courage de l'entreprendre sauf ceux qui en sont arrivés à la folie politique.

— Justement : à la folie, — approuva Galitzine. Il approuvait continuellement ; il voulait le surprendre, il le sondait, tandis qu'Obolensky se taisait et visiblement souffrait.

— Je suis très heureux, messieurs, que vous m'ayez compris. Je vous le dirai franchement : jusqu'à la dernière minute, j'espérais, en restant en relation avec les membres de la Société en quelque sorte comme leur chef, j'espérais réussir à conjurer le mal et à conserver au

moins quelque apparence de légalité. Mais en ce moment ils méditent, Dieu sait quoi ! Ils veulent que tous... oui.... tous... voilà — chuchota Troubetzkoï, tout effrayé, n'osant pas prononcer ces terribles paroles, « ils veulent que tous les membres de la famille impériale soient exterminés ».

— Et vous ne le voulez pas? Vous ne voulez tuer personne?

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas. Je ne suis pas né meurtrier.

— Alors que faut-il faire, prince? Vous auriez dû renoncer à la dictature et peut-être même vous retirer complètement de la Société, — dit Galitzine en le regardant droit dans les yeux avec une douce ironie.

Troubetzkoï, sentant probablement qu'on lui tendait un piège, se tut.

— Et alors, prince? Eh bien, vous devez, en honnête homme, répondre ouvertement, oui ou non, restez-vous avec nous ou vous retirez-vous? — demanda Galitzine sur un ton de provocation non dissimulée.

— Vraiment je ne sais... je réfléchirai...

— Vous réfléchirez? Mais voilà le malheur, Excellence : il n'est plus temps de réfléchir. C'est demain que nous commençons.

— Demain? Comment, demain? — balbutia Troubetzkoï en fixant sur Galitzine un regard qui ne comprenait pas.

— Ah! oui ! Vous ne savez pas encore, — répondit Galitzine en le regardant par-dessus ses lunettes avec un sourire méchant. Et comme toujours en de tels moments, sa figure s'alourdit, devint immobile, semblable à un masque. Le courrier est arrivé de Varsovie apportant l'abdication définitive de Constantin : demain à sept heures du matin l'armée prête serment : nous nous réunissons sur la place du Sénat et nous commençons l'insurrection.

— L'insurr... L'ins... — essaya de dire Troubetzkoï sans y réussir. Sa voix s'étrangla, ses yeux s'élargirent, sa figure pâlissante, presque verte, s'allongea, ses lèvres épaisses tremblèrent et sa ressemblance avec un « youpin » s'accentua.

« Il a une peur de Juif », pensa Galitzine avec dégoût.

— Eh bien, monsieur, pourquoi vous taisez-vous? Veuillez répondre.

— Assez, Galitzine, vous n'avez pas le droit, — s'écria Obolensky en se levant et en courant vers Troubetzkoï. — N'avez-vous pas honte? Ne voyez-vous pas?

Troubetzkoï défaillant avait laissé tomber sa tête sur le dos du fauteuil. Obolensky déboutonna le col de sa chemise.

— De l'eau ! de l'eau !

Galitzine trouva une carafe, versa de l'eau dans un verre et le tendit à Troubetzkoï, celui-ci essaya d'y poser ses lèvres mais ses dents claquaient. Pendant longtemps il n'y réussit pas. Enfin il prit un peu d'eau, rejeta la tête en arrière et respira.

Obolensky, penché vers lui, lui caressait les cheveux comme il avait fait tout à l'heure pour Ryliev.

— Ce n'est rien, Troubetzkoï. N'écoutez pas Galitzine. Il ne vous connaît pas. Nous parlerons avec Ryliev et tout s'arrangera. Tout ira bien. Tout ira bien.

— Oui, oui. Cela passera ; c'est une bagatelle. C'est le cœur... Tous ces jours-ci j'étais mal portant et tout à l'heure j'ai pris du café et, probablement, tout vient de là. Et puis c'était trop inattendu. Je ne peux pas quand les choses arrivent comme cela d'un coup. Excusez-moi, messieurs, excusez-moi, de grâce.

Ses cheveux roux s'étaient collés à son front couvert de sueur ; ses grosses lèvres tremblaient

en souriant et dans ce sourire il y avait quelque chose de naïf, d'enfantin et de pitoyable : c'était don Quichotte revenant à lui après le délire ; un somnambule se brisant sur le sol en tombant du toit.

Galitzine fut pris de honte comme s'il avait fait mal à un enfant. Il se détourna pour ne plus voir. Sa propre pitié l'effrayait. Il sentit que s'il commençait à plaindre le « traître », il lui pardonnerait tout, l'absoudrait.

— Écoutez, prince... — commença Galitzine sans regarder Troubetzkoï.

— Écoutez, Galitzine, — interrompit Obolensky ferme et calme, — Ryliev m'a donné ordre de lui amener Troubetzkoï et je le ferai. Vous ne devez pas m'en empêcher. Je vous prie de nous laisser. Retournez chez Ryliev et dites-lui que nous venons à l'instant.

— J'ai voulu dire seulement...

— Partez, Galitzine, partez. Faites ce qu'on vous dit.

— C'est un ordre?

— Oui, c'est un ordre.

— J'obéis, — dit Galitzine avec un sourire contraint. Il salua sèchement et sortit.

« Tous les gens intelligents sont de grands imbéciles. » Il se rappela ces paroles et sentit qu'en ce moment il était, lui aussi, un imbécile intelligent.

Oui, Troubetzkoï « se retirait à regret » comme l'homme riche de l'Évangile. Mais en quoi est-il moins honnête que moi, moins honnête que nous tous ? Qui sait ce que nous deviendrons tous demain? Qui sait si nous aussi nous ne nous retirerons pas à regret? — pensa Galitzine.

CHAPITRE VIII

Lorsque Galitzine revint chez Ryliev, ce dernier avait déjà fait sa toilette, s'était rasé et avait échangé sa robe de chambre contre un habit assez élégant, de couleur puce avec un gilet à la mode en shall des Indes et une haute cravate blanche.

Il entra dans le salon et selon son habitude s'anima en causant avec ses visiteurs : l'éclat fiévreux de ses yeux, la rougeur fièvreuse de ses joues lui donnaient presque l'aspect de la santé. Galitzine ne reconnut plus le Ryliev de la matinée. Il retrouvait celui que depuis longtemps il connaissait, sa maigre figure basanée aux pommettes saillantes qui était presque celle d'un bohémien ; ses yeux immenses et sombres en même temps que lumineux sous leurs épais sourcils bruns ; ses lèvres minces et féminines et leur sourire plein de charme. Ses cheveux qui frisaient naturellement étaient peignés en petites boucles et ramenés soigneusement sur les tempes tandis qu'en arrière, vers la nuque, se dressait effrontément un toupet.

Tout son être léger, impétueux, toujours prêt à s'envoler, ressemblait à une flamme attisée par le vent.

Une heure après Galitzine arrivèrent Obolensky et Troubetzkoï. Ryliev les emmena dans son cabinet de travail, ferma la porte du salon où déjà se trouvait beaucoup de monde et immédiatement aborda la question de l'insurrection.

— Nous comptons tous sur vous, Troubetzkoï, pour prendre des mesures dans les circonstances actuelles, car l'occasion est telle qu'on ne saurait la laisser échapper.

— Est-il possible, Ryliev, que vous songiez à agir?

— Il faut agir, agir absolument ! Les circonstances mêmes exigent l'action. Maintenant ou jamais ! L'occasion est unique et si nous ne faisons rien, nous mériterons le nom de lâches dans toute l'acception de ce mot, — dit Ryliev en le regardant en face. — Et vous? Qu'en pensez-vous, prince?

— Je pense qu'il faut d'abord s'enquérir de l'esprit des troupes et des ressources dont la Société dispose.

— Quelles que soient les ressources, on ne peut plus reculer : nous sommes allés trop loin. Peut-être sommes-nous déjà trahis et tout est-il déjà découvert. Ayez l'obligeance de lire ceci, — dit Ryliev en lui tendant la lettre de Rostovstsev.

Troubetzkoï la regarda à peine, il ne pouvait lire tant il était agité.

— Qu'est-ce donc? Une dénonciation?

— Comme vous le voyez. Les fourreaux sont brisés et nous ne pouvons plus cacher nos épées. Nous sommes voués à la perte.

— Oui, mais nous ne périrons pas seuls : nous perdrons aussi les autres. Or nous n'avons aucunement le droit de perdre qui que ce soit... qui que ce soit... voilà, — commença Troubetzkoï et il pensa : « maintenant il faut tout dire, il faut déclarer que je désire me retirer de la Société ». C'était dans cette intention qu'il était venu chez Ryliev. Mais il ne pouvait plus remuer la langue ; il lui était impossible de dire cela : comment offenser, comment frapper au visage un homme innocent?

Les coups de sonnette retentissaient, les uns après les autres, dans le vestibule.

— Pourquoi vient-il tant de monde? demanda Troubetzkoï.

— Ils ont appris l'arrivée du courrier, — répondit Ryliev, et après un instant de silence

il demanda : — Quelles forces considérez-vous, prince, comme suffisantes?

— Plusieurs régiments. Il nous faut six mille hommes ou tout au moins un vieux régiment de la garde, car personne ne suivra les jeunes.

— Alors il n'y a pas de quoi s'inquiéter : je réponds à coup sûr de deux régiments : celui de Moscou et celui des grenadiers, — s'exclama Ryliev.

— Ce sont des mots, — répliqua Obolensky, — tu as tort d'affirmer avec tant de certitude : nous ne pouvons répondre d'un seul homme.

Ryliev jeta un coup d'œil sur Obolensky, mais ne répondit rien : il haussa seulement les épaules et se mit à parler du plan de l'insurrection.

Tout ce qu'il y avait en lui de léger, de pétulant et de vif, tout ce qui en lui rappelait la flamme attisée par le vent se communiquait aux assistants. Il avait l'air de donner des ordres et il n'y avait nul moyen de lui résister.

Troubetzkoï en écoutant Ryliev se laissa peu à peu entraîner lui-même et se mit à développer son propre plan : ainsi la corde que l'archet n'a point touchée répond à l'autre corde qui vibre à côté d'elle.

— Voici mon plan. Aussitôt que les troupes seront réunies pour la prestation du serment et que les soldats manifesteront de la résistance, les officiers les conduiront vers le régiment le plus proche et lorsque celui-ci se sera rangé de leur côté on ira vers le régiment suivant et ainsi de suite. Lorsque tous les régiments de la garde ou la plus grande partie d'entre eux sera réunie, il faudra exiger l'arrivée du prince héritier. Ainsi sera sauvegardée l'apparence de la légalité et la résistance des régiments pourra être interprétée comme une manifestation de fidélité. Mais alors le but de la Société ne sera pas atteint. Dans le cas où l'on ne convoquerait pas le prince héritier il faudrait se rendre au Sénat et exiger la

publication d'un manifeste déclarant que des délégués de toutes les classes sociales devront être élus pour décider à qui et sous quelles conditions reviendra l'héritage du trône. En attendant que la Constituante des représentants du peuple ait établi la nouvelle Constitution de la Russie, le Sénat nommera un gouvernement provisoire. Aussitôt après la publication de ce manifeste, les troupes devront absolument quitter la ville et camper aux environs pour maintenir une tranquillité et un ordre parfaits au sein même de l'insurrection, — une tranquillité et un ordre parfaits... Voilà...

— « Révolution à l'eau de roses », — Galitzine tout d'un coup se souvint de ces mots.

— Votre plan est magnifique, Troubetzkoï, — dit Ryliev, — mais j'ai peur qu'il ne faille beaucoup de temps pour aller d'un régiment à l'autre. Est-ce absolument nécessaire?

— Absolument. Comment faire autrement?

— Mais aller simplement sur la place du Sénat; je suppose qu'il suffit, pour que le coup d'État réussisse, qu'une seule compagnie se révolte. Qu'il vienne seulement cinquante hommes et je me rangerai à leurs côtés! — s'écria Ryliev et ses yeux brillèrent d'un tel feu que Troubetzkoï en fut effrayé. Il se tut tout d'un coup, sentant qu'il disait tout autre chose qu'il ne fallait.

On entendait derrière la porte le bruit des voix. Tout le monde parlait à la fois, on criait, on se disputait. On ne distinguait pas les paroles, mais le vacarme était si grand qu'on eût dit qu'on allait se battre.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit avec fracas et le prince Chtchepine-Rostowsky, capitaine en second au régiment de la garde de Moscou, tout rouge, tout en sueur, échevelé, furieux comme un homme ivre ou dément, se précipita dans la chambre.

— Que le diable vous emporte tous, lâches,

poltrons, traîtres ! — hurlait-il, les poings levés. — Faites ce que vous voulez. Quant à moi !

— Qu'avez-vous à crier ainsi, monsieur? Nous ne sommes pas sourds, — dit tranquillement Ryliev. Chtchepine-Rostowsky resta un instant décontenancé.

— Écoutez, Ryliev, je n'en peux plus, on ne peut rien faire avec ces philanthropes. Il n'y a dans notre situation qu'une façon d'agir : égorger, égorger et c'est tout. Et s'ils ne le veulent pas, je serai le premier à me dénoncer.

— Mais taisez-vous, que le diable vous emporte ! — s'écria Ryliev et il se leva brusquement en tapant du pied. — Êtes-vous fou? Et de quoi vous mêlez-vous? Ne voyez-vous pas que nous sommes occupés? Allez, allez-vous-en ! — il le saisit par les épaules et, quoiqu'il parût en comparaison de l'énorme Chtchepine tout petit et tout chétif, il le tourna et le fit sortir de la chambre si adroitement que Galitzine et Troubetzkoï n'eurent pas le temps de s'en apercevoir avant que tout fût fini.

Ils se mirent tous à rire, bien que Troubetzkoï n'en eût nullement envie.

— Eh bien, vous avez entendu? Qu'est-ce que cela veut dire, Ryliev? Eh? — balbutia-t-il en pâlissant.

— Ça ne fait rien, Troubetzkoï, ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'une façon de parler. Je le calmerai, je l'ai bien en main. C'est un criard, un tapageur, mais un cœur d'or.

— Un cœur d'or et pourtant il veut égorger, — reprit Troubetzkoï. — Et il n'est pas le seul, ils sont tous comme lui. Ils ne rêvent que sang et massacres... Non, messieurs, je ne peux pas... Dieu voit mon âme : je n'ai jamais été ni scélérat, ni lâche, je ne peux pas être volontairement un assassin,... je ne peux pas, voilà.

Il aurait voulu dire : « Je veux me retirer de la Société », mais il ne le dit pas, — sa langue

était paralysée. Plus il avait envie de le dire et moins il le pouvait.

— Maintenant je m'en vais, dit-il tout d'un coup en se levant et en tendant la main à Ryliev avec un empressement singulier.

— Où allez-vous? Attendez. Comment donc..! Nous n'avons rien décidé encore...

— Qu'y a-t-il donc à décider? Et d'ailleurs nous ne déciderons rien.

— Il a peut-être raison : nous ne déciderons rien. Et peut-être même faut-il ne rien décider. Les circonstances nous guideront bien... Eh bien, que Dieu soit avec nous. Alors, à demain? — dit Ryliev en lui mettant les mains sur les épaules et en approchant sa figure de la sienne au point que Troubetzkoï sentit son souffle. — Vous n'êtes pas fâché contre moi, Troubetzkoï? Ne vous fâchez pas, mon cher, — répéta-t-il avec un sourire enfantin et doux. — Je suis coupable, je m'en rends compte moi-même. J'ai donné des ordres, je ne vous ai pas obéi, j'ai tout arrangé à mon gré. Mais maintenant il n'y aura plus rien de pareil, c'est fini. Demain vous serez dictateur et moi je ne serai qu'un soldat, votre esclave fidèle. Que quelqu'un ose seulement prononcer un mot contre vous et je le tuerai de mes propres mains. Que Christ soit avec vous. — Il voulut le serrer dans ses bras. Troubetzkoï se rejeta en arrière en pâlissant davantage. — Vous ne voulez même pas m'embrasser? Alors vous êtes fâché, vraiment? — demanda Ryliev en le regardant dans les yeux.

Troubetzkoï ne pensait qu'à une chose : s'en aller au plus vite. Il avait peur de perdre de nouveau connaissance. Puis subitement il saisit Ryliev et l'embrassa. « Par le baiser tu trahiras le Fils de l'Homme », pensa-t-il et il s'élança hors de la chambre. Il ne revint à lui que sur le perron. Il sentit que quelqu'un le tirait par le pan de sa pelisse. Il se retourna et reconnut Obolensky

qui lui disait quelque chose. Pendant longtemps Troubetzkoï ne put saisir de quoi il s'agissait, mais enfin il comprit.

— Alors, tout de même vous serez demain sur la place du Sénat?

Troubetzkoï fit sur lui-même un effort.

— A quoi bon ? S'il ne vient que deux compagnies, que pourra-t-on faire? Il semble que tout se passera tranquillement, — répondit-il presque avec calme.

— Et tout de même vous viendrez? — répéta Obolensky ne le quittant point et le tenant toujours par le pan de sa pelisse. Mais Troubetzkoï ne répondit rien, s'arracha des mains d'Obolensky et se jeta dans sa voiture en criant au cocher : « à la maison ». Il ferma la portière et, à moitié mort, se blottit dans un coin.

On sentait dans le carrosse le parfum de rose-thé, le parfum cher à Catiche.

« Elle ne sait rien encore et pourtant un jour elle saura », — pensa-t-il avec une terreur renouvelée.

— « Et tout de même vous serez demain sur la place? » Ces paroles retentirent de nouveau à ses oreilles.

Il se leva brusquement, allongea la main vers la portière, voulut baisser la vitre et crier au cocher : « retourne chez Ryliev ». Mais les forces lui manquèrent, — tout épuisé, amolli, déliquescent, il retomba sur les coussins.

CHAPITRE IX

En se rendant à Pétersbourg Galitzine avait l'intention de descendre à l'hôtel Demonte, sur le quai de Mojka, près du pont de la Police. Il n'était pas allé à son appartement de la maison Bauer, près du pont des Blanchisseuses, d'abord parce que cet appartement n'avait pas été nettoyé de tout l'été, son unique domestique — un vieux valet de chambre — étant en vacances dans son village, ensuite parce qu'il craignait les espions. Il savait par Ryliev qu'il était surveillé.

Mais lorsque la diligence amenant de Moscou nos trois voyageurs se fut arrêtée chez Nathalia Kirillovna Rjewskaïa et que Galitzine, après avoir remis entre les mains de cette dernière madame Tolytcheva et sa fille, voulut prendre congé et se rendre à l'hôtel, la vieille dame ne voulut pas entendre parler de cela.

— Voyons, mon petit père. A-t-on jamais entendu dire qu'on laissait un hôte partir d'une maison honnête pour aller s'installer à l'auberge? Est-ce que tu crains de ne pas avoir assez de place? Toute la maison est vide. Habite là tant qu'il te plaira. Et puis tu n'es pas un étranger pour nous.

Après quelques minutes d'entretien, Nathalia Kirillovna se découvrit avec Galitzine une lointaine parenté.

Galitzine accepta d'autant plus volontiers qu'il pensa trouver dans la demeure de Nathalia Kirillovna une sécurité plus grande et aussi parce qu'il aimait mieux ne pas se séparer de Marinka.

La maison de madame Rjevskaïa se trouvait

sur la Fontanka près du pont d'Alartchine. L'endroit était désert. Autour de la maison il y avait un grand terrain vague et c'était seulement à l'extrémité de ce terrain que l'on apercevait des maisonnettes basses. Parfois pendant la nuit, dans l'obscurité, on entendait des cris lointains : « Au secours, au voleur! » Les gens effrayés sautaient du lit, ouvraient les fenêtres et, mettant le nez dehors, répondaient aussi énergiquement que possible : — « Nous voilà ! » — mais ils n'y allaient point et s'enfonçaient à nouveau dans leurs lits tièdes en se cachant la tête sous les couvertures.

Entourée d'un vieux jardin jadis très soigné et depuis longtemps abandonné, la maison ressemblait aux châteaux des grands seigneurs du temps de Catherine II.

Dans le grand vestibule à colonnade et à escalier de marbre les vieux serviteurs sommeillaient en tricotant des bas ou en lisant à mi-voix le livre des Psaumes. Les tentures de soie aux murs des vastes salles étaient fanées et décolorées. Les pendeloques des lustres, à la fois sombres et transparentes, pareilles à des topazes fumées, jetaient une lueur terne et, chaque fois que quelqu'un traversait la pièce, tremblaient et tintaient légèrement. D'immenses poêles hollandais en faïence bleue répandaient une forte chaleur. On faisait brûler dans toutes les chambres une résine odorante ; un silence de mort régnait partout.

La grand'mère occupait une pièce d'angle : les peintures des murs imitaient des verdures. La chambre ressemblait à une boutique d'antiquaire : des chiffonniers, des étagères, de petites vitrines avec des poupées en porcelaine, des guéridons à galerie de cuivre, des commodes ventrues avec des incrustations chinoises, — tout évoquait ici un autre siècle. Aux fenêtres, de petits paravents vitrés aux carreaux cou-

leur de framboise jetaient sur les visages et les objets une tendre lueur rose pareille à un continuel coucher de soleil. Près d'une des fenêtres se trouvait une cage et un perchoir destinés à un perroquet blanc à toupet jaune : Potap Potapitch.

La grand'mère était une sèche petite vieille à la figure très pâle, au teint de cire comme celui d'un mort. Il semblait qu'après avoir séjourné dans un cercueil pendant une journée elle s'était relevée et avait recommencé à vivre. Elle était toujours en grande toilette : robe de soie couleur d'acier, jabot plissé autour du cou, grand bonnet de tulle blanc orné d'une large ruche; elle avait de petites boucles artificielles et brillantes « en grappes de raisin » ; sur les épaules un mantelet de fourrure, car la vieille dame avait constamment froid. Une demi-heure avant qu'elle sortît de sa chambre, une Allemande spécialement chargée de ce soin et grasse comme un cheval de marchand s'asseyait dans son fauteuil pour lui chauffer la place.

Dans son fauteuil, en dépit d'un nombre infini de coussins brodés de laine, de soie et de perles, la grand'mère se tenait toute droite. A côté d'elle sur une petite table se trouvait une petite boîte à poudre : la vieille dame se poudrait souvent et s'essuyait ensuite avec un petit mouchoir. A ses pieds, sur un petit tabouret rond, était couché, roulé en boule, un petit bichon blanc, très méchant, Fidelka.

— Dis-moi, pourquoi fais-tu tant trembler le plateau? — demandait la grand'mère à Marfouchka la servante lorsque, le matin, celle-ci lui servait le thé.

— Fidelka me mord les pieds.

— Est-ce une raison pour secouer le plateau? — s'étonnait Nathalia Kirillovna.

Elle avait grand'peur des maladies. A la

moindre indisposition elle se mettait au lit et s'attachait aux poignets de petits linges trempés dans le vinaigre. Elle n'aimait pas qu'on lui parlât des morts. Une vieille parasite, Zakharovna, dès qu'elle apprenait la mort de quelqu'un, passait dans la chambre à coucher de la grand'mère et lui racontait la nouvelle à l'oreille.

— Tais-toi. Ne dis à personne que je le sais. Tu ne m'as rien dit, entends-tu? — lui répondait sévèrement la grand'mère.

Une fois une autre vieille parasite — elles étaient nombreuses dans la maison — mourut dans une mansarde presque au-dessus de la chambre à coucher de la grand'mère.

— Elle est morte, — chuchota Zakharovna en montrant du doigt le plafond.

— Eh bien, tais-toi !

On emporta la morte et on l'enterra en cachette. La grand'mère n'en parla même pas, comme si jamais elle n'avait existé.

Ayant vu dans sa vie beaucoup de choses, elle avait peur de tout et déplorait « que la fortune changeât trop facilement ».

— Toute notre vie n'est qu'un jeu de hasard !

Elle avait eu deux légères attaques d'apoplexie et souvent elle tombait en faiblesse ; alors elle restait des journées entières silencieuse, sans bouger, en suivant d'un regard terne le perroquet qui se balançait sur son perchoir en criant d'une voix aiguë : Potap Potapitch Potapov ! Puis elle se ranimait tout d'un coup et se rappelait sa jeunesse et le temps où elle avait été dame d'honneur à la Cour de Catherine. Elle racontait avec de mystérieux murmures et comme une récente nouvelle que le prince Platon Zubov, « ce charmant vaurien », avait su convaincre Sa Majesté de l'agrément de son esprit. Elle se rappelait

avec attendrissement l'affabilité de l'impératrice :

— Venait-elle seulement à remarquer que le soleil incommodait quelqu'un, elle allait elle-même à la fenêtre et tirait le rideau de sa propre main. Mais, par contre, elle ne laissait passer aucune incorrection. Le premier secrétaire de la Haute Police, Chechkowsky, reçut d'elle l'ordre d'emmener d'un bal masqué la générale Kojine qui bavardait outre mesure, de lui infliger une légère correction et de la reconduire ensuite au bal en observant toutes les règles de la bienséance.

Elle aimait aussi à parler de monsieur Fontenelle qu'elle avait rencontré à Paris avant la révolution.

— C'était un vrai philosophe : jamais il n'élevait la voix, jamais il ne se fâchait, ne pleurait ni ne riait. Une fois je lui demandai : « Monsieur Fontenelle, vous ne riez jamais? » — « Non, me répondit-il, je n'ai jamais fait : ah, ah, ah. » Il n'avait aucun sentiment et n'aimait personne : les gens lui plaisaient et c'était tout. Une autre fois je lui demandai : « Monsieur Fontenelle, vous avez de l'estime pour moi? — « Je vous trouve fort aimable, madame. » — « Et si l'on vous disait que j'ai tué quelqu'un, le croiriez-vous? » — « J'attendrai, madame », répondit-il en souriant. C'était un vieillard robuste, il vécut plus de cent ans. Il était très intelligent. Aujourd'hui on n'en trouve plus de pareils.

Les gens du siècle nouveau avec leurs pensées mesquines et leurs vêtements étriqués ne plaisaient pas à la grand'mère.

— Lorsque je vous regarde, vous m'avez tous l'air déplumés comme si vous sortiez du bain. Petits maîtres...

Elle ne pouvait s'habituer aux nouveaux pantalons larges et longs qui avaient remplacé

la culotte courte, les souliers et les bas.

— Cette mode date des sans-culotte, de ces déculottés, Dieu me pardonne, — disait-elle en grognant et en se rappelant qu'à un bal, à Moscou, le maître de la maison s'approcha d'un élégant qui, le premier, était venu en pantalon long et lui dit : « Quelle est cette plaisanterie? On t'a invité à danser et tu t'es habillé en matelot comme pour grimper aux mâts ! »

En écoutant Nina Lvovna lui raconter les nouvelles de Moscou, Nathalia Kirillovna disait en soupirant : « Depuis l'an 12 Moscou dégénère. Si nos ancêtres pouvaient se réveiller et jeter un seul regard sur Moscou, ils gémiraient de douleur tant elle a changé. Plus de société, plus de grands seigneurs. Oui, Moscou dégénère et d'heure en heure tout va de mal en pis. On voudrait ne voir ni entendre ce qui se passe !

Le seul hôte de Nathalia Kirillovna était le vieux Thomas Thomitch Frindine, brigadier général du temps de Souvarof, aujourd'hui en retraite. C'était un homme de petite taille, agréable, avec de petits yeux enfantins, bleu clair comme des myosotis fanés, un menu sourire d'enfant et une voix douce et caressante. Il était toujours habillé avec un soin extrême ; il portait une longue veste brune à la mode française avec des boutons d'acier, un jabot, des manchettes, une épée au côté et une petite natte poudrée, nouée d'un ruban. Il avait probablement été jadis amoureux de la grand'mère et lui resta fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Il lui marquait toujours une extrême déférence et c'était seulement lorsqu'il jouait à la mouche ou à l'ombre que, dans l'ardeur de la partie, il se permettait quelques petites plaisanteries.

— Allons, allons, mon père, assez, qu'est-ce

que c'est que ces plaisanteries? — grommelait la vieille dame.

— Eh! ma bonne Nathalia Kirillovna, pourquoi ne pas nous amuser un peu? la vie est brève, — répondait le vieillard avec son doux sourire.

Quand la grand'mère avait envie de sommeiller un peu, il lui lisait « les Consolations de l'Amour » ou « les Fruits de la Mélancolie à l'usage des cœurs sensibles » et, lorsqu'elle s'ennuyait, il essayait de la distraire en lui racontant une quelconque nouvelle.

— Voilà, ma bonne : on écrit dans « l'Abeille du Nord » que les Chinois dressent les singes à cueillir des fleurs de thé parce qu'ils grimpent aux branches mieux que les hommes.

— Ce sont de tes inventions, — disait la grand'mère sceptique. — Avec tes pattes de singes, je ne pourrai plus prendre de thé.

— Ca ne fait rien, ma bonne, on leur lave très proprement les pattes, à trois eaux, — répondait le vieillard pour la tranquilliser.

Parfois il se plaisait à philosopher. « Il n'est pas pour l'homme de bonheur qui ne soit absorbé par les misères plus grandes qui lui succèdent. Mais un cœur simple est toujours ouvert à la joie. Moi aussi, je suis content. Je n'ai plus aucun désir en ce monde, vraiment aucun et il n'y a pas sur terre d'homme plus heureux que moi », — disait-il en prenant une pincée de tabac dans sa tabatière d'or qu'ornait le portrait de l'empereur Paul avec cette inscription : « Il est le seul après Dieu et c'est par lui que j'existe. » Et il y avait une telle sérénité dans son sourire que l'on pouvait croire ce qu'il disait.

Il aimait à comparer le siècle passé au siècle présent.

— Nos ancêtres vivaient avec moins de savoir, mais avec plus de plaisirs. Ils ne con-

naissaient pas tant de luxe, mais ils n'avaient pas non plus tant de peur et tant de tracas. Il est étonnant que les hommes ne veuillent pas vivre tranquillement et suivre les traces de leurs ancêtres. Quant à ce que verront nos fils, on n'ose y penser.

Après les réunions tumultueuses des conjurés où retentissaient les discours sur l'insurrection, le sang, la Russie embrasée par l'incendie de la sédition, Galitzine rentrait dans la vieille maison calme comme dans un rêve, dans un monde irréel. Le rêve s'évanouirait, les visions se dissiperaient et ce n'était point la peine de les regretter : il fallait tout disperser, tout détruire dans la vieille maison afin qu'il n'en restât pas pierre sur pierre. C'était pour cela même qu'il participait à l'insurrection. Il ne voulait point avoir de regrets et cependant il en avait. Il lui semblait que pour la dernière fois passaient devant lui, en le regardant dans les yeux avec une douce plainte, les douces ombres du passé.

Lorsque le 13 décembre, en revenant de chez Ryliev, il entra dans la chambre de la grand'mère, la vieille dame était comme de coutume assise dans son fauteuil bas, près de la table aux deux bougies de cire et faisait d'interminables patiences. Le vieux Frindine lisait la Gazette de l'an dernier. Nina Lvovna tricotait une écharpe et Marinka marquait du linge.

Il faisait très chaud dans la chambre où l'on avait fait brûler de la résine odorante, si bien qu'après l'air frais de la rue, Galitzine en fut un peu suffoqué. Il s'inclina pour baiser la main de la grand'mère. Fidelka aboya et faillit lui mordre la jambe. Le perroquet qui sommeillait dans sa cage s'agita, ouvrit un œil, le regarda et murmura d'une voix mécontente : Potap Potapitch Potapov !

Tout était comme toujours intime, silencieux, somnolent, immobile et immuable comme dans l'éternité.

— Où es-tu encore passé? Qu'est-ce que cela signifie, mon ami : tu ne tiens pas en place et bats le pavé du matin au soir? — gronda gentiment la grand'mère.

— J'ai été chez mon oncle, le prince Alexandre Nicolaïevitch. Je lui ai présenté vos compliments, — dit Galitzine, mentant pour se soustraire aux questions.

— C'est encore un mensonge? Il est probable que le vieux ne se souvient même plus de moi.

— Si, il se souvient, grand'mère. Il m'a prié de vous saluer et de vous baiser la main, — dit-il en s'inclinant derechef. Fidelka aboya.

Pendant un instant tout le monde se tut et tout devint encore plus intime, silencieux, endormant.

— Marie, cesse de t'abimer les yeux. Il ne faut pas marquer le linge à la lumière des bougies, — dit Nina Lvovna.

Marinka fit encore quelques points, arrêta le fil, en coupa le bout avec les dents et mit de côté son ouvrage.

Sa grand'mère l'appela :

— Viens ici, ma petite fille ; comme tu es triste aujourd'hui. Ta petite figure est pâle. Serais-tu souffrante?

Elle l'embrassa et lui caressa la joue.

— Mais, bien que pâle tu es très à ton avantage aujourd'hui, — et, en s'adressant à Nina Lvovna, elle ajouta :

— Comme notre Marinka est devenue charmante ! Il lui faudrait un bon fiancé, mais pas votre vieux barbon d'Akvilonof. Ne t'occupe plus des Merisiers, ma bonne, viens vivre chez moi, n'aie pas peur de t'ennuyer avec une vieille, tu seras contente. Et je lui trouverai un vrai fiancé.

Nina Lvovna baissa silencieusement les yeux et mania plus rapidement ses aiguilles.

— Et quand tiendrez-vous votre promesse, Maria Pavlovna? — demanda Galitzine. Il voyait qu'elle était mal à l'aise et voulait l'aider à se débarrasser de la grand'mère.

— Quelle promesse, prince?

— De me montrer les souvenirs.

— Ah! oui ; avec plaisir, si grand'mère le permet.

— Je te les aurais montrés moi-même, mon ami, mais j'ai des rhumatismes dans les jambes et ne peux me lever. Montre-les-lui, Marinka.

La vieille dame était fière de ses souvenirs, comme une enfant, et aimait à les montrer à ses hôtes.

Maria Pavlovna s'approcha avec Galitzine d'une petite armoire, l'ouvrit et se mit à lui montrer divers objets anciens, — des tabatières, des bonbonnières, des camées, des médaillons, des boîtes à poudre et à mouches, de petites poupées, de petites tasses en porcelaine de Saxe.

— Et qu'est-ce que cela? — demanda Galitzine en désignant un petit objet d'or et d'ivoire.

— C'est un attrape-puces. Voyez-vous : il y a ici un tube avec une quantité de petits trous, fermés du bas et ouverts du haut. On y introduit une petite tige enduite de miel. Les puces tombent dans les trous, s'attachent au miel et se trouvent prises, — expliqua Marinka. — La grand'mère raconte que les élégantes portaient ces attrape-puces pendus au cou par un cordon de soie.

— Peut-on inventer de pareils objets ! — dit Galitzine en riant.

Marinka le regarda silencieusement avec une douce sévérité. Il comprit qu'il ne fallait pas plaisanter : ces pauvres souvenirs du siècle passé lui étaient doux et chers. D'ailleurs elle leur ressemblait un peu : dans son propre charme

il y avait un parfum du passé. Oui : il ne faut pas se railler du passé : nous nous moquons de nos pères et nos petits-fils se moqueront de nous. Chacun aura son tour ; chacun a son attrape-puces.

— Marinka, je voudrais vous parler seul à seule, — chuchota vivement Galitzine à l'oreille de Marinka.

— Venez au salon bleu, — murmura-t-elle aussi vivement. Elle ferma à clé la petite armoire et revint vers sa grand'mère. Galitzine sortit tout doucement de la chambre.

La grande réussite de la vieille dame touchait à sa fin. Tout le monde la suivait avec intérêt.

— Les carreaux, ma bonne ! Les carreaux près des cœurs ! — criait Thomas Thomitch qui se passionnait.

— Laisse donc, mon père. Tu te mêles de tout à tort et à travers, — répliquait Nathalia Kirillovna d'un ton fâché.

— Une lettre et un voyage ! une lettre et un voyage ! — continuait Thomas Thomitch, incapable de se contenir. Tantôt il se levait, tantôt il s'asseyait, regardant les cartes par dessus les épaules de la vieille dame.

— Il n'est nullement question de voyage, mais d'une mort et d'un mariage ! ripostait Nina Lvovna, s'emportant à son tour.

— L'accomplissement de tous nos désirs et une réussite complète, — déclara triomphalement la grand'mère en tirant la dernière carte.

— Thomas Thomitch, soyez gentil : aidez-moi à monter mon métier, — dit Marinka.

— Pourquoi cette idée te vient-elle tout à coup à la nuit tombante? — demanda Nina Lvovna tout étonnée.

— Je veux demain commencer dès le matin. Les jours sont si courts. A peine a-t-on commencé à travailler qu'il fait déjà sombre, — répondit Marinka en rougissant jusqu'au bout

des oreilles. Elle ne savait pas encore mentir. Se penchant vers sa mère, elle l'embrassa pour cacher sa figure. — Permettez, maman, ma chère petite maman...

— Eh bien, soit ! Va.

Après avoir traversé plusieurs pièces obscures où ne brûlaient que des veilleuses, Marinka et Thomas Thomitch entrèrent dans le salon bleu. Là, à la fenêtre, se trouvait Galitzine, près du métier tendu d'une broderie commencée : un perroquet blanc sur un champ vert qui probablement représentait Potap Potapitch.

— Ah! c'est vous, prince, — dit Marinka en simulant l'étonnement et en rougissant encore, — Thomas Thomitch, excusez-moi, de grâce, de vous avoir dérangé. Le prince m'aidera à monter le métier. J'ai complètement oublié que tout à l'heure il me l'avait promis.

— Il n'y a pas de dérangement, mademoiselle, voyons ! Restez ici avec le prince. Moi j'irai me reposer dans un fauteuil. J'ai un peu sommeil. Mais j'ai le sommeil léger. N'ayez crainte, si quelqu'un passe ou si l'on vous appelle, j'entendrai et vous préviendrai immédiatement. Tout à vos ordres, mademoiselle, — dit en français le vieillard en faisant une aimable révérence.

Il avait compris de quoi il s'agissait. Il aimait Marinka comme sa propre fille et ne pouvait souffrir Akvilonof. Quant à Galitzine, il le considérait comme un fiancé idéal.

Lorsque Thomas Thomitch eut quitté la pièce, Marinka s'assit près du métier et en se penchant se mit à examiner attentivement la broderie, Galitzine s'assit à côté d'elle. Tous deux se taisaient.

— Eh bien, prince, parlez, je vous écoute, — dit Marinka avec un sourire involontaire. Galitzine sourit à son tour. Et de nouveau, comme

naguère, en diligence, sur la route de Moscou à Pétersbourg, ils se regardaient avec un paisible sourire, sentant que ce silence les unissait d'une intimité toujours grandissante. Il leur semblait que, se rencontrant après une longue séparation, ils se souvenaient l'un de l'autre et se reconnaissaient avec une joyeuse surprise.

— Vous souvient-il, Marinka, que, l'autre jour, vous m'avez dit que peut-être vous n'aviez plus de fiancé? Eh bien, avez-vous un fiancé ou non? — demanda Galitzine.

— Pourquoi cela? — dit-elle en se penchant vers la broderie et en touchant de son petit doigt le toupet jaune de Potap Potapitch.

— Ma chère Marinka, vous savez pourquoi, dit Galitzine. Il lui prit la main et elle ne la retira pas, mais inclina encore plus profondément la tête et son visage fut presque caché par les longues boucles qui tombaient le long de ses joues. Elle savait qu'en cet instant son sort se décidait. Elle voulut dissimuler son émotion et n'y parvint pas. Son cœur battait si fort qu'il lui semblait que Galitzine allait l'entendre.

— Qu'avez-vous, Marinka, pourquoi ne voulez-vous plus me parler comme autrefois, pourquoi êtes vous ainsi?

— Comment, ainsi? Non, je n'ai rien... On ne peut pas toute sa vie faire l'enfant. Je ne suis plus une petite fille ; il est temps de devenir raisonnable. La vie n'est pas une plaisanterie.

« La vie est Kho »...

> Il faut croire en toute humilité de cœur
> Et attendre patiemment la fin,

se souvint Galitzine.

— Eh bien, si vous ne voulez pas parler, tant pis ! Seulement, sachez-le bien, Marinka, quoi qu'il arrive, vous avez en moi un ami. Le croyez-vous? Cela, vous le croyez? oui?

— Mais, bien sûr, dit Marinka qui essayait

de sourire comme auparavant, mais n'y réussissait pas. Je le crois presque, dit-elle enfin avec un tout autre sourire, pâle et faible.

— Presque? Peut-on croire presque? Et d'ailleurs que faire? Il faut croire que je ne l'ai pas mérité. Il sourit amèrement et abandonna sa main.

De nouveau ils restèrent silencieux et gênés ; ils sentaient tous deux qu'ils ne disaient pas ce qu'il fallait. Les mots les séparaient comme si, après une courte entrevue, commençait de nouveau une longue séparation.

— C'est tout ce que vous vouliez me dire, prince?

— Non, ce n'est pas tout. Il reste le principal: quand vous prendrez une décision au sujet d'Akvilonof, rappelez-vous que vous êtes libre. Les dettes sont payées et personne ne pourra plus vous enlever les Merisiers. Décidez ce que vous voudrez, vous êtes libre, Marinka.

La joie brilla un instant dans les yeux de la jeune fille, mais s'éteignit aussitôt.

— Que dites-vous, prince? La dette est payée? Par qui?

— Peu importe par qui.

— Comment, peu importe? On décide de mon sort et je ne sais même pas qui...

— Mon Dieu, la question n'est pas là. Eh bien, si vous voulez absolument savoir qui... balbutia Galitzine qui tout d'un coup rougit et se troubla comme un petit garçon. — Eh bien, c'est Thomas Thomitch qui l'a payée. Voilà qui....

— Thomas Thomitch? Mais où aurait-il pris l'argent? Il est encore plus pauvre que nous.

— Mais je ne sais pas où. Probablement chez votre grand'mère...

— Chez la grand'mère? Mais ce matin encore maman a parlé avec la grand'mère et l'a suppliée de payer au moins une partie des dettes. Et la grand'mère a catégoriquement refusé. Pourquoi

ne dites-vous pas la vérité, prince? Qu'avez-vous dans l'idée? — Marinka le regarda fixement, longuement. — Valerian Mikhaïlovitch, dites, dites tout de suite qui a payé. Si vous ne le dites pas, Dieu sait ce que je penserai...

Il restait silencieux et soudain elle comprit tout. Elle pâlit et se leva, sans le quitter du regard.

— Alors, c'est vous?... Merci, prince, vous êtes très bon. Vous avez eu pitié d'une pauvre fille, vous la comblez... Mais comment n'avez-vous pas pensé que, si pauvres que nous soyons, nous ne voudrions peut-être pas accepter votre cadeau... votre aumône? Et si vous aviez pour ma mère et moi une parcelle, je ne dis pas d'amitié, mais même d'estime, vous ne l'auriez pas fait. Mais du reste c'est de ma faute. C'est moi qui l'ai permis... Sotte fille, sotte, sotte...

Elle cacha sa figure entre ses mains, se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer. Ses frêles épaules frissonnaient. Son fichu en glissant avait découvert son cou mince et sa poitrine d'enfant ; et sous la peau mate de cette poitrine que soulevaient les sanglots, se dessinaient deux minces clavicules d'enfant.

— Imbécile, imbécile, qu'ai-je fait? — Galitzine se prit la tête entre les mains. Il ne savait pas ce qui en ce moment lui importait le plus : la libération de la Russie, l'insurrection, la Révolution ou cette fillette en larmes.

Marinka se leva et sans ôter les mains de son visage se dirigea vers la porte. Galitzine s'élança vers elle.

— Marinka, Maria Pavlovna, attendez, attendez, ne vous en allez pas, laissez-moi parler, écoutez, écoutez-moi, de grâce.

— Laissez-moi, laissez-moi.

Mais il ne la lâchait pas, la tenait par les mains.

— Laissez, laissez-moi parler, je ne peux pas,

Marinka, vous allez vous en aller et peut-être, ne nous reverrons-nous plus jamais...

Elle s'arrêta en écoutant.

— Une minute seulement. Je ne veux que... Mais asseyez-vous, asseyez-vous donc, — supplia-t-il en la tirant par la main.

Elle obéit, le suivit et s'assit à son ancienne place.

— Imbécile, imbécile, tous les gens intelligents sont de terribles imbéciles, c'est pour moi que l'on a dit cela. — Il se dépêchait, s'embrouillait, se troublait. — Oui, un imbécile, mais tant pis. Ah! si j'avais su! est-il possible que vous me preniez pour un pareil lâche? J'ai voulu agir en toute simplicité. Vous m'avez vous-même dit l'autre jour qu'il fallait être simple... Vous ne savez pas, Marinka, dans quelle situation je me trouve en ce moment. Vous vous rappelez le conte du pèlerin et du chameau dans le désert ; le chameau fut pris de rage et s'emporta et le pèlerin se jeta dans un gouffre où se trouvait un buisson de framboisiers... Ah! non, ce n'est pas cela... Je parle tout le temps d'autre chose... Je deviens fou, Marinka. Je ne peux supporter que vous vous perdiez, car Akvilonof c'est votre perte, pire que votre perte. Tout à l'heure vous avez dit que vous me croyiez presque votre ami... Quel ennui, quelle horreur que dans la vie il n'y ait que de l'à peu près, rien de complet. Mais non, ce n'est pas encore cela... Attendez, qu'ai-je voulu... Ah! oui, si votre ami, votre presque ami allait à la mort, à un duel d'où il ne sortirait peut-être pas vivant et s'il avait voulu vous faire du bien, payer cette maudite dette de vos Merisiers pour vous sauver, n'auriez-vous pas accepté, auriez-vous refusé d'exaucer ce dernier vœu d'un mourant?

Elle cessa de pleurer, enleva les mains de sa figure et, sans comprendre encore les paroles de Galitzine, écoutait sa voix, regardait son visage

simple, charmant, enfantin et si pitoyable que de nouveau, comme naguère, au premier moment de leur rencontre, son cœur fut étreint par l'angoisse comme s'il pressentait le malheur qui guettait cet homme, — comme s'il pressentait qu'il fallait l'aider, veiller sur lui, le sauver.

— Je le savais bien, je le savais bien ! — s'écria-t-elle en levant les bras au ciel. — Parlez, parlez immédiatement. Qu'est-ce que cela veut dire? Quelle mort, quel duel?

— Ne me le demandez pas, Marinka, je ne peux vous le dire.

— Votre fiancée?

— Quelle fiancée?

— Vous avez encore oublié? Vous avez une fiancée...

— Je n'ai pas de fiancée, je vous l'ai déjà dit.

— Vous avez dit que vous n'en aviez pas, mais vous en aviez peut-être une tout de même.

— Pourquoi ne me croyez-vous pas, Marinka? Ne voyez-vous pas que je dis la vérité?

— Mais alors qu'y a-t-il? Mais parlez donc ! Pourquoi me faites-vous souffrir? Que faites-vous de moi?

— Je ne peux rien dire, — répéta Galitzine.

Marinka avait entendu dire par Thomas Thomitch que « les temps étaient terribles ». L'Empereur Constantin Pavlovitch avait renoncé au trône, l'armée devait prêter serment à Nicolas et si elle s'y refusait il y aurait peut-être une révolte. « C'est peut-être cela », pensa-t-elle avec une terreur prophétique.

— Tout à l'heure je vous ai menti en disant que je vous croyais presque. Non, ce n'est pas : presque, mais : tout à fait. Et, quoi qu'il arrive, je vous croirai toujours. Mais c'est terrible, terrible de savoir et de ne pas savoir. Et que vais-je devenir? Seigneur ! Mon cher Valerian Mikhaïlovitch, n'est-il pas possible que cela ne soit pas?

— Non, Marinka, ce n'est pas possible.

— Et quand?

— Je ne sais pas. Bientôt, demain peut-être.

— Demain? Alors vous allez peut-être vous en aller et nous ne nous reverrons plus?

Toute pâle, elle se pencha et posa les deux mains sur les épaules de Galitzine. Il se mit à genoux et passa ses bras autour de sa taille.

— Ma chérie, ma chérie, ma bien-aimée, mon unique !

Tout d'un coup il se souvint de Sophie. Ne trahissait-il pas la céleste pour la terrestre? Mais non, il n'y avait pas de trahison. En elles deux, celle du ciel et celle de la terre, c'était la même, c'était une seule qu'il aimait.

— Vous allez vous en aller et nous ne nous reverrons jamais, jamais, jamais... répétait-elle en pleurant ; mais déjà ce n'étaient plus les larmes de tout à l'heure, mais d'autres larmes, de douces larmes d'amour.

— Non, Marinka, nous nous reverrons. Et si nous nous revoyons, vous ne me quitterez plus?

Encore plus inclinée vers lui, elle approcha son visage du sien, si près qu'il sentit son souffle ; ils se regardaient en souriant silencieusement et ils se souvinrent et se reconnurent comme dans un songe révélateur et immémorial, vu maintes fois déjà. Leurs sourires se rapprochèrent, se rapprochèrent encore et enfin se confondirent en un baiser.

— Ma chérie, ma chérie, ma chérie, — répétait-il, comme si tout ce qu'il sentait tenait dans cette parole. — Bénissez-moi, Marinka. C'est peut-être pour vous aussi que je vais à la mort.

— Pourquoi pour moi?

— Vous le saurez après.

— Cela aussi on ne peut pas le dire?

— Non, on ne peut pas. Bénissez-moi.

— Eh bien, que Christ soit avec vous! Que

la très Sainte-Mère vous aide, vous protège et vous sauve ! Elle le bénissait avec les mêmes paroles que jadis Sophie et, cette fois, ce fut avec une tendresse presque maternelle qu'elle l'embrassa.

« Oui, pensa-t-il, la Mère, la très Sainte-Mère, la Terre natale, notre mère et notre fiancée à la fois. Nous irons au Calvaire, à la mort, pour elle, pour notre Mère, pour la Russie. »

CHAPITRE X

Dans la nuit du 13 au 14 décembre, les conspirateurs se réunirent pour la dernière fois dans le petit appartement de Ryliev. Ils arrivaient en foule aussi bien pendant la nuit que pendant le jour ; c'était un va-et-vient continuel. Mais ils ne criaient plus, ne se disputaient plus comme tout à l'heure. Les conversations étaient calmes, les visages graves. Tout le monde sentait que le moment décisif était arrivé.

Un homme d'un certain âge, habillé d'un frac vert un peu usagé, avec une grande cravate blanche et une paire de lunettes d'écaille, la baron Vladimir Ivanovitch Steinguel, fonctionnaire retraité de la chancellerie du gouvernement de Moscou et l'un des plus anciens membres de la Société du Nord, — c'était en dépit de son visage sec et dur un homme enthousiaste et rêveur, — lisait d'une voix indistincte et confuse un brouillon couvert de taches.

— Le Manifeste du Sénat proclamera :

L'abolition du gouvernement précédent.

L'établissement d'un gouvernement provisoire jusqu'à l'organisation d'un gouvernement définitif.

La liberté de la presse et la suppression de la censure.

La liberté des cultes.

L'égalité de toutes les classes sociales devant la loi.

L'abolition du servage.

La publicité de la justice.

L'introduction du jury.

La suppression de l'armée permanente.

— Et comment arriverons-nous à tout cela? — demanda quelqu'un.

— Très simplement, — répondit Steinguel. — Nous obligerons le Synode et le Sénat à proclamer la Douma suprême de la Société Secrète comme gouvernement provisoire investi de pouvoirs illimités ; nous mettrons à la tête des Ministères, des armées, des Écoles et des autres postes importants des membres de la Société et nous procéderons aux élections des représentants à la Constituante qui devront imposer la nouvelle constitution à tout l'Empire russe.

Tous ceux qui pénètraient dans ces petites pièces se sentaient immédiatement devenir ivres comme si quelque vin capiteux leur montait à la tête. Le sentiment de leur puissance leur coupait la respiration : ce qu'ils voudront ils l'accompliront et ce qu'ils auront décidé sera réalisé.

« Rien ne sera réalisé, — pensait Galitzine. — Et peut-être que si, cependant? Des fous, des somnambules, des faiseurs de plans, mais peut-être aussi des prophètes. Peut-être n'est-ce pas encore la réalisation, peut-être tout cela n'est-il encore qu'un signe précurseur, un éclair sans tonnerre, — mais là où l'éclair a brillé, le tonnerre grondera. »

— La ville de Nijni Novgorod sous le nom de Slaviansk sera la nouvelle capitale de la Russie, — déclara Steinguel.

Galitzine, les yeux à demi clos, regardait les bougies de cire scintiller parmi les nuages de la fumée du tabac et il lui semblait apercevoir déjà les coupoles dorées de Slaviansk, la Cité de l'Avenir, la Sion de la Liberté russe.

Le lieutenant-colonel du génie Batenkov, voûté, osseux, maladroit et lent, parlait avec difficulté, comme s'il remuait de lourdes pierres. Il fumait une pipe au long tuyau brodé de

perles, aspirant la fumée avec tant d'effort qu'on pouvait croire qu'il aspirait en même temps les mots qui lui manquaient. Ce héros de l'an 12 dont l'excessive témérité avait entraîné la perte devant Montmirail de tout un corps avec son artillerie excellait aux ouvrages de dames et aimait à broder sur canevas. En cet instant il brodait encore, rêvant à la part qu'il prendrait au gouvernement provisoire aux côtés de Speransky, du général Ermolov, de l'archevêque Philarète et de Pestel.

Il proposait de transformer les Colonies de déportations d'Araktcheïef en gardes nationales et de remettre la forteresse de Pierre et Paul à la municipalité après y avoir installé le Conseil et la garde municipale.

— Ca ne coûte rien de faire la révolution chez nous : il suffit d'en faire la déclaration au Sénat et d'envoyer partout des ukases imprimés. Tout le monde prêtera serment sans difficulté. Ou bien, en prenant quelques détachements et en passant, tambour battant, d'un régiment à l'autre, on pourrait accomplir une foule d'actions glorieuses.

— Au moins on nous consacrera une petite page dans l'histoire, — s'écria le capitaine en second de dragons, Alexandre Bestoujev, qui, levant les yeux, ajouta d'un ton sentimental :

— Mon Dieu, est-il possible que la Patrie ne nous adopte pas?

— Laissez donc cela, — dit sèchement Obolensky en fronçant les sourcils.

Un colonel des grenadiers de la garde, Boulatov, joli, mince, blond, pareil à une poupée de porcelaine, avec des yeux bleus naïfs dans un visage étonné, un peu fou, écoutait tout le monde avec une attention soutenue, comme s'il essayait de comprendre quelque chose sans y parvenir.

— Je ne voudrais vous dire qu'une chose, mes amis : si je participe à l'action nous aurons des Brutus qui surpasseront peut-être les révolutionnaires... commença-t-il tout d'un coup, mais, tout confus, il ne termina point.

— Mais, quel est le plan de l'insurrection? — demanda Galitzine.

— Voici notre plan, — répondit Ryliev. — Il faut s'élever contre la prestation du serment, aller crier dans tous les régiments que Constantin a été forcé d'abdiquer et que son abdication par lettre n'est pas suffisante, qu'il doit renoncer au trône par un manifeste et, mieux encore, venir ici en personne. Quand les régiments se seront révoltés, il faudra les conduire tout droit sur la place.

— Y aura-t-il beaucoup de régiments? — s'enquit curieusement Batenkov.

— Eh bien, comptez : tout le régiment d'Ismaïlof, un bataillon du régiment finlandais, deux compagnies du régiment de Moscovites, deux compagnies des grenadiers de la garde, tous les marins et une partie de la cavalerie et de l'artillerie.

— On n'a pas besoin d'artillerie, l'arme blanche suffira, — s'exclama de nouveau Boulatov.

— Le succès n'est pas douteux ! le succès n'est pas douteux! — crièrent-ils tous.

— Et que ferons-nous sur la place? — demanda Obolensky.

— Nous présenterons au Sénat le manifeste sur la constitution, après quoi nous irons tout droit au Palais et nous arrêterons la famille impériale.

— C'est facile à dire : nous les arrêterons. Et s'ils se sauvent? Le palais est grand et il y a une infinité d'issues.

— On ne ferait pas mal de se procurer le plan, — conseilla Batenkov.

— La famille impériale n'est pas une aiguille. Quand il s'agira d'arrestation elle ne se cachera pas, — dit en riant Bestoujev.

— D'ailleurs, nous ne pensons pas que tout sera terminé avec l'occupation du palais, — continua Ryliev. — Mais si l'empereur s'enfuit avec toute sa famille, cela suffira : toute la garde passera de notre côté. Il faut porter le premier coup et la confusion qui s'ensuivra donnera de nouvelles occasions d'agir. Rappelez-vous, mes amis, que le succès de l'insurrection tient dans ce seul mot : l'audace ! — s'écria-t-il, et, pareil à la flamme attisée par le vent, vif, impétueux, léger, comme prêt à s'envoler, il était en cet instant plus beau que jamais.

— Vous n'avez aucune idée du soldat russe, jeunes gens. Moi, je le connais sur toutes ses coutures, — dit le capitaine en second Jacoubovitch, homme maigre, au teint basané de bohémien, avec un bandeau noir sur sa tête trouée d'une balle : « le héros du Caucase. » — Il faut mettre à sac les cabarets. Voilà par où il faut commencer, puis, quand ils seront bien saouls, les soldats chargeront à la baïonnette, les moujiks chargeront avec des haches et on les laissera piller un petit peu. Ensuite on mettra le feu aux quatre coins de la ville pour qu'il n'y reste rien d'allemand, pas même des cendres, puis on fera sortir d'une église quelconque toutes les bannières, on ira en procession au palais, on s'emparera de l'empereur et on proclamera la République et l'affaire sera dans le sac.

— Bravo ! Bravo ! Voilà ce qu'il faut faire. Au diable tous les philanthropes ! — cria, hurla le prince Chtchepine. — Vite ! vite ! Ce n'est pas la peine d'attendre jusqu'au matin. Tout de suite ! Immédiatement !

Il se leva, les autres l'imitèrent comme s'ils

étaient vraiment tous prêts à s'élancer, sans savoir où ni pourquoi.

— Voyons, messieurs, de grâce. Où allez-vous maintenant en pleine nuit ? Avant la prestation du serment les soldats ne bougeront pas. Ne voyez-vous pas que Jacoubovitch plaisante ?

— Non, je ne plaisante pas. Mais si cela vous plaît de prendre cela pour une plaisanterie... — dit Jacoubovitch avec un sourire ambigu.

— Non, mes amis, nous ne devons pas pour accomplir la grande œuvre employer de vils moyens. Pour agir proprement il faut avoir les mains propres. Que la sainte flamme de la liberté ne soit pas souillée ! — commença de nouveau Ryliev. Et peu à peu ils reprirent tous leurs esprits et se calmèrent.

Dans un coin, près du poêle, devant une petite table couverte de bouteilles, étaient assis Kuchelbecker et Pouchtchine.

L'assesseur de collège, Guillaume Karlovitch Kuchelbecker, ou simplement Kuchla, un Allemand russifié, éditeur du journal « *Mnemosine* », était un jeune homme blondasse, avec des yeux à fleur de tête, long et emprunté comme un grand moustique flasque. De son propre aveu, il ne faisait rien d'autre qu'écrire des vers et rêver à l'amélioration future du genre humain. Il n'était même pas membre de la Société Secrète, mais il faisait, par contre, partie d'une autre société de Moscou, les « Amateurs de la Sagesse » admirateurs, de Schelling.

Le juge de paix Ivan Ivanovitch Pouchtchine, camarade de lycée de Pouchkine, son ancien compagnon de beuveries, le « sage étourdi » comme l'avait appelé le poète, aimant le vin, les femmes et le jeu, avait interrompu une brillante carrière militaire pour prendre un petit emploi de fonctionnaire au département criminel du Tribunal de Moscou : il

voulait prouver par son exemple que l'on pouvait, tout en occupant un poste modeste, servir sa patrie en propageant l'instruction et les bons sentiments. Le sobriquet de « Sophie-pleure-sur-tous » qu'on lui avait donné au lycée convenait parfaitement à sa bonté empressée, infatigable et égale envers tous. Il écoutait deux marchands d'Iverskaïa se disputer pour un peloton de fil avec autant de patience que s'il s'agissait d'une affaire d'État.

Kuchelbecker et Pouchtchine parlaient de la philosophie naturelle.

— L'absolu est le zéro divin où s'unissent le positif et le négatif, la matière et l'idée. Vous comprenez, Pouchtchine?

— Non, Kuchla, je n'y comprends rien. Ne peut-on dire cela plus simplement?

— Plus simplement, voici : la nature est un hiéroglyphe que traça la sagesse divine, la représentation matérielle de l'idée. La matière est l'équivalent de l'idée ; elle n'est autre chose que l'idée mais imparfaite et limitée. Vous comprenez?

Pouchtchine le considérait avec des yeux légèrement hébétés — il avait un peu trop bu — et l'écoutait avec la même attention qu'il écoutait les deux marchands d'Iverskaïa.

Le lieutenant d'infanterie en retraite Kachovsky, à la figure affamée et maigre, lourde comme une face de pierre, à la lèvre inférieure saillante et hautaine et aux yeux tristes d'enfant malade ou de chien qui vient de perdre son maître, allait et venait du salon à la chambre de Ryliev, en suivant toujours une même ligne, de la fenêtre au poêle, d'un mouvement monotone et fatigant comme un balancier d'horloge.

— Cessez donc de marcher ainsi, Kachovsky, — cria Pouchtchine.

Mais l'autre continuait à marcher comme s'il n'avait rien entendu.

— La matière et l'idée ne font qu'un : il n'y a qu'une dualité de forme. L'idée de cette suprême unité c'est précisément l'absolu, l'inconnue de tous les problèmes, l'absolu. Avez-vous compris maintenant? — termina Kuchelbecker.

— Je n'ai absolument rien compris. Tu es vraiment étonnant, Kuchla. En un tel moment tu penses à ces choses-là ! Et demain iras-tu sur la place?

Kachovsky s'arrêta brusquement pour écouter.

— Oui, j'irai.

— Et tu tireras?

— Oui, je tirerai.

— Et ton absolu?

— Mon absolu est tout à fait d'accord avec cela. Il doit y avoir entre le bien et le mal une lutte éternelle. La connaissance et la vertu sont une même chose. La connaissance c'est la vie et la vie c'est la connaissance. Pour bien agir il faut bien penser, — s'écria Kuchla, et, bien qu'il fût maladroit, incohérent et laid, il brillait d'une telle flamme intérieure qu'à ce moment il paraissait presque beau.

— Oh! mon petit absolu, mon cher petit absolu, mon cher grand héron, — dit en riant Pouchtchine qui voulut l'embrasser.

— Vous avez tort de rire, — dit Kachovsky, intervenant tout d'un coup. — Il dit là des choses essentielles. Auprès de cela tout le reste n'est que bagatelle. S'il vaut la peine de faire la révolution c'est justement pour ça. Pour qu'on puisse vivre le monde doit être justifié dans son ensemble ! — il se pencha et, d'un air menaçant, leva son index devant le visage de Pouchtchine, puis il se redressa, pivota brusquement sur les talons et reprit sa marche

régulière comme le balancier d'une horloge.

Il était déjà tard. Le petit cosaque Filka, bizarrement blotti sur le couvercle bombé d'un coffre, sous le portemanteau du vestibule, ronflait depuis longtemps. Les visiteurs commençaient à prendre congé. Quelques personnes s'étaient assemblées dans la chambre de Ryliev pour arrêter les dernières décisions.

— Mais au fond, messieurs, nous n'avons pas résolu la question la plus importante, — dit Jacoubovitch.

— Quelle question importante? — demanda Ryliev.

— Comme si vous ne le saviez pas! Que faut-il faire de l'empereur et de la famille impériale? — dit Jacoubovitch en le regardant fixement.

Ryliev se taisait, les yeux baissés, mais il sentait que tous le regardaient et attendaient.

— Il faut s'en emparer et les conserver sous bonne garde jusqu'à la convocation de la Constituante qui décidera de la dévolution du trône et en fixera les conditions, — répondit enfin Ryliev.

— Sous bonne garde? — répéta Jacoubovitch d'un ton dubitatif et en hochant la tête. — Mais qui saura garder le Tsar? Pensez-vous que son seul regard ne fera pas perdre contenance à ses gardiens? Non, Ryliev, l'arrestation de l'Empereur entraînera inévitablement notre perte ou celle de la Russie. Elle causera la guerre civile.

— Et vous-même, Jacoubovitch, qu'en pensez-vous? demanda tout à coup Galitzine qui jusqu'alors s'était tu. Depuis longtemps l'air moqueur de Jacoubovitch l'agaçait. « Il vous taquine, fait le fanfaron et probablement il a lui-même grand' peur. »

— Moi? mais je ferai comme tout le monde, — répondit Jacoubovitch, essayant de s'esquiver.

— Non, non. Répondez nettement. Vous avez posé la question : à vous d'y répondre, — reprit Galitzine de plus en plus irrité.

— Si vous voulez. Eh bien, voici, messieurs. S'il n'y a pas d'autres moyens, nous sommes ici six personnes.

Kachovsky qui marchait toujours entra dans la chambre, s'approcha de la fenêtre, se retourna pour continuer sa marche, mais tout d'un coup s'arrêta, prêtant l'oreille.

—... Non, nous sommes sept, — continua Jacoubovitch en jetant un coup d'œil sur Kachovsky. — Tirons au sort : celui qui sera désigné devra tuer le Tsar ou sera tué lui-même.

« Mais ce n'est peut-être pas un fanfaron », pensa Galitzine en se rappelant les paroles de Ryliev : « Je connais Jacoubovitch pour un homme qui méprise sa vie et est prêt à la sacrifier en toutes circonstances. »

— Eh bien, messieurs, êtes-vous d'accord? — demanda Jacoubovitch en promenant autour de lui un regard sarcastique.

Tout le monde se taisait.

— Et vous croyez qu'il est si facile de lever la main sur son Empereur? — prononça enfin Batenkov.

— Non, je ne le pense pas. Attenter à la vie de l'Empereur c'est autre chose que d'attenter à la vie d'un homme quelconque.

— Oui, à la personne sacrée de sa Majesté l'Empereur, — remarqua Galitzine en s'emportant de nouveau. Mais Jacoubovitch ne comprit pas.

— Voilà, voilà, c'est bien cela! — continua-t-il, — la personne sacrée, l'Oint du Seigneur! Nous avons tous cela dans le sang. Révolutionnaires, athées, nous restons quand même Russes et chrétiens. Nous ne sommes pas des scélérats, nous ne sommes pas des lâches, — nous saurions tous mourir pour la patrie, mais dès qu'il s'agit

du Tsar la main ne se lève pas, le cœur nous manque. Il est plus difficile de tuer le Tsar dans son cœur que sur la place publique.

— Chut ! Taisez-vous ! — s'écria soudain Kachovsky d'une manière si inattendue que tout le monde se retourna, le regardant avec stupéfaction.

— Qu'avez-vous, Kachovsky? — demanda Jacoubovitch, si surpris qu'il ne se formalisait même pas. — A qui en avez-vous?

— A toi ! à toi ! Je te défends de parler de cela. Prends garde ! — cria-t-il en le menaçant du poing. Il voulut ajouter encore quelque chose, mais il fit seulement un geste de la main et murmura entre ses dents : oh, les maudits bavards ! — Il se retourna et reprit sa marche du cabinet au salon comme si de rien n'était. Il se remit à aller et venir, à osciller comme un balancier, avec un visage d'homme endormi.

« Somnambule », pensa Galitzine.

— Mais il est fou ! — cria Jacoubovitch, furieux, en se levant.

Ryliev le prit par la main.

— Laissez-le. Ne voyez-vous pas qu'il ne sait lui-même ce qu'il dit?

A ce moment Kachovsky pénétra de nouveau dans la chambre. Jacoubovitch le regarda fixement et cracha de colère.

— Fou ! espèce de fou ! Méfiez-vous, Ryliev, il va faire un malheur.

— Vous vous trompez, Jacoubovitch, — dit Galitzine tranquillement — Kachovsky a toute sa raison. Et il a dit ce qu'il fallait dire.

— Quoi donc? quoi donc? Mais parlez donc clairement. Que le diable vous emporte tous !

— C'est assez parler ! Qui parle trop n'agit pas assez.

— Mais quoi, Galitzine? Perdez-vous l'esprit, vous aussi?

— Écoutez, monsieur. Je ne suis pas amateur

de querelles. Mais si vous y tenez absolument...

— Voyons, assez ! Vous choisissez bien votre temps pour vous quereller. Comment n'avez-vous pas honte, messieurs ! — dit Ryliev sur un ton de reproche si amer qu'ils se reprirent immédiatement.

— Vous avez raison, Ryliev, — dit Galitzine. — La nuit porte conseil. La journée de demain nous départagera. Et maintenant il est temps de rentrer chacun chez soi.

Il se leva et tous suivirent son exemple. Le maître de la maison accompagna ses hôtes jusqu'au vestibule. Là, vêtus déjà de pelisses et de manteaux, ils se reprirent à causer, selon l'habitude russe. Filka qui ronflait fut réveillé et envoyé à la cuisine pour éviter qu'il gênât.

Ils avaient tous l'impression qu'à la suite de leur conversation sur le régicide tout était de nouveau confus et embrouillé, qu'ils n'avaient rien décidé et ne décideraient jamais rien.

— Les mesures prises sont bien incertaines et manquent de précision, — commença Batenkov.

— Mais il n'y a pas moyen de faire une répétition, — remarqua Bestoujev.

— Les troupes sortiront sur la place et l'on fera ce qu'on pourra. Nous agirons suivant les circonstances, — conclut Ryliev.

— Maintenant, il n'y a plus à discuter, nous n'avons plus qu'à obéir à notre chef, — dit Bestoujev en l'approuvant. — Mais, à propos, où est-il notre chef? Pourquoi se cache-t-il pendant tout ce temps?

— Troubetzkoï n'est pas très bien aujourd'hui, — expliqua Ryliev.

— Mais demain,.. demain sera-t-il au moins sur la Place?

La crainte se peignit sur tous les visages.

— Voyons, Bestoujev, que dites-vous là ! — s'écria Ryliev avec une indignation si sincère que tout le monde fut tranquillisé.

— Et maintenant, messieurs, Dieu fera le reste. Que Dieu vous garde ! — dit Obolensky.

Jacoubovitch, Bestoujev et Batenkov sortirent ensemble; Obolensky et Galitzine restèrent dans le vestibule à prendre congé de Ryliev.

Kachovsky qui marchait toujours à travers le salon, voyant que tout le monde se séparait, entra à son tour dans le vestibule et se mit à s'habiller. Il avait toujours son même visage endormi, — son visage de somnambule.

Ryliev s'approcha de lui.

— Qu'as-tu, Kachovsky? Tu es souffrant?

— Non, je me porte bien. Adieu.

Il lui serra la main, se retourna et fit un pas vers la porte.

— Attends, j'ai deux mots à te dire, — dit Ryliev en l'arrêtant.

Kachovsky fit une grimace.

— Ah! mon Dieu! Encore des mots. A quoi bon?

— Il est vrai qu'on peut se passer de paroles.

Ryliev l'entraîna de côté et prenant quelque chose dans sa poche le lui mit doucement dans la main.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Kachovsky tout étonné. Il leva la main : il y avait dedans un poignard.

— Tu as oublié? demanda Ryliev.

— Non, je me souviens, — répondit Kachovsky. — Eh bien, merci pour l'honneur.

C'était un signe dont depuis longtemps ils avaient convenu : celui qui recevrait un poignard serait désigné comme régicide par la Douma suprême de la Société.

Ryliev lui posa les deux mains sur les épaules et se mit à parler solennellement. On voyait que son discours avait été médité et peut-être préparé à l'intention de la postérité. « Nous aurons une page dans l'Histoire », — avait dit tantôt Bestoujev.

— Cher ami, tu es seul au monde. Je connais ton esprit de sacrifice. Tu peux faire des choses plus utiles que de venir sur la Place. Tue le Tsar.

Ryliev voulut l'embrasser, mais Kachovsky le repoussa.

— Et comment faut-il faire? — demanda-t-il tranquillement d'un air pensif.

— Mets-toi en uniforme et le matin, très tôt, avant l'insurrection, va au Palais et là tu le tueras. Ou sur la Place quand il arrivera, — dit Ryliev.

Quelque chose s'ouvrait lentement dans le visage de Kachovsky comme chez un homme qui tâche à se réveiller sans y parvenir. La conscience brilla dans ses yeux comme s'il venait seulement de comprendre avec qui et de quoi il parlait. Le somnambule se réveilla.

— Bien, — dit-il pâlissant mais toujours calme et pensif, — moi, — je le tuerai, — et toi — tueras-tu les autres? Es-tu décidé à les tuer tous?

— Mais pourquoi tous? — murmura Ryliev qui pâlit à son tour.

— Comment pourquoi? Tu le disais toi-même : un seul ne suffira pas ; il faut les tuer tous.

Ryliev ne l'avait jamais dit. Il avait même peur d'y penser.

Il se taisait, tandis que Kachovsky, pâlissant de plus en plus, le pénétrait de son regard brûlant.

— Eh bien ! pourquoi te tais-tu? Parle, ou ne peut-on même pas le dire? On ne peut pas le dire, mais on peut le faire?

Et subitement sa figure changea, sa bouche se tordit dans un rictus, sa lèvre inférieure hautaine et saillante trembla.

— Eh bien, merci de l'honneur ! On n'a trouvé personne de mieux que moi ; moi aussi je suis bon à quelque chose ! Et pourquoi pas vous autres? Vous ne voulez pas vous salir les

mains dans le sang? Naturellement : des gens honnêtes et nobles ! Et moi on n'a qu'à me siffler. Un meurtrier par vocation ! Un paria. L'instrument abject de l'assassinat. Le poignard est entre tes mains.

— Voyons, Kachovsky. Qu'est-ce qui te prend? Personne ne t'oblige. C'est toi-même qui as voulu...

— Oui, moi-même ! Je ferai ce que je voudrai. Je me sacrifierai pour la patrie mais pas pour toi, pas pour la Société. Je ne servirai de marchepied à personne. Oh! lâcheté, lâcheté! Tu as travaillé à faire de moi un poignard entre tes mains, mais tu t'es trompé en faisant cela. Tu te croyais très fin, mais tu étais si grossier que n'importe quel imbécile t'aurait deviné. Tu as bien aiguisé le poignard, mais prends garde : ça pique !

— Petit, mon cher petit, qu'est-ce que tu dis? — dit Ryliev en tendant vers lui des mains suppliantes. Mais ne sommes-nous pas tous ensemble? N'es-tu pas avec nous?

— Non, non, pas avec vous ! Je n'ai jamais été et ne serai jamais avec vous. Seul, seul, seul !

Il ne pouvait plus parler. La respiration lui manquait. Il tremblait tout entier comme dans un accès de fièvre. Son visage était devenu sombre et terrible comme celui d'un possédé.

— Voilà ton poignard ! Et si tu oses encore une fois, je te... — d'une main il leva l'arme au-dessus de la tête de Ryliev et de l'autre le saisit au collet. Obolensky et Galitzine voulurent s'élancer au secours de Ryliev, mais déjà Kachovsky avait rejeté le poignard dont la lame sonna en tombant sur le sol. Il repoussa Ryliev avec tant de violence que celui-ci manqua tomber et il se précipita dans l'escalier.

Un moment Ryliev resta abasourdi. Puis il courut après Kachovsky et se penchant par-dessus la rampe l'appela, suppliant et désespéré :

— Kachovsky, Kachovsky, Kachovsky !

Mais personne ne répondit. Et seulement, quelque part, au loin, une lourde porte se ferma avec fracas. C'était probablement la porte qui donnait sur la rue.

Ryliev resta encore quelques instants comme s'il attendait quelque chose et rentra dans le vestibule.

Tous les trois restaient silencieux, les yeux baissés, essayant de ne pas se regarder.

— Il est fou, — dit enfin Ryliev, — Jacoubovitch avait raison : il peut faire un malheur et nous perdre tous.

— Des bêtises ! Il ne perdra personne sauf lui-même, — répondit Obolensky. — Le malheureux ! Nous sommes tous malheureux et lui l'est plus encore. En un tel moment, il est tout seul. Il va seul au supplice pour nous tous,— il n'y a pas sur terre de pire tourment. Pourquoi l'avez-vous offensé, Ryliev?

— Moi, je l'ai offensé?

— Oui, toi. Peut-on dire à un homme : va tuer !

— « On ne peut le dire mais on peut le faire? » — Ryliev avec un sourire amer répéta ces paroles de Kachovsky.

Obolensky tressaillit, pâlissant et rougissant tour à tour, comme ce matin au cours de sa conversation avec Galitzine.

— Je ne sais si on peut le faire. Mais mieux vaut tuer soi-même que de dire à autrui : va et tue ! — dit-il tout bas avec un grand effort.

De nouveau ils se turent tous trois. Ryliev s'assit sous le portemanteau, sur le coffre — la couche de Filka — et posant ses coudes sur ses genoux baissa la tête.

Obolensky prit place à côté de lui et lui caressa doucement les cheveux comme à un enfant malade.

Le silence dura longtemps.

Enfin Ryliev releva la tête. Il semblait gra-

vement malade comme ce matin ; pâle, amaigri, voûté, il s'était éteint : cette flamme n'était plus que cendres.

— Je souffre, mes frères, je souffre. C'est au-dessus de mes forces, — gémit Ryliev avec des sanglots étouffés.

— Te rappelles-tu, Ryliev? — dit Obolensky en continuant à lui caresser les cheveux avec la même douceur. « La femme lorsqu'elle enfante souffre de grandes douleurs parce que son heure est arrivée, mais quand l'enfant est né elle oublie ses souffrances dans la joie d'avoir vu naître un homme. »

— Quelles sont ces paroles? — demanda Ryliev surpris, — qui a dit cela?

— Tu l'as oublié? Peu importe, tu te souviendras un jour. Et voici encore ; écoute : « Vous êtes tristes maintenant, mais je reviendrai parmi vous et votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira cette joie. » Vois-tu, Rylиouchka, il y aura de la souffrance, mais il y aura aussi de la joie et personne ne pourra nous la ravir.

Des pleurs brillèrent dans ses yeux et il sourit à travers ses larmes. Il se leva et posa la main sur l'épaule de Galitzine.

— Rappelez-vous, Galitzine, ce que vous m'avez dit une fois : « Bien que vous ne croyiez pas en Dieu, que Dieu pourtant vous soit en aide. »

— Oui, Ryliev, je me rappelle.

— Alors, redites-le-moi... — commença Ryliev, mais il rougit et tout confus n'acheva pas.

Mais Galitzine comprit, traça sur lui le signe de la croix et dit :

— Que Dieu vous soit en aide, Ryliev, que Jésus-Christ soit avec vous ! Que le Christ soit avec nous tous !

Ryliev prit dans ses bras Obolensky et Galit-

zine, les attira vers lui et leurs lèvres s'unirent en un triple baiser.

Au delà des craintes, au delà des douleurs, au delà des tourments une grande joie les attendait et ils savaient déjà que cette joie nul ne saurait la leur ravir.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Avec Pierre a commencé en Russie la Révolution qui dure jusqu'aujourd'hui. » Galitzine, en se rendant le 14 décembre au matin sur la Place du Sénat et en jetant un coup d'œil sur le monument de Pierre le Grand, se rappelait ces paroles que Pouchkine avait un jour dites à Pestel.

Le matin sombre, brumeux et calme semblait hésiter entre la gelée et le dégel. La flèche de l'Amirauté s'enfonçait dans le ciel bas comme dans de l'ouate blanche. Les ponts sur la Neva s'effaçaient dans un mur blanc et il semblait que là-bas, derrière le fleuve, il n'y avait plus que cette brume blanche, le vide, la fin de la terre et du ciel, les bornes du monde. Et le cavalier de bronze sur son cheval de bronze galopait dans ces infernales ténèbres blanches.

En jetant quelques coups d'œil sur la Place vide, Galitzine marchait de long en large sur les quais. De loin il aperçut Ivan Ivanovitch Pouchtchine et s'approcha de lui.

— Je crois que c'est pour huit heures? — demanda Galitzine.

— Oui, pour huit heures, — répondit Pouchtchine.

— Mais il est bientôt neuf heures. Et il n'y a personne?

— Mais où sont-ils donc tous passés?

— Je ne sais pas.

— Et Ryliev, que fait-il?

— Il dort probablement. Il aime beaucoup à dormir.

— Pourvu que nous ne manquions pas en dormant la liberté russe.

Silencieux, ils firent quelques pas. Allait-il venir quelqu'un? — Non, personne.

— Eh bien, je m'en vais, — dit Pouchtchine.

— Où allez-vous? demanda Galitzine.

— A la maison.

Pouchtchine s'en alla et Galitzine continua à marcher sur les quais de long en large.

Une femme en robe glacée et au visage livide de froid lavait du linge dans un trou creusé dans la glace. Un vieil allumeur de réverbères, après avoir descendu la lanterne d'un poteau de bois éclaboussé par la boue du dernier été, versait de l'huile de chanvre dans une petite lampe en fer-blanc. Un marchand ambulant disposait sur son éventaire des bonbons à la menthe en forme de poissons blancs et roses et des sucres d'orge en forme de petits coqs transparents jaunes et rouges.

Le petit commis d'une boutique d'épicerie, en tablier sale, un panier vide sur la tête, s'arrêta sur le trottoir et, tout en mangeant des grains de tournesol, observa avec curiosité Galitzine ; peut-être l'expérience lui avait-elle enseigné que, quand un monsieur attendait, une dame ne tardait pas à venir. Et Galitzine lui-même eut l'impression d'attendre

Comme le jeune amant attend
L'instant de la tendre rencontre.

Le commis l'agaçait. Il quitta les quais pour le boulevard de l'Amirauté et se mit à marcher

d'un côté. De l'autre côté se promenait un monsieur avec des lunettes teintées et un paletot mastic : en allant il avait l'air de se demander : « Eh bien, se passera-t-il quelque chose? » et en revenant il semblait se répondre : « Il doit se passer quelque chose, nous verrons. »

« Un mouchard », pensa Galitzine et, ayant tourné le coin de la rue, il s'assit sur un banc.

— Autrefois, il n'y a pas bien longtemps de ça, un pain d'un kopeck faisait deux jours et aujourd'hui, avec dix kopecks, on n'ose plus s'approcher de l'étalage, — disait une vieille femme en manteau qui marchandait du pain et cherchait du regard l'assentiment de Galitzine. Au-dessus de sa tête, sur une branche nue, un corbeau croassait en ouvrant son bec noir avec quelque chose de rouge comme du sang.

« Il n'y aura rien, il n'y aura rien », — pensa Galitzine.

Il se sentit subitement écœuré par l'ennui ; il eut froid. Il se leva, traversa la place de l'Amirauté et entra au café de Loreda, au coin de la Perspective Newski, à côté de l'hôtel de l'État-Major général.

Là, les lampes étaient allumées, la lumière du jour pénétrait à peine à travers les fenêtres du sous-sol ; il faisait très chaud ; on sentait l'odeur du pain frais et du café. Dans la chambre voisine on entendait le bruit des billes du billard.

Galitzine s'assit à une table et commanda du thé. A côté de lui deux jeunes fonctionnaires lisaient le manifeste de l'empereur Nicolas Ier.

— ... En nous soumettant d'un cœur humble aux décrets impénétrables du Très-Haut, nous déclarons à tous nos fidèles sujets... nous avons aussitôt prêté serment de fidélité à notre frère aîné, le Prince héritier, Grand-duc Constantin Pavlovitch, que le droit d'aînesse désignait comme héritier du trône de toutes les Russies...

Lorsqu'ils furent arrivés au passage où l'on

parlait de l'abdication de Constantin et du second serment, l'homme qui lisait s'arrêta.

— Vous comprenez? — chuchota-t-il si haut que Galitzine ne pouvait pas ne pas l'entendre.

— Oui, je comprends, — répondit l'autre. — Combien y aura-t-il de serments? Aujourd'hui à l'un, demain à l'autre et après peut-être à un troisième.

— ... Nous invitons tous nos fidèles sujets à joindre leurs prières aux nôtres et à supplier le Très-Haut de nous donner les forces nécessaires... Pour suivre l'exemple du souverain que nous pleurons. Que notre règne continue l'œuvre de celui... Comprenez-vous?

— Oui, je comprends. Plus ça change plus c'est la même chose.

— Encore des mouchards, probablement, — pensa Galitzine et détournant d'eux ses regards, il prit sur la table une revue fatiguée et fit semblant de lire.

Un cornette de la Garde à cheval entra en traînant son sabre et demanda à la vendeuse française une livre de bonbons « acidulés au citron ».

Galitzine reconnaissant le prince Alexandre Ivanovitch Odoïevsky lui dit bonjour et le prit à part.

— D'où viens-tu?

— Du Palais. J'ai été de garde toute la nuit.

— Et que se passe-t-il?

— Il ne se passe rien. Tout à l'heure le comte Miloradovitch a fait son rapport à l'Empereur. On a fait rentrer les drapeaux de tous les régiments; toutes les troupes ont déjà prêté serment, on peut même dire toute la ville, car depuis ce matin il n'y a pas moyen de pénétrer jusqu'aux églises. Le comte est aussi gai que si c'était sa fête; il invite tout le monde à venir manger du pâté chez Maïkof, le directeur des

théâtres, et de là on ira chez Telechova, la danseuse.

— Et qu'est-ce que tu en penses, Sacha?...

— Je n'en pense rien. Si le Gouverneur général va manger du pâté chez sa danseuse, cela veut dire que tout est calme dans la ville.

La Française lui remit un petit paquet attaché avec un ruban rose.

— Où vas-tu? — demanda Galitzine.

— A la maison.

— Pourquoi faire?

— Pour me coucher sur un canapé et sucer des bonbons. C'est ce qui reste de plus intelligent à faire, — dit Odoïevsky qui lui serra la main et s'éloigna en riant.

Galitzine s'assit de nouveau à la table. Il était fatigué, ses paupières étaient devenues lourdes, ses yeux se fermaient. « Pourvu que je ne m'endorme pas », — pensa-t-il.

L'ouate blanche et suffocante emplissait la chambre. Marinka était quelque part près de lui ; il l'appelait. Mais l'ouate étouffait sa voix. Et tout près de son oreille un corbeau ouvrant son bec noir avec quelque chose de rouge comme du sang, croassait : « il n'y aura rien, il n'y aura rien ! »

Un bruit subit le réveilla. Tout le monde se leva et se précipita vers les fenêtres, mais à travers les vitres basses affleurant le trottoir on ne voyait que les pieds des gens qui couraient.

— Où vont-ils?

— On a écrasé quelqu'un !

— On a volé...

— Le feu...

— L'insurrection !

Galitzine se leva brusquement à son tour et ayant failli culbuter quelqu'un se jeta dans la rue comme un fou.

— L'insurrection, l'insurrection! — entendit-il crier dans la foule qui courait et avec la foule

il courut en contournant Newsky jusqu'à la rue Gorokhovaya, par la place de l'Amirauté.

— Quel malheur ! Quel malheur !

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

— La garde s'est révoltée. Elle ne veut pas prêter serment à Nicolas Pavlovitch.

— Ils tuent, ils sabrent tous ceux qui sont pour Nicolas et ils entraînent avec eux tous ceux qui sont pour Constantin !

— Mais dites, de grâce, qui est-ce qui est Empereur?

— Nicolas Pavlovitch !

— Constantin Pavlovitch !

— Il n'y a pas d'empereur !

— Quel malheur ! quel malheur !

Arrivé à la Gorokhovaya, Galitzine entendit de loin le roulement du tambour et le bruit sourd des voix semblables au grondement de l'ouragan qui s'approche. Plus près, plus près, toujours plus près et tout à coup la terre retentit du bruit de milliers de pieds, l'air se remplit de cris assourdissants.

— Hourrah, hourrah, Constantin !

Penchés très bas, presque à terre, baïonnettes croisées, drapeau déployé, les Moscovites de la garde impériale couraient à toutes jambes comme s'ils allaient à l'attaque ou comme s'ils montaient à l'assaut d'une forteresse invisible.

— Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! — les soldats criaient à tout rompre, leurs bouches étaient grandes ouvertes, leurs yeux écarquillés, leurs cous tendus, leurs veines gonflées en un tel effort qu'ils semblaient par leurs cris soulever un immense fardeau. Et les petites maisons basses et jaunâtres de la rue Gorokhavaya regardaient ce spectacle inconnu comme les vieux fonctionnaires de Pétersbourg auraient regardé la fin du monde.

La foule courait à côté des soldats. Les gamins de la rue hurlaient, sifflaient, gambadaient

comme de petits diables. Et trois grands diables, trois capitaines en second, galopaient devant le bataillon : les frères Alexandre et Michel Bestoujev portaient au bout de leurs épées nues leurs tricornes ornés de plumes d'autruche et le prince Chtchepine-Rostovsky brandissait son sabre ensanglanté. Il venait de tuer trois hommes. Trébuchant, s'empêtrant dans les pans de sa pelisse, tenant à la main ses lunettes qui venaient de lui tomber du nez, Galitzine courait avec les autres et criait, extasié et frénétique :

— Hourrah, Constantin !

CHAPITRE II

Dans la rue Gorokhovaya ils tournèrent à gauche et en passant devant la maison de Lobanov et la grille de la cathédrale Saint-Isaac ils débouchèrent sur la Place du Sénat. Là ils s'arrêtèrent près du monument de Pierre et se formèrent en colonne de bataille, face à l'Amirauté et adossés au Sénat. Une chaîne de tireurs fut disposée en avant-garde. Au centre de la colonne fut placé le drapeau et là se réunirent les membres de la Société Secrète.

Derrière le rempart d'acier des baïonnettes ils étaient en sûreté comme dans une forteresse. Là on se sentait chez soi, au chaud, dans la tiédeur des respirations humaines. Les soldats sentaient la caserne, le pain noir, le mauvais tabac, le gros drap tandis qu'Odoïevsky, le « fils à papa », répandait autour de lui un délicat parfum de violettes de Parme. Et ce mélange de deux odeurs apparaissait à Galitzine comme prophétique.

Les membres de la Société Secrète s'étreignirent, s'embrassèrent trois fois comme pour les fêtes de Pâques. Et soudain les visages changèrent, devinrent tout autres. Ils se reconnaissaient et ne se reconnaissaient pas, comme s'ils s'étaient rencontrés dans l'autre monde. Ils parlaient avec hâte et incohérence, s'interrompant les uns les autres comme s'ils étaient ivres ou délirants.

— Eh bien, Sacha, n'est-ce pas que l'on est bien? — demanda Galitzine à Odoïevsky, qui, ayant appris sur le chemin du café à sa demeure la nouvelle de la révolte, était accouru sur la place.

— Oui, Galitzine, bien, furieusement bien. Je n'osais même pas rêver que ce serait si bien, — répondit Odoïevsky et, voulant arranger son manteau qui venait de tomber de ses épaules, il laissa échapper le petit paquet entouré d'un ruban rose.

— Ah! ah! les bonbons acidulés! — dit en riant Galitzine, — eh bien, coquin, as-tu encore envie d'aller te coucher sur ton canapé et de manger des bonbons?

Il riait pour ne pas pleurer de joie. « Je me marierai avec Marinka, absolument », pensa-t-il tout à coup, puis s'étonnant lui-même : « Qu'est-ce qui me prend? Je mourrai tout à l'heure... Mais ça ne fait rien, si je ne meurs pas, je me marierai ! »

Pouchtchine venait d'arriver ; on l'embrassa aussi trois fois comme aux fêtes de Pâques.

— Ça a tout de même commencé, Pouchtchine?

— Oui, Galitzine, ça a commencé.

— Et vous rappelez-vous qu'autrefois vous disiez qu'avant dix ans il ne fallait pas y penser?

— Oui. On a commencé sans y penser.

— Est-ce mal?

— Non, c'est bien.

— Tout ira bien. Tout ira bien, — répétait Obolensky comme s'il délirait aussi, mais avec un sourire empreint d'une telle sérénité qu'à le voir tous se sentaient l'âme claire.

Et Guillaume Kuchelbecker, maladroit, long comme une perche, pareil à un héron blessé, racontait qu'en venant vers la place le cocher l'avait fait tomber du traîneau.

— Tu t'es fait mal?

— Non, je suis tombé dans la neige ; c'était très doux. J'ai peur seulement que mon pistolet ne soit mouillé.

— Sais-tu tirer au moins?

— Je vise une corneille, j'attrape une vache !

— Quelles aventures extraordinaires tu as toujours, Kuchla !

« Ils rient tous, eux aussi, pour ne pas pleurer de joie », — pensa Galitzine.

Tout ceci ressemblait à un divertissement de géants : énorme et terrible comme la mort et en même temps amusant et naïf comme un jeu d'enfants.

S'étant introduit derrière la grille du monument, Alexandre Bestoujev, penché vers le piédestal, aiguisait la lame de son épée sur le rebord de granit.

— Que fais-tu? — lui cria Odoïevsky.

— Sur le granit du rocher de Pierre

J'aiguise l'arme de la Liberté !

lui répondit en vers Bestoujev, solennel.

— Pourquoi fronces-tu les sourcils, Galitzine? — remarqua Odoïevsky. — Bestoujev est un gaillard : il a fait révolter tout un régiment. Il est un peu théâtral, mais nous sommes tous un peu comme lui et cela ne nous empêche pas d'être braves.

Le prince Chtchepine après sa récente fureur se sentit tout à coup affaibli et alourdi. Assis sur une borne du trottoir il examinait ses mains aux gants blancs tachés de sang. Il voulut les enlever mais il n'y réussit pas ; les gants s'étaient collés ; il les déchira, les retira, les jeta à terre et se mit à se frotter les mains avec de la neige pour enlever le sang.

— « Tout ira bien ». — Odoïevsky répéta les paroles d'Obolensky et en montrant Chtchepine à Galitzine, il demanda : — Et ceci, est-ce bien aussi?

— Oui, cela aussi c'est bien. Sans cela on ne peut rien, — répondit Galitzine, et, sans savoir pourquoi, en parlant de *cela*, il jeta un regard sur Kachovsky.

En pelisse de mouton, avec une ceinture rouge à laquelle étaient passés un poignard et deux pistolets, Kachovsky se tenait à l'écart, seul comme toujours. Personne ne s'approchait de lui, personne ne lui parlait. Ayant probablement senti le regard de Galitzine, il le regarda à son tour et dans son visage affamé et maigre, lourd comme une pierre, à la lèvre inférieure saillante et hautaine, aux yeux tristes d'enfant malade ou de chien qui vient de perdre son maître, il y eut un tremblement comme si quelque chose voulait s'ouvrir en lui mais sans y parvenir et aussitôt il se détourna de nouveau, baissant les yeux d'un air morose. Galitzine se souvint des paroles que Kachovsky avait prononcées la veille au soir : « Pas avec vous, pas avec vous, je n'ai jamais été et je ne serai jamais avec vous ! » et une intolérable pitié pour Kachovsky s'empara de lui.

— Ah! voici Rylioutchka! Tu es fatigué, mon pauvre? — Galitzine s'approcha de Ryliev et l'embrassa avec une tendresse toute particulière. Il se sentait coupable envers lui. Il avait supposé que Ryliev avait dormi alors que toute la matinée ce dernier avait couru comme un possédé à travers toutes les casernes et tous les corps de garde pour ramasser des troupes, mais il n'avait rien ramassé et s'en revenait les mains vides.

— Nous sommes bien peu, Galitzine. Oh! comme nous sommes peu !

— Tant pis si nous sommes peu : il fallait, il fallait quand même commencer, — dit Galitzine lui rappelant ses propres paroles.

— Oui, il le fallait quand même. Ne fût-ce qu'une seule minute, on aura tout de même été libres, — s'écria Ryliev.

— Mais où est Troubetzkoï? — s'avisa-t-il tout à coup.

— Le diable le sait ; il a disparu comme s'il s'était enfoncé dans le sol.

— Il a eu probablement peur et s'est caché.

— Mais qu'allons-nous faire, messieurs? Est-il possible de rester sans dictateur? Que fait-il?... — mais sans achever il fit un geste de la main et de nouveau courut comme un possédé à travers la ville à la recherche de Troubetzkoï.

— Sans avoir arrêté aucune disposition, ils nous ont rassemblés sur la Place comme des moutons et eux-mêmes ils se sont cachés, — grogna Kachovsky.

Ils se turent tous comme s'ils revenaient à la réalité : un petit frisson de frayeur traversa tous les cœurs.

On ne savait quoi faire, on restait sur place, on attendait. Ils s'étaient réunis sur la Place vers onze heures. A la tour de l'Amirauté midi avait sonné, puis une heure, mais l'ennemi ne paraissait toujours pas. Il n'y avait même pas de police comme si toutes les autorités étaient mortes.

On avait songé à arrêter les Sénateurs, mais dès huit heures ils avaient prêté serment et s'étaient rendus au palais d'Hiver pour assister au service d'action de grâces.

Les soldats en tuniques, sans capotes, tâchaient à se réchauffer, battant la semelle, battant des bras et buvant une boisson d'eau bouillante et de miel. Ils étaient si paisibles que les passants croyaient qu'il s'agissait d'une parade.

Galitzine marchait le long du front, écoutant les conversations des soldats.

— Constantin Pavlovitch en personne arrive de Varsovie.

— Il est campé avec la première armée et le corps polonais à quatre étapes de Narva. Il va exterminer tous ceux qui prêteront serment à Nicolas Pavlovitch.

— Et certainement les autres régiments se refuseront à prêter serment.

— Et s'il ne vient pas,nous irons le chercher, et nous l'apporterons à bout de bras.

« Hourrah, Constantin ! » — tout se terminait par ce cri.

Et quand on demandait aux soldats : « Pourquoi ne voulez-vous pas prêter serment? » — ils répondaient : « Notre conscience nous l'interdit. »

Entre l'aile droite du carré et la grille de Saint-Isaac la foule se pressait ; Galitzine s'y mêla et, là aussi, écouta.

Il y avait là des paysans, des artisans, de petits bourgeois, des marchands, des domestiques, des fonctionnaires et des gens de condition inconnue, affublés de costumes étranges et que l'on eût crus déguisés: les manteaux de ville se mêlaient aux chapeaux de paysans, les pelisses en peau de mouton aux chapeaux haut de forme, les fracs noirs aux serviettes blanches et aux écharpes rouges arborées en guise de ceinture. Quelqu'un s'était enduit la figure de suie comme un ramoneur.

— Il a beaucoup de camarades parmi la police et pour qu'on ne le reconnaisse pas il s'est badigeonné la gueule,—expliquait-on à Galitzine.

— La gueule est noire, mais la conscience blanche. Aimez-nous quand nous sommes noirs, car, quand nous serons blancs, tout le monde nous aimera, — dit cette même gueule en clignant de l'œil et en montrant ses dents blanches comme celles d'un nègre.

Certains avaient des armes : de vieux sabres rouillés, des couteaux, des haches, des bêches et de ces grands pieux de fer dont les concierges se servent pour briser la glace des trottoirs et même de simples gourdins comme au temps de Pougatchev. Ceux qui étaient venus les mains vides démontaient les piles de bois près de la clôture de Saint-Isaac ou arrachaient les pavés, s'armant ainsi qui de bûches, qui de pierres.

— En voyant peser sur le peuple russe une telle autocratie désorganisée et barbare et une pareille tyrannie l'empereur Constantin Pavlovitch était décidé à l'abolir, — disait un artisan à la figure hâve, méchante et intelligente, coiffé d'une casquette crasseuse, vêtu d'une longue chemise de coutil rayé serrée à la taille par une étroite courroie.

— Ils nous écorchent tout vifs, les canailles, — disait avec un sifflement méchant un vieux laquais édenté en livrée à pèlerine.

— La vie est devenue dure pour le peuple et pour tout le royaume, dure, dure, oh! là là! — disait en soupirant une femme au visage rouge qui portait sous le bras un balai de bouleau, venant probablement de sortir du bain. Une fillette aux yeux à fleur de tête, affublée d'une longue camisole appartenant à sa mère, écoutait avidement, bouche bée, comme si elle comprenait tout.

— ... Et en présence de cette oppression féroce, — continuait l'artisan, — l'empereur Constantin Pavlovitch, que Dieu garde, voulut délivrer le pauvre peuple russe de la tyrannie de ses nobles maîtres...

— Les nobles maîtres sont les pires canailles du monde, — crièrent quelques voix dans la foule.

— Leurs beaux jours sont finis! Il leur demandera des comptes à ces barbares! Ils n'en ont plus pour longtemps à être des maîtres. Aujourd'hui ou demain leur sang coulera à grands flots.

— Liberté, liberté, mes enfants! — cria quelqu'un et, comme un seul homme, la foule se découvrit et fit le signe de la croix.

— Il vient ici en personne pour faire justice, il est déjà à Poulkovo.

— Non, ils l'ont arrêté, mis aux fers et emmené.

— Oh! le pauvre! oh! le malheureux!

— Ça ne fait rien, frères, nous le délivrerons.

— Hourrah, Constantin !

— Ils viennent, ils viennent ! — entendit tout à coup Galitzine et, en se retournant, il vit, du côté du boulevard de l'Amirauté, apparaître derrière la clôture de Saint-Isaac la garde à cheval. Les cavaliers, casqués et cuirassés de cuivre, approchaient en file, sur trois de rang, lentement, prudemment, subrepticement.

— Voilà, ils avancent comme des mouches endormies. Ça ne leur fait pas plaisir, les pauvres, — plaisantait la foule.

Et les soldats insurgés chargeaient leurs fusils avec des signes de croix :

— Dieu merci, ça commence !

CHAPITRE III

Le Gouverneur général, comte Miloradovitch, s'approcha au galop de la ligne de tireurs disposée en avant du front des insurgés. En uniforme brodé d'or, portant toutes ses décorations et le cordon bleu de Saint-André, son tricorne orné de plumes blanches, il se tenait bravement sur son cheval qui caracolait.

Il était arrivé sur la Place, venant tout droit de la loge de la danseuse Telechova. L'expression de son visage fripé aux tempes couvertes de petites touffes de cheveux teints, aux lèvres charnues et aux yeux langoureux était celle d'un homme pour qui toute cette affaire n'était que bagatelle.

— Halte là ! En arrière ! — lui crièrent les soldats et le demi-cercle d'acier des baïonnettes se hérissa contre lui.

— Moi, le Bayard russe, le compagnon d'armes de Souvarof, qui dans trente combats n'ai pas été blessé, j'aurai peur de ces galopins ! — pensa Miloradovitch.

— Assez plaisanté, mes enfants. Laissez-moi passer ! cria-t-il en lançant son cheval au galop contre les baïonnettes avec cette même intrépidité qu'il avait autrefois, lorsque, au plus chaud des combats et sous les boulets de canon, il allumait sa pipe ou arrangeait élégamment les plis de sa cape amarante. « Mon Dieu, la balle qui doit me tuer n'est pas encore fondue », — il se rappela sa devise.

Et, dirigés vers lui comme les baïonnettes d'acier, les regards simples des hommes simples semblaient dire : « Tu n'es qu'un bouffon, un hâbleur, un fanfaron. »

— Où allez-vous, où allez-vous, comte? Vous allez être tué ! — cria Obolensky en accourant vers lui.

— Oh! non, ils ne me tueront pas. Ce ne sont ni des assassins, ni des monstres. Ce ne sont que des polissons, de pauvres benêts. Il faut les plaindre et les ramener à la raison, — répondit Miloradovitch en avançant d'un air sentimental ses lèvres charnues.

Obolensky voyait à la figure renfrognée et haineuse des soldats qu'ils allaient dans un instant recevoir le « fanfaron » à la pointe de leurs baïonnettes.

— Fixe ! L'arme au pied ! — commanda-t-il et il saisit par la bride le cheval de Miloradovitch. — Veuillez vous éloigner, Excellence, et laisser les soldats en paix.

Le cheval secouait la tête, s'emportait, reculait. La courroie tranchante de la bride coupait les doigts d'Obolensky, mais, insensible à la douleur, il ne lâchait pas.

L'aide de camp de Miloradovitch, le jeune lieutenant Bachoutzky, le visage décomposé par la peur, accourut tout essoufflé et s'arrêta près du cheval.

— Mais, au moins, vous, lieutenant, dites-lui qu'on veut le tuer, — cria Obolensky.

Bachoutzky ne fit qu'un geste désespéré.

Mais déjà Miloradovitch ne voyait ni n'entendait plus rien. Le cheval éperonné s'élança en avant. Obolensky faillit tomber et lâcha la bride. La chaine des tireurs s'entr'ouvrit et le cavalier arriva au galop jusqu'au front même des insurgés.

— Mes enfants, — dit-il, entamant avec la désinvolture d'un vieux chef paternel un discours probablement préparé à l'avance, — voyez cette épée, qui porte l'inscription : « à mon ami Miloradovitch », elle m'a été donnée par le grand-duc Constantin Pavlovitch en témoignage

d'amitié. Vais-je trahir mon ami et vous tromper, vous, mes amis?

Marchant de côté, d'une allure maladroite, fendant les rangs des soldats, Kachovsky s'approcha et s'arrêta à deux pas de Miloradovitch. Il posa sa main gauche sur le manche du poignard passé à sa ceinture rouge, — Obolensky remarqua que des deux pistolets passés à cette ceinture il ne restait plus qu'un, — quant à sa main droite il la dissimula malhabilement sous sa pelisse entrouverte.

— N'y a-t-il pas parmi vous de vieux soldats de Souvarof? N'y a-t-il ici que des gamins et des coquins de civils? — continuait Miloradovitch en jetant un coup d'œil sur Kachovsky.

Et celui-ci le regardait droit au visage comme s'il l'écoutait très attentivement. Soudain Obolensky s'effraya de ce regard. Presque sans savoir ce qu'il faisait, il se saisit du fusil du soldat le plus proche et piqua de la baïonnette le flanc du cheval de Miloradovitch.

Kachovsky se retourna et Obolensky crut voir sur son visage un sourire à peine perceptible.

Le cheval se cabra. Miloradovitch crut entendre un son bien connu comme si le bouchon d'une bouteille de champagne venait de sauter. « La voilà », pensa-t-il, mais il n'eut plus le temps d'ajouter : « Mon Dieu, la balle qui doit me tuer n'est pas encore fondue ! »

Il vit dans le nuage blanc de la fumée passer la jupe blanche de la danseuse : deux petites jambes roses sortaient de cette petite jupe comme deux étamines du calice d'une fleur renversée. Il avança ses lèvres charnues dans une moue à la fois enfantine et vieillotte, tout comme auparavant, lorsque, après le dernier acte du ballet, il criait : « Bis, Telechova, bis ! ». Katenka lui envoya un dernier baiser et le rideau noir tomba.

Tout à coup, il leva les bras en l'air et se mit à gesticuler comme un pantin au bout d'un fil.

Son chapeau découvrit en tombant ses petites touffes de cheveux teints et un filet de sang vermeil coula sur la soie bleue du cordon de Saint-André.

Obolensky sentit le fer aigu de la baïonnette s'enfoncer dans quelque chose de vivant et de mou. Il voulut l'arracher mais n'y réussit pas ; le fer resta accroché. Lorsque le petit nuage de fumée fut dissipé, Obolensky vit qu'en tombant de cheval Miloradovitch avait rencontré la baïonnette et que la pointe s'était enfoncée dans le dos entre les côtes.

Après un terrible effort Obolensky parvint enfin à arracher l'arme.

« Quelle horreur! » — pensa-t-il comme autrefois lors de son duel avec Swinine et son visage se crispa douloureusement.

Une salve de coups de feu partit du carré et sur la place retentit le joyeux : « Hourrah, Constantin ! » Les insurgés se réjouissaient parce qu'ils sentaient que maintenant ils venaient de commencer : ils avaient franchi le sang.

Kachovsky pour retourner au centre du carré se frayait un chemin, marchant comme tout à l'heure de travers et maladroitement. Son visage était calme et comme pensif. Lorsque éclatèrent les coups de fusil et les cris, il leva la tête avec étonnement. Mais aussitôt il la laissa de nouveau tomber, comme s'il allait s'enfoncer plus profondément encore dans ses pensées.

« Certes, celui-ci ne reculera devant rien. Si l'Empereur s'approche il finira mal », pensa Galitzine.

CHAPITRE IV

IMAGINE-TOI, Komarovsky, il y a des gens qui par malheur portent le même uniforme que nous et qui m'appellent... — commença l'Empereur avec, au coin de la bouche, le sourire de travers d'un homme qui a très mal aux dents. Il termina avec effort :... qui m'appellent imposteur !

« Imposteur ! » — Ce mot dans la bouche de l'autocrate de toutes les Russies frappa le général Komarovsky à tel point qu'il ne sut que répondre.

— Canailles ! — dit-il enfin et, sentant que cela ne suffirait pas, il proféra en russe un juron obscène.

L'Empereur, tel qu'il s'était habillé pour le service d'action de grâces, en tunique du régiment d'Ismaïlof, avec le cordon bleu de Saint-André, se tenait, monté sur un cheval blanc et entouré d'une suite d'aides de camp et de généraux, à la tête du bataillon de la garde de Preobrajensky, rangé en colonne sur la place de l'Amirauté, face à Newsky.

Sur les places et dans les rues occupées par les troupes toute circulation était suspendue ; le silence de cette journée en était encore plus profond. Les voix proches résonnaient comme dans une chambre, tandis qu'au loin, du côté du Sénat, on entendait une rumeur continue, pareille à la rumeur des flots, d'où jaillissaient parfois des exclamations, semblables au grincement des galets emportés par le reflux : « hourrah!... ah... ah... » Soudain des coups de feu claquèrent et le grondement des voix devint plus fort comme s'il se rapprochait ; de nouveaux « hourrah, hourrah ! » retentirent.

Le général Komarovsky regardait l'Empereur à la dérobée. Sous son tricorne noir, à plumes noires, profondément enfoncé, le visage de Nicolas était d'une pâleur transparente et bleuâtre, ses yeux caves et sombres s'agrandissaient. « La peur grossit les objets », pensa subitement et involontairement Komarovsky.

— Entends-tu ces cris et ces coups de fusil? — dit l'Empereur en se tournant vers Komarovsky. — Je leur montrerai que je n'ai pas peur.

— Tout le monde admire votre courage, Sire, mais Votre Majesté doit conserver sa vie précieuse pour le salut de la patrie, — répondit Komarovsky.

L'empereur sentit qu'il ne convenait pas de parler de peur. Il prenait tout le temps des notes fausses comme un chanteur qui a perdu sa voix ou comme un acteur qui ne sait pas son rôle.

« Le chevalier sans peur et sans reproche », — tel était le rôle qu'il devait jouer. Il débuta bien. « Peut-être que tous deux ce soir nous ne serons plus de ce monde, mais nous mourrons après avoir accompli notre devoir », — avait-il dit le matin à Benkendorf en s'habillant. Puis, s'adressant aux chefs de la garde impériale, il leur dit : « Vous me répondez sur vos têtes du calme de la capitale. Quant à moi, si je suis Empereur, ne fût-ce qu'une heure, je montrerai que j'étais digne de l'être. »

Mais lorsqu'il entendit crier : « l'insurrection! » le cœur lui manqua subitement, sa vue se troubla et tout se mit à tournoyer devant lui comme dans un tourbillon. Il se précipita sans savoir pourquoi dans le corps de garde du Palais. Sans doute pensait-il que les insurgés allaient immédiatement pénétrer dans le palais et voulait-il faire garder toutes les issues. Ensuite il s'élança vers la porte principale où il se heurta au colonel Khvochinsky qui, blessé et la tête bandée, venait tout droit des casernes du régi-

ment de Moscou. L'Empereur en apercevant le bandeau taché de sang se mit à gesticuler, criant : « Enlevez ça ! enlevez ça ! mais cachez donc ça », de peur que la vue du sang n'excitât la foule, — bien qu'il n'y eut pas encore de foule.

Puis il se trouva seul sans aucune suite sur la Place du Palais, au milieu d'un groupe de passants. Il leur adressa la parole commentant, lisant, expliquant le manifeste en leur disant avec instance : « Mettez vos chapeaux, mettez vos chapeaux, vous allez attraper froid. » Les gens criaient « hourrah » — s'agenouillaient, et, le saisissant par les pans de son uniforme, par les jambes, par les bras, ils disaient : « Notre Tsar ! notre père à tous ! Nous les mettrons tous en pièces, nous ne te trahirons pas ! » Un homme à face rubiconde, en pelisse de renard, s'élança vers lui pour l'embrasser; sa bouche sentait l'eau-de-vie, l'oignon, et encore quelque autre odeur répugnante,— une sorte d'odeur de viande crue. Cependant, aux derniers rangs du groupe, un ivrogne faisait du tapage : on essayait de le calmer, on le frappait,mais il eut tout de même le temps de crier : « Hourrah, Constantin ! »

L'Empereur ne se tranquillisa un peu et ne reprit courage que lorsqu'il vit le bataillon de Preobrajensky se ranger en colonne devant le Palais.

Enfin sa suite se réunit et on lui amena un cheval.

— Mes amis, les soldats du régiment de Moscou font des bêtises. Ne les imitez pas et faites votre devoir en braves. Êtes-vous prêts à me suivre où je vous l'ordonnerai? — cria-t-il, en passant sur le front des troupes, d'une voix déjà habituée à commander.

— Nous sommes heureux de servir Votre Majesté ! — répondirent les soldats d'un ton peu assuré et sans ensemble. Mais il fallait s'estimer heureux qu'ils aient répondu, même ainsi.

— Par le flanc gauche ! En avant, marche ! — commanda l'Empereur et il les conduisit jusqu'à la Place de l'Amirauté.

Mais parvenu à Newsky il s'arrêta ne sachant plus que faire. Il décida d'attendre le général Soukhozanet, commandant de l'artillerie de la garde, envoyé en reconnaissance.

Toutes ces scènes passèrent devant lui comme une vision de délire, il ferma les yeux et s'oublia un instant. Il avait parfois de ces moments d'oubli pareils à une syncope.

Il fut rappelé à la réalité par la voix du général Levachev qui le rejoignit au galop après qu'on eut entendu des cris et des coups de feu sur la place du Sénat.

— Votre Majesté, le comte Miloradovitch est blessé.

— Vit-il encore?

— La blessure est grave. Il est douteux qu'il survive.

— Eh bien, c'est de sa faute. Il a reçu ce qu'il méritait, — dit l'Empereur et ses lèvres fines se contractèrent en un tel rictus que tous ceux qui l'entouraient en furent effrayés.

« Ce n'est pas Alexandre Pavlovitch ! Attendez, il vous en donnera une constitution ! » pensa Komarovsky.

— Eh bien, comment ça va, Ivan Onufritch? — demanda l'Empereur au général Soukhozanet qui venait d'arriver au galop.

— Cela va mal, Sire, — commença celui-ci. — La révolte s'étend ; les insurgés ne veulent rien entendre, les troupes qui viennent de prêter serment ne sont pas sûres ; elles peuvent à chaque instant passer du côté des insurgés et alors il faudrait s'attendre aux plus grands malheurs. Veuillez, Sire, envoyer chercher l'artillerie, — termina Soukhozanet.

— Mais tu dis toi-même qu'elle n'est pas sûre?

— Que faire? Nous n'avons pas d'autres

moyens. On ne pourra se passer de l'artillerie.

Mais l'Empereur n'écoutait plus. Il se sentait des picotements dans le dos ; sa mâchoire inférieure tremblait. « C'est le froid », pensait-il pour se consoler, mais il savait que ce n'était pas seulement le froid. Il se rappelait qu'étant enfant il se réfugiait pendant l'orage dans sa chambre à coucher, se mettait au lit et se cachait la tête sous l'oreiller. Son gouverneur Lamsdorf le tirait de là par l'oreille en lui disant : « au soleil par l'oreille ! » Il se prenait lui-même en pitié. Mais qu'avaient-ils tous contre lui? Que leur avait-il fait? « Victime innocente de la volonté de son frère ! Pauvre diable ! Pauvre garçon ! Pauvre Niks ! »

Lorsqu'il retrouva ses esprits, il remarqua que ce n'était plus le général Soukhozanet qui lui parlait, mais le général Voïnov, commandant de la garde.

— Sire, le régiment d'Ismaïlof manifeste de l'hésitation et de l'inquiétude.

— Que dites-vous? Que dites-vous? Comment osez-vous...? — lui cria brusquement l'Empereur, avec une fureur si inattendue que le général ouvrit de grands yeux et resta sur place pétrifié d'étonnement. — Votre place n'est pas ici, monsieur, mais avec les troupes qui vous ont été confiées et qui manquent à l'obéissance.

— Je prends la liberté d'informer Votre Majesté...

— Taisez-vous !

— Sire...

— Taisez-vous !

Et chaque fois qu'il ouvrait la bouche il entendait ce cri furieux.

L'Empereur savait qu'il n'y avait pas là de quoi se fâcher, mais il ne pouvait se contenir, comme si un liquide enflammé se répandait dans ses veines, le réchauffant et l'affermissant. Plus de vil picotement, ni de tremblement de mâ-

choire. Il était de nouveau le chevalier sans peur et sans reproches, le souverain et non l'imposteur. Il comprit qu'il serait sauvé pourvu qu'il se mît bien en colère.

Un capitaine de dragons qu'il ne connaissait pas, de haute taille, le visage basané, les yeux noirs, la moustache noire, un bandeau noir sur le front, s'approcha de lui et le fixa d'un regard respectueux mais un peu trop calme. Il y avait dans ce calme quelque chose qui supprimait la distance séparant l'Empereur de son sujet.

— Que voulez-vous? — lui demanda l'Empereur en se tournant involontairement vers lui.

— J'étais avec eux, mais je viens de les quitter et me suis décidé à faire amende honorable devant Votre Majesté, — répondit l'officier sans se départir de son calme.

— Quel est votre nom?

— Jacoubovitch.

— Je vous remercie ; vous connaissez votre devoir,— dit l'Empereur en lui tendant la main. Jacoubovitch la serra avec ce même sourire que les femmes éprises de lui qualifiaient de démoniaque.

— Retournez vers eux, monsieur Jacoubovsky...

— Jacoubovitch, — corrigea posément ce dernier.

— ... Et dites-leur de ma part que s'ils mettent bas les armes je leur pardonnerai.

— Je le ferai, Sire, mais ne reviendrai pas vivant.

— Eh bien, si vous avez peur...

— Voilà la preuve que je ne suis pas un lâche. Mon honneur m'est plus cher que ma tête blessée ! — dit Jacoubovitch en enlevant son chapeau et en montrant sa tête bandée. Puis il dégaina son sabre au bout duquel il attacha un mouchoir blanc — signe de trêve — et se dirigea du côté de la place du Sénat vers les insurg.s.

— Brave garçon ! s'écria quelqu'un de la suite de Nicolas.

L'Empereur resta silencieux et fronça le sourcil.

Le messager fut long à revenir. Enfin on aperçut de loin son mouchoir blanc. L'Empereur, ne pouvant contenir son impatience, s'approcha de lui.

— Eh bien, monsieur Jacoubovsky?

— Jacoubovitch, — corrigea de nouveau celui-ci plus posément encore que la première fois. — La foule est surexcitée, Sire. Ils ne veulent rien entendre.

— Que veulent-ils?

— Permettez-moi, Sire, de vous le dire à l'oreille.

— Prenez garde, il a une tête de bandit, — murmura Benkendorf.

Mais déjà l'Empereur se penchait et prêtait l'oreille.

« Maintenant on pourrait le tuer », — pensa Jacoubovitch. Il n'était pas lâche : s'il avait décidé de le tuer il n'aurait pas eu peur. Mais il ne savait ni pour quelle raison ni dans quel but le tuer. Il aurait pu tuer le défunt Alexandre Pavlovitch, car ce dernier lui avait fait un passe-droit. Mais pour quel motif tuer celui-ci? D'ailleurs, à ses yeux, un régicide devait monter un cheval noir, être vêtu de noir et tout devait se passer pendant une revue, sous le soleil, au son de la musique. Mais tuer tout simplement, est-ce un plaisir?

— Ils prient Votre Majesté de venir en personne auprès d'eux. Ils ne veulent parler qu'à vous seul et à personne d'autre, — dit-il à l'oreille de Nicolas.

— A moi? Mais de quoi ?

— De la Constitution.

Il mentait : il n'avait pas engagé de pourparlers avec les insurgés. Lorsqu'il s'était ap-

proché d'eux, ils lui avaient de loin crié : « canaille ! » et l'avaient mis en joue. Il eut tout juste le temps de chuchoter deux mots à Michel Bestoujev et s'en retourna immédiatement.

— Qu'en penses-tu ? — demanda l'Empereur à Benkendorf en lui répétant à l'oreille les paroles de Jacoubovich.

— Il leur faudrait de la mitraille, voilà ce que j'en pense, Votre Majesté ! — s'écria Benkendorf avec indignation.

« De la mitraille ou la Constitution ? » — pensa l'Empereur et son pâle visage devint plus pâle encore. De nouveau il sentit des picotements dans le dos et sa mâchoire inférieure trembla.

Jacoubovitch le regarda et comprit qu'il avait eu raison de dire tout à l'heure à Michel Bestoujev :

« Tenez bon ! ils canent ! »

CHAPITRE V

On voit mieux d'ici. Montez, — dit Obolensky à Galitzine en l'aidant à grimper sur des blocs de granit entassés au pied du monument de Pierre le Grand et destinés à la construction de Saint-Isaac.

Galitzine promena ses regards sur la place.

Du Sénat à l'Amirauté, de la Cathédrale aux quais et plus loin encore tout le long de la Neva jusqu'à l'île Vasilievsky, une foule immense grouillait. On n'apercevait que des têtes noires, petites, serrées les unes contre les autres comme des grains de caviar, — des têtes, des têtes, des têtes... Les gens étaient grimpés sur les arbres du boulevard, sur les réverbères, sur les gouttières ; ils s'entassaient sur le toit des maisons, sur le fronton du Sénat, sur les galeries de la tour de l'Amirauté, — ainsi se superposent dans un amphithéâtre gigantesque les rangs de spectateurs.

Quelquefois, en bas, sur la place, parmi la houle régulière des têtes, des remous se produisaient.

— Qu'est-ce? — demanda Galitzine en désignant l'un de ces remous.

— On a probablement attrapé un espion, — répondit Obolensky.

Galitzine vit alors s'enfuir un homme nu-tête, en uniforme d'aide de camp, brodé d'or. Un pan de son habit était arraché et sa culotte de chamois blanc était tachée de sang.

Parfois on entendait des coups de fusil ; alors la foule se jetait de côté, mais elle revenait aussitôt à la même place : sa curiosité avide l'emportait sur la peur.

Les troupes qui avaient prêté serment à l'Empereur Nicolas encerclaient le carré des insurgés. Ceux-ci avaient en face d'eux le régiment de Preobrajensky, à gauche celui d'Ismaïlov, à droite la garde à cheval. Plus loin se trouvaient, le long des quais, le dos tourné à la Neva, les Chevaliers-gardes, les Finlandais, les pionniers à cheval, — dans la rue des Galères, le régiment de Paul et, le long du Canal de l'Amirauté, celui de Semeon.

Les troupes se déplaçaient suivies d'un flot humain et, parmi cette agitation, parmi ces tourbillons, le carré d'acier des baïonnettes restait immobile comme l'axe d'une roue qui tourne.

Pendant longtemps Galitzine contempla deux lignes droites : l'une formée de petits bâtons noirs — l'autre de petites croix blanches. Les petits bâtons étaient les panaches des shakos, les petites croix étaient les courroies croisées des havresacs. Et, entre ces deux lignes, il y en avait une troisième, tout aussi droite mais moins uniforme : celle des visages humains. Et tous ces visages n'exprimaient qu'une seule et même pensée, — l'unique question entendue tout à l'heure : « pourquoi ne prêtez-vous pas serment? » et la réponse unique : « parce que notre conscience nous le défend ».

Oui, la forteresse invincible de ce carré d'acier, c'était la force sainte de la conscience humaine. Appuyé au rocher de Pierre, ce carré était lui-même pareil à cet inébranlable roc.

Au centre du carré se trouvaient les membres de la Société Secrète, militaires et civils,— « des gens en frac à l'allure ignoble », comme le rapportèrent plus tard les gens de police. — Là se trouvait aussi le drapeau du régiment aux plis vétustes et déteints, de soie verte et or, jadis déchiré et troué par les balles sur les champs de bataille de Borodino, de Culm et de Leipzig et devenu ce jour-là le drapeau sacré de la Liberté

russe. A côté se trouvait une petite table tachée d'encre, apportée du corps de garde du Sénat, — sur la table quelques papiers, — peut-être le manifeste inachevé, —un morceau de pain et une bouteille de vin, — la Cène de la liberté russe.

Le spectre pâle du soleil se montra dans le ciel décoloré et fit briller les glaçons minuscules qui, telles des aiguilles d'acier, hérissaient le piédestal de granit du Cavalier d'airain. La rouille terne et foncée qui couvrait le bronze prit un ton verdâtre et une vie effrayante anima ce visage inhumain.

« Avec Lui ou contre Lui? » — pensa Galitzine comme autrefois pendant l'inondation. Que signifiait le geste de cette main étendue au-dessus de l'abîme des flots humains comme jadis sur l'abîme déchaîné du déluge ? Il avait su alors arrêter le déluge, — l'arrêterait-il cette fois encore? Ou le gouffre allait-il engloutir le cheval enragé et son cavalier enragé?

Redescendu au milieu du carré, Galitzine apprit qu'on attendait l'attaque de la garde à cheval, que Ryliev avait disparu, que Troubetzkoï ne se montrait pas et qu'il n'y avait pas de chef.

— Il faut élire un autre dictateur, — disaient les uns.

— Mais il n'y a personne. Ceux qui n'ont pas de nom ni de grade supérieur n'oseront jamais accepter, — répondaient les autres.

— Obolensky, vous êtes notre aîné : tirez-nous d'embarras !

— Non, messieurs, dispensez-m'en. Tout ce que vous voulez, mais cela je ne peux le prendre sur moi.

— Mais que faire? Regardez : on va attaquer.

Deux escadrons de la garde à cheval apparurent au trot du côté de la clôture de Saint-Isaac et formèrent une colonne appuyée contre la maison de Lobanov. Ivan Ivanovitch Poucht-

chine vêtu d'un long manteau, coiffé d'un haut chapeau noir se promenait devant le carré et fumait sa pipe aussi paisiblement que s'il avait été dans son cabinet de travail ou à Mikhaïlovskoë, dans la petite maison de Pouchkine, accompagné par le bruit agréable des aiguilles à tricoter d'Anna Rodionovna.

— Mes braves garçons — demanda-t-il aux soldats, — allez-vous obéir à mon commandement?

— Nous ferons de notre mieux, votre noblesse.

Il dégagea de la manche de son manteau sa main droite gantée de vert, la leva comme s'il tenait un invisible sabre et commanda :

— Fixe ! Arme au pied ! Formez-vous en carré contre la cavalerie !

Une seule décharge aurait suffi pour coucher à terre toute la cavalerie. Pour ne pas tuer inutilement et ne pas irriter les gens, Pouchtchine donna ordre de tirer dans les jambes des chevaux ou par-dessus la tête des cavaliers.

La cavalerie approchait au galop avec de lourds piétinements. Une salve retentit, mais les balles sifflèrent au-dessus de la tête des cavaliers. Lorsque la fumée fut dissipée on vit que la première attaque était manquée. La place trop restreinte, la saillie de la clôture qu'il fallait contourner et surtout le verglas étaient autant d'obstacles. Les chevaux non ferrés à glace glissaient des quatre pieds sur les cailloux couverts de glace et tombaient. De leur côté les hommes allaient à l'attaque à contre-cœur : ils comprenaient bien que la cavalerie ne pouvait charger sur une distance d'une vingtaine de pas, alors que le feu des fusils donnait dans les naseaux des chevaux.

— Et de quoi, diable, vous mêlez-vous? — grondaient les soldats du régiment de Moscou en aidant les cavaliers tombés à se relever.

— Il faut bien s'en mêler quand on vous l'ordonne ! Quant à vous, frères, nous vous remercions d'avoir tiré à côté. Autrement nous pouvions dire adieu à la vie, — disaient les gardes à cheval reconnaissants.

— Venez avec nous, braves gens !

— Attendez seulement qu'il fasse nuit et nous y viendrons tous.

— En arrière ! Alignez-vous ! — ordonna le commandant du régiment, le général Orlof. Il fit former de nouveaux pelotons en vue d'une seconde attaque.

Mais la nouvelle charge ne fut pas plus heureuse. Les baïonnettes s'abaissèrent du même mouvement tranquille et les chevaux, se heurtant contre leurs épis d'acier, se cabrèrent pareillement entraînant avec eux leurs cavaliers tandis que la foule amassée derrière la clôture lançait des pierres, des briques ou des bûches. Le général Toïnow faillit être tué ; le duc de Wurtemberg fut criblé de boules de neige comme un petit garçon.

Comme des vagues successives les attaques venaient, les unes après les autres, se briser contre le carré, invincible, immobile. A chaque charge nouvelle, ce carré devenait plus ferme comme s'il se pétrifiait. Appuyé contre le rocher de Pierre, il était lui-même semblable à l'inébranlable roc.

Tout à coup, on entendit, mêlés aux sons joyeux de la musique, crier au loin, « Hourrah, Constantin ! » et trois compagnies des marins de la garde, commandés par le lieutenant Michel Kuchelbecker et le capitaine en second Michel Bestoujev, débouchèrent en courant de la rue Galernaïa.

Ils embrassèrent les Moscovites.

— Eh ! frères ! Merci : vous ne nous avez pas trahis.

— L'armée unie à la flotte !

— Nous avons le dessus sur mer et sur terre !

— Dieu merci, toute la Russie se met en marche !

Les marins formèrent un autre carré, à la droite du régiment de Moscou, sur le pont du canal de l'Amirauté, face à la cathédrale Saint-Isaac.

Et de nouveau, mais, cette fois, dans une direction opposée, du côté de la place du Palais, on entendit :

— Hourrah, Constantin !

C'était les grenadiers de la garde : manteaux au vent, bonnets de travers, sac au dos et baïonnettes croisées, ils couraient par petits groupes le long du boulevard.

Arrivés à la place du Sénat ils escaladèrent le tas de pierres amoncelées au coin du boulevard de l'Amirauté et du quai, mais là le désordre se mit dans leurs rangs.

Sturler, le commandant du régiment, courait à côté des soldats en les suppliant de retourner aux casernes.

— Ne trahissez pas, braves garçons ! n'écoutez pas ce lâche, — criait son aide de camp le lieutenant Pavlof, membre de la Société Secrète qui, lui aussi, courait à côté des soldats.

— Pour qui êtes-vous ? — demanda Kachovsky, courant à Sturler pistolet au poing.

— Pour Nicolas, — répondit l'autre.

Kachovsky fit feu. Sturler porta vivement la main au côté et continua de courir. Deux soldats, baïonnette basse, s'élancèrent derrière lui.

— Tue-le, embroche-le, ce sale Allemand !

Les baïonnettes s'enfoncèrent dans son dos et il tomba.

Les grenadiers s'unirent aux Moscovites. Et de nouveau l'on s'embrassa comme des frères.

Le troisième carré se forma à la gauche du premier, face au quai, le dos tourné à la cathédrale.

Il y avait maintenant sur la Place trois mille soldats et quelques dizaines de milliers de personnes prêts à tout sur un signal du chef. Mais il n'y avait toujours pas de chef.

Le temps changea. Un vent d'Est glacial se mit à souffler. Le froid devenait de plus en plus vif. Les soldats qui n'avaient sur le dos que leurs tuniques étaient transis : comme auparavant ils battaient la semelle, se frappaient dans les mains.

— Qu'est-ce qu'on attend? — se demandaient-ils avec surprise. — On dirait que nous avons pris racine dans le pavé. On a les jambes gourdes, les mains gelées et on attend toujours.

— Mon capitaine ! dit le caporal Lubinov au capitaine Michel Bestoujev, — menez-nous à l'attaque.

— Attaquer quoi?

— Les troupes, le palais, la forteresse, ce que vous voudrez...

— Il faut attendre les ordres, mon frère.

— Eh! mon capitaine, cette attente peut tout perdre.

— C'est cela : nous ne savons peut-être rien, mais attendre et rester sans bouger, ça nous le savons, — dit Kachovsky, railleur et mauvais, — toute notre révolution est immobile !

— « Révolution immobile », — répéta intérieurement Galitzine saisi d'une terreur prophétique.

CHAPITRE VI

Mais que se passe-t-il? Quel ennemi attendons-nous?

— Pardieu, je n'y comprends rien. Quel gâchis diabolique ! — Telle était la conversation des deux généraux qui parvint aux oreilles du grand-duc Michel Pavlovitch. Lui non plus n'y comprenait rien.

Il était dans la petite ville de Rennal sur la route de Varsovie lorsque son frère Nicolas l'avait fait appeler. Il venait d'arriver à toute bride à Pétersbourg et exténué, affamé, transi, il était tombé sur la place en pleine insurrection, — comme une « poule dans le bouillon » selon sa propre expression.

Après l'insuccès des charges de cavalerie, les autorités avaient compris que l'on n'arriverait à rien par la force. Elles décidèrent d'avoir recours à la persuasion. Michel Pavlovitch demanda à l'Empereur la permission de parler aux insurgés. Nicolas commença par refuser, puis il fit de la main un geste las et consentit :

— Fais ce que tu veux.

Le grand-duc s'approcha du carré.

— Bonjour, mes enfants ! — cria-t-il d'une voix forte et gaie comme pendant une revue.

— Vive son Altesse Impériale ! — répondirent aussi gaiement les soldats. Michel Pavlovitch, — surnommé « Michka le bancal » et le « bourru bienfaisant », — avait l'aspect dur mais le cœur tendre. Un jour, un jeune soldat, ivre et couché dans la rue, l'avait salué sans se lever. Il avait pardonné. « Il est ivre mais pas sot », — avait-il dit. Et il était maintenant en-

core tout disposé à pardonner aux insurgés à cause de leur joyeux vivat.

— Qu'est-ce qui vous prend, mes braves? Qu'avez-vous entrepris? — commença-t-il comme de coutume d'un ton un peu familier. — Le grand duc Constantin Pavlovitch a abdiqué : j'en suis moi-même témoin. Vous savez à quel point j'aime mon frère. En son nom, je vous ordonne de prêter serment à l'Empereur légitime.

— Aucune loi ne nous oblige à prêter deux fois serment ! — tel fut le grondement sourd qui lui répondit.

— Fixe ! — commanda le grand-duc, mais on ne lui obéissait plus.

— Nous ne faisons rien de mal, mais nous ne prêterons pas serment à Nicolas.

— Où est Constantin?

— Amène-nous Constantin !

— Qu'il vienne. Alors nous le croirons.

— Ne vous obstinez pas, mes enfants, ça pourrait mal finir, — dit un général essayant d'intervenir.

— Va au diable ! Vous autres les généraux, les traîtres, vous pouvez bien prêter chaque jour un nouveau serment. Mais nous, nous ne plaisantons pas avec ça, — crièrent les soldats avec tant de haine que Michel Pavlovitch comprit enfin ce qui se passait et pâlit légèrement. Son cheval aussi parut comprendre : il frissonna et recula d'un pas.

Dans l'intervalle étroit, entre le carré des marins et celui des Moscovites, Guillaume Karlovitch Kuchelbecker se démenait bien inutilement, s'élançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il tenait le grand pistolet qui était naguère tombé dans la neige et était tout mouillé. Tantôt il relevait son manteau, tantôt le descendait. Il finit pas l'enlever complètement et resta en habit, long comme une perche, tors, les jambes grêles, pareil à un héron blessé.

— Voulez-vous descendre Michel? — prononça à côté de lui une voix bien connue mais étrangement changée. Et tout à coup il lui sembla que tout ceci s'était déjà passé quelque part.

— Je veux bien, mais où est-il?

— Voyez là-bas son panache noir.

Clignant de ses yeux bleus myopes, à fleur de tête, aussi tristes et doux qu'autrefois, au cours de ses entretiens avec son camarade de lycée Pouchkine sur Schiller, sur la gloire et sur l'amour, il visa.

Il se sentit soudain tiré par le coude. Il se retourna et vit deux soldats. Ils ne dirent rien, mais l'un d'eux cligna de l'œil et l'autre fit un signe de tête. Il comprit : « Il ne faut pas. Laisse-le. »

— Attendez, mes amis ! Comme cela ce sera plus vite fini, — prononça la même voix connue et de nouveau il sembla à Kuchelbecker que tout ceci s'était déjà passé jadis.

Kuchelbecker approcha le pistolet de son nez et l'examina comme avec étonnement.

— Je crois qu'il est vraiment mouillé, — murmura-t-il tout confus.

— Mon pauvre Absolu Absolutovich ! Toi aussi tu es mouillé, — dit Pouchtchine en riant et en lui frappant affectueusement sur l'épaule. Galitzine s'approcha et les écouta.

— Je pense qu'aucun de nous n'est bien sec, — remarqua Kachovsky avec son sourire sardonique.

— Et pourquoi ne le faites-vous pas, vous? Vous tirez mieux que nous tous, — répliqua Pouchtchine.

— J'en ai assez fait. J'en ai déjà deux sur la conscience et j'en aurai encore un troisième, — répondit Kachovsky.

Galitzine comprit que ce troisième devait être Nicolas Pavlovitch.

Un grand carrosse doré à huit fenêtres et à

ressorts très hauts dans le genre de ceux des anciens coches s'arrêta à l'angle du boulevard de l'Amirauté et de la place du Sénat près du carré. Deux petits vieillards aux visages effrayés, en vêtements sacerdotaux, descendirent de ce carrosse : c'était l'archevêque Séraphin de Pétersbourg et l'archevêque Eugène de Kiev.

Un des généraux s'était emparé des deux prélats au moment où dans l'église du palais ils s'apprêtaient à chanter le *Te Deum* en l'honneur de l'avènement au trône. Il les avait mis dans le carrosse avec deux diacres et les avait amenés sur la place.

Les deux vieillards, laissés au milieu de la foule, en face des tireurs, ne savaient que faire et se parlaient à l'oreille d'un air effaré...

— N'y allez pas : on va vous tuer ! — criaient les uns.

— Allez-y avec la bénédiction divine. Cela vous regarde, vous les prêtres. Ce ne sont pas des mécréants, ce sont des nôtres, des chrétiens, — essayaient de persuader les autres.

L'archevêque Eugène, à qui l'on avait arraché en essayant de le retenir un pan de son vêtement, se perdit dans la foule. Et Séraphin resté seul était si désemparé qu'il ne sentait même plus la peur. Pétrifié, il ne se rendait pas compte de ce qui lui arrivait, comme s'il roulait la tête la première du haut d'une montagne. Clignant de ses petits yeux, multipliant les signes de croix, il murmurait une prière en regardant craintivement autour de lui.

Tout à coup il aperçut au-dessus de sa tête le visage calme et bon de Michel Karlovitch Kuchelbecker, un jeune lieutenant des marins de la garde, le frère de Guillaume, aussi long, aussi maladroit que lui avec les mêmes yeux à fleur de tête.

— Que désirez-vous, mon père? — demanda poliment Kuchelbecker en faisant le salut mili-

taire. Russe d'origine allemande et protestant, il ne savait point dans quels termes il convenait de s'adresser à un archevêque. Il estima que si c'était un pope on pouvait lui dire : mon père.

Séraphin ne répondit rien. Il se mit seulement à faire des signes de croix encore plus nombreux, à marmotter davantage et à cligner des yeux plus rapidement encore.

Les dames du monde l'avaient jadis surnommé, en raison de son extérieur aimable, « le petit Séraphin ». Il avait maintenant plus de soixante-dix ans. Il avait un petit visage joufflu de vieille femme, d'étroites fentes graisseuses à la place des yeux, la bouche en cœur, une petite boule en guise de nez et une petite barbiche aux poils rares. Il tremblait de tous ses membres et sa barbiche tremblait aussi. Kuchelbecker eut pitié du vieillard.

— Que désirez-vous, mon père? — répéta-t-il plus poliment encore.

— Je voudrais aller là-bas trouver les soldats... leur parler un peu... balbutia enfin Séraphin en désignant craintivement de sa petite main grassouillette le carré des insurgés.

— Je ne sais vraiment pas, — dit Kuchelbecker en haussant les épaules d'un air indécis. Il est interdit de laisser passer personne. Cependant laissez-moi aller voir, mon père, je reviens tout de suite.

Et il partit en courant. Séraphin leva timidement les yeux et regarda les figures des soldats. Il pensait voir non point des hommes mais des bêtes. Et il aperçut des figures humaines, ordinaires, qui n'avaient rien de terrifiant.

Il se reposa un instant. Puis tout à coup, avec ce courage qui parfois s'empare des poltrons, il enleva sa mitre, la remit à son sous-diacre et, mettant sur sa tête le Crucifix, alla de l'avant. Les soldats lui firent place et portèrent leurs armes comme lors de la prière.

Il fit encore quelques pas et se trouva sur le front même du carré. Là aussi les gens se signaient mais n'en criaient pas moins :

— Hourrah, Constantin !

— Soldats chrétiens... commença Séraphin, et tout le monde se tut pour l'écouter. Il parlait si indistinctement que seules quelques paroles entrecoupées parvenaient jusqu'aux assistants. — Soldats... calmez-vous... je vous en supplie... Prêtez serment... Constantin Pavlovitch a abdiqué trois fois... Dieu en est témoin...

— Laissez donc Dieu tranquille, Monseigneur, — prononça une voix si douce et en même temps si ferme que tout le monde se retourna. C'était le prince Valerian Mikhaïlovitch Galitzine qui avait parlé.

— De quoi te mêles-tu? Qui es-tu? D'où viens-tu? Crois-tu en Jésus-Christ? — balbutia Séraphin qui cette fois pâlit et trembla non plus de peur mais de colère.

— Oui, je crois en Lui, — répondit Galitzine avec la même douceur et la même fermeté.

Séraphin lui tendit la croix.

— Eh bien, baise la croix si tu crois en Jésus-Christ !

— Oui, mais pas entre vos mains, — dit Galitzine voulant lui prendre la croix.

Mais Séraphin la retira, saisi cette fois d'une autre peur extra-terrestre, comme s'il apercevait seulement alors ce qui l'effrayait : la face de Satan elle-même sur la face du révolté.

— Eh bien ! donnez ! N'ayez crainte, je vous la rendrai. Pour le moment vous la garderez, mais après nous vous l'arracherons, — dit Galitzine et ses yeux, derrière ses lunettes, brillèrent de si menaçante façon que Séraphin recommença à murmurer des prières, à cligner de l'œil, à se signer. Il remit la croix à Galitzine.

Ce dernier la prit et la baisa pieusement.

— Donnez-la-moi aussi, — dit Kachovsky.

— Et à moi ! et à moi ! — crièrent les autres. La croix fit le tour de tout le carré et lorsqu'elle revint à Galitzine, celui-ci la rendit à Séraphin.

— Et maintenant, Monseigneur, partez et rappelez-vous que vous avez, sans le vouloir, béni la Liberté russe.

Et de nouveau, comme naguère, au début de l'insurrection, il cria avec un enthousiasme frénétique :

— Hourrah, Constantin !

— Hourrah, Constantin ! reprirent les soldats.

— Retourne plutôt chez toi, père, occupe-toi de ton église !

— Tu as prêté deux fois serment. Es-tu encore archevêque après ça?

— Menteur, traître.

Les baïonnettes et les sabres se croisèrent au-dessus de la tête de Séraphin.

Les diacres accoururent, le prirent sous les bras et l'emmenèrent.

— Voici les canons, — remarqua quelqu'un en montrant l'artillerie qui venait de paraître.

— Eh bien, tout se passe comme cela doit se passer, — dit Galitzine avec un léger sourire. — Derrière la croix, la mitraille. Derrière Dieu, la bête !

CHAPITRE VII

Je ne suis pas encore sûr de l'artillerie, — répondait l'Empereur chaque fois que l'on tentait de lui persuader d'envoyer chercher l'artillerie.

Ce n'était pas seulement de l'artillerie qu'il n'était pas sûr, mais de l'armée tout entière. Le régiment de Semeon avait fait connaître aux insurgés, par l'entremise des hommes du peuple, son désir de se joindre à eux. Le régiment d'Ismaïlof avait répondu par le silence au « bonjour mes braves » répété trois fois par l'Empereur et le régiment finlandais restait sans bouger sur le pont de Saint-Isaac.

« S'ils passent tous du côté des insurgés, — pensait l'Empereur, — l'artillerie ne sera d'aucun secours. Ses canons se tourneront contre moi. »

— Bonjour, Karl Fedorovitch. Voyez ce qui se passe. Joli début de règne ! Le trône est tout ensanglanté, — dit Nicolas au général Toll qui s'approchait de lui et comme tout à l'heure il eut un sourire de travers comme s'il souffrait des dents.

— Sire, il n'y a qu'un moyen d'en finir : mitrailler toute cette canaille ! — répondit Toll.

L'Empereur fronça les sourcils, en silence. Il sentait qu'il fallait dire quelque chose, mais il ne savait quoi. Il avait encore une fois oublié son rôle et craignait de prendre un ton faux.

— Il ne faut pas de sang, — lui souffla Benkendorf.

— Ah! oui. Pas de sang, — se rappela l'Empereur. — Voudriez-vous que le premier jour de mon règne je répandisse le sang de mes sujets?

Il se tut avec une moue puérile. Il se prit à nouveau en pitié et eut envie de pleurer. « Pauvre diable, pauvre garçon, pauvre Niks ! »

Prenant Benkendorf par le bras, Toll l'emmena à l'écart et, désignant l'Empereur du regard, demanda à mi-voix :

— Qu'est-ce qu'il a?

— Quoi donc? — demanda Benkendorf, feignant de ne rien comprendre et regardant le simple visage de soldat de Toll avec le sourire rusé d'un homme de cour.

— Est-il permis de faire grâce à cette canaille? — dit Toll tout étonné.

— Nous ne sommes pas à même d'en juger. La mansuétude de l'Empereur est infinie. Sa Majesté prétend n'avoir recours à l'artillerie qu'à la dernière extrémité. Notre plan est de les entourer et de les serrer de façon à les obliger à se rendre sans effusion de sang.

Toll ne répondit rien. Cet homme de guerre, compagnon de Souvarof, favori de Kutusov, versé dans la tactique napoléonienne, comprenait que Benkendorf parlait avec cette légèreté ignorante particulière aux gens qui n'ont jamais vu le feu. Il savait que le carré tenait bon ; qu'on pouvait le mitrailler, l'écraser, l'anéantir, mais qu'on ne pouvait le faire reculer. Il savait aussi que si la révolte gagnait la populace ce ne serait plus un combat, mais une bagarre qui se déroulerait dans cet étroit espace ou s'entassait une multitude de gens. Et Dieu sait comment cela finirait. Parmi les troupes fidèles à Nicolas, il y avait de l'hésitation et chez les chefs, comme il arrive toujours avant une bataille compromise, on perdait la tête, on s'agitait à tort et à travers, on donnait et l'on suivait des conseils absurdes : attendre jusqu'au matin dans l'espoir que pendant la nuit les insurgés se disperseraient d'eux-mêmes, ou envoyer chercher les pompiers et arroser le carré en dirigeant le jet d'eau vers les

yeux des soldats, ce qui, grâce à la gelée, les rendrait incapables d'agir.

Enfin l'artillerie arriva : après de longues exhortations l'Empereur avait consenti à l'envoyer chercher. Quatre pièces attelées à des caissons vides, sous le commandement du colonel Nesterowsky, débouchèrent au grand trot de la rue Gorokhovaïa,

— Colonel, avez-vous de la mitraille? — demanda Toll.

— Non, Votre Excellence, nous n'avons pas reçu d'ordre à ce sujet.

— Veuillez en envoyer immédiatement chercher, — on en aura bientôt besoin, — ordonna Toll.

Il savait ce qu'il faisait. Ses ordres insubordonnés sauvaient l'Empereur et peut-être même l'Empire Russe.

Depuis l'angle de Newsky, jusqu'à la maison de Lobanov, de la maison de Lobanov jusqu'à la clôture de Saint-Isaac et, plus loin encore, le long de cette palissade jusqu'au dernier angle qui le séparait du front des insurgés, l'Empereur se promena lentement, pas à pas, pendant de longues heures qui lui parurent éternelles.

En s'arrêtant à ce dernier tournant, il sentit qu'une irrésistible force l'attirait plus loin, au delà de ce coin, vers l'endroit d'où les balles arrivaient en sifflant, — que cette force l'emportait comme un tourbillon entraîne un fétu de paille. Il regardait les planches grises et lisses sans pouvoir en détacher ses yeux : là-bas, dans ce coin terrible, les planches lui rappelaient le billot, le chevalet maudit.

Il savait ce qui l'attirait là-bas, vers ce coin. « Je leur montrerai que je n'ai pas peur », et il se rappelait ses propres paroles et celles de Jacoubovitch : « ils veulent que Votre Majesté daigne s'approcher d'eux. » Pourquoi envoyer les autres et n'y pas aller lui-même?

Les balles venaient en sifflant de derrière le coin et passaient au-dessus des têtes ; probablement les insurgés faisaient exprès de tirer trop haut.

L'angle de la clôture protégeait l'Empereur. Mais tout de même il lui semblait que les balles sifflaient juste au-dessus de sa tête.

— Que dis-tu? — demanda-t-il au général Benkendorf qui s'étant avancé au delà du coin donnait quelques ordres au bataillon de Preobrajensky qui se tenait en avant.

— Je dis à ces imbéciles de ne pas saluer les balles, — répondit Benkendorf, et, avant qu'il ait eu le temps de se détourner, il vit l'Empereur baisser la tête.

Deux petites taches roses marquèrent les joues pâles de Nicolas. Le cheval éperonné emporta son cavalier au delà du coin. Nicolas vit les insurgés et de leur côté les insurgés le virent. Ils crièrent : hourrah, Constantin! et une salve retentit. Mais de nouveau sans doute on tirait en l'air, on l'épargnait. Les balles sifflaient au-dessus de lui comme des fouets qui ne battent pas mais ne font que menacer, — et dans ce sifflement il entendit une moquerie : N'aurais-tu pas peur, Capitaine en second Romanof?

Il donna un second coup d'éperons ; le cheval se cabra et aurait emporté son cavalier jusqu'au front même des insurgés si le général Vasiltchikof n'avait saisi la bride.

— Daignez vous éloigner, Sire.

— Laisse-moi, — cria l'Empereur en fureur. Mais l'autre tenait ferme et n'aurait point lâché, dût-il lui en coûter la vie : c'était un fidèle esclave.

Tout à coup, les doigts de l'Empereur qui tenaient la bride se desserrèrent. Vasiltchikof fit tourner le cheval qui repartit au galop.

L'Empereur se rendait à peine compte de ce qu'il faisait ; il éprouvait le même sentiment

que pendant son enfance, lorsque, effrayé par l'orage, il se cachait la tête sous l'oreiller.

Arrivé à la place du Palais il reprit ses esprits. Il fallait expliquer à soi-même et aux autres pourquoi il avait si brusquement quitté le terrible endroit. Il fit appeler Bachoutzki, le commandant du Palais, et lui demanda si l'ordre de renforcer par deux compagnies de sapeurs la garde du Palais avait été exécuté.

— C'est fait, Sire.

— Les voitures sont-elles prêtes? — demanda-t-il à son aide de camp Adlerberg.

— Elles sont prêtes, Sire.

Il ordonna de préparer les grandes voitures pour transporter à Tzarskoë, si besoin était, les deux Impératrices et l'Héritier du trône.

— Et comment va l'Impératrice? — continua l'Empereur.

— Sa Majesté est très inquiète. Elle supplie Sa Majesté de partir en même temps, — répondit Adlerberg.

L'Empereur comprit : partir avec eux c'était fuir.

— Et toi, qu'en penses-tu? — demanda-t-il en regardant Adlerberg à la dérobée.

— Je pense que la vie de Votre Majesté...

— Imbécile ! — cria l'Empereur et faisant tourner son cheval il partit au galop vers la place du Sénat.

L'horloge de la tour de l'Amirauté sonna trois fois. Le jour tombait ; il neigeait et les flocons blancs tournoyaient comme des mouches dans l'obscurité.

Une batterie d'artillerie à pied avec ses quatre pièces, ses caissons et ses munitions campait le long du boulevard de l'Amirauté.

Le général Soukhozanet s'approcha au galop de l'Empereur.

— Votre Altesse... — commença-t-il précipitamment.

L'Empereur lui jeta un tel regard qu'il aurait voulu disparaître sous terre. Mais le « pauvre garçon » se souvint que tout à l'heure lui-même en donnant des ordres avait commandé : « la Compagnie de Sa Majesté reste avec moi ». Que pouvait-il exiger d'autrui alors que lui-même ne se sentait pas une « Majesté »?

— Votre *Majesté*, — reprit Soukhozanet, — il fera bientôt nuit et dans une telle situation l'obscurité est dangereuse. Veuillez nous donner l'ordre de nettoyer la place à l'aide de l'artillerie.

L'Empereur ne répondit rien et revint à son ancienne place près de la palissade de Saint-Isaac. De nouveau ce furent les mêmes planches lisses et grises et ce terrible coin pareil à l'échafaud, au chevalet maudit, — le sifflement des balles, ce sifflement des fouets qui ne frappent point et ne font que menacer et railler.

— La foule grossit. Daignez vous éloigner, Sire, — dit quelqu'un de sa suite.

— Allons, braves gens, retournez chez vous. L'Empereur vous le demande, — disait Benkendorf tâchant à persuader la foule.

— En me tirant dessus, ils pourraient vous atteindre, — ajouta l'Empereur.

— Tiens, comme il est devenu doux ! dirent quelques voix dans la foule.

— Maintenant que cela ne va plus vous nous passez la main dans le dos et, après, vous nous écraserez.

— Nous ne nous en irons pas. Nous mourrons avec eux !

Les visages devenaient subitement mauvais ; les gens qui étaient tête nue se mirent à enfoncer leurs chapeaux.

— Chapeaux bas ! cria l'Empereur ; de nouveau, comme l'autre fois, la volupté de la fureur se répandit dans ses veines ainsi qu'un liquide enflammé et il comprit qu'il serait sauvé pourvu qu'il se mît bien en colère.

Tout à coup de derrière la clôture on commença à jeter des pierres, des briques, des bûches.

— Restez plus loin de la palissade ! — cria le général Vasiltchikof.

Un paysan au nez camus, aux cheveux noirs, en pelisse de mouton entr'ouverte et en chemise rouge, se tenait là-bas à califourchon sur l'angle terrible, comme un bourreau sur le chevalet.

— Le voilà, notre Pougatchef, — dit-il en regardant bien en face l'Empereur. — Ta Majesté, pourquoi te caches-tu derrière la palissade? Viens ici !

Et toute la foule rit, hurla :

— Pougatchef, Pougatchef, Grichka Otrepiev ! Imposteur ! Anathème !

« Et si une pierre ou une bûche m'attrape à la tempe et me tue comme un chien? » — pensa l'Empereur avec dégoût et soudain il se rappela l'odeur de viande crue qu'exhalait la bouche d'un paysan à face rubiconde qui ce matin avait voulu l'embrasser. Il eut la nausée. Tout s'assombrit. Ses bras et ses jambes devinrent mous comme du coton. Il eut peur de tomber de cheval.

— Hourrah, Constantin ! — cria-t-on. Des flammes brillèrent dans l'obscurité et une décharge retentit. Le cheval effaré bondit sous l'Empereur.

— Sire, il n'y a plus une minute à perdre. Il n'y a rien à faire. Il faut employer le canon, — dit Toll.

L'Empereur voulut répondre mais il n'y parvint pas, — il avait perdu l'usage de la parole. Et devant lui jaillit une pensée pareille aux éclairs qui brillaient à ses yeux lorsque pendant l'orage Lamsdorf, son gouverneur, l'obligeait à sortir sa tête de dessous l'oreiller :

— Maintenant tout est perdu, — tout est fini !

CHAPITRE VIII

Révolution immobile. — Galitzine se rappelait ces paroles de Kachovsky. On reste debout, à ne rien faire. On continue à grelotter sous les tuniques, sans capotes. Pour se réchauffer, on bat la semelle, on se frappe les mains l'une contre l'autre. On attend sans savoir quoi.

Ils attendirent ainsi pendant plus de quatre heures, sans faire un mouvement jusqu'à ce que l'on eût assemblé tous les régiments pour les écraser. On eût dit qu'ils étaient ensorcelés par le charme de l'immobilité. Aussi longtemps que l'on reste immobile, on se sent fort : on est une forteresse inébranlable, un vrai rocher de Pierre. Essaye-t-on de bouger? on devient faible, las, incapable de faire un pas. C'est ainsi que dans un cauchemar effroyable, on remue les pieds, on s'efforce de courir et l'on reste sur place.

L'adversaire aussi restait sur place, comme si la lutte ne résidait qu'en ceci : qui resterait le plus longtemps immobile? « Kachovski aurait-il raison? — pensait Galitzine. — Toute notre révolution ne serait-elle qu'immobilité? » La victoire tombait d'elle-même dans leurs bras et ils ne la retenaient point, laissant échapper comme volontairement occasion sur occasion, commettant sottise sur sottise.

Lorsque le régiment de Moscou se fut révolté, il aurait dû aller vers les autres régiments pour qu'ils s'unissent à lui, mais il se rendit sur la place du Sénat, croyant que les autres s'y trouvaient déjà. Ce ne fut qu'une fois arrivé là qu'il s'aperçut qu'il n'y avait personne.

Les Équipages de la Flotte auraient pu en

sortant emmener avec eux leur artillerie. Les canons opposés aux canons auraient décidé du sort de l'insurrection. Les Équipages auraient pu amener leur artillerie, mais ils ne le firent point.

Et les grenadiers de la Garde auraient pu occuper la citadelle qui domine le palais et la ville, s'emparer du Palais où se trouvaient alors le Sénat, le Conseil, les deux Impératrices et l'héritier. Ils auraient pu le faire, mais ils ne le firent point.

Cependant, en dépit de ces fautes, les forces des insurgés restaient énormes : trois mille hommes de troupes et dix fois plus de gens du peuple, prêts à tout sur un signal du chef. « Donnez-nous seulement des armes et en une demi-heure nous retournerons toute la ville », — disait-on dans la foule.

— On va tirer. Inutile d'aller au-devant de la mort, — et les soldats repoussaient la foule.

— Qu'ils tirent ! Nous mourrons avec vous ! — répondait la foule.

La résolution d'agir existait chez le peuple, dans l'armée, chez les jeunes membres de la Société, — elle n'existait pas chez les dirigeants. Ceux-ci n'avaient qu'un désir : souffrir, mourir, mais ne pas agir.

— Savez-vous jouer à qui-perd-gagne? demanda Kachovsky à Galitzine.

— Comment qui-perd-gagne? répondit celui-ci étonné.

— C'est une façon de jouer aux Dames : celui qui s'y fait prendre le plus de pions a gagné.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que nous jouons à qui-perd-gagne. Nous nous faisons prendre les uns par les autres, nous par eux, eux par nous. Nous faisons des bêtises à qui mieux mieux. C'est à qui en fera le plus.

— Non, ici, ce n'est pas de la bêtise.

— Et qu'est-ce donc?

— Je ne sais... Peut-être luttons-nous, non seulement contre eux, mais aussi contre nous-mêmes. Non... je ne sais pas. Je ne sais le dire.

— Vous ne savez pas? Eh, Galitzine, vous aussi ! D'ailleurs il est peut-être exact que ce ne soit pas de la bêtise, mais quelque chose d'autre. Vous avez vu que tantôt on a attrapé un espion, l'aide de camp Bibikov, on l'a piétiné, déchiré, frappé presque jusqu'à la mort, — et Mikhaïl Kuchelbeker s'est interposé, il l'a arraché à la foule, il l'a reconduit aimablement au delà des rangs. Il a même enlevé sa propre capote et l'a mise sur lui en l'enveloppant douillettement pour qu'il ne s'enrhume point, le pauvret ! Nous nous exerçons à la pratique de la vertu chrétienne. Giflés sur la joue gauche, nous tendons la joue droite. Nous sommes corrompus et nous corrompons les autres. Voilà : ils ont tiré en l'air, ils épargnent l'ennemi ! Révolution humanitaire, insurrection philanthropique. Nous sauvons notre âme. Le sang nous effraye, nous voulons agir sans le verser. Mais il y aura du sang, seulement ce sera du sang versé en vain qui retombera sur notre tête. On nous fusillera comme des imbéciles, et ce sera bien fait ! Des serfs, des serfs à perpétuité ! Vil pays, vil peuple ! Jamais il n'y aura de Révolution en Russie.

Tout d'un coup, il se tut, se détourna, saisit des deux mains la grille de fer, — la conversation se passait près du monument de Pierre, — et se frappa la tête contre les barreaux.

— Allons, allons, Kachovsky ! Rien n'est encore perdu. Le succès est possible...

— Possible ! C'est bien là toute l'ignominie de la chose : le succès est possible ! Mais on ne peut attendre une minute de plus, sans quoi il sera trop tard. Pour Dieu, Galitzine, venez à mon aide, dites-leur... Que font-ils... que font-ils... ?

Mais non. Vous aussi, vous êtes avec eux.., vous êtes tous ensemble et moi...

Ses lèvres tremblèrent ; son visage se couvrit de rides comme celui des petits enfants qui vont pleurer. Il se laissa tomber sur le rebord de la pierre de la grille, se courba, appuya les coudes sur ses genoux et se serra la tête, en sanglotant sourdement :

— Seul... seul... seul...

Et, en le regardant, Galitzine comprit que s'il y avait parmi eux un homme prêt à perdre son âme pour la cause commune, c'était lui, Kachowsky. Il comprit aussi que pour le secourir et le consoler les paroles étaient vaines. Silencieusement il se baissa, l'étreignit et l'embrassa.

— Messieurs, venez vite. Obolensky est élu dictateur. On va réunir le Conseil de Guerre ! — annonça Pouchtchine aussi tranquillement que si l'on se trouvait non pas sur une place publique, mais devant la table à thé chez Ryliev.

On avait fait accepter à Obolensky, presque de force, la dictature. Aide de camp principal de l'Infanterie de la Garde et l'un des trois membres de la Douma suprême de la Société secrète, il avait droit plus que tout autre au poste de dictateur. Mais moins que personne, il voulait commander. Longtemps, il se déroba, mais comprenant que son refus définitif pourrait compromettre toute l'affaire, il consentit enfin et décida de réunir un Conseil de Guerre.

On s'efforça de réunir le Conseil de Guerre sans y arriver. On allait, on venait, on s'arrêtait en route comme pour réfléchir à quelque chose, toujours sous le même charme de l'immobilité.

— Pourquoi restons-nous sur place, Obolensky ? Qu'attendons-nous ? — demanda Galitzine en s'approchant de la table qui se trouvait au milieu du carré, sous le drapeau.

— Et qu'avons-nous à faire? — répondit

Obolensky, mollement et à contre-cœur, comme pensant à autre chose.

— Comment, que faire? Mais aller à l'attaque.

— Non. Faites ce que vous voulez, Galitzine, mais je n'irai pas à l'attaque. Nous gâterions toute l'affaire. Nous obligerions les régiments bien disposés pour nous à agir contre nous. Ils nous demandent seulement d'attendre jusqu'à la nuit. « Tenez jusqu'à la nuit, disent-ils, et tous, un par un, nous passerons de votre côté. » Et, du reste, nous avons trop peu de troupes. Les forces sont inégales.

— Et le peuple? Tout le peuple est avec nous. Il suffit de lui donner des armes.

— Dieu nous en garde ! Si on leur donne des armes, on s'en repentira tout de suite. Il y aura des bagarres, des massacres, le pillage ; le sang innocent coulera.

Quelqu'un rappela les paroles du dictateur Troubetskoï : « Il faut à tout prix éviter l'effusion de sang et n'user que des moyens les plus légaux. »

— Mais si l'on nous mitraille avant la nuit? — dit Galitzine.

— On ne nous mitraillera pas. Ils n'ont même pas de munitions en ce moment, — répliqua Obolensky, sur le même ton mou et contraint.

— Il ne faut pas grand temps pour amener des munitions.

— C'est égal. Ils n'oseront pas. Le cœur leur manquera.

— Et s'il ne leur manque pas?

Obolensky ne répondit rien et Galitzine comprit qu'il était inutile de parler.

— Regardez, regardez ! — cria Michel Bestoujev. — On amène une batterie.

Le bataillon de la garde du régiment Preobrajensky qui se tenait en avant des autres régiments s'écarta des deux côtés : dans l'espace vide roulèrent trois pièces. On les détacha du

caisson et on tourna leurs gueules droit vers les insurgés.

Bestoujev sauta sur la table pour mieux voir.

— Et voici les munitions. On va charger ! — cria-t-il de nouveau et il sauta à bas de la table en agitant son sabre. — Voilà le moment d'aller à l'attaque et de s'emparer des canons.

Les bouches à feu se trouvaient à moins de cent pas sous la protection d'un peloton de chevaliers-gardes, sous le commandement du lieutenant-colonel Anenkov, membre de la Société Secrète. Il suffisait de courir jusqu'aux pièces et de s'en emparer.

Tous se tournèrent vers Obolensky, attendant un ordre. Mais il se tenait toujours silencieux, immobile, les yeux baissés, comme s'il ne voyait ni n'entendait rien.

Galitzine le saisit par le bras.

— Eh bien, Obolensky? Qu'avez-vous?

— Et quoi donc?

— Ne voyez-vous pas? Les canons sont sous notre nez. On va tirer.

— Non, vous dis-je. Ils n'oseront pas.

La fureur s'empara de Galitzine.

— Fou, fou ! Que faites-vous?

— Calmez-vous, Galitzine. Je sais ce que je fais. Qu'ils commencent ! Nous agirons après. Il le faut ainsi.

— Pourquoi le faut-il ainsi? Mais parlez donc ! Qu'avez-vous à lanterner? Que le diable vous emporte ! — cria Galitzine exaspéré.

— Écoutez, Galitzine, — prononça Obolensky, toujours sans lever les yeux. — Tout à l'heure nous allons mourir ensemble. Ne vous fâchez donc pas, mon ami, de ce que je ne sais pas vous expliquer, je ne me l'explique pas moi-même, mais il le faut ainsi. Cela ne peut être autrement si nous sommes avec Lui.

— Avec qui?

— Vous L'avez oublié? — Obolensky leva les

yeux avec un doux sourire et Galitzine baissa les siens.

Une douleur subite comme une lame aiguë pénétra son cœur. Toujours la même douleur, toujours la même question ! mais adressée maintenant à l'Autre : « avec ou contre Lui ». Toute sa vie il n'a pensé qu'à être en une minute comme celle-ci avec Lui : cette minute est venue et il L'a oublié !

— Ce n'est rien, Galitzine, tout ira bien, tout ira bien, — prononça Obolensky, — Christ est avec nous tous ! Peut-être ne sommes-nous pas avec Lui, mais sûrement Lui est avec nous. Quant à l'attaque, — ajouta-t-il après un silence, — ne t'inquiète pas. On ira à la baïonnette, on n'aura pas peur et on verra encore qui aura le dessus... Maintenant, il est temps de passer sur le front. Si mauvais dictateur que je sois, je suis tout de même dictateur. — Il rit gaiement et courut en agitant son sabre. Tous le suivirent.

Arrivés sur le front des troupes, ils virent se détacher de la batterie et galoper vers eux le général Soukhozanet. Parvenu jusqu'aux tireurs, il leur cria quelque chose en montrant la place où se tenait l'Empereur. On le laissa passer.

— Mes amis, — dit alors Soukhozanet, arrivé devant les Moscovites, — les canons sont en face de vous ; mais l'Empereur est magnanime. Il a pitié de vous. Et si vous mettez tout de suite bas les armes...

— Soukhozanet, où est la Constitution? — lui cria-t-on du carré.

— Je suis envoyé pour vous offrir votre grâce et non pour parlementer.

— Alors va-t'en au diable !

— Et envoie-nous quelqu'un de plus propre que toi. Hé, les gars, piquez-le, tapez-lui dessus !

— Ne touchez pas cette canaille, elle ne vaut pas une balle.

— Pour la dernière fois : mettez bas les armes ou on va tirer.

— Tire, — crièrent-ils tous en ajoutant une injure indécente.

Soukhozanet donna des éperons à son cheval, fit volte-face, et s'élança au galop. La foule s'écarta et il s'élança. On tira une salve derrière lui, mais déjà il volait vers la batterie et seules les plumes blanches de son chapeau se dispersèrent.

Et Galitzine vit avec ravissement qu'Obolensky aussi avait tiré.

Tout à coup, sur le flanc gauche de la batterie, apparut un cavalier sur un cheval blanc : l'Empereur. Il s'approcha au galop de Soukhozanet, se pencha vers lui, lui dit quelques mots à l'oreille.

Un silence se fit et l'on entendit Soukhozanet commander :

— Batterie, chargez les pièces, avec...

— Hourrah, Constantin ! — crièrent furieusement les insurgés.

Dans le crépuscule blanchâtre, s'allumèrent, à côté des bouches de cuivre des canons, les petites étoiles rouges des mèches fumantes. Galitzine regardait droit vers les pièces, droit dans les yeux de la Mort et les vieilles paroles prenaient pour lui un son nouveau : « Dieu est avec nous ! Dieu est avec nous ! Kachovsky a tort : il y aura une révolution en Russie, une révolution telle que jamais encore le monde n'en aura vu. »

CHAPITRE IX

S'ILS ne mettent pas immédiatement bas les armes, je donnerai l'ordre de tirer, — dit l'Empereur en envoyant Soukhozanet trouver les insurgés.

— Eh bien, qu'y a-t-il? — demanda-t-il lorsque le général revint.

— Sire, ces fous hurlent : la Constitution ! Il leur faudrait un peu de mitraille, — ajouta-t-il, reprenant les paroles de Benkendorf.

« De la mitraille ou la Constitution? » — réfléchit l'Empereur comme tout à l'heure.

Soukhozanet attendait des ordres. Mais l'Empereur se taisait comme s'il eût oublié sa présence.

— Les pièces sont-elles chargées? — demanda enfin l'Empereur, prononçant chaque mot lentement et avec effort.

— Elles sont chargées mais sans projectile, Sire. Ordonnez-vous qu'on les charge à mitraille?

— Mais oui. Va, — répondit l'Empereur avec la même lenteur et la même difficulté. — Attends un peu. — Il l'arrêta subitement. — Le premier coup en l'air.

— A vos ordres, Sire.

Soukhozanet se dirigea vers les canons et l'Empereur vit qu'on les chargeait avec de la mitraille.

La peur qu'il avait éprouvée tout à l'heure avait disparu, mais avait fait place à une autre peur, jusqu'alors inconnue. Il ne craignait plus pour lui-même, — il avait compris qu'on ne lui ferait rien, qu'on l'épargnerait jusqu'au bout, — mais il avait peur de ce qu'il allait faire lui-même.

Il aperçut Benkendorf et s'approcha de lui.

— Que faire, que faire, Benkendorf? — lui murmura-t-il à l'oreille.

— Comment, que faire? Tirer, immédiatement, Votre Majesté. Ils vont attaquer et nous enlèveront les canons.

— Je ne peux pas ! je ne peux pas ! Comment ne comprends-tu pas que je ne peux pas?

— La sensibilité de son cœur fait honneur à Votre Majesté, mais pour le moment il ne s'agit pas de cela. Il faut prendre une décision : ou verser le sang de quelques-uns pour sauver le tout ou sacrifier l'État.

L'Empereur écoutait sans comprendre.

— Je ne peux pas ! je ne peux pas ! je ne peux pas ! — murmurait-il continuellement comme s'il défaillait. Et il y avait dans ce murmure quelque chose de si nouveau et de si singulier que Benkendorf prit peur.

— Calmez-vous, Sire. De grâce, calmez-vous. Daignez seulement donner un ordre, — je prends tout sur moi.

— Bien, va. Tout de suite. — Il fit un geste de la main et s'éloigna un peu.

Il ferma un instant les yeux et aperçut le petit corps de son fils Sacha aussi nettement, aussi clairement que s'il l'avait sous les yeux. C'était, il y a longtemps, — cinq ans environ, — par une lourde nuit d'orage, au palais de Peterhof dans la chambre à coucher bleue de Sacha. L'enfant faisait ses dents, passant les nuits sans dormir, pleurait, s'agitant tout enfiévré. Mais cette nuit-là il s'était endormi paisiblement. Alexandrine mena son mari jusqu'au lit de Sacha et écarta doucement le rideau. L'enfant dormait, étendu tout de son long. Il avait rejeté la petite couverture et il était là tout nu — son petit corps rose rempli de petites fossettes — et dans son sommeil il souriait. « Regarde, regarde-le donc. Qu'il est joli, le petit ange ! » — mur-

murait Alexandrine en souriant. Et le capitaine en second Romanof souriait à son tour.

« Qu'est-ce que j'ai? je divague? je deviens fou? » — pensa-t-il en revenant à lui. Il ouvrit les yeux et vit devant lui le général Soukhozanet qui, pour la troisième fois, lui annonçait :

— Les canons sont chargés, Votre Majesté.

L'Empereur inclina silencieusement la tête et le général n'ayant pas reçu d'ordre s'en retourna déconcerté vers la batterie.

« Mon Dieu, sauvez-moi ! Seigneur, venez à mon aide ! » L'Empereur essayait de prier mais n'y réussissait pas.

— Feu par pièce ! Commencez par la droite ! Première pièce ! — cria-t-il tout à coup avec le même sentiment qu'éprouve un meurtrier peureux en levant le poignard non point pour frapper mais pour essayer de frapper.

— Première pièce, feu ! première pièce... première pièce... — le commandement passa de chef en chef.

— Première pièce, feu ! — répéta le plus jeune, le commandant Bakounine.

— Cessez le feu ! — cria l'Empereur. Il ne pouvait frapper : le poignard lui glissait des mains.

Et quelques secondes après, il cria de nouveau :

— Première pièce, feu !

Puis encore :

— Cessez le feu !

Et pour la troisième fois :

— Première pièce, feu !

On eût dit qu'un gigantesque balancier oscillait de la démence à la démence, de l'horreur à l'horreur.

Il se souvint soudain que le premier coup devait être tiré en l'air, par-dessus les têtes. « Pourquoi ne pas essayer pour la dernière fois ? Peut-être auront-ils peur et se disperseront-ils? »

— Première pièce... première pièce... le commandement passa de nouveau.

— Première pièce, feu ! — cria Bakounine.

Mais le canonnier hésita, tout confus. Il ne mit pas la mèche sur l'amorce.

— Voyons, animal, pourquoi n'obéis-tu pas ! — cria Bakounine en se jetant sur lui.

— Mon commandant, ce sont les nôtres, — répondit doucement le canonnier en levant les yeux vers l'Empereur. Leurs regards se rencontrèrent comme si toute distance entre eux était supprimée. Ce n'était plus l'esclave regardant l'Empereur, mais un homme contemplant son semblable.

« Oui, les nôtres ! Sacha ! le petit corps de Sacha ! »

— Arrêtez... — voulut crier Nicolas, mais une main invisible et terrible le serrait à la gorge.

Bakounine arracha la mèche des mains du canonnier et la posa lui-même sur l'amorce.

Quelque chose gronda : un bruit et un roulement assourdissant. Mais la mitraille passa au-dessus de la foule, au-dessus des têtes. Le couteau ne s'était pas enfoncé dans le corps ; il avait glissé de côté.

Le carré ne bougea pas. Appuyé au rocher de Pierre, il restait immobile, inébranlable comme ce rocher lui-même. Seul le feu roulant des fusils retentit en réponse aux coups de canon et le cri triomphant « Hourrah, Constantin ! » s'éleva.

Alors, comme l'eau au contact du fer incandescent se transforme en vapeur, la peur de l'Empereur se changea en fureur.

— Deuxième pièce, feu ! — cria-t-il, — et la seconde pièce gronda.

Un nuage de fumée couvrit la foule, mais les cris déchirants, les hurlements, les gémissements et d'autres bruits pareils à des éclaboussements lui firent comprendre que la mitraille était cette

fois tombée en pleine foule. Le poignard s'était enfoncé dans le corps.

Lorsque le nuage se dissipa, l'Empereur vit que le carré était toujours à sa place. Seul un petit groupe se détacha et courut impétueusement sus à l'ennemi.

Mais le troisième, le quatrième, le cinquième coup grondèrent et à travers les tourbillons de fumée, çà et là traversés par les flammes des coups de fusil, on vit la mitraille tomber comme la grêle sur le mur compact des corps humains.

Le rocher de Pierre était gênant, mais on tirait aussi sur lui et il semblait qu'on fût en train de fusiller le cavalier d'airain.

Et quand toute la place fut vide, on poussa les canons en avant et, poursuivant les fuyards, on continua à tirer le long des rues Galernaïa et de Saint-Isaac, le long du quai des Anglais, le long de la Neva et jusque sur l'île Vasilievsky.

— Chargez ! Feu ! Chargez ! Feu ! — criait Soukhozanet d'une voix complètement enrouée.

— Chargez ! Feu ! Chargez ! Feu ! — criait l'Empereur faisant chorus.

Coup sur coup, feu sur feu ! Le couteau s'enfonçait, s'enfonçait, s'enfonçait encore. Mais il n'en avait jamais assez, comme s'il cherchait à étancher une soif insatiable, et le liquide enflammé se répandait dans ses veines plus enivrant que jamais.

Le général Komarovsky jeta un coup d'œil sur l'Empereur et aussi subitement, aussi involontairement que tantôt, pensa :

« Ce n'est pas un homme, c'est un démon ! »

CHAPITRE X

Galitzine se trouvait près de la grille de fer du monument, le visage tourné vers la batterie, au moment où le premier coup de canon retentit et où la mitraille, passant en sifflant par-dessus les têtes, alla frapper en haut les murs, les fenêtres et le toit du Sénat. Les vitres brisées sonnèrent en tombant. Deux hommes qui s'étaient installés dans les plateaux de la balance qu'au fronton du Sénat la Justice tenait en ses mains tombèrent au pied de la statue. Quelques personnes tuées tombant du toit s'écrasèrent sur le pavé avec un bruit sourd comme des sacs de farine.

Mais sur la place, la foule ne broncha point.

— Hourrah, Constantin ! — cria-t-elle en un défi triomphal.

— Suivez-moi, mes braves ! Formez-vous en colonne d'attaque ! — commanda Obolensky en brandissant son sabre.

« Aurait-il raison? — pensa Galitzine. — Ils n'oseront pas tirer? Le courage leur manquera? Nous avons vaincu, nous avons attendu plus longtemps? Nous allons charger à la baïonnette et nous emparer des canons ! »

Mais le second coup de canon roula, fauchant le premier rang des Moscovites. Les autres rangs tenaient encore cependant que la foule se dispersait en grouillant comme une fourmilière écrasée par le pied d'un homme. Une partie de la foule se précipita vers la rue Galernaïa, une autre partie reflua vers les quais et là les gens enjambant les parapets de la Neva allaient tomber dans la neige, — d'autres fuyaient vers le manège des gardes à cheval.

Mais de là-bas la batterie du grand-duc Michel Pavlovitch se mit aussi à tirer.

Les fuyards agitaient leurs mouchoirs et leurs chapeaux, mais on continuait à les mitrailler des deux côtés. Les gens couraient çà et là, s'écrasaient les uns sur les autres. Les corps des tués se couchaient par rang, s'amoncelaient en tas. Et, ne sachant où courir, la foule tourbillonnait comme dans un remous, dans une effroyable mêlée, tandis que la mitraille s'enfonçait dans la multitude avec des sifflements, des grincements de fer, déchirait, mettait en quartiers les corps humains, si bien que des lambeaux de chair sanglante, des bras, des pieds, des têtes arrachés volaient dans l'air. Tout était confondu dans un chaos sauvagement criant, gémissant, hurlant.

Galitzine ne bougeait pas. Lorsque les Moscovites fléchirent et se débandèrent, il vit osciller au loin le drapeau du régiment, — le drapeau outragé de la liberté russe.

— Arrêtez-vous, mes braves, — criait Obolensky, mais on ne l'écoutait pas.

— Où cours-tu? — cria Michel Bestoujev saisissant au collet un fuyard et l'accablant d'injures.

— Mon lieutenant, la force brise la paille, — répondit l'autre en se dégageant et reprenant sa course.

Les balles sifflaient aux oreilles de Galitzine. Elles lui enlevèrent son chapeau, transpercèrent son manteau. Il ferma les yeux, attendant la mort.

— Eh bien! je crois que tout est fini. — Il entendit la voix calme de Pouchtchine.

« Non, pas tout, — pensa Galitzine, — il reste encore quelque chose à faire, mais quoi? »

Il y eut entre deux coups de canon un silence momentané et il entendit tout près de son oreille un léger claquement. Il ouvrit les yeux

et vit Kachovsky. Monté sur le rebord de pierre de la grille, il s'accrochait d'une main à la balustrade et armait de l'autre un pistolet.

Galitzine se retourna pour voir qui il visait. Là-bas, à la gauche de la batterie, derrière les nuages de fumée, un cavalier montait un cheval blanc. Galitzine reconnut Nicolas.

Kachovsky fit feu, mais manqua son coup. Il sauta au bas de la grille, tira de sa poche un autre pistolet et s'élança en avant.

Galitzine le suivit. Tout en courant il sortit de la poche de son manteau un pistolet et l'arma. Il savait maintenant ce qu'il fallait faire : il fallait tuer la Bête.

Mais à peine avait-il fait dix pas que la foule qui se pressait à leur rencontre les entoura, les serra et les entraîna en arrière.

Galitzine fut renversé, quelqu'un lui tomba sur le dos, un autre lui porta à la tempe un coup de botte si fort qu'il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui la foule s'était dispersée et Kachovsky avait disparu. Galitzine pendant un long temps chercha par terre, à tâtons, son pistolet : il l'avait probablement perdu dans la bagarre. Enfin il cessa de chercher, se leva et s'en alla sans savoir où, chancelant comme un homme ivre.

La canonnade se calma. On était en train d'avancer les pièces pour tirer le long de la Galernaïa et des quais.

Il se frayait un chemin sur la place déserte à travers les corps des tués, comme mort lui-même parmi les morts. Tout était calme ; pas un mouvement, pas un gémissement ; seul le sang tiède encore ruisselait par terre, faisant fondre la neige et se congelant à son tour.

Il se rappela que les soldats de Moscou s'étaient réfugiés dans la rue Galernaïa ; il alla retrouver là-bas ses camarades pour mourir avec eux. En chemin, il trébucha sur quelque

chose dans l'obscurité ; il se pencha et sentit au toucher que c'était un pistolet ; il le prit, l'examina. Le pistolet était chargé et, sans savoir pourquoi, Galitzine le mit dans la poche de son manteau.

Comme il entrait dans la rue Galernaïa, la canonnade recommença. Ici, dans l'espace resserré entre les maisons, elle était plus meurtrière encore. Enfilant la rue étroite et longue, la mitraille rattrapait et fauchait les gens. Ils entraient dans les maisons, se dissimulaient dans tous les coins, frappaient aux portes cochères, mais tout était hermétiquement clos et rien ne s'ouvrait malgré les gémissements. Et les balles frappant les murs rebondissaient, ricochaient, n'épargnaient aucun coin.

— Nous allons tous être broyés dans ce mortier du diable, — grogna un vieux grenadier moustachu, et comme par habitude il tira de sa botte une tabatière, mais il la cacha aussitôt, — il estimait sans doute que c'était pécher que de priser à l'heure de la mort.

— Assassins, malfaiteurs, canailles ! soyez maudits ! — cria furieusement, tendant un poing menaçant, ce même ouvrier au visage hâve, en chemise de coutil, qui le matin prêchait la liberté, — et soudain il tomba frappé d'une balle.

Un fonctionnaire vieillot, chauve, sans manteau, en frac, portant au cou le ruban de Sainte-Anne, se serrait, s'aplatissait contre le mur, iaillant d'une voix frêle, aiguë, monotone, — ans qu'on pût démêler si c'était de douleur u de peur.

Une grosse dame, avec des boucles, coiffée un chapeau nóir garni d'une rose, s'était ccroupie, se signait et pleurait avec un bruit e poule qui glousse.

Un petit commis de boutique, en tablier le, un panier vide sur la tête, — le même

peut-être qui le matin examinait Galitzine tandis que ce dernier attendait l'instant de la « douce rencontre », — était couché sur le dos dans une mare de sang.

Tout à côté de Galitzine quelqu'un eut la tête fracassée. « Tiens ! Cela fait le même bruit qu'une serviette mouillée lancée contre un mur », — pensa-t-il, surpris, mais insensible.

Et de nouveau il ferma les yeux : « Plus vite, voyons, plus vite ! » Il appelait la mort, mais elle ne venait pas. Il lui semblait que tous ses camarades avaient été tués et que seul il survivait. Une angoisse plus terrible que la mort lui étreignit le cœur. « Me suicider », — pensa-t-il; il sortit le pistolet, l'arma, l'appuya sur sa tempe. Mais il se souvint de Marinka et sa main retomba.

Pendant ce temps Michel Bestoujev, ayant rassemblé sur la Neva le reste des soldats, les formait en colonne pour aller attaquer, en traversant le fleuve glacé, la forteresse Pierre et Paul. Il songeait à s'en emparer et, après en avoir dirigé les canons contre le Palais d'Hiver, à recommencer l'insurrection.

Trois pelotons étaient déjà formés lorsqu'un boulet siffla et tomba sur la glace. Une batterie tirait du pont d'Isaac, le long de la Neva. Les uns après les autres, les boulets fauchaient les rangs. Néanmoins les soldats continuaient à se former en colonne.

Soudain un cri retentit :

— Nous coulons !

La glace brisée par les boulets s'enfonçait. Les hommes qui coulaient se débattaient dans un énorme trou. Les autres se jetèrent vers la rive.

— Par ici, mes enfants, — cria Bestoujev en désignant les portes de l'Académie des Beaux-Arts. Mais avant qu'ils aient pu s'approcher les portes se fermèrent. Ils enlevèrent

une poutre du fond d'une barque et entreprirent de faire sauter les portes des charnières. Les portes craquaient déjà sous le choc quand les soldats virent un escadron de gardes à cheval galoper droit sur eux.

— Sauve qui peut, les enfants! — cria Michel Bestoujev, et ils se dispersèrent tous. Seul le porte-drapeau demeura. Bestoujev l'étreignit, l'embrassa et lui ordonna de remettre le drapeau au lieutenant qui galopait à la tête de l'escadron. Puis il s'enfuit en courant.

Lorsqu'il se retourna, il vit le porte-drapeau s'approcher de l'officier, lui remettre le drapeau et tomber abattu d'un coup de sabre. L'officier poursuivit sa course en tenant le drapeau levé.

CHAPITRE XI

Tout est fini, Sire, — rapporta Benkendorf.

L'Empereur, la tête baissée, se taisait. « Qu'y avait-il eu? Qu'y avait-il eu? » — pensa-t-il, essayant de se souvenir comme s'il reprenait ses sens après un accès de délire, et il sentit qu'il s'était produit quelque chose de terrible, d'irréparable.

— Tout est fini, la révolte est réprimée, Votre Majesté,—répéta Benkendorf, et il y avait dans sa voix quelque chose de si nouveau que l'Empereur fut surpris. Mais il ne comprit pas encore et ne crut pas.

Il leva timidement les yeux pour les baisser aussitôt. Puis il prit plus d'assurance et tout d'un coup il comprit : il ne s'était passé rien de terrible, tout était normal ; il avait réprimé la révolte et frappé les rebelles. « Si je suis Empereur, ne fût-ce qu'une heure, je montrerai que j'étais digne de l'être. » Et il l'avait montré. C'est seulement maintenant qu'il venait de mon ter sur le trône; il n'était plus un imposteur mais un souverain.

Deux taches roses marquèrent ses joues pâles ; ses lèvres mordues jusqu'au vif devinrent rouges comme si elles avaient bu du sang. Et toute sa figure s'anima.

— Oui, Benkendorf, c'est fini : je suis Empereur, mais à quel prix, mon Dieu ! — soupira-t-il, levant les yeux au ciel, — que la volonté de Dieu soit faite.

Il était rentré dans son rôle et savait qu'il ne se tromperait plus. Cette fois-ci le masque tenait bon et ne tomberait plus.

— Hourrah, hourrah, Nicolas !

Ce cri poussé par des milliers de voix parvint de la place du Sénat jusqu'aux appartements intérieurs du Palais d'Hiver et là aussi on comprit que la révolte avait été réprimée.

Dans le petit cabinet-lanterne rond, donnant sur la place du Palais, la jeune impératrice Alexandra Fedorovna était assise près de la fenêtre ; silencieuse, pâle, à demi morte, elle regardait par la croisée d'où l'on apercevait une partie de la place couverte de troupes.

L'Impératrice Maria Fedorovna, selon son habitude, bavardait et s'agitait inutilement. Elle glissait dans toutes les mains le petit portrait de l'Empereur défunt, Alexandre Pavlovitch, et suppliait qu'on le portât aux insurgés.

— Montrez-leur, montrez-leur cet ange, peut-être se raviseront-ils !

Nicolas Mikhaïlovitch Karamsine et le prince Alexandre Pavlovitch Galitzine étaient là aussi.

Karamsine avait été sur la place du Sénat.

— Quelles têtes j'ai vues ! Quelles paroles j'ai entendues ! — se rappelait-il plus tard. — Voilà bien la tragédie absurde de nos libéraux enragés. Mourons tout de même pour la Sainte Russie ! Cinq ou six pierres vinrent tomber à mes pieds... Moi, l'historien paisible, je souhaitais ardemment le tonnerre des canons, étant persuadé qu'il n'y avait pas d'autre moyen de réprimer la révolte.

— Savez-vous, Nicolas Mikhaïlovitch, que ce qui se passe ici n'est que la critique à main armée de votre « Histoire de l'Empire Russe », — lui avait, sur la place, murmuré à l'oreille un de ces « libéraux enragés ». Par la suite il se souvint souvent de ces paroles incompréhensibles.

Lorsque les canons commencèrent à gronder, Maria Fedorovna leva les bras au ciel.

— Mon Dieu, voilà où nous en sommes arrivés. Mon fils monte sur le trône à l'aide des canons ! Le sang coule, le sang russe !

— C'est du sang corrompu, Votre Majesté, — disait Galitzine pour la consoler. Mais, inconsolable, elle répétait :

— Que dira l'Europe? Que dira l'Europe?

La jeune impératrice était, aux premiers coups de canon, tombée à genoux, se cachant le visage dans ses mains ; elle restait ainsi immobile et comme morte : seul un tremblement continu agitait sa tête. « Un lys sous la tempête », pensa Karamsine.

Et après, alors que tout était déjà fini, ce tremblement, ce balancement de tête, pareil au tremblement d'une fleur sur une tige brisée, ne cessa point. Elle-même ne le sentait pas, mais tout le monde le remarquait. On pensait que cela passerait. Mais cela ne passa point et dura toute la vie.

Dans la chambre voisine, le prince héritier Alexandre Nicolaievitch, un petit garçon au minois rond et aux yeux bleus, vêtu d'une veste rouge brodée d'or qui rappelait l'uniforme des hussards, était assis près d'une petite table ronde et mangeait sa côtelette sous la surveillance de l'Anglaise Mimi.

Le premier il entendit les « hourrahs ! » de la place du Sénat, courut à la fenêtre et cria en battant des mains :

— Papa ! papa !

Dans les salles de parade du Palais, qu'illuminaient les grappes ardentes des lustres, la ruche bourdonnante et dorée se tut à l'entrée de l'Empereur.

« On ne le reconnaît plus : c'est un autre homme ; tant il est changé de visage, d'allure, de voix », — remarquèrent aussitôt tous les assistants.

« Il a tout de suite pris de l'aplomb, — pensa le prince Alexandre Nicolaïevitch Galitzine. — Il est parti tout autre qu'il n'est rentré : parti comme un imposteur, il revient en souverain. »

— Que celui qui vient au nom du Seigneur soit béni ! — l'archevêque Séraphin salua l'Empereur de ce cri triomphal lorsque ce dernier fit son entrée à l'église.

« Longue vie au très pieux Empereur, souverain autocrate de toutes les Russies, Nicolas Pavlovitch. Que Dieu lui donne une vie prospère et paisible, la santé, le salut et la victoire sur ses ennemis ! » — entonna à la fin de l'office la voix tonitruante du diacre.

« Oui, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies ! Ce que Dieu m'a donné, nul ne pourra me l'arracher », — pensa l'Empereur, et il crut définitivement que toutes les choses avaient été ce qu'elles devaient être.

CHAPITRE XII

Nous avons peur du sang, nous ne voulons pas de sang, cependant le sang coulera, mais en vain, — pensa Galitzine se souvenant des paroles de Kachovsky. « En vain, en vain, en vain », — ce mot, comme une obsession monotone, sonnait dans sa tête malade.

Étendu sur un canapé, il regardait, fermant à demi ses paupières brûlantes de fièvre, le cercle lumineux de la lampe sous l'abat-jour vert dans une chambre à demi obscure, les rayons de la bibliothèque chargés de livres, les portraits au pastel doux et fanés des grands-pères et des grand'mères, — toutes choses si agréables, si douces, si calmes que la journée d'aujourd'hui, sur la place du Sénat, lui apparaissait comme un songe effroyable.

Tard dans la nuit, alors que tout était déjà fini, un caporal du régiment de Moscou, fuyant la poursuite des patrouilles à cheval et se frayant un chemin à travers une ruelle ensevelie sous la neige près du canal Krukov, s'était heurté dans l'obscurité contre Galitzine endormi entre les piles de bois, transi de froid et gelé à moitié. Le prenant pour un mort, il allait passer son chemin, mais, entendant un faible gémissement, il se pencha pour lui regarder le visage. A la lueur blafarde d'un réverbère il reconnut un des chefs qu'il avait vus sur la place du Sénat. Il en référa à Guillaume Karlovitch Kuchelbecker qui se trouvait dans le voisinage avec une poignée de soldats en fuite.

Lorsque Galitzine eut repris connaissance, on le mit dans un fiacre et Kuchelbecker le

conduisit près du grand théâtre, chez Odoïevsky avec qui il habitait. Le maître de la maison était absent, n'étant pas encore revenu de la place du Sénat.

Lorsqu'il sut que tous ses camarades étaient sains et saufs, Galitzine reprit immédiatement des forces et, se rappelant la promesse faite à Marinka de la revoir avant une séparation, peut-être éternelle, il voulut rentrer sur-le-champ à la maison. Mais Kuchelbecker ne le laissa pas partir : il le mit au lit, le couvrit chaudement, lui entoura la tête d'une serviette trempée dans du vinaigre. Il lui fit boire du thé, du punch et une certaine tisane de son invention.

Galitzine n'avait pas sommeil ; il se coucha seulement pour se reposer un peu, mais il ferma les yeux et s'endormit immédiatement et profondément, comme s'il tombait dans un trou.

Lorsqu'il se réveilla, Kuchelbecker n'était plus dans la chambre. Il appela : personne ne répondit. Il regarda la pendule et ne voulut pas en croire ses yeux : il était sept heures du matin. Il avait dormi pendant cinq heures et il lui semblait que son assoupissement avait duré cinq minutes.

Il se leva, parcourut l'appartement, — personne. Seul, dans la chambre des domestiques, l'ordonnance ronflait. Galitzine le réveilla et apprit que le maître de céans n'était pas encore de retour et que Kuchelbecker et le vieux domestique du prince étaient partis à sa recherche à travers la ville.

Galitzine était très faible ; la tête lui tournait et il avait mal à la tempe, probablement à la suite du coup de botte reçu dans la bagarre sur la place. Néanmoins il s'habilla et, alors seulement, remarqua qu'il avait un chapeau qui ne lui appartenait pas et que par miracle ses lunettes étaient intactes. Il sortit, prit un fiacre, et ordonna d'aller vers la place du

Sénat. Il avait décidé d'aller d'abord là-bas et ensuite à la maison.

Il faisait encore nuit. Le ciel commençait seulement à grisonner légèrement et sur les toits des maisons la blancheur de la neige s'accentuait.

Plus il s'approchait de la place du Sénat et plus les rues prenaient l'aspect d'un camp. Partout des troupes, des patrouilles, des cordons de soldats, des piquets, des tas de paille et de foin, des lances et des fusils en faisceaux, des cris de sentinelles, des pétillements de brasiers. Et, parmi la fumée et le scintillement des flammes, les gueules brillantes des canons apparaissaient et disparaissaient tour à tour.

Sur le quai des Anglais, Galitzine descendit de traîneau — au delà le passage était barré — et il alla à pied, se frayant un chemin à travers la foule. Mais quelques pas plus loin il dut s'arrêter : on ne laissait pas pénétrer sur la place. Elle était entourée de troupes formant la haie : dans les intervalles on avait placé des canons dont les bouches étaient tournées contre les rues principales.

Une charrette chargée, couverte de nattes de paille, passait par les quais. L'ayant aperçue, la foule s'entr'ouvrit pour lui livrer passage ; les gens se découvraient et se signaient.

— Qu'est-ce donc? — demanda Galitzine.

— Des morts, — chuchota craintivement quelqu'un, — Dieu ait leur âme. C'était aussi des chrétiens et on les fourre sous la glace comme des chiens.

Alentour les gens se mirent eux aussi à chuchoter et Galitzine, prêtant l'oreille, apprit que durant toute la nuit la police avait ramassé des corps que l'on transportait vers le fleuve. Là on avait pratiqué une quantité de trous et on faisait glisser tous les corps sous la glace sans distinguer entre les morts et les blessés.

On n'avait pas le temps de faire un tri, l'ordre étant qu'au matin la place fût nettoyée. A la hâte et n'importe comment, on précipitait les corps dans les trous étroits et certains d'entre eux s'embourbaient et gelaient dans les glaces.

Dans l'aube blafarde, les corbeaux, flairant une proie, voltigeaient en hordes noires au-dessus de la Neva avec un croassement sinistre. Et ce croassement se confondait avec un autre bruit, plus sinistre encore, pareil à un grincement de ferrailles.

— Et cela? Entendez-vous? — demanda de nouveau Galitzine.

— On lave et on tasse, — lui répondit-on, avec le même chuchotement craintif.

— On lave et on tasse?

— Va voir toi-même.

Galitzine se glissa encore un peu plus loin et, se dressant sur la pointe des pieds, regarda dans la direction d'où venait l'incompréhensible bruit. Là-bas, sur la place, des gens grattaient le pavé à l'aide de racloirs de fer, ils balayaient la neige rouge, imprégnée de sang, remettant à la place de la neige propre et blanche qu'ils tassaient avec un rouleau. Sur les escaliers du Sénat on lavait à l'eau chaude avec des seaux fumants, des torchons et des balais les mares de sang congelé. On remettait des vitres aux fenêtres crevées, on replâtrait et on badigeonnait les murs jaunes et les colonnes blanches du Sénat, tout éclaboussés de sang et criblés de balles. Et en haut sur le toit on réparait les balances de la Justice.

La matinée blafarde, brumeuse et calme semblait, comme la veille, hésiter entre la gelée et le dégel : comme la veille, la flèche de l'Amirauté s'enfonçait dans le ciel bas comme dans de l'ouate blanche ; comme la veille, les ponts de la Neva s'évanouissaient dans une blanche muraille et il semblait que là-bas, der-

rière le fleuve. il n'y eût plus rien qu'un brouillard blanc, le vide, la fin du ciel et de la terre, les bornes du monde. Et le cavalier de bronze sur son cheval de bronze galopait toujours dans les ténèbres blanches.

Et les racloirs grattaient, grattaient sans cesse en grinçant de leurs dents de fer.

« Ils ne l'arracheront pas, — pensa Galitzine, — le sang jaillira de la terre, il criera vers Dieu, il vaincra la Bête ! »

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La Révolution est au seuil de la Russie, mais je jure qu'elle n'y pénétrera pas tant que, par la grâce de Dieu, je serai Empereur... Pourquoi me regardes-tu ainsi?

Benkendorf écarquillait les yeux, n'ayant qu'une seule pensée : ne pas s'endormir. Mais il était difficile de le prendre au dépourvu, même quand il avait sommeil.

— J'admire Votre Majesté. Ce n'est pas pour rien qu'on La compare à l'Apollon du Belvédère : il a vaincu Python, le terrible serpent, et vous, la Révolution mondiale.

Cette conversation avait lieu dans la salle de réception entre la chambre à coucher-cabinet de travail provisoire de l'Empereur et la salle des aides de camp, dans la nuit du 14 au 15 décembre.

L'Empereur avait passé huit heures sur la place; il était fatigué, affamé, transi. Rentré au Palais, il avait soupé à la hâte et, aussitôt après l'office d'actions de grâces, avait commencé à interroger les inculpés. Vêtu de l'uniforme du régiment de Preobrajensky, avec l'écharpe et le cordon, il portait des bottes à l'écuyère et une culotte de chamois blanc. Serré, boutonné

de tous ses boutons et de toutes ses agrafes, il ne s'était pas couché un instant. Parfois seulement il s'assoupissait assis sur le canapé de cuir au dossier incommode et bombé, près de la petite table tout encombrée de papiers.

Pour la troisième fois le valet de chambre entra sans bruit, à pas de loup, pour remplacer les bougies qui se consumaient dans le candélabre posé dans un coin sur une table de jaspe. La pendule anglaise sonna quatre fois. Benkendorf la regarda avec angoisse : lui non plus n'avait pas dormi depuis deux nuits. Mais il continua à parler pour ne pas s'endormir.

— Parfois une belle journée commence par un orage : qu'il en soit ainsi du règne de Votre Majesté ! Dieu lui-même nous a préservés d'un malheur qui, s'il n'avait pas détruit complètement la Russie, l'aurait certainement laissée pantelante. Cela vaut l'invasion des Français : dans les deux cas je vois briller une lumière qui n'est pas de ce monde, — dit-il en répétant les paroles prononcées tantôt par Karamsine.

— Oui, nous nous en sommes tirés à bon compte, — dit l'Empereur, le cœur encore serré par la peur comme un homme qui vient de franchir un abîme sur une planche fragile. Il jeta sur Benkendorf un regard furtif comme un secret espoir : n'allait-il pas lui apporter quelque réconfort? Mais l'autre, comme à dessein, lui faisait peur, tissant autour de lui un gluant réseau de crainte, telle l'araignée autour d'une mouche.

— Tout ne tenait qu'à un cheveu, Sire. Si les insurgés avaient agi résolument, leur succès était assuré. Mais apparemment Dieu, dans sa miséricorde, a plongé les révoltés dans une indécision singulière. Combien d'heures sont-ils restés sur la place dans une complète inaction jusqu'à ce que nous ayons pris toutes les mesures nécessaires ! Et pourtant si les sapeurs avaient été en retard, ne fût-ce que d'une minute, lors-

que les grenadiers de la Garde avaient déjà fait irruption dans la cour, le Palais et votre auguste famille seraient tombés aux mains des scélérats. On frémit à la pensée de ce qu'aurait pu faire cette bande infernale de monstres qui ont renié Dieu, l'Empereur et la Patrie. Quelle horreur ! Les cheveux se dressent sur la tête, le sang se glace dans les veines.

— Ils nous auraient tous égorgés?

— Tous, Votre Majesté.

— Est-ce vrai qu'on voulait me tuer là-bas encore sur la place?

— Oui, là-bas encore, Sire. Peut-être que cette même balle qui a transpercé le comte Miloradovitch était destinée à Votre Majesté.

— Vit-il encore?

— Sa fin approche, — c'est à peine s'il pourra vivre jusqu'au matin. Il a la gangrène aux intestins.

Ils restèrent un moment silencieux.

— Et maintenant, est-ce calme? — demanda l'Empereur et il pensa qu'il posait trop souvent cette question.

— Dieu soit loué, pour le moment tout est calme.

— A-t-on arrêté beaucoup de monde?

— Environ sept cents soldats, dix officiers et quelques canailles de civils. Mais ce ne sont pas les principaux chefs, ce ne sont que des comparses.

— Et Troubetzkoï, n'est-il pas un des principaux?

— Non, Sire, je pense que cette affaire remonte plus haut.

— Comment, plus haut? Qu'entends-tu par là?

— Je ne sais pas encore avec certitude, mais je crains que les plus hauts dignitaires, peut-être même les membres du Conseil d'Etat, ne soient mêlés à cette affaire.

— Qui précisément?

— Je ne voudrais pas prononcer de noms...

— Les noms, les noms ! Je l'exige.

— Mordvinov, Speransky...

— Ce n'est pas possible, — murmura l'Empereur, et il sentit le cœur lui manquer de nouveau non plus au souvenir des angoisses passées mais en prévision des angoisses futures. Il venait de franchir un abîme et voici qu'un autre s'ouvrait à ses pieds. Il pensait que tout était déjà fini et voilà que tout ne faisait que commencer.

— Oui, Sire, tout peut recommencer. — Benkendorf avait deviné comme s'il avait entendu.

— Speransky, Mordvinov ! Ce n'est pas possible, — répéta l'Empereur ; il essayait encore de se délivrer de ce réseau gluant comme une mouche de la toile de l'araignée. — Non, Benkendorf, tu te trompes.

— Dieu veuille que je me trompe, Votre Majesté !

Le grand policier regardait silencieusement Nicolas de ce même regard qui voyait à six pieds sous terre, comme à la veille du 14 décembre, et sur ses lèvres minces glissait un sourire à peine perceptible. Tout à coup il s'égaya. Il comprit que l'affaire était faite : la mouche ne s'échapperait plus de la toile. Il y avait eu Arakchéief, il y aurait Benkendorf.

Il tira de sa poche et posa sur la table un quart de feuille de papier couvert d'une fine écriture.

— Daignez lire. C'est très curieux.

— Qu'est-ce?

— Le projet de Constitution de Troubetzkoï, leur dictateur.

— Est-il arrêté?

— Pas encore. Il se cache chez son beau-frère, l'ambassadeur d'Autriche, Lebseltern. On va probablement l'amener à l'instant. Ah ! oui, à propos de Constitution, — Benkendorf sourit comme s'il se rappelait quelque chose d'amusant

à moins que, pris de pitié, il ne voulût divertir l'Empereur. — Lorsque sur la place cette racaille ivre criait : « Hourrah, la Constitution ! », quelqu'un demanda : — Mais, imbéciles, savez-vous au moins ce que c'est que la Constitution? — Bien sûr qu'on le sait, dirent-ils, le mari c'est Constantin et sa femme Constitution.

— Ce n'est pas mal, — fit Nicolas, avec son habituel sourire d'homme qui a mal aux dents, mais il continua à faire la moue comme un petit garçon que l'on a mis en pénitence.

Benkendorf savait de quoi l'Empereur avait besoin, ce qui lui faisait peur, ce qu'il haïssait mais aurait voulu mépriser. Il avait une intarissable soif de mépris. « Envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme. » Cette anecdote sur la Constitution, c'était bien ce bout de doigt trempé dans l'eau qui rafraîchit mais ne désaltère pas.

On entendit du bruit derrière la porte. C'était les prisonniers que l'on menait sous escorte de la salle de garde des Cosaques à la chambre des aides de camp où les généraux Levachev et Toll les interrogeaient.

Benkendorf s'approcha de la porte et l'entr'ouvrit un peu.

— Tiens, combien il y en a là, des Pougatchef ! — dit-il avec une grimace de mépris.

Le Commandant du Palais Bachoutzky lui chuchota quelque chose à l'oreille.

— Qui est-ce? — demanda l'Empereur.

— Encore une de ces canailles civiles, l'écrivain Ryliev. Votre Majesté désire-t-elle l'interroger?

— Non, après. Toi d'abord. Va. Avertis-moi à l'arrivée de Troubetzkoï.

Lorsque Benkendorf fut sorti, Nicolas rejeta la tête contre le dos du canapé, ferma les yeux

et s'assoupit. Mais ce n'était pas commode; sa tête glissait sur le dossier poli, mais il n'osait pas se coucher, de crainte de s'endormir. Il ramassa ses jambes, s'assit dans un coin en se recroquevillant, voulut défaire à sa taille étroitement serrée les deux derniers boutons, mais il pensa que ce ne serait pas convenable. Il avait horreur des boutons déboutonnés. Il pencha la tête, s'appuyant la joue contre le bras dur du canapé et, bien que ce ne fût pas agréable non plus, car la moulure le coupait, il s'assoupit de nouveau.

L'aide de camp Adlerberg entra, portant sur trois doigts, avec la dextérité d'un valet, un plateau avec une cafetière. L'Empereur avait toute la nuit bu du café noir pour chasser le sommeil.

Il tressaillit et revint à lui.

— Vous auriez dû vous coucher, Sire.

— Non, Fédoritch, j'ai autre chose à faire.

— Voilà la seconde nuit que vous ne dormez pas. Il y a de quoi tomber malade.

— Eh bien, si je tombe malade, je me coucherai. Mais, tant que mes jambes peuvent me porter, il faut tenir.

Il se versa du café, en but un peu et, pour se mieux réveiller, se mit à écrire une lettre à son frère Constantin. Il ne pouvait se souvenir de lui sans grincement de dents, mais il lui écrivit avec sa coutumière et fraternelle tendresse.

« Cher, cher Constantin, croyez que j'aurai toujours à cœur d'obéir à votre volonté et de suivre l'exemple de notre ange gardien, le défunt Empereur. Les arrestations vont très bien et j'espère pouvoir vous communiquer bientôt tous les détails de cette terrible et infâme histoire. Vous saurez alors quelle tâche difficile vous avez imposée à votre malheureux frère et quelle pitié mérite votre pauvre garçon, votre pauvre diable, votre forçat du Palais d'Hiver. »

Le général Toll entra avec des papiers.

— Assieds-toi, Karl Fedorovitch, et lis.

Toll lut la déposition d'Obolensky arrêté en même temps que Ryliev.

— Qu'en penses-tu, peut-on pardonner aux soldats et à ces malheureux jeunes gens? — demanda l'Empereur.

Ce n'était pas la première fois qu'il demandait cela. Toll ne répondit rien.

— Oh ! les pauvres, — les malheureux ! — dit Nicolas avec un profond soupir — Ce sont peut-être d'excellentes gens. Pourquoi les frapper? Nous répondrons tous devant Dieu pour eux. Leurs erreurs, ce sont les erreurs de notre siècle. Il ne faut pas les perdre, il faut les sauver. Suis-je un bourreau, un assassin? Non, je ne peux pas, je ne peux pas, Toll. Ne vois-tu pas que mon cœur se déchire...

« Il va bientôt pleurer », — pensa Toll avec dégoût, ne sachant où poser ses regards. Il écoutait et un ennui patient se peignait sur son visage rude, dur et plat mais en même temps honnête et ouvert de vieux caporal prussien. L'Empereur parla longtemps encore, avec cette sensibilité prolixe qu'il avait héritée de sa mère. Il essayait un masque devant Toll comme devant un miroir.

— Eh bien, mon ami, qu'en penses-tu? Peut-on leur pardonner?

— Votre Majesté, — dit Toll, perdant enfin patience et se tournant si brusquement que la chaise craqua sous lui, — vous aurez toujours le temps de leur pardonner, mais, avant que les principaux chefs et instigateurs de ce crime ne soient découverts, il faut sans perdre un instant livrer à la rigueur des lois non seulement les officiers mais aussi tous les soldats... Quel numéro voulez-vous donner à Obolensky?

L'Empereur se tut, fit la moue et fronça les sourcils ; il comprit que son interlocuteur ne tenait pas à lui servir de miroir. Il soupira encore

plus profondément, plus tristement, et, ayant pris un crayon et le plan de la forteresse Pierre et Paul où était indiquée une série de cachots et de cellules, — chaque cachot ayant un numéro, — il marqua l'un d'eux au crayon rouge et, ayant inscrit ce même numéro sur un billet adressé au commandant de la forteresse, le général Soukine, il remit silencieusement le billet à Toll. Ce dernier le prit aussi silencieusement, salua et sortit.

L'Empereur rejeta de nouveau la tête contre le dossier du canapé et, fermant les yeux, s'assoupit ; de nouveau sa tête glissa du dossier poli sur le bras dur du canapé.

Le commandant du Palais, le général Batchousky, entra. D'une main il tenait une épée et de l'autre un petit plateau d'argent où il y avait quelque chose de petit et de rond.

Nicolas tressaillit, se réveilla et le regarda avec étonnement.

— Que veux-tu?

— Le comte Miloradovitch, Votre Majesté... — commença-t-il, mais il ne put achever et sanglota.

— Est-il mort?

— Oui, il est mort.

— Dieu ait son âme ! — prononça l'Empereur en se signant et en pensant qu'au fond il aurait dû, lui aussi, ressentir quelque chose.

— Ses dernières paroles furent : « Je meurs comme j'ai vécu avec la conscience pure. Je suis heureux de sacrifier ma vie à l'Empereur. » Il a ordonné d'affranchir ses paysans. Et à Votre Majesté il envoie ceci : son épée et la balle qui l'a transpercé.

Bachoutsky posa sur la table l'épée et le plateau avec la balle.

— Je ne peux pas... Excusez-moi, Votre Majesté, — il sanglota de nouveau et, après avoir embrassé l'épaule de l'Empereur, il se détourna, cacha son visage dans son mouchoir et sortit en courant.

Nicolas prit la balle entre deux doigts avec précaution et la considéra longuement et curieusement. Elle était petite, neuve : c'était une balle de pistolet et non du modèle militaire ; probablement le coup avait été tiré par une de ces canailles de civils. Il se rappela les paroles de Benkendorf : « Elle était destinée à Votre Majesté. »

Ayant mis la balle de côté, il prit la petite feuille de papier de Troubetzkoï que Benkendorf lui avait remise tout à l'heure. Il lut :

« L'expérience de tous les peuples et de tous les temps a montré que le pouvoir absolu est aussi funeste aux gouvernants qu'aux sociétés et ne s'accorde ni avec les préceptes de notre sainte religion, ni avec les principes de la saine raison. On ne peut admettre comme base de gouvernement le bon plaisir d'un seul ni que tous les droits se trouvent d'un côté et tous les devoirs de l'autre. L'obéissance aveugle ne peut être basée que sur la peur et elle est indigne d'un souverain raisonnable autant que de sujets raisonnables. En se plaçant au-dessus des lois, les souverains ont oublié qu'ils se plaçaient alors hors les lois, hors l'humanité, qu'on ne saurait s'appuyer sur les lois lorsqu'il s'agit d'autrui et ne pas les reconnaître lorsqu'il s'agit de soi. De deux choses l'une : ou les lois sont justes et alors pourquoi ne veulent-ils pas s'y soumettre, ou elles ne sont pas justes et alors pourquoi veulent-ils y soumettre les autres? Tous les peuples d'Europe recherchent le Droit et la Liberté. Plus qu'eux tous le peuple russe mérite l'un et l'autre. Le peuple russe, libre et indépendant, n'est pas et ne peut être la propriété d'aucun individu ni d'aucune famille. La source du pouvoir suprême est le peuple... »

« Quelle infamie ! » pensa l'Empereur. — « Oui, c'est infâme, mais ce n'est pas si bête. »

De nouveau il essaya de mépriser, mais n'y

réussit point ; il sentait que ce n'était plus « la Constitution, femme de Constantin ». On peut fusiller les rebelles sur la place publique, mais comment fusiller *ceci*? Cette petite feuille de papier est effrayante, plus terrible que la balle, plus inéluctable.

— Troubetzkoï, Votre Majesté, — annonça Benkendorf.

L'Empereur réfléchit et dit :

— Qu'il entre !

CHAPITRE II

À la bataille de Kulm, deux compagnies du régiment de Semeon, n'ayant plus une seule cartouche dans leurs gibernes, furent chargées de débusquer à l'arme blanche les Français qui tiraient de la lisière d'un bois. Le commandant de compagnie, le prince Serge Petrovitch Troubetzkoï, s'avança devant ses soldats, brandissant son sabre au-dessus de sa tête avec tant de calme et de gaieté que tous les soldats s'élancèrent à sa suite, chargèrent à la baïonnette et chassèrent du bois les Français.

Et à Lutzen, lorsque les quarante canons du prince Eugène foudroyaient les régiments de la garde, Troubetzkoï plaisanta le lieutenant von Bock, connu dans le régiment pour sa poltronnerie. S'approchant de lui par derrière, il lui lança une motte de terre. Von Bock tomba comme un épi fauché.

C'est ainsi que Troubetzkoï lui-même tomba le quatorze décembre.

Le matin, en se réveillant, il se souvint des paroles de Pouchtchine : « Vous viendrez tout de même sur la place? » et, comme la veille, il se sentit faible, las, amolli, déliquescent.

Il craignait qu'on ne vînt le chercher. Il quitta sa maison, prit un fiacre et se rendit à la chancellerie de l'État-Major pour demander où et quand aurait lieu la prestation de serment. Il voulait sans tarder prêter serment au nouvel Empereur, espérant que s'il arrivait quelque chose on lui tiendrait compte de son empressement. Il apprit là que la prestation de serment aurait lieu le lendemain à onze

heures. De l'État-Major il alla à pied chez sa sœur dans la rue Grand Millionnaïa, puis de là chez un de ses camarades, le colonel aide de camp Bibikov, qui demeurait au coin de la Fontarka et de Newsky. Il ne le trouva point et resta à déjeuner avec sa femme et son frère. Lorsqu'il fut midi passé, il reprit un peu courage : il pensa que les troupes avaient prêté serment et que tout s'était tranquillement passé. Il prit le chemin de sa demeure dans l'intention de changer de vêtements et de se rendre au Palais pour assister au service divin.

En débouchant de Newsky sur la place de l'Amirauté, il aperçut la foule et entendit crier : « Hourrah, Constantin ! » Il s'arrêta pour demander ce que c'était et, en apprenant que c'était l'insurrection, il s'évanouit presque, sur place, dans la rue.

Il se rappelait à peine ce qui s'était passé ensuite. Sans savoir pourquoi il était rentré de nouveau dans la cour de l'État-Major. Là il resta pensif, ne sachant où aller. Enfin, il monta l'escalier qui conduisait à la chancellerie. Des gens inconnus couraient partout avec des visages effrayés.

Quelqu'un dit :

— Messieurs, vous êtes en uniforme. Allez à la place du Sénat. L'Empereur est là-bas.

Tout le monde sortit et Troubetzkoï aussi. Mais peu à peu il se détacha du groupe et rejoignit, par la cour de l'État-Major, la Millionnaïa. Tout angoissé, ne sachant où se réfugier, il allait de part et d'autre comme un lièvre pourchassé.

Près de la porte de l'État-Major il rencontra un fonctionnaire de sa connaissance qui l'emmena de nouveau à la chancellerie.

— Quel malheur ! quel malheur ! — répétait continuellement le fonctionnaire.

— On a tué Miloradovitch ! — cria quelqu'un

tout près de l'oreille de Troubetzkoï. Les jambes lui manquèrent.

— Vous trouvez-vous mal, prince?

Quelqu'un lui fit respirer des sels. Et tout à coup il se retrouva dans la rue avec des gens inconnus. Il comprit qu'on le menait à la place du Sénat.

— Je ne vais pas bien, je ne vais pas bien, — répétait-il presque en pleurant.

Et de nouveau ce fut la chancellerie. « Oh! mon Dieu, combien de fois déjà ! » pensa-t-il avec désespoir. Il se rendit à la salle la plus éloignée, celle des courriers. Il n'y avait personne, tout le monde s'était dispersé. Il resta longtemps tout seul, heureux qu'on le laissât en paix.

Lorsque le jour baissa, les coups de canon se firent entendre avec tant de violence que les vitres des fenêtres tremblèrent. Il se leva brusquement et voulut courir, mais il retomba sur sa chaise et, saisi de stupeur, écouta se succéder les coups.

A côté de la chambre des courriers il y avait un cabinet de débarras où l'on cousait et scellait les plis de la couronne. On y sentait l'odeur de la cire, de la toile et des nattes de paille ; une petite lampe à huile accrochée au mur répandait une faible lumière ; des pelotons de fil étaient jetés sur la table et du plafond sortait un grand crochet destiné à une lampe. Troubetzkoï, de temps à autre, jetait un coup d'œil sur ce crochet comme s'il ne pensait à rien. Par la suite seulement il se rappela avoir pensé : « Ce ne serait pas mal de se pendre. »

Les détonations cessèrent. Les courriers et les gardiens commencèrent à passer par la chambre. En saluant très bas Troubetzkoï, ils le considéraient avec étonnement. Il se leva et quitta la salle.

Il ne savait toujours où se réfugier. Il se

décida enfin à passer la nuit chez son beau-frère, l'ambassadeur d'Autriche, Lebseltern. Il savait que là aussi il serait arrêté, mais il fit comme un gamin peureux qui se cache sous la table, tout en sachant qu'il n'échappera point au fouet.

Katacha était chez les Lebseltern. Troubetzkoï comprit en l'apercevant combien, sans s'en rendre compte, il avait tout ce temps souffert de son absence. Il se tourmentait surtout parce qu'elle ne savait encore rien. Il voulut tout lui dire aussitôt, mais il remit à plus tard et par la suite retarda encore. Et il ne dit jamais rien, bien qu'il sût que c'était une de ses plus grandes lâchetés.

Se sentant fatigué, il se coucha de bonne heure et dormit profondément. Il eut un songe agréable et singulier, — rêvant à des montagnes qui n'étaient point des montagnes, à des vagues qui n'étaient pas des vagues, à quelque chose de lilas foncé, transparent comme l'améthyste ; il volait au-dessus de tout cela, de-ci, de-là, comme balancé dans une escarpolette. Il se sentit tout à coup une si grande joie qu'il s'éveilla.

Il resta longtemps couché dans l'obscurité, les yeux ouverts, en souriant et il sentait toujours son cœur battre de joie. Il voulut se rappeler son rêve, mais n'y réussit point : il était si peu vraisemblable ! Mais il savait que c'était certainement plus qu'un songe. Il se souvint tout à coup de sa peur de la veille et sentit aussitôt qu'il n'avait plus de crainte et n'en aurait jamais plus. Il n'avait même pas de honte, mais seulement de l'étonnement : il lui semblait que la veille il n'était pas lui-même, mais un autre homme. Il se remémora son psaume favori : il le lisait toujours en latin comme il l'avait appris dans son enfance, dans un pensionnat de Jésuites, du vieux curé polonais Aloïs.

« Quand j'ai peur je me tourne vers Toi. Dans le Seigneur je glorifierai ta parole, je me tourne vers le Seigneur et je ne crains rien. Que me fera la chair ? Mes ennemis reculent lorsque je T'appelle et je reconnais par cela que le Seigneur est pour moi. Je me tourne vers le Seigneur et ne crains rien. Que me fera l'homme? »

Il ferma de nouveau les yeux. Il eut à peine le temps de penser : « Ainsi dorment les condamnés. Eh bien, soit ! » et il s'endormit plus profondément encore, plus doucement, mais, cette fois, sans rêver.

Il se réveilla subitement, comme il arrive souvent, lorsqu'on dort, non point parce qu'on avait frappé, mais parce qu'il savait qu'on allait frapper. Et, en effet, un instant après, on frappa à la porte.

— Votre Excellence ! votre Excellence ! — dit la voix effrayée du valet de chambre.

— Qu'y a-t-il?

— On est venu vous chercher du Palais.

Troubetzkoï comprit qu'on venait l'arrêter.

Quatre soldats, le sabre nu, firent entrer le prisonnier dans la salle de réception de l'Empereur. Les aides de camp généraux Levachev, Toll, Benkendorf, le commandant du Palais Bachoutsky, le grand-maître de la police Choulguine le suivirent.

Nicolas se leva et s'approchant de Troubetzkoï l'examina longuement, en silence : un peu roux, un peu grêlé, de petits favoris dépeignés aux poils rares, des oreilles écartées, un grand nez crochu, des lèvres épaisses, deux petits plis maladifs au coin de la bouche.

« Voilà donc leur dictateur! Il tremble de peur comme un youpin », pensa l'Empereur, insatiable de mépris.

Se rapprochant encore, il dressa vers le front de Troubetzkoï l'index de sa main droite :

— Que se passait-il donc dans cette tête quand, avec votre nom et votre naissance, vous vous êtes mêlé d'une pareille affaire? Colonel de la garde, prince Troubetzkoï, comment n'avez-vous pas honte de vous mêler à cette canaille ?

En ce moment il se prenait pour l'Apollon du Belvédère tuant Python. Mais un masque tomba qu'un autre remplaça, — le masque sévère fit place au même masque sentimental qu'il avait la veille essayé devant Toll.

— Quelle femme charmante ! Avez-vous des enfants?

— Non, Sire.

— Vous êtes heureux de ne pas avoir d'enfants. Votre sort sera terrible, terrible.

En dépit de son irritation manifeste, il restait calme. Tout était arrêté à l'avance.

— Pourquoi tremblez-vous?

— J'ai froid, Votre Majesté. Je suis venu en tunique.

— Pourquoi en tunique?

— On m'a volé ma pelisse.

— Qui?

— Je ne sais pas. Probablement dans le désarroi lorsqu'on est venu m'arrêter. Il y avait beaucoup de monde, — répondit Troubetzkoï en souriant. Il leva les yeux : il n'y avait aucune crainte dans ces yeux gris, simples, tristes et bons. Il restait debout, maladroit, voûté, les bras rejetés en arrière.

— Veuillez vous tenir correctement. Les bras allongés...

— Sire...

— Lorsque votre Souverain vous adresse la parole en russe, vous ne devez pas vous permettre de lui répondre dans une autre langue.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté, j'ai les mains liées...

— Déliez-lui les mains.

Choulguine s'approcha de Troubetzkoï et se mit en devoir de détacher ses liens. L'Empereur se détourna et vit un papier entre les mains de Toll.

— Lis, — dit-il.

Toll lut une déposition d'un des inculpés — sans indiquer son nom — exposant que les événements du quatorze décembre étaient l'œuvre de la Société Secrète qui, outre les membres de Pétersbourg, possédait d'importantes ramifications dans le 4e corps. Le prince Troubetzkoï, officier de service de ce corps, pouvait fournir des renseignements complets.

Troubetzkoï écoutait avec satisfaction : il comprit que ce témoignage les engageait sur une fausse piste afin de cacher la Société du Sud.

— C'est de Pouchtchine? — demanda Nicolas.

— Oui, c'est de Pouchtchine, Votre Majesté, — répondit Toll.

Troubetzkoï remarqua qu'ils échangeaient entre eux des regards.

— Qu'en dites-vous? — demanda l'Empereur en se tournant de nouveau vers lui.

— Pouchtchine se trompe, Votre Majesté, — répondit Troubetzkoï, rassemblant toutes les forces de son esprit pour comprendre ce que signifiait cet échange de regards.

— Ah! vous pensez que c'est de Pouchtchine? — dit Toll précipitamment.

Mais Troubetzkoï ne se déconcerta point, — il comprenait de quoi il s'agissait : on essayait grâce à lui de confondre Pouchtchine.

— Votre Excellence a dit elle-même que c'était de Pouchtchine.

— Où habite Pouchtchine?

— Je ne sais pas.

— N'habite-t-il pas chez son père?

— Je ne sais pas.

— J'ai toujours dit que le 4e corps était le nid des conspirateurs, — remarqua Toll.

— Votre Excellence possède des renseignements très inexacts. Il n'y a pas de Société Secrète dans le 4e corps ; j'en réponds, — dit Troubetzkoï en le regardant d'un air de triomphe à peine dissimulé.

Toll se tut avec le sentiment du chasseur qui a laissé partir le gibier sous son nez. L'Empereur à son tour fronça les sourcils, comprenant que l'affaire était compromise.

— Et vous-même qu'est-ce que vous êtes? Parlez-nous de vous. Appartenez-vous à la Société Secrète?

— Oui, Votre Majesté, — répondit Troubetzkoï tranquillement : il savait très bien qu'il ne se couperait plus.

— Vous étiez leur dictateur?

— Oui, Sire.

— Il est beau ! Il ne sait probablement même pas commander un peloton et il a voulu diriger les destinées des peuples. Pourquoi n'étiez-vous pas sur la place?

— Voyant qu'ils n'avaient besoin que de mon nom, je me suis éloigné d'eux. J'espérais malgré tout qu'en restant en relation avec eux, en quelque sorte comme leur chef, je saurais les détourner de leur projet insensé.

— Quel projet? Le régicide? — s'écria de nouveau Toll, tout joyeux.

« Personne n'a songé au régicide », — voulut répondre Troubetzkoï, mais il pensa que ce n'était pas vrai et dit :

— Le régicide n'entrait pas dans les vues politiques de la Société. J'ai voulu les détourner d'exciter les troupes à la rébellion, de répandre inutilement le sang.

— Étiez-vous au courant de l'insurrection?

— Oui, j'étais au courant.

— Et vous ne l'avez pas dénoncée?

— La seule pensée de donner à quelqu'un le

droit de me traiter de scélérat n'était pas admissible pour moi, Votre Majesté.

— Et maintenant, comment vous appellera-t-on?

Troubetzkoï ne répondit rien, mais regarda l'Empereur d'une telle manière que celui-ci se sentit mal à l'aise.

— Voyons, monsieur, pourquoi finassez-vous? Dites tout ce que vous savez, — cria sévèrement Nicolas, commençant à se fâcher.

— Je ne sais plus rien.

— Vous ne savez rien? Et ceci, qu'est-ce?

Il s'approcha vivement de la table et prit le feuillet, le projet de Constitution : sur le papier une balle était posée ; il l'avait tout à l'heure mise là exprès pour pouvoir trouver immédiatement ce feuillet.

— Ceci, vous ne connaissez pas non plus? Qui l'a écrit? De qui est-ce l'écriture?

— De moi.

— Et savez-vous que pour ceci je puis vous fusiller tout de suite, ici, sur place?

— Fusillez-moi, Votre Majesté, vous en avez le droit, — répondit Troubetzkoï en levant les yeux sur l'Empereur.

« Il ne faut pas se fâcher ! Il ne faut pas se fâcher ! » — pensa l'Empereur, mais déjà il était trop tard : la volupté de la fureur se répandit dans ses veines comme du feu.

— Ah! vous pensez qu'on va vous fusiller et que vous en deviendrez plus intéressant? — murmura-t-il tout suffoqué et s'avança sur Troubetzkoï qui recula. — Eh bien, non, je ne vous fusillerai pas : je vous ferai pourrir dans un cachot ! Les fers aux pieds ! A six pieds sous terre! Votre sort sera terrible, terrible !

Plus il répétait ce mot, plus il sentait son impuissance. Cet homme était là, devant lui, et n'avait peur de rien. Il pouvait l'emprisonner,

le mettre aux fers, le supplicier, le tuer et cependant il ne lui ferait rien.

— Canaille ! — cria Nicolas, et se jetant sur Troubetzkoï, il le prit au collet. — Tu as sali ton uniforme. Les épaulettes bas ! Les épaulettes bas, comme ça ! comme ça ! comme ça !

Il le déchirait, il le bousculait, l'écrasait, le secouait et, enfin, le jeta à terre.

— Votre Majesté, — dit doucement Troubetzkoï restant à genoux et regardant, droit dans les yeux, l'Empereur qui comprit, n'avez-vous pas honte ? Nicolas revint à lui, s'éloigna et se laissa tomber dans un fauteuil, le visage dans ses mains.

Tous attendaient, silencieux, se demandant comment cela allait finir. Troubetzkoï se releva, regarda l'Empereur avec le même sourire paisible. Si l'Empereur l'avait pu voir, il aurait compris que dans ce sourire il y avait de la pitié.

La porte de la chambre à coucher s'entr'ouvrit. Le grand-duc Michel Pavlovitch passa prudemment la tête et, l'ayant retirée avec une égale prudence, referma la porte.

Le silence fut long. Enfin l'Empereur enleva ses mains de sa figure. — Elle était immobile et impénétrable.

Il se leva et désignant à Troubetzkoï le fauteuil, près de la table :

— Prenez place. Écrivez à votre femme, — dit-il sans le regarder.

Troubetzkoï s'assit, prit la plume, regarda l'Empereur.

— Que m'ordonnez-vous d'écrire, Votre Majesté?

— Ce que vous voulez.

Nicolas regarda par-dessus l'épaule de Troubetzkoï ce qu'écrivait ce dernier.

« Mon amie, sois calme et prie Dieu... »

— Inutile d'en mettre long. Écrivez simplement : « je serai sain et sauf », — dit l'Empereur.

Troubetzkoï écrivit :

« L'Empereur est à côté de moi et m'ordonne d'écrire que je suis sain et sauf. »

— Je *serai* sain et sauf. Écrivez en haut : je *serai*.

Troubelzkoï ajouta le mot. L'Empereur prit la lettre et la remit à Choulguine.

— Veuillez remettre ceci à la princesse Troubetzkoï.

Choulguine sortit. Troubetzkoï se leva. Un silence s'établit de nouveau. L'Empereur se tenait debout devant lui, les yeux baissés, comme s'il n'osait les relever.

Il se mit à la table et écrivit au commandant de la forteresse, Soukine :

« Mettre Troubetzkoï au ravelin Alexis, au nº 7. »

Il remit le billet à Toll.

— Eh bien, allez ! — dit-il en levant les yeux sur Troubetzkoï. — Ne m'en veuillez pas, prince. Ma situation n'est pas non plus très enviable, comme vous le voyez vous-même, — il eut un sourire de travers et rougit encore, il sentit que ce n'était pas ça, fit la moue et fronça les sourcils. — Partez, partez tous ! — dit-il en faisant un geste de la main.

Lorsque tous furent sortis, il s'assit sur le canapé à sa première place. Immobile, ne bougeant pas mais ne sommeillant plus, les yeux grands ouverts, il regardait le miroir en face de lui. Un grand portrait en pied de l'Empereur Paul Pavlovitch était accroché au mur, au-dessus du canapé. Sur une petite table de jaspe, dans un coin de la chambre, la flamme des bougies mourantes vibrait, clignotait et, dans cette lumière mouvante, le portrait, réfléchi dans la glace, s'anima, comme s'il se mettait à bouger ; — pour un peu, il allait sortir du cadre, en habits de grand maître de l'ordre de Malte, en manteau de pourpre pareil à la cape des évêques.

C'était un petit homme au nez camus, aux yeux de fou, avec un sourire de tête de mort.

Le fils contemplait son père et le père contemplait son fils, comme s'ils voulaient se dire quelque chose.

Onze mars — quatorze décembre. Alors ç'avait été le commencement, aujourd'hui, c'était la suite. « On m'étranglera comme mon père. » Nicolas se rappela ces paroles de son frère. Il aurait pu se dire à lui-même, comme il l'avait dit à Troubetzkoï : « Ton sort sera terrible, terrible. »

Il se leva, s'approcha du miroir. En bas, aux pieds du père, la figure du fils se refléta. Pâle, les paupières rouges, enflammées, les lèvres boudeuses comme celles d'un petit garçon réprimandé, les cheveux ébouriffés, hérissés, il semblait que ce n'était pas lui mais son double : l'« imposteur », l'« Empereur parvenu ».

Il approcha son visage du miroir. Ses lèvres se plissèrent en un rictus, se mirent à chuchoter imperceptiblement :

— Capitaine en second Romanof, tu n'es qu'un...

Effrayé, il se rejeta en arrière. Il lui sembla que là dans le miroir, ce n'était plus lui, mais l'autre qui riait et chuchotait :

— Capitaine en second Romanof, tu n'es qu'un...

CHAPITRE III

Marinka, — dit Galitzine en ouvrant les yeux.

Pour la première fois depuis qu'il avait perdu connaissance il revenait à lui. Auparavant déjà, dans son délire, sans la voir, il sentait qu'elle était là, à ses côtés, et souffrait de ne pouvoir l'appeler.

— Qu'y a-t-il, cher Valerian Mikhaïlovitch? — dit-elle en se penchant vers lui et en le regardant dans les yeux avec une joie apeurée. — Eh bien, qu'y a-t-il? Quoi donc? — répétait-elle, s'efforçant de comprendre ce qu'il voulait.

Il voulait demander ce qui lui était arrivé et où il se trouvait, mais il était si faible qu'il ne pouvait parler. Il redoutait de s'enfoncer à nouveau dans ce trou noir d'oubli d'où il venait à l'instant de sortir. Il essayait de se souvenir de lui-même, se souvenait une seconde, mais oubliait immédiatement. Ses pensées s'effilochaient comme une étoffe usée. De menues choses le distrayaient : les flacons multiples posés avec des ordonnances sur la table de nuit, la flamme de la bougie de cire sous l'abat-jour de soie verte, le tic-tac doux et monotone d'une petite montre — la sienne probablement — posée sur la table.

— Quelle heure est-il? — demanda-t-il enfin avec effort.

— Six heures et demie, — répondit Marinka.

« Du matin ou du soir? » voulait-il demander, mais il l'oublia et pensa à autre chose : depuis combien de temps était-il malade? Il se tut, se reposa un peu et demanda :

— Quel jour sommes-nous?

— Jeudi.

« Et quelle date? » — oublia-t-il encore de demander.

Tout à coup on entendit dans le silence un bruit sourd pareil à un coup de feu lointain.

« Est-ce possible qu'on tire encore? » — pensa-t-il étonné et il se souvint que dans son délire il avait entendu de semblables bruits : chaque fois il avait voulu courir là où on avait tiré, il agitait les pieds, courait mais restait sur place. « Im-mo-bi-le », disait doucement le tic-tac monotone de la petite montre. Et il comprenait qu'elle voulait dire : « Révolution im-mo-bi-le. »

— Il transpire, — dit Marinka en lui posant la main sur la tête.

— Dieu soit loué ! — répondit Thomas Thomitch tout joyeux. Galitzine le reconnut à sa voix. Le médecin avait dit la veille : S'il transpire, tout ira bien.

Marinka essuyait avec un mouchoir la figure de Galitzine. Il la regardait comme s'il se souvenait d'un songe prophétique, vu plusieurs fois déjà mais infiniment lointain : une chère jeune fille, adorable, tout entourée du parfum de l'amour comme un lilas en fleur de la fraîcheur de la rosée. Elle était habillée d'une vieille robe de chambre en gros-de-Naples gris, en bonnet de blonde d'où s'échappaient, se balançant le long de ses joues comme des grappes légères, de longues boucles noires. Sa figure avait un peu maigri, pâli et ses grands yeux sombres semblaient encore plus grands et plus sombres.

— Ma chère, ma douce ! — murmura-t-il en étendant le bras vers elle.

Leurs yeux se rencontrèrent : elle sourit, comprenant ce qu'il désirait. Elle posa sur ses lèvres la paume de sa main, tiède et fraîche comme un calice de fleur chauffée par le soleil.

— Il faudrait lui donner le médicament, — dit Thomas Thomitch.

Marinka remplit une cuiller de médicament et la tendit à Galitzine. C'était bon, sentant l'amande et l'anis.

— Encore, — demanda-t-il avec une gourmandise enfantine.

— Il n'en faut pas plus. Voulez-vous boire?

— Non, dormir.

— Attendez, votre tête est trop basse.

D'un bras elle entoura ses épaules et lui souleva la tête avec une force et une adresse inattendues et, de l'autre, se mit à arranger les oreillers. Pendant qu'elle le soulevait, il sentait contre sa joue, à travers sa robe, la ferme douceur d'un sein virginal.

— Est-ce bien, comme cela? — demanda-t-elle en reposant la tête de Galitzine.

— Oui, c'est bien, Marinka... ma mère...

Il ne savait lui-même s'il avait dit ce mot exprès ou par hasard. Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau, elle sourit et il répéta avec une tendre ferveur :

— Marinka... ma mère...

Il aurait voulu ajouter quelque chose, mais les douces ondes sombres l'envahirent ; il sentit seulement qu'elle avait baisé son front, tracé sur lui le signe de croix et murmuré :

— Dors, ami, dors en paix.

Il ferma les yeux en souriant; il lui semblait qu'elle le prenait dans ses bras et le berçait.

Il dormit jusqu'à onze heures du matin. Marquise, la chatte blanche aux yeux bleus, une vraie « marquise » de par sa gravité lente et précieuse, avait, toute la nuit, dormi, roulée en boule, sur le couvercle du clavecin. Se réveillant, au matin, elle se dressa sur ses quatre pattes, fit le gros dos et sauta, ronronnante, sur les touches du clavier qui résonnèrent et réveillèrent Galitzine.

— Va-t'en, vilaine ! Tu vois, tu l'as réveillé, — gronda Marinka en frappant du pied.

Potap Potapitch Potapof ! — entendit-on crier au loin le perroquet. Alors Galitzine comprit qu'il était dans la vieille maison de la grand'-mère. Mais ce n'était pas sa chambre : c'était une chambre jaune-thé à côté du salon bleu. On lui expliqua par la suite que de la petite chambre de l'entresol, étroite et où l'on manquait d'air, on l'avait transporté ici.

On sentait la fumée d'écorce de bouleau. Il y avait du feu dans le poêle dont la porte tremblait. Chantant et pétillant, le foyer éclairait une moitié de la pièce d'une agréable lumière rose doré cependant que l'autre moitié se noyait dans la lueur bleuâtre du matin hivernal. Les fenêtres donnaient sur un jardin dont les vieux tilleuls étaient couverts de givre. En haut des murs, tapissés d'une étoffe jaune citron passée, une frise blanche courait sous le plafond : une guirlande d'amours dansants. Leurs corps nus éclairés par la lumière du poêle rosirent, s'animèrent.

« Comme elle est gaie, cette chambre ! » pensa Galitzine et lui-même s'égaya.

La chatte n'avait guère peur de Marinka : se faufilant entre ses pieds, elle sauta sur le lit et avec un ronronnement sonore, se mit à se frotter le museau contre les pieds de Galitzine.

— Va-t'en, va-t'en, vilaine !

— Cela ne fait rien, Marinka, je ne dors plus.

— Bonjour, Excellence. Comment avez-vous dormi? — demanda Thomas Thomitch, en sortant de derrière le paravent. Sa perruque était de travers, sa petite natte poudrée en désordre, sa longue veste chiffonnée. Il ne s'était probablement pas couché de toute la nuit et s'était simplement assoupi sur quelque canapé ou quelque fauteuil, derrière le paravent.

— J'ai excellement dormi. Mais pourquoi tant d'inquiétude? Je vais beaucoup mieux, — dit Galitzine.

Marinka, après l'avoir bien regardé, fut surprise et joyeuse tant était grand le changement de sa mine et de sa voix.

— Dieu soit loué! Dieu soit loué! — fit Thomas Thomitch en se signant. Il y eut tant de bonté dans ses yeux et dans son sourire enfantin que Galitzine devint encore plus gai.

— Ne voudriez-vous pas manger? Un peu de café? un œuf, du bouillon?

— Je veux de tout, de tout, Thomas Thomitch, j'ai une faim atroce.

Tout à coup, il prêta l'oreille : un bruit sourd, pareil au son du canon, se fit entendre comme naguère pendant son délire. Mais maintenant il savait que ce n'était plus le délire.

— Qu'est-ce? Entendez-vous?

— Non, je n'entends rien, — répondit Thomas Thomitch ; il avait l'oreille dure.

— Mais voilà, encore! On tire, on tire! Est-il possible que vous n'entendiez pas? — s'écria Galitzine et ses yeux brillèrent d'espérance. Il se leva sur son lit, comme tout prêt à en sortir et à s'élancer.

— Valerian Mikhaïlovitch, mon cher. Restez tranquille, de grâce. Thomas Thomitch, courez vite savoir ce qu'il y a, — dit Marinka.

Le vieillard courut à la chambre voisine dont les fenêtres donnaient sur la cour. Là le bruit se faisait entendre si distinctement que lui-même l'entendit. Il approcha de la fenêtre une chaise, grimpa sur l'appui, ouvrit le vasistas et passa la tête. Aussitôt il comprit tout et rentra chez Galitzine.

— Aïe! aïe! En voilà un feu d'artillerie! — dit-il en secouant la tête et riant comme un enfant, — ne vous inquiétez pas, Excellence, ce tir n'est pas dangereux. Notre porte bâtarde est en chêne et se ferme à l'aide d'une poulie en fonte. La porte cochère voûtée résonne très fort. Le concierge Euphime porte du bois dans la

cuisine et chaque fois qu'il heurte la porte, elle résonne comme un coup de canon.

Après un instant de silence, prenant une petite prise dans sa tabatière, ornée du portrait de Paul Ier et de l'inscription : « il est le seul après Dieu et c'est par lui que j'existe », il ajouta avec un soupir philosophe :

— Oui, c'est ainsi, mon cher monsieur; cet exemple nous montre combien sont imparfaits et sujets à l'illusion les sens humains, ces portes extérieures de notre être mécanique. Si nous ne sommes point capables de distinguer le bruit d'une porte d'un coup de canon, quelle valeur peuvent avoir toutes nos hypothèses présomptueuses sur la nature des choses et les lois secrètes de l'existence ?

Soudain, remarquant que Marinka ne cessait de lui faire des signes, il s'arrêta et regarda Galitzine. Celui-ci pâlit, posa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

— Ah! mon Dieu! nous avons complètement oublié notre déjeuner, — dit pour se rattraper Thomas Thomitch; — un instant! je vais aller voir à la cuisine. Un peu de café, un œuf, du bouillon, peut-être même un peu de riz?

Marinka fit un geste de la main et le vieillard se précipita hors de la chambre.

Galitzine resta longtemps les yeux clos.

Marinka s'étant assise sur le bord de son lit lui caressait doucement la main.

— Quelle date sommes-nous aujourd'hui? — demanda-t-il enfin.

— Nous sommes le dix-huit.

— Cela fait trois jours. C'est mardi matin que je suis tombé malade?

— Oui, mardi. Le valet de chambre en vous apportant le thé vous a trouvé couché sur votre lit, tout habillé, avec la fièvre et sans connaissance.

— Ai-je eu le délire?

— Oui.

— De quoi ai-je parlé?

— Mais toujours des mêmes coups de canon. Et puis aussi d'une bête. Il fallait tuer une bête.

— Et vous rappelez-vous, Marinka, que je vous avais dit que nous nous reverrions? Eh bien, nous nous sommes revus...

Il la regarda longuement, fixement. Il voulait demander si elle savait ce qui s'était passé le quatorze, mais, sans savoir pourquoi, il ne le fit pas ; il eut peur.

— Je sais tout, — elle avait deviné la question. — Le maître d'hôtel de la grand'mère, Anani Vasilievitch, a été sur la place du Sénat. Le soir il est accouru chez nous et a tout raconté. Il vous a vu aussi...

Brusquement elle se tut, se pencha sur lui, le prit dans ses bras, et, sa joue contre la sienne, le visage enfoui dans l'oreiller, se mit à pleurer.

— Voyons, assez, assez, Marinka, ma chérie, ma petite fille. Vous voyez : je suis avec vous et jamais plus nous...

Il voulait dire : nous ne nous séparerons plus. Mais il sentit qu'il ne pourrait la tromper : elle savait déjà tout et non seulement le passé mais aussi l'avenir. C'était pour cela qu'elle le pleurait comme les vivants pleurent leurs morts, — elle lui disait un éternel adieu.

> Où est ton bien-aimé, ô fiancée?
> Où ta couronne nuptiale?
> Ta maison n'est qu'un cercueil
> Et ton fiancé un cadavre.

Il se rappela ces vers qu'il avait lus à Sophie Narischkina.

— Voici le déjeuner, — dit Thomas Thomitch en apparaissant, un plateau dans les mains.

Marinka se leva brusquement et s'enfuit. Le vieillard la suivit du regard, en secouant la tête, puis, avec un soupir, il jeta un regard sur Galitzine, mais ne dit rien. Il sentit probable-

ment, lui aussi, qu'on ne pouvait le tromper, ni le consoler.

Pendant le déjeuner, pour distraire le malade, il parla de mille choses à côté, — du rachat des « Merisiers », de l'habileté du docteur qui avait soigné Galitzine, de la maladie de la grand'-mère. A la nouvelle de l'insurrection, la vieille dame avait eu si peur qu'elle avait dû s'aliter et avait failli avoir une attaque d'apoplexie. Elle ne permettait plus aux domestiques de l'approcher : elle avait peur d'être égorgée. Elle se rappelait la révolte de Pougatchef. — Ce n'est pas une plaisanterie : à Pétersbourg seulement, il y a quarante mille serfs qui ne songent qu'à prendre le couteau. Et tout cela c'est la faute aux singes...

— Quels singes? — demanda Galitzine surpris.

— Ne vous rappelez-vous pas les vers de Derjavine.

Les singes volent dans l'air...

Eh bien, il s'agit des mêmes singes — expliqua Thomas Thomitch — les Martinistes, les Maçons et autres libres-penseurs athées. « Ces singes ont si bien sauté, disait la grand'mère, qu'ils ont fini par bondir en pleine Révolution. Il nous arrivera la même chose qu'à la France. »

Galitzine sourit. Le vieillard n'en demandait pas plus. Il tira de sa poche une feuille du journal, le Supplément à la *Gazette de Pétersbourg*, où se trouvait une communication officielle relative à l'insurrection du quatorze. Galitzine voulut la lire mais Thomas Thomitch ne le permit pas. Il fouilla encore dans sa poche et en sortit un étui de cuir contenant des lunettes à grands verres ronds. Il les essuya soigneusement avec son mouchoir, les posa sans hâte sur son nez, toussa légèrement et se mit à lire.

— « La journée d'hier fera sans doute époque dans l'histoire de la Russie, — lut-il de sa voix

douce, faible et comme lointaine. — Ce jour-là les habitants de la capitale apprirent avec un sentiment de joie et d'espoir que Sa Majesté l'Empereur Nicolas Pavlovitch acceptait la couronne de ses aïeux. Mais il plut à la Providence de marquer ce jour tant attendu d'un événement regrettable. »

Plus loin, on décrivait l'insurrection comme une légère confusion de troupes au cours de la parade.

— « Deux compagnies révoltées se formèrent en bataillon carré devant le Sénat, sous le commandement de sept ou huit officiers subalternes auxquels se joignirent quelques individus en frac, à l'allure sordide... »

— Ah ! tiens, cela c'est pour moi ! — pensa en souriant Galitzine ; et, par-dessus ses lunettes, Thomas Thomitch lui répondit par un sourire semblable.

— « De petits groupes de gens entouraient les insurgés et criaient : Hourrah ! Les troupes sollicitaient l'autorisation d'écraser d'un coup la révolte. Mais Sa Majesté l'Empereur épargnait ces insensés et c'est seulement à la tombée de la nuit qu'il se décida, contre le désir de son cœur, à avoir recours à la force. On amena des canons et quelques rares coups déblayèrent la place en quelques minutes. Tels furent les événements de la journée d'hier. Sans doute ils sont douloureux, mais tous ceux qui réfléchiront qu'après avoir passé quatre heures sur la place les insurgés n'ont trouvé d'autres acolytes que quelques soldats ivres et quelques hommes du peuple, ivres eux aussi, et que de tous les régiments de la garde deux compagnies seulement se sont laissé séduire par le pernicieux exemple de la sédition, reconnaîtront sans nul doute en remerciant la Providence que l'évènement ne manque pas d'être réconfortant et n'est pas autre chose qu'une passagère mise à l'épreuve

de la fidélité des troupes et de tous les Russes en général envers leur auguste et légitime monarque. Bientôt justice sera faite des criminels auteurs des troubles. Dieu aidant et grâce à la fermeté du gouvernement, on a mis complètement fin aux désordres : rien ne trouble plus maintenant la tranquillité de la capitale... »

— Est-il vrai, Thomas Thomitch, que tout est calme dans la ville? demanda Galitzine.

— Quant à être calme, c'est calme, mais on ne se sent pas à l'aise dans une pareille tranquillité, — le vieillard secoua la tête avec un air de doute. — Toute la ville est comme morte, on ne voit que des charrettes pleines de prisonniers qui passent au galop, escortées de gendarmes. On en traîne toujours de nouveaux et de nouveaux. et il semble qu'il n'y aura pas de fin. Une moitié du genre humain devra garder l'autre. Savez-vous, prince, que le songe a l'air de se réaliser? — chuchota-t-il en se penchant d'un air mystérieux vers l'oreille de Galitzine.

— Quel songe?

— Celui des nouveaux coups de canon. On dit que l'armée du Sud n'a pas prêté serment, qu'elle marche sur Moscou et Pétersbourg pour proclamer la Constitution et que le général Ermolof est avec elle. Ses forces sont très grandes, les troupes du Caucase lui sont dévouées jusqu'à la mort. Je connais Son Excellence Alexis Petrovitch : c'est un aigle ! c'est un des nôtres, un compagnon de Souvarov. Il ne faut jurer de rien : on dit qu'au lieu des Romanof nous aurons la dynastie des Ermolof. Vous voyez, prince, où nous en sommes. On peut s'attendre à ce que tout recommence...

Galitzine l'écoutait et l'espérance brilla de nouveau dans ses yeux, mais il l'éteignit.

— Même si cela recommence ce ne sera pas de sitôt, — dit-il doucement, comme se parlant à lui-même.

Mais Thomas Thomitch l'entendit :

— Pas de sitôt. Mais quand à peu près?

— Mais qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous êtes pour le tsar?

— Moi, j'aurai bientôt quatre-vingts ans, mon bon ami. Je vis à la vieille mode et pense d'après elle. Un vrai Russe n'attend tous les biens de la vie et toute la gloire de la patrie que de son souverain.

— Eh bien, vous voyez, vous êtes pour le tsar et moi pour la République. — Nous n'avons rien de commun.

— Assez, prince. Il n'y a pas au monde tant de gens de bien pour les dédaigner ainsi ! Que voulez-vous que je fasse de vous? Faut-il vous dénoncer à la police? Qu'il est désagréable ! Je le soigne, je le dorlote et il me rabroue, — le vieillard essayait de se fâcher mais il n'y parvenait pas : une douce bonté continuait à éclairer son sourire et ses yeux d'enfant.

— Thomas Thomitch, la grand'mère vous appelle, — dit Marinka en entrant dans la chambre.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

— Rien. Elle s'ennuie après vous, elle se fâche parce que vous la délaissez ; elle est jalouse du prince.

— Tout de suite, tout de suite ! — Thomas Thomitch, inquiet, se leva et se précipita hors de la chambre, trottinant rapidement sur ses vieux petits pieds.

— « Tiens, il continue à l'aimer comme il y a quarante ans », — pensa Galitzine.

A travers les vieux arbres couverts de givre le ciel hivernal verdissait, bleuissait comme une turquoise éteinte ou comme les petits yeux d'un vieillard amoureux ; le soleil d'hiver jeta un coup d'œil dans la chambre. Les fleurs transparentes des vitres gelées brillèrent comme des pierres précieuses et une lumière ambrée remplit

la pièce. Les taches de soleil jouaient sur l'étoffe jaune et passée des murs et sur la frise blanche les corps nus des amours prirent un ton doré.

« Qu'elle est gaie cette chambre ! — pensa de nouveau Galitzine. — C'est le soleil qui la rend ainsi... non, c'est elle », — décida-t-il en jetant un coup d'œil sur Marinka.

Elle avait changé de costume : elle n'avait plus la robe de chambre ni le bonnet de ce matin, mais sa petite robe ordinaire, simple, blanche avec des fleurettes roses. Elle avait fait sa toilette, arrangé sa natte en chignon, de longues boucles noires pendaient le long de ses joues, se balançant en grappes légères. Et, malgré une nuit sans sommeil, son visage était frais, — plus frais que la rose matinale, comme disait Thomas Thomitch. Elle était calme et gaie; les larmes de tout à l'heure étaient disparues sans laisser de traces.

Elle rangeait la chambre : après avoir essuyé la poussière avec un plumeau, elle mit en ordre les flacons et les médicaments ; la vaisselle fut emportée ; les tasses furent lavées. Elle remua le feu pour n'y pas laisser de tisons.

Galitzine la suivait silencieusement des yeux. Tous ses mouvements jeunes, forts, légers étaient harmonieux comme la musique et il lui semblait que tout ce qu'elle touchait, même les objets les plus vulgaires, prenait un air de fête, devenait aussi gai qu'elle-même.

Elle sentit probablement son regard, — car, se retournant et s'approchant de lui toute souriante, elle s'assit sur le bord de son lit et se pencha :

— Eh bien?

Un rayon de soleil les séparait comme une bande d'étoffe tendue et dans son brouillard bleuâtre comme une fumée des atomes de poussière tournoyants semblaient danser une ronde interminable. Lorsqu'elle se pencha sur lui, le

rayon tomba juste sur sa tête et Galitzine remarqua que les cheveux noirs de la boucle traversée par le soleil jetaient un reflet roux couleur de feu, presque rouge comme une topaze vue à travers un rubis.

— Mais oui, je suis rousse, — dit-elle en riant et regardant sa boucle, comme surprise elle-même.

Il se souleva, tendit les bras vers elle, le rayon qui tout à l'heure les séparait les unit. Elle se pencha davantage encore. Il saisit une de ses boucles et la porta à ses lèvres. L'odeur des cheveux, virginale, passionnée, enivrante comme un vin fort, lui monta à la tête.

— Il ne faut pas ! Qu'avez-vous? Peut-on embrasser les cheveux? — Toute gênée elle rougit et, baissant les yeux, reprit sa boucle et redressa la tête.

Galitzine, pâle, s'affaissa sur les oreillers et, à bout de force, ferma les yeux. La tête lui tournait et il lui semblait qu'il tournoyait lui-même, qu'il dansait une ronde interminable comme les atomes de poussière dans le rayon de soleil.

— Comme c'est bien, Marinka, mon soleil ! murmura-t-il en la regardant à travers le soleil avec un sourire extasié.

— Qu'est-ce qui est bien? — demanda-t-elle avec le même sourire.

— Tout est bien. Il est bien de vivre.

« Oui, vivre, vivre, pourvu que je puisse vivre ! » pensa-t-il avec un ardent désir de vie tel que jamais auparavant il n'en avait ressenti.

CHAPITRE IV

La Commission suprême chargée d'instruire l'affaire du quatorze décembre tint d'abord ses séances au Palais d'Hiver et ensuite à la forteresse Pierre et Paul. L'Empereur dirigeait lui-même l'instruction, travaillant sans relâche près de quinze heures par jour, à tel point que ses proches craignaient pour sa santé.

— Point de relâche ! Advienne que pourra, mais avec l'aide de Dieu je saurai le fonds et le tréfonds de cette affaire, — disait Nicolas à Benkendorf.

— Doucement, doucement, Votre Majesté ! On n'obtiendra rien par la violence, il faut user de flatterie et de ruse.

— Je n'ai pas besoin de leçons, je sais, — répondit l'Empereur, fronçant les sourcils et rougissant au souvenir de Troubetzkoï. Mais il se rassérénait, attribuant cet échec à la faiblesse physique, la fatigue et l'insomnie. Cela s'était produit, cela ne se reproduirait plus. Reposé, calme, il sentit de nouveau comme l'autre fois, sur la place, après la fusillade, que « les choses avaient été ce qu'elles devaient être ».

La Commission interrogea Ryliev le 21 décembre et le lendemain il fut conduit au Palais pour y subir l'interrogatoire de l'Empereur.

« Pourvu que cela finisse d'un seul coup ! » pensait Ryliev, mais il comprit bientôt que la fin ne viendrait point d'un coup, qu'on le torturerait doucement, lentement et qu'on lui ferait boire, goutte à goutte, le calice jusqu'à la lie.

Le lendemain de l'arrestation, l'Empereur fit demander à la femme de Ryliev si elle avait

besoin d'argent. Natalia Mikhaïlovna répondit qu'il lui était resté de son mari mille roubles. L'Empereur lui envoya un présent de deux mille roubles et le 22 décembre, jour de la fête de Nastenka, la fille de Ryliev, elle reçut encore mille roubles de la part de l'Impératrice Alexandra Fedorovna. Nicolas promit de pardonner à son mari s'il avouait tout. « La mansuétude de l'Empereur a bouleversé mon âme », écrivait-elle à son mari en prison.

Ce qui étonna surtout Ryliev c'est le fait que le cadeau eût été envoyé le jour de la fête de Nastenka : donc on s'était informé de son nom. « Quelle sollicitude! il sait par où prendre les gens, la canaille ! Et pourtant si... » se mit à penser Ryliev, mais il n'alla pas au bout de sa pensée, pris de peur.

Une fois il remercia le commandant Soukine pour l'entrevue qu'il avait eue avec sa femme. Celui-ci fut surpris, car jamais il n'avait autorisé d'entrevue ; il se demanda si elle n'était pas entrée sans laissez-passer. Il questionna les gardiens, mais ils furent unanimes à affirmer qu'elle n'était jamais entrée.

— Vous avez probablement rêvé, — dit-il à Ryliev.

— Non, je l'ai vue comme je vous vois. Elle m'a parlé d'une chose que je ne pouvais connaître, du cadeau de l'Empereur.

— Mais vous avez appris cela à la Commission.

— A la Commission après, mais d'abord par elle.

— Vos souvenirs sont peut-être inexacts.

— Non, je me rappelle bien. Je ne suis pas encore fou.

— Alors ce n'était qu'une hallucination.

— Quelle hallucination?

— Oui : lorsqu'on a des visions tout éveillé. Vous êtes malade. Il faut vous soigner.

« Oui, je suis malade », pensa Ryliev avec dégoût.

Le soir du 22, il fut conduit au corps de garde du Palais et fouillé, mais on ne lui lia pas les mains. On le conduisit ensuite sous escorte dans la salle des aides de camp. Là, on le fit asseoir dans un coin derrière un paravent et on lui ordonna d'attendre.

Il essayait de réfléchir à ce qu'il allait dire à l'Empereur, mais il pensait à tout autre chose. Il se rappelait cette dernière nuit où l'on était venu l'arrêter. Natacha s'était jetée sur lui en l'enlaçant de ses bras et en poussant des cris déchirants pareils à ceux qu'elle poussait dans l'enfantement.

— Je ne te laisse pas partir ! je ne te laisse pas partir !

Et elle l'enlaçait en le serrant de plus en plus. Oh! plus forts que toutes les chaînes étaient ces bras faibles et tendres, ces chaînes d'amour ! Au prix d'un effort effroyable, il se dégagea. Il la prit dans ses bras et la déposa presque morte sur le lit. En quittant la chambre il se retourna encore une fois. Natacha ouvrit les yeux et le regarda : ce fut son dernier regard.

« Moi, je sais au moins pourquoi on me crucifiera, et elle restera au pied de la croix et le glaive lui percera le cœur, mais pourquoi, elle ne le saura jamais. »

Ainsi méditait Ryliev assis dans le coin derrière le paravent dans la chambre des aides de camp.

Par moment il ne pensait à rien, mais il sentait seulement que la fièvre montait. La lumière des bougies lui faisait mal aux yeux ; un brouillard enveloppait la chambre et il lui semblait qu'il était dans son cachot, qu'il attendait comme l'autre fois avant l'« hallucination », que la porte allait s'ouvrir et que Natacha allait paraître.

La porte s'ouvrit et Benkendorf parut.

— S'il vous plaît, — dit-il en lui montrant la porte et le laissant passer.

Ryliev entra.

L'Empereur se tenait à l'autre bout de la pièce. Ryliev salua et voulut s'approcher.

— Attends, — dit l'Empereur en s'approchant lui-même et en lui posant les mains sur les épaules.

— En arrière, en arrière, en arrière... — il le poussa vers la table jusqu'à ce que la lumière des bougies se trouvât juste en face des yeux de Ryliev. — Regarde-moi bien dans les yeux. Comme cela, — il lui tourna la face vers la lumière. — Va et ne laisse entrer personne, — dit-il à Benkendorf.

Celui-ci sortit.

Silencieux, l'Empereur regarda pendant longtemps dans les yeux de Ryliev.

— Ils sont honnêtes, ils sont honnêtes ! Des yeux pareils ne mentent pas ! — dit-il comme à lui-même et, après un instant de silence, il demanda :

— Comment t'appelles-tu?

— Ryliev.

— Quel prénom?

— Kondrati.

— Quel est le nom de ton père?

— Fédor.

— Eh bien, Kondrati Fédorovitch, crois-tu que je puisse te pardonner?

Ryliev ne répondit rien. L'Empereur approchant son visage de celui de Ryliev le regarda plus fixement encore dans les yeux et lui sourit tout à coup. « Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » pensait Ryliev de plus en plus surpris. Il crut voir quelque chose de suppliant et de pitoyable dans le sourire de l'Empereur.

— Nous sommes malheureux tous les deux, — dit l'Empereur avec un profond soupir. — Nous nous haïssons, nous avons peur l'un de l'autre. Le bourreau et la victime. Mais qui est le bourreau et qui est la victime? On ne peut le démêler.

A qui la faute? A tout le monde et à moi plus qu'aux autres. Eh bien, pardonne-moi ! Tu ne veux pas que ce soit moi qui te pardonne, alors pardonne-moi toi-même, — et l'Empereur avança les lèvres vers lui.

Ryliev pâlit et chancela.

— Assieds-toi, — dit l'Empereur en le soutenant et le mettant dans un fauteuil. — Tiens, bois, — il remplit d'eau un verre qu'il lui tendit. — Eh bien, cela va mieux? Peux-tu parler?

— Oui, je peux.

Ryliev voulut se lever, mais l'Empereur le retint par le bras.

— Non, reste assis, — il approcha un fauteuil et s'assit en face de lui. — Écoute, Kondrati Fédorovitch, juge-moi comme tu veux, crois-moi ou non, mais je te dirai toute la vérité. La Providence m'a imposé un lourd fardeau. Je ne pourrai le supporter tout seul. Et moi, je suis seul, sans aide, sans conseil. Je ne suis qu'un commandant de brigade et c'est tout. Qu'est-ce que je comprends aux affaires? Je jure par Dieu que je n'ai jamais désiré régner et que je n'y ai jamais pensé. Et voilà... Si tu savais seulement, Ryliev, — mais non, tu ne le sauras jamais, personne ne le saura, — ce que je ressens et ce que je sentirai toute ma vie en me rappelant ce jour funeste du quatorze ! Le sang, partout le sang ; je suis tout couvert de sang et rien ne peut le laver, le racheter. Et pourtant je ne suis pas une brute, je suis un homme, Ryliev, je suis père aussi. Toi tu as Nastenka, et moi Sacha. Le tsar c'est le père, le peuple l'enfant. Poignarder son enfant, Sacha, Sacha, Sacha !

Il se couvrit le visage de ses mains. Il resta longtemps ainsi. Enfin il enleva ses mains, il les posa de nouveau sur les épaules de Ryliev. Il le regarda dans les yeux avec un sourire presque suppliant :

— Vois-tu, je suis avec toi comme un ami,

comme un frère. Eh bien, toi aussi, sois mon frère. Plains-moi, aide-moi.

« Ment-il, ne ment-il pas? Ment-il, ne ment-il pas? Tu me tentes, démon! Eh bien, attends, moi aussi, je te tenterai. » Ryliev se fâchait tout d'un coup.

— Vous voulez savoir la vérité, Votre Majesté? Eh bien, sachez-le : La Liberté est séduisante et moi, enflammé pour elle, j'ai entraîné les autres avec moi et je ne m'en repens pas. Suis-je coupable devant les hommes pour avoir souhaité ardemment leur bien? Mais ce n'est pas de moi que je veux parler, mais de la Patrie qui, aussi longtemps que mon cœur battra, me sera plus chère que tous les biens de la Terre et même du Ciel !

Il parlait comme toujours un langage livresque, dénué de simplicité et cette fois plus que jamais, car il avait préparé son discours à l'avance. Soudain il se dressa et leva les mains ; ses joues pâles se colorèrent, ses yeux brillèrent, sa figure se transforma. Il devint pareil au Ryliev d'autrefois, l'indomptable révolté, léger, pétulant, tout prêt à s'envoler, pareil à la flamme attisée par le vent.

— Sachez-le, Sire, tant qu'il y aura des hommes il y aura aussi le désir de la Liberté. Pour détruire en Russie la racine de la libre pensée il faudrait détruire toute la génération qui est née et s'est formée pendant le règne précédent. Je le dis hardiment : sur mille personnes vous n'en trouverez pas une centaine qui ne brûlent de passion pour la Liberté. Et ce n'est pas seulement en Russie, non. Tous les peuples de l'Europe sont animés du même sentiment. Si opprimé qu'il soit, le tuer est impossible. Où? — montrez-moi le pays, ouvrez-moi l'Histoire, — où et quand les peuples furent-ils heureux sous le pouvoir absolu, sans lois, sans droits, sans honneur, sans conscience? Ce n'est pas nous qui

sommes vos ennemis, mais ceux qui à vos yeux avilissent l'humanité. Interrogez-vous vous-même : qu'auriez-vous fait à notre place si l'un de vos semblables pouvait jouer avec vous comme avec un objet inanimé?

L'Empereur restait assis, silencieux, immobile, les coudes appuyés sur les bras du fauteuil. La tête posée sur la main, il écoutait avec une attention tranquille, tandis que Ryliev criait comme s'il menaçait quelqu'un, gesticulait, tantôt s'asseyant, tantôt se levant.

— Il est dit dans le manifeste que votre règne sera la suite de celui d'Alexandre. Mais est-il possible, est-il possible que vous ne sachiez pas que son règne a été funeste à la Russie? C'est Alexandre qui a été le principal responsable du quatorze décembre. N'est-ce pas par lui qu'à pas de géant les esprits furent poussés vers les droits sacrés de l'Homme pour être ensuite arrêtés et repoussés en arrière? N'est-ce pas par lui que fut attisée dans nos cœurs la flamme de la Liberté et qu'ensuite cette Liberté fut si cruellement étouffée? Il a trompé la Russie, il a trompé l'Europe. Les chaînes d'or parées de lauriers sont tombées, il ne reste que les chaînes rouillées et nues qui oppriment l'humanité. Béni il monta sur le trône, maudit il descendit au tombeau.

— Tu ne parles que de lui, que diras-tu de moi? — demanda l'Empereur toujours aussi calme.

— Que dirai-je de vous? Voici. — Quand vous étiez encore grand-duc, personne ne vous aimait. Et il n'y avait pas de quoi vous aimer : vos seules occupations étaient les manœuvres et les soldats. Vous ne vouliez rien apprendre, sinon le code militaire ; nous le voyions et nous avions peur d'avoir sur le trône de la Russie un colonel prussien ou, pis encore, un second Arackchéief, plus redoutable encore. Et nous ne

nous sommes pas trompés : vous avez mal débuté, Votre Majesté. Comme vous venez, vous-même, de le dire, vous êtes monté sur le trône par-dessus le sang de vos sujets. Vous avez poignardé le peuple, votre enfant. Et maintenant vous pleurez, vous vous repentez, vous implorez le pardon. Si vous dites la vérité, donnez la Liberté à la Russie et nous tous nous serons vos serviteurs fidèles. Mais si vous mentez, prenez garde. Nous avons commencé, d'autres finiront. Sang pour sang, sur votre tête ou celle de votre fils ou de votre petit-fils ou de votre arrière-petit-fils. C'est alors que les peuples verront qu'aucun d'eux n'est capable de se révolter comme le nôtre. Ce n'est pas un rêve : mon regard perce le voile des temps. Je vois au delà de tout un siècle ! Il y aura une Révolution en Russie, il y en aura une. Et maintenant, exécutez-moi, tuez-moi !

Il tomba dans le fauteuil, à bout de forces.

— Bois, bois, — l'Empereur versa de nouveau de l'eau dans un verre. — Veux-tu des gouttes?

Il courut chercher des gouttes et en compta quelques-unes dans un petit verre. Il lui tendit à respirer des sels anglais et de l'alcool. Ryliev voulut essuyer la sueur de son visage ; il chercha son mouchoir mais ne le trouva pas. L'Empereur lui donna le sien. Il s'empressait, s'agitait, le soignait. Dans les mouvements de ce corps souple, mince et long, il y avait une sorte de tendresse reptilienne. « Hallucination ! Hallucination ! Démon ! » pensait Ryliev avec effroi.

— Ah! mon Dieu ! est-ce possible? Mais calme-toi, calme-toi ! Étends-toi, repose-toi. Veux-tu du vin, du thé? Veux-tu manger, te restaurer?

— Je n'ai besoin de rien ! gémit Ryliev et, avec angoisse, il pensa : « Quand finira ceci' Seigneur? »

— Veux-tu m'écouter? — demanda l'Empereur. Il approcha de nouveau son fauteuil, s'assit et commença :

— Merci pour la vérité, mon ami, — il prit les deux mains de Ryliev dans les siennes et les serra fortement. — Tout le monde nous ment à nous les Souverains, nous n'entendons que rarement la vérité. Tout ce que tu as dit est vrai, sauf sur un point : je ne serai pas un Allemand sur le trône de Russie. Même si je l'ai été, je ne le serai plus. Ma grand'mère l'Impératrice Catherine était Allemande, elle aussi, mais montée sur le trône, elle devint Russe. Il en sera de même pour moi. Personne n'est plus Russe de cœur que moi, — dit-il en français, mais il se reprit aussitôt. — Nous sommes tous les deux Russes, moi, l'Empereur et toi, le rebelle. Mais dis-moi, de grâce, d'autres gens que des Russes pourraient-ils parler comme nous?

Quelque chose qui ressemblait à un pâle sourire passa rapidement sur le visage de Ryliev.

— Eh bien, — l'Empereur ayant remarqué ce sourire sourit à son tour, — parle, ne crains rien ; tu vois toi-même qu'avec moi on n'a pas à avoir peur de la vérité.

— Vous êtes très intelligent, Sire.

— Ah! tu me prenais pour un imbécile. Eh bien, vois-tu, tu t'es trompé, au moins en cela. Non, je ne suis pas un imbécile. Je me rends compte que cela ne va pas bien en Russie. Moi, je suis le premier citoyen de ma patrie. Je n'ai jamais eu d'autre désir que de voir la Russie libre et heureuse. Mais, sais-tu qu'étant grand-duc, j'étais aussi libéral que toi. Seulement, je me taisais et dissimulais : il faut hurler avec les loups. Eh bien, j'ai hurlé avec Aracktchéief. Plus cela va mal, mieux cela vaut. Je vous aidais. Eh bien, parle, mais ne dis que la vérité, toute la vérité. Qu'est-ce que vous voulez, la Constitution, la République?

« Mais bien sûr, il ment ! Hallucination, hallucination ! Démon ! » pensa de nouveau Ryliev avec effroi. Mais plus puissante que l'effroi fut sa curiosité avide. « Et si j'essayais de ne pas croire mais de faire semblant? »

— Pourquoi te tais-tu? Tu ne me crois pas? Tu as peur?

— Non, je n'ai pas peur. J'ai voulu la République, — répondit Ryliev.

—Eh bien, Dieu soit loué, tu es intelligent, — l'Empereur de nouveau lui serra fortement les deux mains. — Je comprends l'autocratie, je comprends la République, mais je ne comprends pas la Constitution. C'est un mode de gouvernement mensonger, perfide, immoral. Et j'aurais mieux aimé de reculer jusqu'aux murailles de Chine que de l'accepter. Tu vois comme je suis franc avec toi : paie-moi de la même monnaie.

Il se tut, le considéra et soudain se prit la tête à deux mains.

— Mais qu'était-ce ? qu'était-ce donc? Mon Dieu ! Pourquoi? N'avez-vous pas reconnu un des vôtres? J'ai trompé tout le monde, même vous ! Vous vous êtes levés contre votre ami, contre votre complice. Pourquoi n'être pas venus directement, ne pas m'avoir dit : voici ce que nous désirons? Et maintenant... Écoute, Ryliev, peut-être n'est-il pas trop tard encore. Nous avons péché ensemble, nous nous repentirons ensemble. Ma grand'mère disait : je n'aime pas l'autocratie ; en mon for intérieur, je suis républicaine, mais il n'est pas né encore le tailleur qui saurait couper un habit pour la Russie. Eh bien, essayons de le tailler ensemble. Vous êtes les meilleurs gens de la Russie, je ne puis rien sans vous. Scellons une alliance, formons un nouveau complot. Le pouvoir absolu est une force énorme. Prenez-la de moi. A quoi bon la Révolution? Je suis moi-même la Révolution.

De même que l'homme tombant dans un pré-

cipice essaye de s'accrocher, tout en sachant qu'il glissera et tombera, de même Ryliev s'épouvantait encore mais se réjouissait déjà.

Les yeux de l'Empereur brillèrent de joie.

— Attends, ne décide rien encore, réfléchis d'abord. Parler comme moi, on ne le fait qu'une fois dans sa vie. Rappelle-toi : ce n'est ni ton sort, ni le mien qui se décident, c'est celui de la Russie. Il en sera comme tu le diras. Eh bien, dis, veux-tu être avec moi? Veux-tu, oui ou non?

Il tendit la main. Ryliev la prit, voulut dire quelque chose, mais ce lui fut impossible : un spasme lui saisit la gorge. Les larmes qui montaient jaillirent abondamment. Il fut entraîné, il tomba, il crut.

— Comment ai-je pu? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait? Comment nous tous... non, moi tout seul, c'est moi qui les ai tous perdus. Eh bien, que tout finisse avec moi ! Tout de suite, tout de suite ! Ici, sur place ! Exécutez-moi, tuez-moi ! Et faites grâce aux autres, aux innocents !

— A tous, à tous et à toi aussi ! Mais il n'est même pas question de grâce : je te l'ai dit, nous sommes tous ensemble, — dit l'Empereur. Il l'étreignit et se mit à pleurer. Ou il sembla à Ryliev qu'il pleurait.

— Vous pleurez? Sur qui? Sur un assassin? — s'écria Ryliev et il tomba à genoux. Ses larmes coulaient de plus en plus abondantes, de plus en plus douces. Il parlait comme dans le délire, il ressemblait à un homme ivre et dément. — Vous vous êtes souvenu du jour de fête de Nastenka. — Vous avez su comment me toucher. Voilà donc comment vous êtes. Je sens les battements de votre cœur angélique ! Je suis à vous, à vous pour toujours. Mais il ne s'agit pas de moi : cinquante millions d'êtres attendent votre clémence. Peut-on croire que le souverain qui pardonne à ses meurtriers ne veut pas l'amour du peuple, le bonheur de la Patrie? Père, père !

Nous sommes tous comme des enfants entre tes bras ! Je ne croyais pas en Dieu et le voici le miracle, l'Oint du Seigneur ! Le Tsar, notre père bien-aimé, notre soleil...

— Mais tu voulais nous égorger tous? — demanda soudain l'Empereur à voix basse.

— Oui, je l'ai voulu, — répondit Ryliev, à voix basse aussi et de nouveau, comme un éclair, son effroi de tout à l'heure se ranima, se ranima mais s'éteignit.

— Et qui encore?

— Personne d'autre. Moi tout seul.

— Et n'as-tu pas excité Kachovsky?

— Non, non, pas moi, lui seul...

— Ah! lui seul... Et Pestel, Mouraviev, Bestoujev? Existe-t-il aussi un complot dans la seconde armée? Le sais-tu?

— Oui, je le sais.

— Eh bien, parle, dis tout, n'aie pas peur, nomme-les tous. Il faut les sauver tous pour ne pas faire inutilement de nouvelles victimes. Diras-tu tout?

— Oui, je dirai tout. Pourquoi un fils cacherait-il quelque chose à son père? J'ai pu être votre ennemi, mais je ne peux pas être un scélérat. Je crois, je crois. Tantôt je ne vous croyais pas et maintenant... Dieu m'est témoin, je vous crois. Je vous dirai tout. Questionnez.

Il était à genoux. L'Empereur se pencha vers lui et ils se mirent à chuchoter comme un confesseur avec un pénitent ou un amant avec sa maîtresse.

Ryliev dévoilait tout, les nommait tous, — nom après nom, secret après secret.

Parfois il lui semblait que la portière de la porte voisine remuait. Il tressaillait et se retournait. Une fois qu'il regardait ainsi derrière lui l'Empereur s'approcha aussi de la porte comme s'il avait peur lui-même que quelqu'un n'écoutât.

— Non, il n'y a personne, tu vois? — dit-il en

écartant la portière de sorte que Ryliev put presque voir, — presque, mais pas tout à fait.

— Eh bien, tu es fatigué? — dit l'Empereur en le regardant bien dans les yeux et il comprit qu'il était temps d'en finir. — C'est assez. Va te reposer. Si tu as oublié quelque chose, rappelle-le-toi pour me le dire demain. Es-tu bien dans ton cachot? N'y fait-il pas trop sombre, trop humide? N'as-tu pas besoin de quelque chose?

— Je n'ai besoin de rien, Votre Majesté. Si j'avais pu seulement voir ma femme...

— Vous vous verrez. Terminons l'interrogatoire et vous vous verrez. Ne t'inquiète pas pour Nastenka ni pour ta femme. Elles sont à moi. Je ferai tout pour elles.

Soudain il le regarda et secoua la tête avec un triste sourire.

— Comment avez-vous pu...? Que vous ai-je fait? — L'Empereur se détourna et sanglota, presque sincère, se prenant lui-même en pitié : « Pauvre diable, pauvre gars, pauvre Niks ! »

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Votre Majesté ! — Ryliev tomba à ses pieds et gémit comme blessé à mort. — Non, ne me pardonnez pas ! Exécutez-moi ! Tuez-moi ! Je ne peux pas supporter cela.

— Dieu te pardonnera. Eh bien, assez, assez, — l'Empereur l'étreignait, l'embrassait, lui caressait les cheveux, essuyant tour à tour les larmes de Ryliev et les siennes avec le même mouchoir. — Eh bien, va en paix. A demain. Dors tranquillement. Prie Dieu pour moi comme je le prierai pour toi. Laisse-moi te bénir. Voilà. Christ soit avec toi.

Il l'aida à se relever et s'approchant de la porte conduisant à la chambre des aides de camp, il cria :

— Levachev, reconduis-le.

— Votre mouchoir, Votre Majesté. — Ryliev lui tendit le mouchoir.

— Garde-le en souvenir, — dit l'Empereur en levant les yeux au ciel. — Dieu m'est témoin que ce ne sont pas seulement tes larmes que je voudrais essuyer avec ce mouchoir mais celles de tous les opprimés, de tous les malheureux, de tous ceux qui pleurent.

En s'en allant Ryliev ne remarqua pas que Benkendorf sortit de derrière les plis lourds de cette même portière qui bougeait tout à l'heure.

— Tu as noté? — demanda l'Empereur.

— Il y a des choses que je n'ai pas entendues. Mais maintenant tout est fini, nous avons tous les noms, tous les fils du complot. Je félicite Votre Majesté.

— Il n'y a pas de quoi, mon ami. Voilà à quoi l'on m'a réduit. Je suis devenu un mouchard.

— Pas un mouchard, mais un confesseur. Vous lisez dans les cœurs. C'est ainsi que l'Apôtre a dit de la parole de Dieu : Plus coupante que le glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'à la séparation de l'âme et de l'esprit, des os et de la moelle.

« Entretenez Ryliev à mes frais, — écrivait l'Empereur à Soukine, le commandant de la forteresse, — qu'on lui donne du café, du thé, etc., qu'on lui donne de quoi écrire et qu'on m'apporte chaque jour tout ce qu'il écrira. Qu'on lui permette d'écrire et de mentir autant qu'il le voudra. »

— Et le mouchoir, le mouchoir que vous lui avez laissé en souvenir, — dit Benkendorf en sanglotant, et il embrassa l'Empereur à l'épaule. Celui-ci le regarda en silence, puis ne pouvant plus se contenir, se mit à rire d'un rire bas mais triomphal. Il sentit qu'il venait de remporter une victoire plus grande que celle de la place, le quatorze.

Il continuait encore à craindre et à haïr, il n'avait pas étanché sa soif de mépris, mais il espérait déjà qu'il l'étancherait.

CHAPITRE V

GALITZINE se rétablissait si rapidement que tout le monde s'en étonnait et en faisait honneur à l'habileté merveilleuse du médecin. Cependant le malade lui-même savait que ce n'était pas le médecin qui le guérissait, mais bien Marinka. A seulement la regarder il avait la sensation de boire une eau vivifiante et il lui semblait que, même mort, il serait ressuscité.

Vers le cinquième jour qui suivit le matin où il avait repris ses sens, il commença déjà à se lever et à faire quelques pas dans la chambre.

Un jour le maître d'hôtel de la grand'mère annonça à Thomas Thomitch qu'un « individu » voulait parler au prince, mais refusait de se nommer.

— De quoi a-t-il l'air? — demanda Thomas Thomitch.

— Dieu sait de quoi ! Ce n'est pas un paysan, ni un monsieur. On dirait qu'il est déguisé.

« Un mouchard », — pensa Thomas Thomitch et il dit résolument :

— Mets-le à la porte.

— J'ai essayé ; il ne s'en va pas. « C'est absolument nécessaire, dit-il, — l'affaire est très importante pour Son Excellence elle-même. »

Thomas Thomitch descendit dans le vestibule et vit un jeune homme de haute taille, pâle et maigre, avec une barbe noire et portant une pelisse de mouton, une casquette crasseuse et de chaudes bottes de feutre. On pouvait le prendre pour un commis de boutique ou pour un petit marchand.

— Le prince est malade, mon ami, et ne peut

te recevoir, — dit le vieillard d'un ton hésitant; lui non plus n'arrivait pas à comprendre s'il parlait à un paysan ou à un monsieur, — mais toi... mais vous, qui êtes-vous?

— C'est absolument nécessaire, absolument, — répétait le jeune homme, mais il ne disait point son nom.

— Eh bien, mon petit, va-t'en, va en paix, — dit en se fâchant Thomas Thomitch. Il tenta de l'éconduire, mais le jeune homme s'obstinait et ne s'en allait point.

— Voilà, remettez ceci au prince, j'attendrai. — Mais ne vous inquiétez pas, monsieur, je ne suis pas du tout ce que vous croyez, bien au contraire, — dit-il avec un tel sourire que Thomas Thomitch le crut instantanément, prit le billet et le porta à Galitzine.

Sur un morceau de papier était griffonné au crayon, en français, illisiblement :

« J'ai absolument besoin de vous voir, Galitzine, veuillez me recevoir. Je ne m'en irai pas. Détruisez le billet. »

Il n'y avait pas de signature, l'écriture était inconnue. Galitzine donna ordre d'introduire le visiteur.

Lorsque le jeune homme entra dans la chambre, il ne le reconnut pas tout d'abord, mais après avoir bien regardé ses yeux bleu pâle, à fleur de tête, tristes et doux, il se jeta à son cou :

— Kuchla !

— Eh quoi, ne m'aviez-vous pas reconnu, Galitzine?

— Enlevez la barbe, enlevez-la vite. Un vrai youpin.

— Impossible. Elle est collée.

Lorsque Thomas Thomitch rassuré fut sorti, Galitzine ferma la porte et fit asseoir son hôte.

— Allons, racontez.

Et Kuchelbecker commença à raconter. Presque tous les conspirateurs avaient été arrê-

tés : ceux qu'on n'avait pas encore eu le temps d'arrêter se dénonçaient d'eux-mêmes. Une commission suprême d'enquête avait été constituée, mais l'Empereur conduisait l'affaire lui-même. On ne ferait grâce à personne : les uns seraient exécutés, les autres exilés ou condamnés à pourrir dans des cachots.

— Tous sont sains et saufs? — demanda Galitzine.

— Tous. Personne même n'est blessé.

— C'est miraculeux. Pourtant quel feu nous avons subi !

« Peut-être n'est-ce point en vain? — pensa-t-il. — Peut-être le destin nous réserve-t-il un exploit plus grand que la mort. »

— Et comment cela va-t-il à l'armée du Sud et à celle du Caucase?

— Niaiserie que tout cela. Non, Galitzine, nous n'avons plus d'espoir. Tout est fini. Et maintenant, au fait : voulez-vous fuir avec moi?

— Fuir avec vous, Kuchla? Non, vraiment? Vous êtes bien l'homme avec qui l'on peut fuir ! Vous êtes adroit, vous n'avez jamais de mésaventures... Voyons, mon ami, le premier policier venu vous arrêtera.

— Ne plaisantez pas, Galitzine. C'est très sérieux. Tout est prêt : le passeport, l'argent, des gens sûrs. Vous connaissez l'acteur Poustochkine qui joue le vaudeville au théâtre Alexandre? Il vous procurera une barbe qui ne sera pas moins bien que la mienne, une perruque et un costume de paysan. Il suffit de passer la barrière : après quoi on se joindra à un convoi de blé pour Arkhangel. Jusqu'à la reprise de la navigation nous nous cacherons dans les îles, chez les pilotes et ensuite nous traverserons la mer sur un bateau anglais ou français. On pourrait aussi aller à Varsovie : les contrebandiers juifs font traverser la frontière pour deux billets blancs. On irait

d'abord à Paris, puis après ce ne serait pas mal d'aller à Venise...

— A Venise ! — répéta en riant Galitzine. — Savez-vous ce qu'une dame de Moscou a dit de Venise? « Bien sûr, le climat y est magnifique, mais c'est dommage qu'il n'y ait personne avec qui l'on puisse se mesurer à la préférence. » Vous vous ennuierez aussi. Non, Kuchla, vous ne sauriez vivre sans la Russie.

— Si, je le pourrai. En Russie aussi nous sommes des étrangers. Ce n'est pas notre patrie que nous pleurons : nous pleurons de n'en pas avoir. Ce n'est pas un mort mais de quelqu'un qui n'est pas encore né que nous portons le deuil. Je ne sais ce qu'il en est pour vous, Galitzine, mais pour moi la Russie est en ce moment souillée, ensanglantée. Des jours sombres sont venus et maintenant il y en a pour longtemps, pour cinquante, pour cent ans, peut-être. Nous aurons le temps de mourir dans le désert loin de la Terre Promise, loin de Sion où l'on peut vivre et chanter de nobles chansons.

Les esclaves traînant des chaînes
Ne chantent point de nobles chants.

Et alors, ami, vous ne voulez pas?

— Non, Kuchla, je n'en ai pas envie. Et puis, malade comme je suis, comment partirais-je en hiver par ce froid?

— Eh bien, faites ce que vous voulez. Mais réfléchissez à cela. Peut-être vous déciderez-vous quand même. Je reviendrai vous voir.

— Bien, revenez ; j'y réfléchirai, — répondit Galitzine uniquement pour se débarrasser de lui et une pensée méchante lui traversa l'esprit : « Il est Allemand. C'est pour cela qu'il fuit. » Mais il en eut honte aussitôt et ils se séparèrent aussi tendrement qu'ils s'étaient abordés.

Lorsque son visiteur fut parti, Galitzine devint pensif. Il ne songeait pas à fuir, mais à ce qui se

passerait lorsqu'il serait arrêté. Pas une fois encore il n'avait sérieusement réfléchi à cela. Il ne regardait pas l'avenir, il vivait comme endormi dans un berceau, au jour le jour, dans la chambre jaune et gaie et il lui semblait que pour lui l'univers se terminait aux arbres du vieux jardin, couverts de givre. Parfois il se leurrait d'un espoir absurde : peut-être ne l'arrêterait-on pas ! La vieille maison était un abri sûr : on ne l'y trouverait pas plus qu'au fond de la mer. Il se cacherait, attendrait la fin et partirait ensuite avec Marinka aux Merisiers ou, plus loin encore, au bout du monde. Il l'épouserait, enverrait au diable toute la politique et serait tout simplement heureux.

Mais lorsque Kuchla s'en fut allé, il comprit tout à coup qu'il serait certainement arrêté et alors qu'adviendrait-il de Marinka?

Il se souvint de la conversation qu'il avait eue la veille avec Nina Lvovna.

Élevée à l'Institut, nourrie des romans sentimentaux de madame de Genlis, madame Tolytcheva en dépit de ses quarante années était dans la vie pratique comme un petit enfant. Elle avait appris par Frindine le rachat des Merisiers et en voyant que Galitzine faisait la cour à Marinka, elle s'était réjouie grandement. Mais elle ne comprenait pas pourquoi il ne parlait pas avec elle, la mère, de ses sentiments pour sa fille. Elle trouvait cela inconvenant. Lorsqu'elle sut qu'il avait participé à l'insurrection, elle prit peur. Elle dissimula longtemps : elle se taisait, attendait. Ne parlerait-il pas le premier? — Enfin elle n'y put plus tenir.

Elle commença de très loin, parla de son veuvage, de Marinka restée orpheline, de sa confiance envers Galitzine, de la pureté de ses intentions, mais en terminant elle lui demanda directement et d'une façon inattendue, en le regardant dans les yeux :

— Qu'en pensez-vous, prince? Cette affaire se terminera-t-elle bien pour vous?

— Quelle affaire? — Il avait immédiatement saisi ce dont il s'agissait, mais feignait de ne pas avoir compris : il était gêné et craintif « comme s'il avait séduit la fille et que la mère l'eût appris ».

— Mais cet événement terrible du quatorze. Excusez-moi de parler si franchement. Mais je suis sa mère. Vous êtes un homme honnête, sensible : vous comprendrez le cœur maternel. Parlez, parlez donc, Valerian Mikhaïlovitch, décidez de notre sort !

— Bien, Nina Lvovna. J'obéis. Je vous répondrai aussi franchement que vous m'avez interrogé. Non, cette affaire ne se terminera pas bien pour moi. Je serai découvert, arrêté, jugé, condamné, — sinon à la peine de mort, du moins à la détention ou aux travaux forcés.

Elle pâlit à tel point qu'il craignit de la voir tomber évanouie.

— Qu'arrivera-t-il à Marinka? — elle leva les bras au ciel et se mit à pleurer. — Que faire? que faire? Aidez-moi, prince. Donnez-moi un conseil.

Une ressemblance avec Marinka en pleurs apparut sur le visage de sa mère. Galitzine lui prit les mains qu'il baisa avec une douceur respectueuse.

— J'ai de grands torts envers vous, Nina Lvovna. Mais je vous en donne ma parole : je ferai tout mon possible pour que Maria Pavlovna m'oublie; de votre côté, partez avec elle aussi vite que possible pour les Merisiers.

Là-dessus se termina la conversation. Et maintenant, au souvenir de cet entretien il comprenait qu'il avait assumé un fardeau qui de beaucoup excédait ses forces. C'est facile à dire : « je ferai tout mon possible pour qu'elle m'oublie. » — Plus il réfléchissait, plus il se sentait coupable

d'un crime inexpiable. Il emmenait avec lui une jeune fille innocente, presque une enfant, vers un supplice que lui-même ne supporterait peut-être pas. Il s'était accroché à elle comme un homme qui se noie et l'entraînait au fond, ou comme le voyageur qui dans le désert, fuyant devant un fauve, se jette dans un vieux puits et s'accrochant à une branche, cueille et mange des baies de framboisier, oublieux du péril.

Galitzine était assis à la fenêtre de la chambre jaune. Il était déjà midi, mais il ne faisait pas encore tout à fait clair. La tempête avait couvert toutes les fenêtres de neige. Le vent dans la cheminée chantait, triste et monotone. Et il se rappela que l'autre fois, après la fusillade de la place, il avait suivi la rue Galernaïa et, restant sous la mitraille, il avait appelé la mort : « Mais viens donc, viens plus vite. » Une angoisse plus effrayante que la mort s'était alors emparée de lui. « Se suicider », avait-il pensé. Tirant le pistolet de sa poche, il l'avait appliqué à sa tempe mais il s'était souvenu de Marinka et avait laissé retomber son bras. Pourquoi avait-il fait cela?

— A quoi pensez-vous? — il tressaillit en entendant la voix de Marinka. Elle était entrée si doucement qu'il ne l'avait pas entendue.

Il lui sourit comme il souriait toujours lorsqu'elle entrait dans la chambre, mais ne répondit rien.

Au mur, à un portemanteau, était pendue une pelisse, celle même qu'il portait sur la place du Sénat. Marinka prit la pelisse, s'assit à la table à ouvrage et se mit à raccommoder les petits trous ronds laissés par les balles.

— Votre visiteur vous a sans doute fait de la peine. Qui était-ce? — demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Un vieil ami, Guillaume Karlovitch Kuchelbecker.

— Était-il aussi sur la place du Sénat avec vous?

— Oui.

— De quoi avez-vous parlé, si ce n'est pas un secret?

— Il m'offrait de fuir.

— Et qu'en pensez-vous?

— Je ne veux pas.

— Pourquoi?

— Je ne peux vivre sans la Russie... ni sans vous.

— Pourquoi : sans moi? J'irai avec vous.

— Et Nina Lvovna?

— Maman ira aussi avec nous. Et si elle ne veut pas, cela m'est égal, j'irai sans elle. N'importe où vous irez, je vous suivrai. Vous voyez l'aiguille et le fil? Où va l'aiguille, le fil la suit.

Il regardait silencieusement les mouvements rapides de l'aiguille entre les doigts minces. Elle raccommodait gaiement et tranquillement les petits trous ronds.

— Je ne cesse de penser, Marinka, à ce que vous deviendrez lorsque j'aurai été arrêté.

— Mais peut-être même ne vous arrêtera-t-on pas?

— Si, Marinka, on m'arrêtera certainement.

— Eh bien, il m'arrivera ce qui vous arrivera, — répondit-elle comme si depuis longtemps déjà sa résolution était prise.

Ils restèrent encore silencieux pendant un moment.

— Marinka, faites ce que je vous demanderai.

— Quoi donc?

— Promettez-le-moi.

— A quoi bon? Vous savez bien que je le ferai sans cela.

— Tout?

— Mais bien sûr, — dit-elle avec ce sourire charmant qu'il aimait tant.

Il attendit un instant, rassemblant ses forces.

— Partez le plus tôt possible pour les Merisiers, — dit-il enfin résolument.

Elle arrêta la main qui tenait l'aiguille et, levant les yeux, elle le regarda longuement, attentivement, toujours aussi calme, comme ne comprenant point mais essayant de comprendre.

— Et comment ferez-vous sans moi?

— Ce me sera plus facile.

— Il vous sera plus facile d'être seul?

Il fit silencieusement un signe de tête.

— Ce n'est pas vrai. Pourquoi dites-vous quelque chose qui n'est pas vrai?

— Si, c'est vrai.

Elle le regarda, plus attentivement encore, plus calmement encore et soudain elle comprit.

— Bien. Mais, vous aussi, faites ce que je vous demanderai. Dites que vous ne m'aimez pas... que vous ne m'aimez pas *autant*.

— Comment, autant?

— Voici comment. Si l'on vous serre très fort la main cela fait très mal, mais si l'on touche à la meurtrissure, la douleur est insupportable. Moi, c'est ainsi que je vous aime. Et vous? Dites seulement deux mots : « pas autant » — et je partirai.

Son visage et sa voix exprimaient une résolution tranquille. Il comprit qu'elle disait la vérité. Il lui suffirait de dire ces deux mots : « pas autant », elle partirait et tout serait fini.

Elle se tut pendant un instant, attendant. Puis soudain elle se leva, s'approcha de lui, prit sa tête entre ses mains et le baisa au front.

— Petit bêta. Mon Dieu, que vous êtes bêta ! — dit-elle en souriant comme pendant sa maladie, et il lui sembla de nouveau qu'il n'était vraiment qu'un tout petit garçon très niais et qu'elle était une grande personne. Elle le prendrait dans ses bras, le bercerait comme une mère son enfant.

Elle retourna à sa table à ouvrage et reprit son raccommodage.

— Et maintenant voulez-vous me raconter ce que vous avez fait. Je veux tout savoir.

— Mais qu'y a-t-il à raconter, Marinka? C'est de la politique, chose fort ennuyeuse.

— Ce n'est pas à la portée de mon intelligence? Ça ne fait rien ; je comprendrai peut-être.

« Parler politique avec une jeune fille de dix-huit ans, quel ennui ! » — pensa Galitzine. Il se mit à raconter à contre-cœur pour se débarrasser au plus vite, persuadé qu'elle ne comprendrait rien. Et vraiment, aussi longtemps qu'il en fut persuadé, elle ne comprenait rien. Elle lui posait des questions si enfantines que tout déconcerté il ne savait que répondre.

— Vous voyez comme je suis bête ! — disait-elle en riant. — Un jour, à un bal de province, un jeune homme demanda à une jeune fille ce qu'elle lisait : « Je lis un livre rose et ma sœur un livre bleu. » Voyez-vous, moi, je suis toute pareille.

Mais lorsqu'il commença à parler de Sophie Narishkine, elle devint tout attentive et ses yeux brillèrent à tel point qu'il pensa : elle est jalouse.

— Mais maintenant encore ne l'aimez-vous pas comme si elle était vivante?

— Oui, comme si elle était vivante.

— Elle et moi ensemble?

— Ensemble.

Elle réfléchit un peu, puis demanda :

— Avez-vous son portrait?

— Oui, je l'ai.

— Montrez-le-moi.

Il enleva de son cou le médaillon qui contenait le portrait de Sophie. Elle le prit et l'examina longtemps en silence. Tout à coup elle l'embrassa et se mit à pleurer.

— Quelle mauvaise et méchante fille je suis ! — dit-elle en souriant à travers ses larmes, — mais bien sûr, ensemble !... nous vous aimerons ensemble.

— Savez-vous, Marinka, je crois que c'est moi qui ai lu le livre rose et non vous... Tous les gens intelligents sont de grands imbéciles. — A son tour il souriait à travers ses larmes. Il savait maintenant qu'elle comprenait tout, qu'elle voyait tout avec les yeux de l'âme et que ces yeux pénétraient jusqu'au fond même de son cœur.

Il avait encore peur de dire qu'il avait eu l'intention de tuer le père de Sophie, l'Empereur Alexandre Pavlovitch. Il voulait le cacher, mais n'y parvint pas et le dit aussi. D'abord elle ne voulut pas le croire, posait des questions comme si elle ne comprenait pas.

— Vous avez voulu tuer *son* père et elle le savait?

— Oui, elle le savait.

— Pas possible, — s'écria-t-elle, profondément attristée. — Oh! ne parlons pas de cela. Il ne faut pas. Pour le moment je ne comprendrais pas, — peut-être plus tard...

Quelquefois on entrait dans la chambre et on les dérangeait, mais dès qu'ils se retrouvaient seuls, elle le pressait de continuer.

— Eh bien, racontez, racontez! Qu'y eut-il ensuite?

A la tombée de la nuit, lorsque les bougies furent allumées, ils passèrent au salon bleu, là même où ils s'étaient vus pour la dernière fois avant le quatorze. Ici personne ne les dérangerait.

Marinka s'assit à la même place que l'autre jour, près de la fenêtre, là où se trouvaient le métier et la broderie commencée : le perroquet blanc sur fond vert, Potap Potapitch. L'aigrette jaune de l'oiseau était toujours inachevée. Une lampe à globe mat, placée dans un coin de la pièce, répandait une faible clarté cependant que la lune projetait sur le plancher à travers les vitres les taches allongées de sa pâle lumière. La tem-

pête s'apaisa vers le soir. Les nuages déchiquetés, sombres et lumineux tour à tour, aux reflets de nacre, passaient sur le ciel comme des fantômes et les fleurs transparentes du givre sur les vitres étincelaient comme des saphirs.

Galitzine lui parla de la Société Secrète du Sud, de Serge Mouraviev et de son catéchisme. Et à la manière dont Marinka l'écoutait il sentait qu'elle le comprenait et que c'était pour elle la chose essentielle.

— Les Tsars sont maudits par Dieu, comme étant lès oppresseurs du peuple, — disait-il, récitant par cœur les paroles du catéchisme. — Pour libérer la Patrie, nous devons tous nous armer contre la tyrannie et rétablir en Russie la foi et la liberté. Repentons-nous de notre longue servilité et faisons ce serment : il n'y aura qu'un Tsar sur la terre comme au ciel : Jésus-Christ.

— Mais Christ est au ciel ! — remarquait-elle avec une naïveté simple un peu étonnée.

— Et sur la terre aussi, Marinka.

— Mais où donc sur la terre? On ne le voit guère, — dit-elle plus naïvement encore.

— Justement, on ne le voit pas parce qu'au lieu du Christ c'est la Bête qui règne. Il faut tuer la Bête.

— Mais peut-on tuer au nom du Christ?

Il avait craint tout à l'heure qu'elle ne le comprît pas. Et voici qu'il craignait maintenant qu'elle ne le comprît trop bien. Cette fillette de dix-huit ans, presque une enfant, découvrait son plus profond secret, son plus intime tourment.

Tout à coup elle se leva et posant ses mains sur les épaules de Galitzine, toute penchée vers lui, elle le regarda profondément dans les yeux.

— Mais, Valerian Mikhaïlovitch, croyez-vous au Christ?

— Voyons, comment pouvez-vous, Marinka...

— Croyez-vous? Oui?

— Je crois en Jésus-Christ, Fils unique du

Dieu unique Créateur du Ciel et de la Terre, — prononça solennellement Galitzine.

— Dieu soit loué ! — dit Marinka avec un grand soupir de soulagement, en faisant un signe de croix. — Tout le monde dit : les rebelles sont des mécréants. Alors j'ai pensé... Ne vous fâchez pas contre moi, je sais moi-même que je suis bête. Mon père avait l'habitude de dire : Ne crois pas à tout ce que disent les gens, vis par ton propre cerveau. Mais le malheur est que je n'en ai pas.

Elle se tut un moment, pensive, comme essayant de se rappeler quelque chose.

— Ah ! oui, voilà à quoi cela ressemble ! — s'écria-t-elle, joyeuse de retrouver ses souvenirs. — Attendez, je vais vous montrer.

Elle s'enfuit et un instant après revint portant un petit livre en cuir noir avec des dorures, un de ces albums où les jeunes filles de province inscrivent des poésies et des souvenirs. A la première page un Amour, sous l'aspect d'un petit pâtre, était assis au bord d'un fleuve. On lisait dessous ces vers :

Aujourd'hui tout est trahison,
La loyauté est sans raison
Et c'est sur de l'eau qu'en riant
L'Amour griffonne ses serments.

Et plus loin ce compliment : « Vos yeux noirs, Marie, portent le deuil de ceux qu'ils ont privés de la lumière. »

Marinka ouvrit à une certaine page et la lui tendit. Galitzine lut des lignes passées d'une écriture ronde, grande, ancienne :

« A ma fille bien-aimée, Marinka. Que Dieu t'envoie un compagnon de vie qui ne soit ni riche, ni noble, mais qui ait le cœur valeureux et réponde à la belle parole du glorieux écrivain russe, Alexandre Nicolaievitch Raditchev:

« Si la loi, le souverain ou n'importe quelle autre puissance terrestre exigeait de toi le mensonge ou la violation de la vertu, reste inflexi-

ble. Ne redoute ni moqueries, ni souffrances, ni maladies, ni emprisonnement, ni la mort même. La furie de tes oppresseurs se brisera contre ta fermeté et tu vivras dans la mémoire des nobles âmes jusqu'à la consommation des siècles. »

PAVEL TOLYTCHEV.

— Monsieur Raditchev était l'ami de papa, — dit Marinka avec fierté, et elle tourna la page.

— Voici encore.

Galitzine lut :

Rappelle-toi, Marie,
La parole sainte :

La semence de la femme écrasera la tête du serpent.

ALEXANDRE LABSINE.

— Il était aussi l'ami de mon père, — dit-elle de nouveau avec fierté.

— Ah ! alors vous êtes la filleule de Labsine et de Raditchev ! — dit Galitzine en souriant joyeusement. Il lui semblait avoir avec elle une nouvelle parenté, toute mystérieuse.

— Voyez-vous ! — dit-elle en riant et devenant toute rouge. — Eh bien, racontez, racontez. Qu'y eut-il ensuite?

Lorsqu'il lui raconta que le quatorze, Nicolas avait fait fusiller sur la place la foule désarmée, elle murmura toute pâle :

— Oui, il faut tuer la Bête !

Maintenant elle ne demandait plus : peut-on tuer au nom du Christ ! Il sentit que non seulement elle avait compris mais qu'elle aussi avait accepté tout et que dans ce suprême secret, dans ce suprême tourment elle ne l'abandonnait ni devant le jugement des hommes, ni devant le jugement de Dieu.

Lorsqu'il eut terminé, Marinka vint s'asseoir près de lui, sur le bras du fauteuil et comme autrefois, pendant sa maladie, elle posa sa joue contre la sienne. Silencieux tous les deux, ils

regardaient les nuages déchiquetés passer au loin dans le ciel ; la lune parfois se montrait et parfois se cachait et sur les vitres les fleurs du givre tantôt s'éteignaient, tantôt étincelaient comme des saphirs.

— Vous souvient-il, Marinka, que vous disiez : « Aimer la terre est un péché, c'est le ciel qu'il faut aimer »?

— Non, je ne m'en souviens pas, — attendez... Ah! oui, la nuit, dans le coche, pendant notre voyage de Moscou. Comment se fait-il que vous vous le rappeliez? Et alors?

— Mais la Patrie, c'est aussi la terre. — Est-ce un péché que d'aimer la Patrie?

— Non, voyons ! J'ai probablement dit encore une sottise !

— Non, ce n'est pas une sottise, mais ce n'est pas tout, quoique, probablement, personne ne sache tout là-dessus...

Il parlait tranquillement. Mais Marinka sentit comme tout à l'heure que c'était pour lui l'essentiel. Elle leva la tête et le regarda dans les yeux.

— Qu'est-ce que personne ne sait? — demanda-t-elle à voix basse.

— A propos du Ciel et de la Terre. Comment aimer à la fois le Ciel et la Terre, — répondit-il, à voix basse, lui aussi.

— A la fois? — répéta-t-elle pensive. — Mais ne nous aimez-vous pas toutes deux, Sophie et moi?

Elle se tut de nouveau, s'enfonçant plus profondément encore dans ses pensées. Puis elle se mit à parler d'un air qu'auparavant il ne lui avait jamais vu.

— Une fois, il y a de cela très, très longtemps, — je m'en souviens comme dans un rêve, j'étais toute petite alors, — nous nous promenions en bateau avec mon père. Notre moulin, aux Merisiers, était tout près de la maison ; la petite rivière était barrée, l'eau était silencieuse et

calme comme un miroir. Nous nous promenâmes très longtemps, jusqu'au soir : le soleil s'était déjà couché et petit à petit la nuit descendait. L'eau était devenue encore plus silencieuse, encore plus calme, comme si elle n'existait plus et n'était plus que de l'air — et notre bateau glissait dans cet air. Les nuages, en haut, dans le ciel étaient grands, ronds et blancs, les étoiles brillaient et en bas, sous nos pieds, c'était les mêmes nuages et les mêmes étoiles, comme s'il y avait deux ciels, l'un en haut, l'autre en bas et nous au milieu. Cela faisait peur, mais c'était bien. C'était aussi bien que maintenant avec vous... N'était-ce pas la même chose? Dis, dis que c'était la même chose.

— Oui, Marinka, la même chose.

Tous deux se turent. Il n'y avait plus de paroles : elles s'étaient arrêtées comme un petit sentier au bord du précipice. Ils se regardèrent en souriant silencieusement. Leurs sourires s'attirèrent et enfin s'unirent dans un baiser.

Lorsqu'il revint à lui elle était déjà près de la fenêtre et elle lui parlait ; il resta longtemps sans pouvoir comprendre, mais enfin il comprit :

— Te rappelles-tu que la veille du quatorze tu me disais que c'était aussi pour moi que tu allais à la mort? Pourquoi pour moi? Je te l'ai demandé alors, mais tu ne m'as pas répondu.

— Parce que c'était pour la Russie. Et toi aussi, tu es... Sais-tu, Marinka, qui tu es?

— Eh bien qui?

Il ne répondit rien et jeta les yeux sur elle : toute blanche dans la pâle lumière de la lune, sur le fond bleuâtre des fleurs de givre transparentes, pareilles à de grands saphirs, c'était elle et ce n'était pas elle, proche et lointaine, terrestre et céleste.

— Eh bien, qui suis-je donc? — demanda-t-elle en le regardant à la dérobée. Elle baissa aussitôt les yeux et frissonna : on eût dit qu'en

le regardant c'était une autre qu'il voyait à travers elle.

Une sorte d'éclair perça le cœur de Galitzine qui tomba à ses pieds.

— Ma chère, toute chère, toute chère! — répétait-il comme si cette seule parole contenait tout ce qu'il ressentait, et il lui baisa les pieds. Comme aux bornes de l'horizon se confondent le ciel et la terre : ainsi Sophie et Marie. Toutes deux, l'une céleste, l'autre terrestre, ne faisaient qu'une, l'unique.

. . . .

Toute sa crainte se dissipa, — ni chaînes ni tortures ni billot ne l'effrayaient plus. Il savait qu'elle le protégerait contre tout, mur inaltérable, Protectrice éternelle, Joie inespérée. Si même on l'envoyait aux Enfers, elle descendrait avec lui dans les ténèbres et les ténèbres deviendraient lumière. Et la semence de la femme écrasera la tête du serpent.

Le sept janvier, le premier jour où il était permis de se marier après le jeûne de Noël, Galitzine épousa Marinka. La nuit suivante on vint l'arrêter.

CHAPITRE VI

C'est bien. Tout est bien, — pensait Galitzine en examinant le mur d'un vert sale noirci par la fumée. La chambre étroite et sombre du corps de garde sans fenêtre, aux voûtes tombantes, pareille à un bouge et située au sous-sol du Palais d'Hiver, était éclairée par une porte vitrée qui donnait sur un corridor. Une sentinelle debout contre la porte jetait de temps en temps un coup d'œil dans la chambre et tous les passants faisaient de même. Pour échapper à ces regards, Galitzine s'assit le dos tourné à la porte et fixa ses yeux sur le mur.

C'était déjà la seconde nuit qu'il passait sur une petite chaise de paille branlante et dure, s'enveloppant de son manteau pour se garantir du froid. Ses jambes étaient engourdies, le dos lui faisait mal. Il voulut se coucher sur un vieux canapé en cuir, mais les punaises ne lui laissèrent pas de repos. Il essaya de s'étendre par terre sur son manteau étalé, mais il passait sous la porte un tel courant d'air et un tel froid se dégageait de la pile de bois encore gelé, entassé là même auprès du poêle éteint, qu'il eut peur de prendre froid : il était encore un peu souffrant. Il s'assit de nouveau sur la chaise et pensa avec soumission : « C'est bien, tout est bien ! »

Il se souvint que la veille, lorsque dans l'escalier obscur menant au corps de garde il avait un peu ralenti le pas, un des soldats d'escorte lui avait donné un coup de crosse à l'épaule. Le soldat, un jeune gars au nez camus, sans moustache ni sourcils, l'avait à son tour regardé de ses petits yeux clignotants, d'un air sombre

mais sans méchanceté. « Eh bien, ne t'endors pas, fils de chienne, remue-toi un peu ! » « Cela aussi est bien », — pensa Galitzine en se rappelant l'incident.

Dès qu'il fut introduit dans le corps de garde, le sous-officier de service, imprégné d'une odeur d'eau-de-vie et de mauvais tabac, se mit à le fouiller. Les doigts gras aux poils roux, couverts de taches de rousseur, rôdaient sur son corps, fouillaient, tâtaient. Il lui enleva le médaillon avec le portrait de Sophie. Il lui lia les mains derrière le dos, si fortement que la corde entra dans la chair. Le matin, un des officiers de garde eut pitié de lui et ordonna qu'on lui déliât les mains. Mais maintenant encore Galitzine avait mal aux bras. Il les leva et considéra les traces laissées par les cordes : elles étaient comme des bracelets rouges. « Et cela aussi est bien », pensa-t-il.

« Marinka n'est plus Marinka, mais la princesse Maria Pavlovna Galitzine », se rappela-t-il tout à coup avec un joyeux étonnement. Il ne comprenait pas encore comment cela lui était arrivé. « Demain nous nous marions », — lui avait-elle déclaré la veille. Il fit des objections, s'étonna de cet empressement, la pria d'attendre. Mais elle ne voulait rien entendre : ce serait demain et c'était tout. Elle avait depuis longtemps pensé à tout, tout arrangé avec Thomas Thomitch, en cachette de sa mère et de son fiancé lui-même. Personne dans la maison, sans même en excepter les serviteurs, ne savait rien, sauf le vieux maître d'hôtel Anani Vassilievitch. La grand'mère malade était alitée et Nina Lvovna était partie en visite, dès le matin et pour toute la journée, chez une vieille amie de Smolny, à l'autre bout de la ville. Un vieux prêtre de la maison des Invalides près des casernes de Semeon, camarade de régiment de Thomas Thomitch, expert en noces expéditives, les avait

mariés dans la chapelle familiale, ici même, dans la maison de la grand'mère.

Galitzine se soumettait mais ne comprenait rien. Pendant la cérémonie il se tint raide comme un piquet, ainsi que Thomas Thomitch le disait plus tard en plaisantant. Dans la minuscule église, pareille à un oratoire, régnait une suffocante odeur de cierges et d'encens ; la tête lui tournait et il avait peur de se trouver mal.

Fatigué, il se coucha très tôt. La nuit, comme il dormait déjà, Marinka entra tout doucement dans sa chambre sur la pointe des pieds, s'assit sur le bord du lit, se pencha vers lui, le prit dans ses bras et l'éveilla par un baiser ; jamais auparavant elle ne l'avait embrassé ainsi ; il sentit que dans ce baiser elle lui donnait son âme. « Maintenant tout est bien. Ne le comprends-tu pas? » — lui murmura-t-elle à l'oreille, et avant qu'il pût s'en rendre compte elle se dégagea de son étreinte et s'enfuit dans la chambre à coucher de sa mère. Et lui s'endormit de nouveau, profondément, agréablement, bêtement, et, en s'endormant, il pensa qu'il était vraiment bête de dormir par une nuit pareille.

La nuit suivante, il fut arrêté. Lorsque le grand-maître de la police Choulguine, accompagné d'un sous-officier et de quatre soldats, firent sortir le prisonnier dans le vestibule, Marinka accourut à lui, à demi vêtue. A peine eut-elle le temps de l'embrasser, de le bénir et de lui murmurer à l'oreille : « N'aie pas peur pour moi, pense à toi seul. Que la Sainte Vierge te protège ! » Et comme il descendait déjà l'escalier, elle se pencha par-dessus la rampe et le regarda pour la dernière fois ; il n'y avait dans ses yeux ni peur ni douleur, mais seulement la force de l'amour infini. Il essayait sans cesse de se rappeler à quoi ressemblaient ses yeux, mais n'y réussissait pas.

Il en avait assez de regarder le mur, il s'appuya

sur la table et, fermant les yeux, se mit à réfléchir. Et comme naguère, pendant sa maladie, il murmurait tendrement extasié : « Marinka... ma mère ! » — et il lui semblait qu'elle le prenait dans ses bras et le berçait pour l'endormir.

Le tintement des éperons et le bruit des fusils le réveillèrent. Il pensait avoir dormi longtemps ; il n'avait dormi que dix minutes. Il était plus de huit heures du soir.

— Le prisonnier chez Sa Majesté l'Empereur ! — dit une voix.

L'escorte l'entoura et l'emmena à travers des escaliers et des corridors interminables. Ils passèrent par une suite de salles ornées de tableaux. Galitzine reconnut l'Ermitage. Dans la grande salle il y avait tant de bougies allumées qu'il pensa : Donne-t-on un bal ici? Mais il comprit ensuite que la lumière était nécessaire pour suivre les moindres changements d'expression sur les visages, au cours des interrogatoires. En bas la salle était toute remplie de clarté, tandis qu'en haut à travers le plafond vitré s'ouvrait béant le ciel nocturne, noir et sans fond.

Dans un coin, près du mur, sous la « Sainte Famille » du Dominiquin, devant une petite table de jeu, couverte d'un encrier, de plumes et de papier, était assis un jeune homme en uniforme de hussard de la garde, rouge, tout galonné d'or et bien ajusté. C'était l'aide de camp général Levachev.

Les soldats amenèrent Galitzine près de la petite table. Deux d'entre eux, le sabre nu, se placèrent près de la porte.

— Prenez place, prince, — dit Levachev en se levant avec un salut aimable, sans cependant lui tendre la main et en lui désignant un fauteuil. — Je crois que nous nous sommes rencontrés chez votre oncle Alexandre Nicolaievitch, — continua-t-il en français comme s'ils n'étaient point un prisonnier et un homme de police, mais

deux invités qui se rencontrent dans une maison étrangère et causent en attendant leur hôte.

— Avez-vous servi?

— Oui, j'ai servi.

— Dans quel régiment?

— Dans le régiment de Preobrajensky.

— Il y a longtemps que vous avez quitté le service?

— Deux ans.

Galitzine examinait Levachev : son visage n'était ni bon ni méchant, simplement indifférent ; ses yeux ni bêtes ni intelligents mais seulement un peu retors. Un jeune homme du monde, un fougueux hussard, probablement bon danseur et bon cavalier ; un bon garçon de l'espèce de ceux qui vivent eux-mêmes et n'empêchent pas les autres de vivre.

Galitzine leva les bras et lui montra les traces des cordes. Levachev fit une grimace.

— Ils ont encore fait trop de zèle. Combien de fois leur ai-je dit !

— Lie-t-on les mains à tout le monde ici?

— Presque à tout le monde : c'est l'usage. Que voulez-vous ! c'est une maison d'arrêt.

— Une espèce de poste de police?

— Oui, c'est un peu ça.

— Libre à vous de changer un palais en bureau de police.

Levachev ne répondit rien.

— Eh bien, commençons, — dit-il, et son visage changea son expression aimable contre une expression préoccupée, point sévère mais un peu ennuyée et dégoûtée, comme s'il comprenait lui-même qu'il ne faisait pas une besogne très propre. Il prit une feuille de papier, tailla sa plume et la trempa dans l'encre.

— Avez-vous prêté serment à Sa Majesté l'Empereur Nicolas Pavlovitch?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que la prestation de serment est entourée de telles cérémonies et de tels engagements que je ne la considère pas comme admissible pour moi.

— Et vous ne prêterez serment à personne?

— A personne.

— Comment peut-on se passer de serment? Vous croyez en Dieu?

— Oui, je crois en Dieu.

— Et le serment ne procède-t-il pas de Dieu?

— Non.

— Bien, nous n'allons pas discuter. Dois-je inscrire vos paroles telles quelles?

— Oui, inscrivez.

La figure de Levachev devint encore plus indifférente.

— Vous vous nuisez beaucoup, prince, beaucoup. Réfléchissez.

— Toute ma vie, Excellence, je n'ai réfléchi qu'à cela.

— Et c'est à ceci que vous avez abouti?

— Oui, c'est à ceci.

Levachev sourit, haussa les épaules et, retroussant sa moustache d'un geste adroit et familier, il écrivit. Puis il continua d'un air encore plus ennuyé :

— Vous avez appartenu à la Société Secrète?

— Oui.

— Quels sont les agissements de la Société que vous connaissez?

— Aucun.

Levachev, après un instant de silence, considéra le bout de sa plume, enleva un brin de poussière et leva les yeux sur Galitzine.

— Ne pensez pas, prince, que le Gouvernement ait été absolument ignorant. Nous savons d'après des renseignements exacts que les événements du Quatorze n'ont été qu'une explosion prématurée et que, l'an dernier, vous avez dû porter au défunt Empereur un coup mortel. Si

vous le désirez, je vous communiquerai les détails du régicide projeté. L'année dernière, dans les premiers jours de mai, une réunion eut lieu dans la maison de l'écrivain moscovite, monsieur Ryliev. Là le président du Comité de Toultchino de la Société Secrète du Sud, le lieutenant-colonel Pestel, proposa l'extermination de tous les membres de la famille impériale. Le saviez-vous?

— Non, je ne sais rien.

— Et qui a répondu à Pestel : « Je suis complètement d'accord avec vous »? Vous ne le savez pas non plus?

— Non plus.

— Peut-être vous en souvient-il tout de même?

— Non, je ne m'en souviens pas.

— Votre Excellence a une bien mauvaise mémoire, — dit Levachev en souriant et en retroussant encore sa moustache, — je vais vous le rappeler : ce sont vos propres paroles. Et maintenant vous plairait-il de nommer ceux de vos camarades qui assistaient à cette réunion?

— Excusez-moi, Excellence, mais cela m'est impossible.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, en entrant dans la Société, j'ai fait serment de ne nommer personne.

Levachev mit sa plume de côté et se rejeta sur le dos du fauteuil.

— Écoutez, Galitzine, plus vous vous obstinerez et plus mal ça ira pour vous. Vous voulez sauver vos camarades, mais vous ne sauverez personne et vous vous perdrez vous-même. Je vous le dis : le gouvernement sait déjà tout et votre aveu n'est nécessaire que pour vous-même. Un repentir sincère est la seule voie pour obtenir la miséricorde de l'Empereur. — Il répétait des paroles probablement apprises. — Eh bien, pourquoi vous taisez-vous? Ne voulez-vous rien dire?

— Non, je ne veux pas.

— Alors on vous *obligera* à parler, cher monsieur, — dit Levachev en élevant à peine la voix et en appuyant sur chaque mot, distinctement et lentement, — je fais mon devoir de juge et je vous préviens que la question existe en Russie.

— Je suis très reconnaissant à Votre Excellence de cette confidence, mais je dois vous dire qu'après elle, je sens encore plus qu'il est de mon devoir de ne nommer personne. — Galitzine le regarda tout droit dans les yeux en pensant : « C'est un bon garçon, mais si ses supérieurs le lui ordonnent, il vous brûlera bien la plante des pieds. »

— Pour cette fois je ne vous parle pas comme un juge mais comme un gentilhomme, votre égal, — commença Levachev avec son amabilité première, — je ne comprends pas, prince, quel désir vous pouvez avoir de souffrir le martyre pour des gens qui vous ont trahi.

— Vous ne comprenez pas, Excellence, quel désir on peut avoir de n'être pas un scélérat?

Levachev fit une légère grimace, mais le « bon garçon » ne se fâcha pas, jugeant probablement que le prisonnier n'était pas en situation d'être aimable.

— Ayez l'obligeance, prince, de lire et de signer, — dit-il en lui tendant le papier.

Galitzine jeta un coup d'œil dessus et, constatant que le général écrivait le russe comme un savetier, signa sans lire. Levachev se leva, détendit ses membres ; l'uniforme bien ajusté moula davantage son corps : il semblait qu'un pareil gaillard, au lieu de moisir sur des paperasses, était plutôt fait pour danser la mazurka avec les belles dames, ou galoper dans le feu des combats ; il tira le cordon de la sonnette. Lorsque le sous-officier accourut, Levachev désigna à Galitzine un paravent de soie verte placé à côté de la table.

— Ayez l'obligeance d'attendre.

Et il sortit en compagnie du sous-officier. Galitzine s'assit derrière le paravent.

A l'autre bout de la salle une porte s'ouvrit et l'on entra. De derrière le paravent on ne pouvait voir qui c'était, mais à en juger par les voix, il y avait là deux personnes. Tout en causant elles s'approchèrent de la table et s'arrêtèrent. Elles non plus ne voyaient pas Galitzine. Il prêta l'oreille.

— J'ai fait des révélations sans réfléchir, suivant l'impulsion de mon cœur reconnaissant envers Sa Majesté. Peut-être ai-je dit ce que d'autres n'auraient pas révélé.

Galitzine ne distingua pas la suite, puis de nouveau il entendit.

— Il est facile de se perdre soi-même, Votre Excellence, mais être la cause de la perte des autres c'est un supplice insupportable.

Galitzine reconnaissait cette voix sans la reconnaître. Il se leva, s'approcha du paravent sur la pointe du pied et regarda par-dessus. Les deux personnes lui tournaient le dos et il ne pouvait voir leurs visages. Mais il reconnut l'une d'elles : c'était Benkendorf. Quant à l'autre, Galitzine continuait à la reconnaître sans la reconnaître ; il ne pouvait en croire ses yeux.

— Soyez tranquille, mon ami, il fera grâce à tout le monde, — dit Benkendorf et, prenant son interlocuteur sous le bras, il passa avec lui près du paravent. Galitzine vit alors face à face cet autre inconnu, ce méconnaissable : c'était Ryliev. Ils se regardèrent dans les yeux.

Galitzine tomba dans le fauteuil. La lumière s'éteignit dans ses yeux comme si, à travers le plafond vitré, le ciel noir et sans fond se fût écroulé sur sa tête.

— Venez, — dit Levachev en regardant derrière le paravent.

Galitzine revint à lui, se leva et sortit. L'Em-

pereur venait de l'autre bout de la salle. Le visage immobile, pâle, comme taillé dans le marbre, il s'approchait et soudainement Galitzine se rappela comment il avait le Quatorze couru, le pistolet en main, place du Sénat, sous la mitraille, pour tuer la Bête.

Arrivé près de la table, l'Empereur s'arrêta à deux pas du prisonnier, le mesura du regard de la tête aux pieds et, désignant du doigt les notes de Levachev qu'il tenait à la main :

— Qu'est ceci? Qu'est-ce que vous avez raconté là? On vous a interrogé sérieusement et vous avez répondu par des balivernes. « Le serment ne procède pas de Dieu. » Mais, monsieur, connaissez-vous nos lois? Savez-vous que pour cela?... — et il fit un geste de la main autour de son cou.

Galitzine sourit : que pouvait lui faire cet homme après sa récente terreur?

— Pourquoi riez-vous? — demanda l'Empereur qui fronça les sourcils.

— Je suis surpris, Votre Majesté. Si l'on veut menacer, il faut d'abord menacer de la mort et ensuite de la torture : la torture est infiniment plus effrayante que la mort.

— Qui vous a menacé de la torture?

— Son Excellence.

Nicolas regarda Levachev, Levachev regarda Nicolas et Galitzine les regarda tous les deux.

— Qu'il est brave ! — reprit l'Empereur. — Ici-bas vous n'avez peur de rien et là-haut? Qu'est-ce qui vous attend dans l'autre monde? La malédiction éternelle?... Vous vous moquez de cela aussi? Mais vous n'êtes donc pas chrétien?

— Si, Votre Majesté, je suis chrétien, c'est justement pour cela que je me suis levé contre l'autocratie.

— L'autocratie émane de Dieu. Le Tsar est l'Oint du Seigneur. Vous vous êtes levé contre Dieu.

— Non, contre la Bête.

— Quelle bête? Vous divaguez?

— La Bête, c'est l'homme qui se fait Dieu, — dit Galitzine doucement et solennellement comme en prononçant des paroles d'incantation et il pâlit. La joie lui coupa la respiration : il lui sembla qu'il tuait la Bête.

— Oh! le malheureux ! — dit l'Empereur en hochant la tête avec compassion. — Il a perdu la raison. Voici où vous conduisent ces pensées infernales, fruits de l'orgueil et de l'amour-propre. Je vous plains. Pourquoi vous perdez-vous? Ne voyez-vous pas que je vous veux du bien, — reprit-il après un moment de silence, d'une voix déjà autre, caressante. — Pourquoi ne répondez-vous pas? — Il le prit par la main et continua, plus affectueusement encore : — vous savez, je peux tout... Je peux vous pardonner...

Galitzine se souvint de Ryliev et tressaillit.

— Voilà justement le malheur, Votre Majesté : vous pouvez tout. Dieu est dans les cieux et vous sur la terre. Et cela signifie que l'on a fait de l'homme un Dieu...

L'Empereur avait depuis longtemps compris qu'avec Galitzine il n'aboutirait à rien. Il l'interrogea sans plaisir, par acquit de conscience. Il ne s'irritait point. Après un mois d'instruction, il en était arrivé à ne plus se fâcher, contre personne ni pour rien, au cours des interrogatoires. Mais il en avait assez. Il était temps d'en finir.

— Allons, assez de balivernes, — interrompit-il avec une soudaine brutalité. — Répondez comme il faut à mes questions.

— J'ai déjà dit à Son Excellence que j'ai donné ma parole...

— Je n'ai que faire de Votre Excellence et de votre honteuse parole !

« L'autre écrit comme un savetier et celui-ci jure comme un savetier », — pensa Galitzine.

— Alors vous ne voulez pas parler? Vous ne voulez pas? Je vous le demande pour la dernière fois.

Galitzine se taisait. La figure de l'Empereur changea en un clin d'œil : un masque tomba qu'un autre remplaça, terrible, menaçant, pâle, comme taillé dans le marbre, tel l'Apollon du Belvédère triomphant du Python. Il fit un pas en arrière, étendit le bras et cria :

— Enchaînez-le de façon qu'il ne puisse même pas bouger !

A ce moment Benkendorf entra. L'Empereur se retourna vers lui et de nouveau un masque tomba qu'un autre remplaça. «Pauvre gars, pauvre Niks, votre forçat du Palais d'Hiver ! »

Benkendorf s'approcha de Nicolas et lui dit quelque chose à l'oreille. Sans regarder Galitzine, comme si du coup il l'avait oublié, l'Empereur sortit.

— Ayez l'obligeance d'attendre, — dit Levachev à Galitzine en lui désignant de nouveau le fauteuil derrière le paravent, et il sortit avec Benkendorf.

Galitzine s'assit à sa place précédente. Il se calma, se rasséréna : « C'est bien, encore une fois tout est bien », pensa-t-il comme auparavant. « Quelle envie avez-vous de souffrir le martyre pour ceux qui vous ont trahi? — Mais, bien sûr, j'en ai envie ! »

Et ces trois mots : « mais, bien sûr », il les murmura avec le même sourire enfantin que Marinka.

CHAPITRE VII

Le paravent était placé près de la porte derrière laquelle on entendait des pas et des voix. L'autre porte par laquelle l'Empereur était sorti s'ouvrit, quelqu'un entra en courant et la voix de Levachev se fit entendre :

— Mais appelez donc le chirurgien pour le saigner !

« La question existe en Russie », — se rappela Galitzine, et il prêta l'oreille à ce qui se passait derrière la porte. La lourde portière étouffait les sons. Il passa la tête par-dessus le paravent. Sauf les deux sentinelles qui se tenaient comme deux statues à la porte à l'autre bout de la salle, il n'y avait personne.

Galitzine écarta la portière et vit que derrière la porte était légèrement entr'ouverte. Il regarda par l'interstice ; il faisait sombre : la porte était double. Il poussa le battant et entra dans l'espace sombre entre les deux portes. Il heurta une chaise : probablement pendant les interrogatoires quelqu'un s'asseyait ici pour écouter. La seconde porte était, elle aussi, légèrement entr'ouverte et masquée de l'autre côté par une portière. Galitzine l'ouvrit un peu plus, écarta la portière et regarda.

C'était une petite salle, toute garnie de tableaux, — pour la plupart des copies d'anciennes peintures italiennes de l'école du Pérugin et de Raphaël ; elle était comme la grande salle éclairée par une multitude de bougies. Juste en face de lui quelqu'un était couché sur un canapé. Dans un fauteuil, tournant le dos à Galitzine, Benkendorf était assis cachant la personne

étendue : on ne voyait que ses pieds couverts d'un plaid et le coin blanc de l'oreiller. Là tout près se trouvaient assises ou debout quelques autres personnes : Levachev, le Commandant du Palais Bachoutzky, le grand maître de la police Choulguine et un civil, en frac, en perruque, portant des lunettes, l'air d'un juif, — probablement le chirurgien. Un instant après entra un autre civil, gras et roux, en habit brun et crasseux, qui tenait une de ces cuvettes de barbier en cuivre dont on se servait pour les saignées.

— Comment allez-vous, mon ami ? — demanda Benkendorf.

— Très bien, très bien, étonnamment bien, — répondit le personnage étendu sur le canapé. — Jamais je ne me suis senti aussi bien.

— N'avez-vous pas mal à la tête?

— Non, c'est passé, tout est passé. L'esprit alerte, la raison claire, l'âme tranquille, le cœur comme auparavant innocent et jeune. Jamais, jamais je n'ai été aussi heureux. Jusque dans mon cachot j'ai eu de tels moments de félicité que j'en devenais presque fou, je parlais, je parlais sans cesse, je racontais mes sentiments aux murs muets : à défaut des hommes ce seront les pierres qui m'entendront et les pierres crieront. Je criais, je chantais, je dansais, je sautais comme une bête dans sa cage, comme un homme ivre, comme un possédé. Le commandant Soukine, — excellent homme, mais quel nom ! s'il a un fils il serait inconvenant de le nommer, — ce pauvre Soukine pensait que j'étais devenu vraiment fou. Il envoya chercher le médecin et voulait m'attacher. Il ne comprenait rien, personne ne comprend rien. Mais vous, Excellence, vous comprenez. Vos yeux me plaisent extrêmement. Ils sont intelligents et bons. Ou plutôt l'un est bon et l'autre un tout petit peu rusé...

— Hé ! hé ! Vous êtes très bon observateur. — Benkendorf rit.

— Vous n'êtes pas fâché? De grâce, ne vous fâchez pas. Je ne sais pas ce que je dis. Mais d'abord ça ne sera pas ça, puis ensuite ça viendra. J'ai terriblement envie de parler. Permettez-moi de parler, Excellence.

— Parlez, mais ne vous énervez pas, sans quoi vous allez encore vous sentir mal.

— Non maintenant, ça ira bien, très bien. Je dirai tout. Auparavant je pensais : il faut taire les noms. Et maintenant je pense : les taire à qui? A l'Ange? Car l'Empereur est un ange, ce n'est pas un homme ; maintenant je m'en rends compte moi-même. Vous aussi. Est-ce qu'on tait les noms à de telles personnes? Nous n'avons à attendre de vous que du bien. Vous saurez tout. Je dirai tout. Je vous conduirai à la racine. L'affaire ira bon train. Maintenant je parlerai avec conviction. Ça m'est agréable. Je tâcherai de bien faire, Excellence. Vous verrez : je dénoncerai méthodiquement, régiment par régiment. Je n'épargnerai personne. Je nommerai même ceux que vous n'auriez jamais soupçonnés. Mais *lui* où est-il donc? Pourquoi n'est-il pas ici? C'est à lui personnellement que je veux...

— D'abord à nous, à lui ensuite, — répondit Benkendorf.

— Non, à lui d'abord, à l'Ange ! Je veux aller chez lui... Pourquoi ne me laissez-vous pas aller? Vous devez me laisser passer, je l'exige !

Il se souleva tout à coup sur le canapé comme s'il voulait se dresser et courir. Galitzine vit sa figure, comme tout à l'heure celle de Ryliev, inconnue, méconnaissable : c'était le prince Alexandre Ivanovitch Odoïevsky. Galitzine recula, tomba sur la chaise, ferma les yeux, se boucha les oreilles pour ne plus voir ni entendre. Mais pas pour longtemps : une curiosité avide le domina. Il se leva, écarta de nouveau la portière et regarda.

Odoïevsky était à demi étendu sur le canapé

de sorte que Galitzine pouvait maintenant voir son visage. Il paraissait presque bien portant, peut-être parce que l'ardeur de la fièvre empourprait ses joues. C'était toujours ce même « charmant Sacha », ce « doux garçon » ; il avait toujours cette grâce enfantine, presque féminine : « Telle une branche de muguet sous la faucille meurtrière. »

— Jusqu'au Quatorze, j'étais tout à fait innocent, — disait-il avec une confiance aussi calme, aussi joyeuse que s'il causait avec ses meilleurs amis. J'ai été élevé à la maison. Maman m'a donné une éducation exemplaire. Jusqu'à sa mort elle ne m'a pas quitté des yeux. Et moi j'adorais ma mère... Mais à quoi bon parler de cela ? Lorsqu'elle mourut c'est à peine si je pus lui survivre. Je suis entré dans un régiment. A vingt ans j'étais encore tout à fait enfant. Je suis d'un naturel insouciant, étourdi et paresseux. Je n'ai jamais eu aucun souci dans ma vie. J'ai été trop heureux. Ma vie n'était que fleurs. J'écrivais des vers et je rêvais au siècle d'or de l'Astrée. Comme tous les jeunes gens je parlais en l'air de la liberté sans aucun dessein. Ryliev de même. Voilà comment nous nous sommes liés.

— C'est Ryliev qui vous a introduit dans la Société Secrète? — demanda Benkendorf.

— Non, ce n'est pas lui. Je ne me rappelle plus qui. D'ailleurs il n'y avait pas même de réception. Tout n'était que bêtise, enfantillage, évaporation du cerveau surchauffé de Ryliev. Car que peuvent faire trente ou quarante jeunes gens rêveurs, romantiques, « somnambules » comme disait Galitzine.

— Quel Galitzine? Le prince Valerian Mikhaïlovitch? — demanda Levachev.

— Mais oui. Et quoi donc?

— N'est-ce pas lui qui à la proposition de Pestel d'exterminer tous les membres de la fa-

mille régnante répondit : je suis entièrement d'accord avec vous?

— Peut-être ; je ne me rappelle pas.

— Essayez de vous rappeler.

— Et pourquoi avez-vous besoin de cela?

— C'est très important.

— Ce n'est pas important du tout. Bêtise ! Excellence, pourquoi m'interroge-t-il ainsi? Ne le lui permettez pas. Nous ne sommes pas des mouchards, des espions.

Benkendorf cligna de l'œil à Levachev.

— Ne vous fâchez pas, mon ami, il ne le fera plus. Vous vouliez nous raconter comment vous avez passé la journée du Quatorze.

— Oui, je le voulais. Seulement tout est comme dans un songe. On ne peut pas raconter un songe. J'ai passé la nuit de garde au Palais. Je n'ai pas fermé l'œil, j'étais fatigué comme un chien. Le sang me montait à la tête : cela m'arrive souvent après une insomnie. Le matin je suis allé au café de Loreda pour acheter des bonbons acidulés au citron. Je les aime beaucoup. Ensuite je suis allé vers la maison, pour me coucher. Tout à coup me voilà sur la place du Sénat ; on m'a entraîné dans le carré. Vingt fois j'ai essayé de m'en aller. Mais on m'embrassait, on m'étreignait et je suis resté, je ne sais pas moi-même pourquoi...

— Vous teniez un pistolet à la main? — demanda Benkendorf.

— Un pistolet? Possible. Quelqu'un me l'aura fourré...

Levachev se mit à écrire quelque chose au crayon sur une feuille de papier.

— Excellence, pourquoi inscrit-il? Le pistolet, c'est une vétille. Et puis je ne me rappelle pas. Peut-être même qu'il n'y en avait pas...

— Et vous avez vu quand on a tiré sur le comte Miloradovitch?

— Oui, j'ai vu.

— Qui a tiré?

— Ça, je n'ai pas vu.

— C'est dommage. Vous auriez pu sauver un innocent.

— Eh, messieurs, vous parlez toujours à côté. Est-ce absolument nécessaire?

— Absolument.

— Eh bien, prêtez l'oreille.

Benkendorf se pencha et Odoïevsky lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Et après la fusillade, — se mit-il à raconter de nouveau à haute voix, toujours calme et gai, — je suis allé en traversant la Neva sur l'île Vassilievsky et de là sur la Moïka, chez l'écrivain Jandry. La vieille Jandry — elle m'aime beaucoup — m'a vu et s'est mise à beugler : fuyez ! Elle m'a jeté de l'argent. J'ai perdu la tête encore davantage. Je suis allé à l'aventure. J'ai voulu me cacher sous la terre, sous la glace. Les gens me regardaient dans les yeux comme des corbeaux dans les yeux des mourants. J'ai passé la nuit dans un fossé sous le pont. Je suis tombé dans un trou de la glace, je me suis presque noyé, j'étais gelé. Je sentais déjà la mort. J'en suis sorti fou. Le matin j'ai continué mon chemin. Pendant deux jours j'ai rôdé, Dieu sait où ! J'ai été à Katerinhof, à Krasnoï. Je me suis acheté une pelisse de mouton, un chapeau de fourrure, je me suis déguisé en paysan. Revenu à Pétersbourg, je me suis rendu chez mon oncle, Vassia Lanskoi, le ministre. Il m'avait promis de me cacher, mais au lieu de cela il est allé lui-même me dénoncer à la police. Alors j'ai pensé : ça va mal, et je me suis présenté chez vous...

— Vous ne vous êtes pas présenté. On vous a amené, — rectifia Bachoutzky.

— On m'a amené? Je ne me rappelle pas. Je voulais moi-même... En Russie on ne peut pas se sauver. J'en ai fait l'expérience. L'homme russe est courageux comme une épée, ferme comme un

roc, tant qu'il a Dieu et le Tsar dans l'âme, mais sans eux, c'est un torchon, une canaille. Tout comme moi en ce moment. N'est-ce pas, Excellence, que je suis une canaille? — demanda-t-il en se tournant tout à coup vers Benkendorf et en le regardant droit dans les yeux.

— Pourquoi donc? Au contraire, vous êtes un noble cœur. Vous vous êtes trompé et maintenant vous vous repentez.

— Ce n'est pas vrai. Je vois à vos yeux que ce n'est pas vrai. Vous dites : noble et vous pensez : canaille. Quoique vous aussi, messieurs, — il promena lentement ses regards sur eux, son visage pâlit, se décomposa, — vous écoutez une canaille. Vous êtes beaux, vous aussi. Je perds la raison, vous écoutez, vous en profitez. Seigneur, Seigneur, que faites-vous de moi? Bourreaux, bourreaux tortionnaires! Soyez tous maudits!

De nouveau Galitzine recula, ferma les yeux, se boucha les oreilles pour ne plus voir ni entendre. Mais poussé encore par sa curiosité avide, il écarta la portière, regarda, écouta.

Odoïevsky était couché silencieux, sans bouger, les yeux fermés comme s'il avait perdu connaissance. Ensuite il les ouvrit et recommença à parler vite, vite, indistinctement, comme dans le délire :

— Eh bien, soit! Tous canailles, tous nobles. Innocents, malheureux. Bêtes et anges à la fois. Des anges déchus qui se redressent. Seulement il faut le comprendre. « La sagesse divine règne sur le monde... Es herrscht eine allweise Gute über die Welt. » C'est Schelling, l'Allemand, qui l'a dit... Et en russe, « l'Intercession de la Vierge ». Et la voici elle-même, voyez-vous?

Juste en face de lui était pendue une copie de la Madone de la Chapelle Sixtine de Raphaël. Galitzine y jeta un coup d'œil et soudain se rappela à qui ressemblaient les yeux de Marinka lorsque la nuit de son arrestation, penchée sur

la rampe, elle le regarda pour la dernière fois descendre l'escalier.

— Quels yeux, — continua Odoïevsky en regardant la Madone avec un attendrissement extasié. — Comment est-ce que l'on chante dans les chansons russes? « La Terre, notre Mère à tous. » La Russie, c'est la mère. La mère de tous les affligés. Mais il est défendu de parler de cela. Excellence, ne vous fâchez pas contre moi, je vous dirai tout. Vous saurez tout. Je me reposerai seulement un peu et je reprendrai ensuite. Kachovsky a fait feu, Obolensky a donné des coups de baïonnette au cheval et Kuchelbecker a visé le Grand-Duc, mais son pistolet n'est pas parti. Ça ne fait rien, ça ne fait rien : écrivez ; autrement vous oublierez. Et quoi encore?... Et d'ailleurs tout ça ce sont des vétilles. Encore une fois ce n'est pas ça... Mais quand j'étais en train de geler dans le fossé sous le pont, alors c'était ça, c'était bien ça... Des petites tasses dorées, vertes. Étant enfant, nous buvions du lait dans ces tasses chez maman, à la campagne, à l'entresol, avec des fenêtres cintrées qui donnaient sur un bosquet de bouleaux... dorées, vertes comme la lumière du soleil à travers les jeunes feuilles des bouleaux. C'était si bon ! Et maintenant aussi... Seulement ne vous fâchez pas, mes chers, mes bons amis. Il ne faut pas vous fâcher et tout sera bien. Pardonnons-nous les uns aux autres, aimons-nous les uns les autres. Donnons-nous la main et chantons, dansons comme des enfants, comme les anges divins au Paradis, au siècle d'or de l'Astrée.

Il parlait de plus en plus bas et enfin il se tut, ferma les yeux comme s'il s'était endormi ou avait perdu connaissance. Il souriait dans son sommeil et de douces larmes coulaient sur son visage. Benkendorf l'embrassa au front avec une tendresse qui peut-être n'était pas feinte.

A l'autre bout de la salle, une portière aussi

lourde que celle derrière laquelle écoutait Galitzine bougea tout à coup, s'écarta et l'Empereur entra.

Tous l'entourèrent en parlant à voix basse pour ne pas éveiller le malade. Seules des phrases hachées parvenaient jusqu'à Galitzine.

— On peut craindre la fièvre chaude...

— Il faut le saigner, lui mettre de la glace sur la tête...

— Déposition importante...

— Mais c'est du délire, des paroles d'insensé. Et s'il accuse quelqu'un à tort?

— Cela ne fait rien. Nous débrouillerons tout ça...

Galitzine ne se rappela plus comment il était revenu à son ancienne place, dans la grande salle, derrière le paravent. Il resta longtemps dans une sorte de torpeur insensible.

Soudain il vit Levachev. Assis à la petite table de jeu, il rangeait les papiers. Galitzine se leva brusquement et se jeta sur lui si précipitamment que Levachev tressaillit, se retourna et à son tour se dressa.

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'avez-vous, Galitzine?

— Conduisez-moi chez l'Empereur.

— L'Empereur est occupé. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le-moi.

— Non, chez l'Empereur, tout de suite, tout de suite, immédiatement !

— Voyons, monsieur, qu'avez-vous à crier? Vous perdez l'esprit?

— Je perds l'esprit ! Je perds l'esprit ! Vous avez déjà fait perdre la raison à l'un. En voici un autre ! La question existe en Russie. Vous en avez torturé un. Eh bien, à l'autre! Tous les deux ensemble ! Tirez-nous les nerfs, brûlez-nous les talons ! Oh ! les canailles, les bourreaux, les tortionnaires ! — cria Galitzine en fureur, tapant du pied, levant le poing.

Levachev le saisit par les mains, mais il se dégagea, le repoussa et courut sans savoir où ni pourquoi. Une pensée traversait sa tête : tuer la Bête ou, sinon la tuer, du moins l'insulter, la frapper, lui cracher au visage.

— Arrête-le et tiens-le ! — cria Levachev aux deux sentinelles qui comme deux statues se tenaient toujours à la porte à l'autre bout de la salle. Ils tressaillirent, s'animèrent, comprirent et se lancèrent à la poursuite de Galitzine.

— Mikouline ! Mikouline ! — criait Levachev d'un air effrayé comme si trois hommes ne suffisaient pas à venir à bout d'un seul.

— Présent, Votre Excellence ! — L'officier de jour, le colonel Mikouline apparut, comme s'il sortait de sous terre, suivi de cinq chevaliers-gardes, cinq gaillards roux casqués et cuirassés de cuivre : toute une armée contre un homme désarmé. Quelque part au loin se montra la figure de l'Empereur, mais elle disparut aussitôt.

Galitzine fut entouré, serré, saisi. Quelqu'un l'ayant pris par derrière le pressa avec une telle force qu'il manqua d'étouffer, un autre le saisit à la gorge, un autre encore le frappa au visage. Mais il ne se rendait pas, il luttait avec cette force décuplée que donne la fureur.

Tout à coup quelque part au loin un cri se fit entendre. Galitzine reconnut la voix d'Odoïevsky. Ni sur le moment ni plus tard il ne put comprendre ce qui arrivait : le malade réveillé avait-il eu peur en entendant le bruit de la bagarre ou tandis qu'on le saignait s'était-il imaginé qu'on le torturait, qu'on l'égorgeait? — mais ce cri fut terrible. Et Galitzine répondit par un cri pareil. Si quelque étranger avait pu entendre, il aurait pensé que c'était vraiment la chambre de la question ou une maison de fous.

— Des cordes ! Des cordes ! Liez-le. Mais qu'a-t-il à hurler, la canaille? Bouchez-lui la gu.... !

Galitzine sentit qu'on le bâillonnait, qu'on lui liait bras et jambes, qu'on le soulevait, qu'on l'emportait.

Il se résigna, s'apaisa, ferma les yeux. « Maintenant c'est bien. Tout est bien », dit une voix.

Lentement, dans un brouillard rouge, passa devant lui le visage blanc de la Bête. Galitzine perdit connaissance.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

On va me torturer. Seigneur, donnez-moi la force de le supporter ! — telle fut la première pensée de Galitzine lorsqu'il revint à lui au grand air. Le Grand Maître de la Police, pour l'aider à reprendre ses sens, avait ouvert la vitre du carrosse pendant le trajet du Palais à la forteresse.

« Quelles tortures ont supportées les martyrs chrétiens !... Oui, mais c'étaient des martyrs et moi... Mais cela ne fait rien : peut-être que moi aussi... » Galitzine cherchait à se donner du courage, mais il n'avait pas de courage : il ressentait seulement une terreur animale.

La voiture s'arrêta près de la maison du Commandant de la Forteresse Pierre et Paul. Chouljuine fit descendre le prisonnier et le remit entre les mains du sous-officier de service. Ils entrèrent dans une petite chambre aux murs nus, presque sans meubles, où il n'y avait que deux chaises et une petite table sur laquelle brûlait une chandelle de suif. Le sous-officier fit asseoir Galitzine sur une des chaises et s'assit lui-même sur l'autre. Il bâilla avec tant d'insouciance en faisant des signes de croix et en mettant devant sa bouche la paume de sa main que Galitzine se prit à

espérer tout à coup qu'on ne le torturerait pas.

« Si, on me torturera. Les voici qui viennent. Venez à mon aide, Seigneur ! » — pensa-t-il en écoutant, avec cette répugnante contraction au creux de l'estomac qui remue les entrailles, un bruit sinistre de ferraille et un nombreux piétinement dans la chambre voisine.

Un vieillard aux cheveux blancs, courts et drus militairement taillés, et avec une jambe de bois entra dans la chambre. C'était le général Soukine, commandant de la forteresse Pierre et Paul. Il était suivi d'un petit homme, gras et rond, au nez absent, le major de la place, Podouchkine, et d'un certain nombre d'officiers, de sergents et de soldats. Soukine tenait des tringles et des anneaux de fer. « Les instruments du supplice », — pensa Galitzine, et il ferma les yeux pour ne pas voir. « Venez à mon aide, Seigneur ! » — répétait-il presque sans connaissance.

En frappant lestement le plancher de sa jambe de bois, le vieillard vint près de la table et approchant de la chandelle une feuille de papier, déclara :

— Sa Majesté l'Empereur ordonne de te mettre aux fers. — Il eut en appuyant sur le mot « te » un accent qui n'était pas naturel.

Galitzine écoutait sans comprendre. Plusieurs personnes se jetèrent sur lui et lui passèrent aux mains et aux pieds des fers qu'ils fermèrent à clef.

Il ne comprenait toujours pas. Mais soudain il se mordit les lèvres et retint sa respiration pour ne pas pleurer d'une joie aussi absurde, aussi animale que sa terreur de tout à l'heure. Il regardait le commandant dans les yeux et pensait : « Quel homme excellent ! » et le visage sans nez du major de place lui paraissait charmant cependant que les physionomies grises des soldats lui semblaient si bonnes qu'il était prêt à em-

brasser chacun d'eux. Il remarqua le col orange de l'adjudant de place qu'il n'avait pas encore vu. « On a probablement changé la couleur à l'occasion du nouveau règne », — pensa-t-il avec la même joie stupide et enivrante. Il avait un peu honte d'avoir eu si peur, mais cette honte même se noyait dans la joie.

— Egor Mikhaïlovitch, conduisez-le au ravelin d'Alexis, — dit le commandant à Podouchkine. Ce dernier noua les deux bouts de son mouchoir et en entoura la tête de Galitzine.

Celui-ci se leva chancelant et faillit tomber : il ne savait pas encore marcher avec les fers. Les soldats le saisirent sous le bras, le firent sortir de la maison et le placèrent dans un traîneau. Podouchkine s'assit à côté de lui et le prit par la taille. Le traîneau faisait force détours, se frayant un chemin à travers d'étroits passages entre les bastions de la forteresse. En regardant d'un œil par-dessus son bandeau, Galitzine vit le pont-levis jeté sur un fossé et une porte percée dans un épais mur de pierre.

— Où me conduisez-vous? Au ravelin d'Alexis? — demanda Galitzine à Padouchkine.

— Ne vous inquiétez pas, le logement sera parfait, — dit le major pour le consoler, en lui rajustant le bandeau sur les yeux.

Galitzine se rappela tout ce qu'il avait entendu dire du ravelin : on n'y envoyait que les « oubliés » et personne n'en sortait vivant. Mais en comparaison de la torture l'emprisonnement perpétuel lui paraissait une félicité.

Le traîneau s'arrêta. De nouveau les soldats prirent le prisonnier sous le bras, l'aidèrent à descendre du traîneau et à monter les marches du perron.

Les portes grincèrent sur leurs gonds rouillés et se fermèrent avec un bruit lourd. « Vous qui entrez ici laissez toute espérance », pensa Galitzine.

On lui ôta le bandeau et on le conduisit à travers un long corridor, à peine éclairé par des lumignons de suif et garni d'une série de portes. Le major de place le précédait et en s'arrêtant à chaque porte demandait : « Occupé »? — « Occupé », répondait-on. Enfin on lui répondit : « Libre ».

— Entrez, s'il vous plaît, — dit Podouchkine avec amabilité. Galitzine entra dans une fente de pierre, longue, étroite comme un cercueil. Le gardien alluma une veilleuse, un lumignon vert avec de l'huile. Galitzine discerna une voûte tombante, une fenêtre garnie d'une lourde grille de fonte dans une niche profonde, deux chaises, une petite table, un lit d'hôpital, un poêle rond dans un coin et dans l'autre un baquet puant.

On lui ôta ses fers, on le déshabilla, on le fouilla jusque sous les aisselles puis on l'habilla d'une veste de prisonnier, d'un pantalon, d'une camisole toute crasseuse et d'une paire de pantoufles déchirées, trop grandes pour ses pieds.

Un vieillard de très haute taille, habillé d'une longue redingote verte aux revers et au col rouges, — un uniforme du temps de Paul Ier, — extrêmement maigre et pâle comme un mort, entra dans la cellule. C'était le commandant du ravelin Alexis, le Suédois Lilien Ankern. Les gardiens le tenaient pour un peu fou et l'appelaient le « squelette immortel » ; ils prétendaient qu'il avait au moins cent ans et avait passé dans la forteresse près de cinquante années, prisonnier éternel parmi les autres prisonniers.

D'un pas égal, un peu voûté, les bras croisés derrière le dos, la bouche ouverte laissant voir deux dents jaunes, il avançait vers Galitzine avec un regard qui ne voyait pas.

— Comment allez-vous? — demanda-t-il de loin encore et, sans attendre la réponse, il s'agenouilla et d'un geste agile et familier passa les fers qu'on venait d'enlever aux pieds de



Galitzine. Lorsqu'il eut fini il lui montra comment il fallait marcher en soutenant d'une cordelette les chaînes qui unissaient les deux anneaux. Galitzine essaya de faire quelques pas et de nouveau manqua de tomber.

— Ce n'est rien, vous vous y ferez, — dit, toujours pour le consoler, le major de place.

Ayant entouré les menottes avec de la peau de Suède, le commandant demanda :

— Pouvez-vous écrire ainsi?

— Oui, je peux.

— Eh bien, la toilette est finie, — dit Podouchkine avec une amabilité souriante. Cependant Lilien Ankern toujours agenouillé levait vers le prisonnier ses yeux centenaires, couverts d'une pellicule comme ceux des oiseaux endormis et disait avec piété comme récitant une prière :

— La miséricorde divine nous sauvera tous.

« C'est probablement ainsi que dans l'autre monde les vieux morts saluent les nouveaux venus », — pensa Galitzine.

Le vieillard se releva silencieusement et du même pas égal, le dos voûté, les bras croisés derrière le dos, sortit de la cellule.

Les gardiens aidèrent le prisonnier à passer de la chaise sur le lit.

— Dormez en paix, ne vous chagrinez pas : tout s'arrangera. La chambre est excellente, sèche, chaude, — dit Podouchkine.

Ils sortirent et fermèrent la porte derrière eux. La clef tourna dans la serrure, on entendit le bruit des verrous, le dernier grincement d'une énorme barre et ce fut le silence.

Galitzine se sentit enterré vivant et pourtant il se réjouit : il avait échappé à la torture.

Il vit sur la table une tranche de pain et un cruchon de kvass. Tout à l'heure tandis qu'on le fouillait il avait demandé à manger. Le major de place s'était excusé disant qu'il était trop tard

et que tout le monde dormait à la cuisine. Il avait fait apporter du pain et du kvass. Galitzine mangea et but tout : il y avait très longtemps déjà qu'il n'avait aussi bien mangé.

Il voulut se coucher. Il enleva la camisole et avec difficulté posa sur le lit ses pieds alourdis par les fers. Il était déjà prêt à s'étendre sur un matelas mince comme une crêpe, mais il s'arrêta en jetant un coup d'œil sur l'oreiller bariolé dépourvu de taie et couvert de taches graisseuses. Il le sentit et fit la grimace. Le mouchoir de poche de Marinka, non déplié encore, portant brodées en rouge les deux lettres M. T. était posé sur la table. Probablement elle avait eu tout de même le temps de le mettre dans sa poche lorsqu'elle lui avait dit adieu et quand on l'avait fouillé on ne l'avait pas remarqué ou peut-être le lui avait-on laissé par pitié.

Il l'étendit de façon que sa joue ne touchât point l'oreiller. Le mouchoir sentait l'odeur de Marinka. Galitzine sourit. Il se rappela sans savoir pourquoi que pendant sa première et dernière nuit de noces, lorsque Marinka l'avait éveillé par un baiser, il n'avait pas su la retenir et s'était « bêtement » endormi.

Quelque part, tout près, presque à son oreille, un carillon chanta tristement comme des anges à la voix métallique. Il lui sembla entendre le salut des morts : « La miséricorde divine nous sauvera tous. » Et toujours souriant il s'endormit béatement avec cette pensée : « Jusque dans la gueule de la Bête, Christ me protégera. »

Il fut réveillé le matin par les mêmes bruits que la veille, mais répétés dans un ordre inverse : d'abord le grincement de la barre puis le son des verrous et de la clef dans la serrure. Lilien Ankern entra dans la chambre, demanda : « Comment allez-vous? » et disparut sans attendre la réponse.

Le sous-officier d'artillerie Chibaëf, à la figure

jeune et gaie, lui apporta du thé faible dans une énorme théière en étain et deux morceaux de sucre. Par respect il ne tenait pas le sucre dans la paume de sa main mais dans un pli de son uniforme ; il plaça le tout sur la table et salua poliment.

— Quelle heure est-il? — demanda Galitzine.

Chibaëf sourit silencieusement et sortit après un salut poli. Un petit soldat invalide emporta le baquet et se mit à balayer la cellule.

— Quelle heure est-il? — demanda de nouveau Galitzine.

Le soldat ne répondit rien.

— Quel temps fait-il?

— Je ne sais pas.

Transi de froid, Galitzine s'enveloppa dans la couverture et but du thé pour se réchauffer. Il examina sa chambre « sèche » : sur le mur au plâtre effrité une ligne bleue de peinture fraîche marquait le niveau de la dernière inondation, des taches sombres se dessinaient partout ; de la voûte et le long du tuyau de poêle l'eau suintait ; l'air était imprégné d'une humidité suffocante, quasi souterraine. Et lorsqu'on eut allumé le poêle dans le corridor, le tuyau de fer qui passait presque au-dessus de la tête du prisonnier devint incandescent et craqua légèrement. Il avait chaud à la tête tandis que ses pieds restaient glacés de froid.

Les murs continuant les voûtes basses s'arrondissaient jusqu'au sol de sorte qu'on ne pouvait se tenir debout qu'au milieu de la cellule et que sur les côtés il fallait se courber. Sur la voûte tapissée de toiles d'araignée grouillaient les mouches, les araignées, les blattes, les scolopendres et autre vermine inconnue qui sortaient à demi des fentes. « Mieux vaut ne pas regarder », — pensa Galitzine et baissant les yeux il vit quelque chose rouler par terre : c'était un rat d'eau, énorme et roux.

Une épaisse couche de craie couvrait les vitres de sorte que, même pendant les journées claires, un éternel crépuscule régnait dans la pièce. Une petite fenêtre — l'œil — grillée de fer à l'intérieur de la pièce et fermée à l'extérieur par un petit rideau vert foncé était percée dans la porte. La sentinelle qui marchait à pas muets chaussée de feutre dans le couloir tendu de nattes soulevait de temps à autre le rideau et jetait un coup d'œil dans la pièce. Le prisonnier ne pouvait faire un mouvement ni tousser sans qu'un œil inquisiteur apparût à la fenêtre.

— Qui est ici? — demanda une voix connue et Galitzine aperçut dans l'ouverture la moustache bravement retroussée de Levachev.

— Mikhaïlof, — répondit la voix de Podouchkine.

« Pourquoi Mikhaïlof? Ah! oui! Valerian, fils de Michel », se dit Galitzine.

— Celui-ci a les fers aux bras et aux pieds, — communiqua Levachev à quelqu'un comme s'il montrait un animal rare. Et Galitzine crut voir passer dans la petite fenêtre la figure du grand-duc Michel Pavlovitch.

Les murs de la cellule étaient couverts de dessins et d'inscriptions à demi effacés pour la plupart : probablement les gardiens avaient ordre de faire disparaître ces chroniques d'outre-tombe des anciens prisonniers. Quelques-uns restaient.

Sous une tête de femme on lisait ces vers :

Pendant la vie tu fus ma divinité,
Mais maintenant tu as franchi l'éternité.
Prie donc là-bas...

Le reste était effacé; il ne restait que deux mots : te revoir.

Sous un portrait d'homme quelqu'un avait écrit : « Frère, je me suis décidé à me suicider. » Sous une autre tête de femme : « Adieu, maman, pour toujours. » Et à côté les paroles du

Christ : « J'ai été dans la geôle et j'ai reçu ta visite. »

La porte s'ouvrit. Un prêtre vêtu d'une soutane de soie aux bruissements somptueux, portant sur la poitrine une croix et une décoration, entra.

— Est-ce le prince Valerian Mikhaïlovitch Galitzine que j'ai l'honneur de voir? — il restait sur le seuil et saluait cérémonieusement. — Je ne vous dérange pas?

— Je vous en prie, mon père.

« Dieu soit loué ! Si c'est un pope ce n'est pas la torture, c'est l'exécution », — pensa Galitzine et il se souvint du Grand Inquisiteur de « Don Carlos » de Schiller. Il voulut se lever pour aller au-devant du visiteur mais il s'affaissa lourdement, faisant sonner les fers. L'autre se précipita et le soutint.

— Vous ne vous êtes pas fait de mal? Ce petit collier-là pèse près de dix livres. C'est quelque chose.

— Non, ce n'est rien. Mais pourquoi restez-vous debout ? Asseyez-vous, — pria Galitzine.

Le visiteur salua encore une fois aussi cérémonieusement et s'assit sur une chaise.

— Permettez-moi de me présenter : le Père Pierre Mislovsky, archiprêtre de la cathédrale de Kazan, père spirituel des prisonniers et, j'ose le dire, leur ami. Et je m'en vante, car se vanter de l'amitié de gens estimables n'est pas un péché.

« Un espion qui me raconte des histoires », — pensa Galitzine et il se mit à l'examiner. Il était d'une taille colossale, d'une carrure athlétique, l'air majestueux et digne. Il avait une magnifique barbe rousse mêlée de fils blancs : les paysans d'une cinquantaine d'années ont souvent cet aspect. Son visage aussi était celui d'un paysan : un peu rude mais intelligent et bon. Ses yeux, petites fentes triangulaires fermées sur les côtés par des paupières tombantes, avaient cette

double expression que l'on rencontre souvent chez les Russes : simplicité et ruse.

— Et à quand l'exécution? — demanda Galitzine en le regardant en face.

— Quelle exécution? De qui?

— La mienne. Et qu'est-ce que ce sera? Vous devez le savoir mieux que moi. Serai-je fusillé, pendu, décapité?

— Voyons, prince, que dites-vous là? — s'écria Mislovsky en agitant les mains. — Je vous jure, quoique cela ne soit pas convenable, je vous jure sur ma croix de prêtre que personne ne songe même à une exécution. Vous ne savez donc pas que la peine de mort est abolie par les lois de l'Empire russe?

Galitzine ne le croyait toujours pas, mais son cœur palpita de joie tout comme hier lorsqu'il avait appris qu'il ne serait pas torturé.

— Il n'y a pas de peine de mort, mais la torture existe? — dit-il en le regardant toujours en face.

— La torture, au dix-neuvième siècle, dans un État chrétien, après les jours d'or d'Alexandre? — dit le Père Pierre en hochant la tête. — Oh! messieurs, messieurs, quelles mauvaises pensées vous avez. Excusez-moi, mais je vous le dirai franchement, ce sont des pensées indignes, peu nobles ! On ne vous veut que du bien et vous torturez vous-mêmes et les autres. Vous ne voulez pas comprendre à qui vous avez affaire. Si seulement vous connaissiez la mansuétude inexprimable de l'Empereur !

— Voici ce que je vous dirai, mon Père, — interrompit Galitzine. — Souvenez-vous-en une fois pour toutes : je n'ai que faire des grâces de l'Empereur. Mieux vaut la corde et le billot ! Ne vous donnez pas la peine : vous ne me soutirerez rien. Vous avez compris?

— Oui, j'ai compris. Comment ne pas comprendre? « Prêtre, va-t'en, tu es pire qu'un chien

pour moi ! » On ne chasserait même pas un chien ainsi.

Sa voix trembla, ses yeux se mirent à clignoter, ses lèvres se contractèrent ; il se cacha le visage dans ses mains. « Tiens, un grand gaillard et si sensible ! » — pensa Galitzine surpris.

— Vous m'avez mal compris, Père Pierre. Je n'ai pas voulu vous offenser.

— Oh! Votre Excellence, nous n'en sommes plus à nous offenser ! — dit en soupirant le prêtre et il enleva les mains de son visage. — Quelquefois l'homme décharge sa bile sur n'importe qui et se sent soulagé. Eh bien ! grand bien lui fasse ! Je ne suis pas un imbécile, je comprends : le prêtre est venu chez le prisonnier — de la part de qui? De la part des autorités. Par conséquent c'est une canaille, un espion. Et pourtant, monsieur, vous me voyez pour la première fois de votre vie. Voilà quinze ans que je sers dans ces casemates, dans cet enfer ; je me démène ici comme un poisson pris dans la glace. Et dans quel but? Qu'en pensez-vous? Est-ce pour cette saleté? — dit-il en désignant sa décoration. — Mais si même on me couvrait de titres et de croix, je ne resterais pas une journée dans ce sale emploi si je n'avais l'espoir de faire du bien si peu que ce soit, d'aider celui que personne ne peut aider. Oui, si ce n'était moi, prêtre indigne, il n'y aurait personne ici pour vous défendre. Et je prends à l'affaire du Quatorze un intérêt particulier.

— Pourquoi particulier?

— Parce que moi-même je suis comme vous autres, — dit le Père Pierre en clignant de l'œil et il chuchota à l'oreille de Galitzine : Quoique je ne sois qu'un simple paysan, j'ai, grâce à Dieu, l'esprit sain et le cœur intact. En voyant tout ce qui se passe ici je ne puis m'empêcher d'être enflammé d'indignation, je souffre, je me tourmente. Il faudrait fuir la tentation, mais voilà, je ne peux pas. Il semblerait que j'aurais dû

depuis longtemps m'y habituer, mais chaque fois que je vois un prisonnier, surtout avec ces menottes de fer, tout en moi bouillonne, tempête : voir l'homme, cette créature de Dieu, née pour être libre, la voir enchaînée, cela c'est insupportable, révoltant !

« Ce n'est pas l'Inquisiteur de Schiller, c'est Schiller lui-même ! » pensait Galitzine de plus en plus surpris.

— Mon Père, je suis très coupable envers vous, pardonnez-moi, — dit-il en lui tendant la main.

Le Père Pierre la serra fortement ; il rougit, se mit à sangloter, à cligner de l'œil et se jeta au cou de Galitzine.

— Valerian Mikhaïlovitch, mon cher ami, ne me chassez pas : peut-être vous serai-je de quelque utilité. D'ailleurs vous le verrez vous-même, — disait-il en l'étreignant et en l'embrassant avec tendresse.

— Et y a-t-il longtemps, mon cher ami, que vous ne vous êtes confessé et n'avez approché de la Sainte Table? — ajouta-t-il comme par hasard. Mais il sembla à Galitzine que c'était justement le principal objet de sa visite.

Il se dégagea de son étreinte et comme auparavant le regarda en face : il vit les fentes triangulaires et étroites de ses yeux aux paupières tombantes avec leur double expression de simplicité et de ruse. Galitzine avait beau le regarder, il ne pouvait décider s'il était très rusé ou très simple.

— Oui, longtemps, — répondit-il à contrecœur.

— Et maintenant vous ne désirez pas?

— Non.

« D'après la loi russe, le prêtre doit dénoncer les complots contre les personnes régnantes qu'on leur confie sous le sceau de la confession », se rappela Galitzine.

Le Père Pierre semblait vouloir demander

encore quelque chose, mais il se tut brusquement en baissant les yeux. Puis il s'empressa de se lever.

— Je vais chez votre voisin, le prince Obolensky, ici tout à côté, derrière ce mur. Vous êtes des amis, je crois?

— Oui, des amis.

— Dois-je le saluer de votre part?

— Oui, saluez-le.

Il déplut à Galitzine que le Père Pierre lui communiquât avec cette facilité ce qu'un prisonnier ne devait pas savoir, comme s'ils tramaient déjà un complot.

— Ah! oui, j'allais oublier! — s'écria Mislovsky en tirant de sa poche un vieil étui de cuir.

— Des lunettes! s'écria joyeusement Galitzine. — D'où les avez-vous?

— De monsieur Frindine.

— Mais on me les reprendra. On m'en a déjà pris une paire.

— Non, on ne vous les prendra pas. J'ai obtenu pour vous l'autorisation de les porter.

Cela non plus ne plut point à Galitzine : cet empressement était excessif. Il était trop sûr que Galitzine accepterait, bien que ne pouvant le payer de retour.

— Monsieur Frindine m'a prié de vous dire que la Princesse Maria Pavlovna se porte bien, qu'elle espère fermement en la miséricorde de Dieu et vous prie de faire de même. Pour le moment on ne peut pas écrire, on est très sévère. Plus tard on pourra le faire par mon intermédiaire. — Et, ayant jeté un coup d'œil sur la porte, il murmura à l'oreille de Galitzine : Tout s'arrangera, Votre Excellence, les gens vivent même dans les cachots. Mais ne vous attristez pas, ne perdez pas courage. Que Dieu vous garde ! — Il leva le bras comme pour bénir Galitzine, mais, changeant d'avis, il l'embrassa encore une fois et sortit.

Galitzine croyait déjà, ou du moins le croyait presque, qu'il n'y aurait ni torture, ni exécution. Mais sa joie d'hier si pure et sans nuage, « dans le gueule de la Bête comme dans le sein du Christ », — se troublait légèrement, comme un peu souillée. Il comprit qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus terrible que la torture et la mort. Le Père Pierre pouvait être un prêtre bon et très simple de cœur, mais pour lui, Galitzine, il était plus dangereux que tous les espions et que tous les mouchards.

L'artilleur Chibaëf lui apporta à dîner : une soupe aux choux et des grains de gruau. L'huile qui assaisonnait les grains de gruau sentait si mauvais que Galitzine les ayant goûtés ne put les avaler et les recracha. Il n'avait ni couteau, ni fourchette, mais seulement une cuiller en bois. « Rien de tranchant, pour qu'on ne puisse se suicider », devina Galitzine.

Après le repas l'adjudant de place Troussov, un jeune homme au beau visage insolent, lui apporta une pleine casquette de tabac et une pipe élégante brodée de perles.

— Ne voudriez-vous pas fumer?

— Non, merci, je ne fume pas.

— Mais est-ce que ce n'est pas à vous?

— Non, ce n'est pas à moi.

— Je vous demande pardon, — répondit Troussov avec un sourire qui accentua encore l'insolence de son visage. Il salua poliment et sortit.

« La tentation par la pipe après la tentation par le corps et le sang du Christ », pensa Galitzine avec dégoût.

Lorsque vint la nuit on alluma la veilleuse : les cafards grouillèrent sur les murs avec un léger bruit, à peine perceptible dans le silence.

La vitre supérieure de la fenêtre n'étant point blanchie laissait entrevoir une noire et étroite bande de ciel où scintillait une petite étoile.

Galitzine se souvint de Marinka. Pour ne pas s'attrister il se mit à penser à autre chose : comment se faire reconnaître d'Obolensky?

Il s'assit sur son lit et frappa le mur du doigt. Il appliqua l'oreille. Personne ne répondit. Il frappa longtemps sans obtenir de réponse. Le mur était épais et l'on ne pouvait entendre le choc du doigt. Il réussit à frapper doucement avec le boulon de fer des menottes et en réponse il entendit un bruit ; il s'en réjouit tant qu'oublieux de la sentinelle il se mit à frapper de toutes ses forces.

Le brigadier Nitchiporenko, un homme ivre au visage rubicond, entra.

— Qu'est-ce que tu fais, fils de chienne? Veux-tu goûter du sac?

— Quel sac? — demanda curieusement Galitzine, nullement offensé mais surpris de ces injures.

— Quand on t'aura mis dedans, tu verras, — grommela le brigadier et en sortant il ajouta avec une conviction telle que Galitzine comprit que ce n'était pas une plaisanterie : ou alors le fouet !

Galitzine se coucha sur le lit, se tourna vers le mur et faisant semblant de dormir attendit. Lorsque tout fut redevenu calme il recommença à frapper du doigt contre le mur. Obolensky répondit.

Au début ils frappèrent sans compter, avidement, insatiablement, uniquement pour entendre la réponse. L'âme s'élançait vers l'âme à travers la pierre, le cœur battait à l'unisson de l'autre cœur : « Est-ce toi? — C'est moi. — Est-ce toi? — C'est moi. » Par moments le sang battait si vivement aux oreilles de Galitzine qu'il n'entendait plus la réponse et craignait qu'elle ne vînt plus. Mais elle venait.

Ensuite ils se mirent à compter les coups, tantôt ralentissant, tantôt accélérant : ils in-

ventaient l'alphabet. Ils perdaient le fil, s'embrouillaient, se désespéraient, s'arrêtaient, recommençaient.

En frappant, Galitzine s'endormit et toute la nuit rêva qu'il continuait de frapper.

Les jours se ressemblaient tellement qu'il perdit la notion du temps. Il roulait de petites boulettes de mie de pain et les collait sur le mur les unes à côté des autres : autant de boulettes, autant de jours.

Il n'éprouvait guère d'ennui : il avait une multitude de petites occupations. Il apprenait à marcher avec ses fers, il tournait dans l'étroit espace comme un fauve dans sa cage, se tenant au dossier de la chaise pour ne pas tomber.

L'unique mouchoir de Marinka lui servait toujours de taie d'oreiller. Il le ménageait. Il apprit à se moucher dans ses doigts. Au début cela le dégoûta, mais à la fin il s'y habitua. Il remarqua que le matin lorsqu'il crachait et se mouchait son nez et sa gorge étaient pleins de suie. C'est que la veilleuse fumait parce que la mèche était trop épaisse. Il la tira, la partagea en plusieurs brins, la veilleuse cessa de fumer, l'air devint plus pur.

Il dormait tout habillé : il ne savait pas encore enlever ses vêtements en gardant les fers. Son linge devint sale ; les puces le dévoraient. Il aurait pu demander du linge chez lui par l'intermédiaire de Mislovsky, mais il ne voulait lui devoir aucun service. Longtemps il patienta. Mais à la fin il se révolta et exigea de Podouchkine du linge propre. On lui apporta un caleçon de soldat, mal lavé, encore humide et une chemise d'un tissu grossier. Il les mit avec délice.

Un jour le poêle fuma. On ouvrit la porte du corridor. Un sentiment singulier envahit Galitzine : la porte était ouverte mais on ne pouvait sortir ; le vide était impénétrable. D'abord cela lui parut étrange puis accablant et insup-

portable. Il fut content lorsque l'on referma la porte.

Il continuait à communiquer avec Obolensky en frappant contre le mur, mais ils ne se comprenaient pas encore : ils n'arrivaient pas à trouver un alphabet. Ils frappaient maintenant sans espoir. Leurs doigts se gonflèrent, les ongles leur faisaient mal. Enterrés vifs, ils heurtaient de leurs têtes les parois du cercueil. Enfin ils comprirent qu'ils n'aboutiraient à rien tant qu'ils n'échangeraient pas un alphabet écrit.

Il y avait dans le châssis de la fenêtre de Galitzine un ventilateur en zinc. Il en arracha un rayon et l'aiguisa sur une brique qui faisait saillie hors du plâtre. Avec ce semblant de couteau il détacha du pied de son lit une mince lamelle de bois. Il prit un peu de la suie de la mèche de la veilleuse, la délaya avec de l'eau dans un petit trou de l'appui de la fenêtre, trempa dedans la lamelle de bois et écrivit l'alphabet sur le mur, chaque lettre dans un carré et en face de chacune d'elles le nombre de coups. Les coups courts étaient indiqués par des points, les longs par des traits. Et sur le papier qui bouchait le fond troué de son étui à lunettes il écrivit le même alphabet pour le faire passer à Obolensky.

Chaque matin le soldat invalide lui apportait une cuvette de grès et un broc de zinc avec de l'eau pour se laver. Galitzine ne pouvait se laver seul, ses menottes le gênaient. Le soldat lui savonnait une main après l'autre et lui versait de l'eau dessus.

Un jour il lui apporta un fragment de miroir. Galitzine y jeta un coup d'œil : il eut peur et ne se reconnut pas tant ses traits étaient amaigris et creusés. Il était couvert de barbe : ce n'était plus le prince Galitzine, mais le « forçat Mikhaïlof ».

Il n'essayait pas de causer avec le soldat et celui-ci se taisait obstinément comme s'il était

sourd et muet. Mais un jour il entama lui-même la conversation.

— Votre Excellence, veuillez passer plus près du poêle, il fait plus chaud, — dit-il tout bas. Il transporta le tabouret et la cuvette près du poêle, dans un coin éloigné où l'œil de la sentinelle ne pénétrait pas. Il considéra Galitzine longuement et avec pitié.

— C'est dur de vivre en cellule? Mais que faire. Dieu le veut probablement ainsi. Patientez, Votre Excellence. Dieu aime la patience. Peut-être qu'il fera grâce ensuite.

Galitzine jeta sur lui un coup d'œil : son visage était terne et gris comme le drap de sa capote, mais dans ses petits yeux myopes se lisait tant de bonté qu'il s'étonna de ne l'avoir jamais remarqué auparavant.

Il tira de sa poche le papier avec l'alphabet.

— Peux-tu remettre ceci à Obolensky?

— Peut-être.

A peine Galitzine eut-il le temps de lui passer le papier que le major de place Podouchkine entra en compagnie du brigadier Nitchiporenko. Ils examinèrent le poêle qui avait fumé de nouveau et sortirent sans avoir rien remarqué.

— Nous avons failli être pris, — chuchota Galitzine pâle de frayeur.

— Dieu nous a sauvés, — dit simplement le soldat.

— On t'aurait puni?

— Oui, pour ça, on nous passe aux baguettes.

— Je te perdrais. Mieux vaut n'en rien faire. Rends-moi ça.

— Ne craignez rien, Votre Excellence, soyez tranquille : je le remettrai sans faute.

Galitzine sentit qu'on ne pouvait le remercier.

— Comment t'appelles-tu?

De nouveau le soldat le considéra longuement avec pitié.

— Je suis un homme mort, Votre Excellence,

— dit-il avec un sourire effacé, réellement pareil au sourire d'un mort.

Galitzine avait envie de pleurer. Il lui semblait comprendre pour la première fois de sa vie la parabole du Bon Samaritain, la réponse à la question : « lequel est mon prochain? ».

La même nuit il eut une conversation avec Obolensky.

— Bonjour, — frappa Galitzine.

— Bonjour, — répondit Obolensky. Te portes-tu bien?

— Je me porte bien, mais je suis aux fers.

— Je pleure.

— Ne pleure pas : tout est bien ! — et il pleura de bonheur.

CHAPITRE II

Une fois, vers onze heures du soir, le commandant Soukine suivi du major de place Podouchkine et de l'adjudant de place Troussov entrèrent dans la cellule de Galitzine. Ils lui enlevèrent ses fers et lorsqu'il eut échangé contre les siens ses vêtements de prisonnier, ils lui remirent ses fers.

— Nous allons jouer à colin-maillard, — dit en riant le major. Il lui banda les yeux avec un mouchoir et lui mit sur la tête un bonnet de calicot noir. On prit Galitzine sous le bras, on le fit sortir dans la cour, on le plaça dans un traîneau et l'on partit.

Après un bref parcours on s'arrêta. Podouchkine fit descendre le prisonnier et l'aida à monter un escalier.

— Prenez garde de ne pas buter. Ne vous faites pas mal au pied, — disait-il plein d'empressement.

Il lui fit traverser plusieurs chambres. Dans l'une d'elles on entendait des grincements de plumes : c'était probablement un bureau. Il installa Galitzine sur une chaise et lui enleva le bandeau.

— Attendez, — dit-il en s'en allant.

A travers un trou du paravent de soie verte Galitzine vit aller et venir des laquais avec des plats — probablement on soupait quelque part — et des aides de camp avec des papiers. Les soldats d'escorte firent passer un prisonnier si bien enchaîné qu'il pouvait à peine bouger. Sa tête était couverte du même bonnet noir que celle de Galitzine.

Celui-ci attendit longtemps. Enfin Podouch-

kine reparut, lui banda les yeux et le conduisit par la main.

— Restez là, — dit-il, et il abandonna sa main.

— Découvrez-vous, — dit une voix.

Galitzine ôta le mouchoir et vit une grande pièce aux murs blancs, une longue table couverte d'un drap vert, avec des papiers, des encriers, des plumes et une multitude de bougies allumées plantées dans des candélabres. A la table étaient assis une dizaine de personnages vêtus d'uniformes de généraux, décorés de cordons et de plaques. La place du Président, au haut bout de la table, était occupée par le Ministre de la Guerre, Tatichtchef, qui avait à sa droite le grand-duc Michel Pavlovitch, le chef d'État-Major, général Dibitch, le nouveau gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, Golenitchev-Kutusov, l'aide de camp général Benkendorf, et à sa gauche l'ancien premier procureur du Synode, le prince Alexandre Nicolaievitch Galitzine — l'unique civil —, les aides de camp généraux Tchernichev, Potapov, Levachev, et au bout de la table l'aide de camp de l'Empereur, colonel Adlerberg. A une table à part était assis un fonctionnaire de la 5e classe, vieillot et chauve,— probablement le secrétaire.

Galitzine comprit que c'était la Commission d'enquête ou le Comité relatif à l'affaire du quatorze.

Le silence dura environ une minute.

— Approchez, — dit enfin Tchernichev d'un ton solennel, en faisant signe du doigt.

Galitzine s'approcha de la table, troublant du bruit de ses fers le silence de la pièce.

— Monsieur, — dit Tchernichev, après lui avoir posé au sujet de son nom, son âge, ses titres et sa religion les questions habituelles, — dans votre première déposition devant le général Levachev, vous avez répondu d'une façon

absolument négative, en déclarant ignorer totalement certaines circonstances qui...

Galitzine sans écouter Tchernichev l'examinait : il avait passé quarante ans, mais voulait paraître un jeune homme de vingt ans. Sa perruque noire et somptueuse était finement frisée comme la laine des brebis, son visage était maquillé de blanc et de rouge, ses sourcils dessinaient un fil mince, ses moustaches relevées semblaient collées, ses yeux jaunes, obliquement fendus comme ceux des chats, annonçaient la ruse et la rapacité. « Ça doit être une fine canaille ! — pensa Galitzine. — Ce n'est pas pour rien qu'on prétend qu'il a trompé Napoléon lui-même. »

— Veuillez donc dire toute la vérité et nommer vos complices. Nous savons déjà tout, mais nous désirons vous donner l'occasion de mériter par un repentir sincère l'adoucissement de votre sort.

— J'ai eu l'honneur de communiquer au général Levachev tout ce qui me concernait, mais je considère comme malhonnête de donner des noms.

— Malhonnête? — Tchernichev haussa la voix avec une feinte indignation. — Vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que l'honneur. Qui trahit son serment et se lève contre le pouvoir légitime n'a pas le droit de parler d'honneur !

Galitzine le regarda de telle façon qu'il comprit : « Tu peux insulter un prisonnier chargé de fer, canaille ! » Tchernichev pâlit légèrement sous son rouge, mais ne dit rien et se borna à changer de pose en touchant du doigt sa moustache.

— Vous vous obstinez, vous voulez nous persuader que vous ne savez rien, mais je vous présenterai vingt témoins qui vous démentiront. Et alors ne comptez plus sur la clémence. Vous n'aurez pas de merci !

Galitzine se taisait, pensant avec ennui : « Quelle comédie absurde ! »

— Écoutez, prince, — Tchernichev leva pour la première fois ses yeux sur lui et ses prunelles jaunes et minces brillèrent d'une méchanceté qui cette fois n'était pas feinte, — si vous persistez à nier, nous avons les moyens de vous *forcer* à parler.

— La torture existe en Russie. Le général Levachev me l'a fait savoir l'autre jour. Mais il est inutile de me menacer, Votre Excellence. Je sais où je vais, — répondit Galitzine, et il le regarda encore dans les yeux. Tchernichev ferma un peu les yeux et tout à coup sourit.

— Bien, si vous ne voulez pas donner les noms, peut-être consentirez-vous à nous parler des buts de la Société? — demanda-t-il d'une voix déjà toute différente.

Galitzine avait réfléchi à l'avance aux réponses qu'il ferait au cours de l'interrogatoire et avait décidé de ne pas cacher les buts de la Société. « Qui sait, — pensait-il, — si la voix de la liberté résonnant dans le cachot ne parviendra pas à la postérité? »

— Notre but était de donner à la patrie un gouvernement légalement libre, — commença-t-il en s'adressant à tous les assistants. — L'insurrection du quatorze n'est pas une révolte, comme vous le croyez, messieurs, mais un premier essai de Révolution politique. Plus petite fut la poignée de gens qui le tentèrent, plus la chose est pour eux glorieuse, car, si en raison de la disproportion des forces et du manque d'hommes la voix de la liberté n'a retenti que pendant quelques heures, c'est déjà un bienfait qu'elle ait retenti ; elle ne se taira plus jamais. Le chemin est indiqué aux générations futures. Nous avons accompli notre devoir et nous pouvons nous réjouir de notre perte : ce que nous avons semé germera.

— Permettez-moi de vous poser une question, prince, — interrompit son oncle Alexandre Nicolaievitch Galitzine, comme s'il ne reconnaissait pas son neveu, — si votre révolution avait réussi, qu'auriez-vous fait de nous tous, — de moi par exemple?

— Si Votre Excellence avait refusé d'accepter le nouvel ordre de choses, nous vous aurions invité à vous éloigner, — dit en souriant Galitzine-neveu, se souvenant du temps où son oncle le gourmandait à propos de ses lunettes : « Tu as gâché ta carrière et tu m'as mis, moi, vieillard, en mauvaise posture. »

— L'exil?

— Précisément.

— Merci pour cette grâce, — dit l'oncle en se levant et en saluant profondément.

Tout le monde se mit à rire et une conversation presque mondaine s'engagea. On était heureux de bavarder un peu, de se délasser de l'ennui.

— Ah! prince, vous avez fait bien du mal à la Russie, vous l'avez fait rétrograder de cinquante ans, — dit en soupirant Benkendorf, et il ajouta avec un fin sourire : — Notre peuple n'est pas fait pour les révolutions. Il est intelligent parce qu'il est doux et il est doux parce qu'il n'est pas libre.

— Le mot « liberté » caractérise un état flatteur, mais non naturel à l'homme, car toute notre vie n'est qu'une perpétuelle soumission aux lois de la nature, — fit remarquer Kutusov.

— Je suis pertinemment sûr qu'on ne peut sans contradiction absolue être chrétien et se révolter contre le pouvoir institué par Dieu, — déclara l'oncle Galitzine.

Le grand-duc raconta pour la centième fois l'anecdote de la femme de Constantin-Constitution. Et le laquais de l'Empereur « Fedoritch » Adlerberg rit avec tant de servilité muette qu'il avala de travers et se mit à tousser.

Le Président Tatichtchev, le « Falstaff russe », homme ventripotent et rubicond, à la lèvre tombante, qui somnolait après un copieux souper, entr'ouvrit tout à coup un œil et le fixant sur Galitzine murmura entre ses dents :

— Coquin, coquin...

Galitzine les regardait et pensait : « Les plaisantins ! Moi aussi, je suis joli ! Avec qui et de quoi vais-je parler ! Ce n'est pas un tribunal, ce n'est même pas une chambre de torture, c'est une assemblée de laquais ! »

— N'auriez-vous pas l'obligeance de nous rappeler les paroles que Ryliev prononça la veille du quatorze en remettant un poignard à Kachovsky ? — dit tout à coup Tchernichev, reprenant l'interrogatoire au milieu des bavardages.

— Je ne peux rien communiquer, — répondit Galitzine : il avait décidé de ne répondre à aucune question.

— Mais vous y avez assisté. Peut-être avez-vous oublié? Alors, je vais vous le rappeler. Ryliev a dit à Kachovsky : Va tuer le tsar. Va au palais très tôt le matin avant l'insurrection et tue-le. Vous souvenez-vous? Pourquoi vous taisez-vous? Vous ne voulez pas parler?

— Non.

— Libre à vous, prince, mais ce faisant ce n'est pas à vous seul que vous nuisez. En démentant ou confirmant les paroles de Ryliev vous auriez atténué sa faute ou celle de Kachovsky et vous auriez peut-être sauvé l'un des deux. Par votre entêtement vous les perdez tous deux.

« Mais il a raison, » — pensa Galitzine.

— Eh bien, alors? — continua Tchernichev, — vous ne voulez pas parler? Je vous le demande pour la dernière fois : vous ne voulez pas?

— Non.

— Coquin ! Coquin ! — grogna entre ses dents Tatichtchev.

Les prunelles minces et jaunes de Tchernichev brillèrent de méchanceté comme tout à l'heure.

— Et la princesse était-elle au courant de votre participation au complot? — demanda-t-il après un silence.

— Quelle princesse?

— Votre épouse, — dit Tchernichev avec un agréable sourire.

Galitzine sentit que ses fers devenaient d'un poids effroyable, que ses jambes fléchissaient, — un instant encore et il allait tomber. Il fit un pas et se cramponna au dossier de la chaise.

— Asseyez-vous, prince. Vous êtes tout pâle. Vous vous sentez mal à l'aise,— dit Tchernichev qui se leva et avança une chaise.

— Ma femme ne sait rien, — dit Galitzine avec effort, et il s'affaissa sur la chaise.

— Elle ne sait rien? — répéta Tchernichev en souriant plus aimablement encore. — Est-ce possible? Vous vous êtes mariés la veille de votre arrestation, donc poussés par un extrême amour. Et vous ne lui avez rien dit, vous ne lui avez pas confié le secret d'où dépend votre sort et le sien? Pardonnez-moi, prince, mais ce n'est pas naturel, ce n'est pas naturel. D'ailleurs, soyez sans crainte : sauf nécessité absolue, nous n'inquiéterons pas la princesse.

« Se jeter sur cette canaille et lui briser la tête avec mes fers ! » — pensait Galitzine.

— Écoutez, Tchernichev, il est fort possible que le prince n'ait rien voulu confier à sa femme et qu'elle n'ait rien su, — dit le grand-duc.

Depuis longtemps déjà, il fronçait les sourcils, se cachant la figure derrière une feuille de papier et se caressant les lèvres avec une barbe de plume. Le « bourru bienfaisant » était d'aspect rude, mais il avait bon cœur.

— A vos ordres, Votre Altesse, — dit en s'inclinant Tchernichev.

— Demain, monsieur, vous recevrez un questionnaire. Veuillez y répondre par écrit, — dit-il à Galitzine, et s'approchant de la sonnette il en tira le cordon.

Le major de place Podouchkine apparut à la porte avec une escorte.

— Messieurs, vous m'avez interrogé. Permettez-moi aussi de vous questionner, — dit Galitzine en se levant et en promenant ses regards sur toute la salle avec un pâle sourire sur sa figure blême.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? — s'écria Tatichtchev en se réveillant encore une fois et en ouvrant les deux yeux.

— Il a raison, messieurs, il faut être juste. Laissons-le dire son dernier mot, — dit en souriant le grand-duc pressentant un de ces propos piquants dont il était fort amateur.

— N'ayez pas peur, messieurs, ce n'est rien, — continua Galitzine avec le même sourire pâle. — Je voulais seulement vous demander pourquoi on nous juge.

— Vous faites l'imbécile, monsieur, — s'écria Dibitch, soudainement irrité. — Vous vous êtes révoltés, vous avez prémédité le régicide et vous ne savez pas pourquoi on vous juge !

— Nous l'avons prémédité, — dit Galitzine en se tournant vers lui, — nous voulions tuer, mais tout de même nous n'avons pas tué. Et ceux qui ont tué, ceux-là on ne les juge pas? Non pas ceux qui ont prémédité l'assassinat, mais les véritables assassins?

— Quels véritables assassins? Parlez raisonnablement, exprimez-vous clairement. Le diable vous emporte ! — cria Dibitch, complètement hors de lui, frappant la table du poing.

— Il ne faut pas ! il ne faut pas ! Faites-le vite sortir ! — dit Tatichtchev pris d'une subite terreur.

— Vos Excellences, — dit Galitzine qui,

levant ses deux bras chargés de chaînes, désigna d'abord Tatichtchev et ensuite Kutusov. — Vos Excellences savent de quoi je parle?

Tous restèrent pétrifiés. Il se fit un silence si profond qu'on entendait le crépitement des bougies mourantes.

— Vous ne le savez pas? Alors je vous le dirai : il s'agit du régicide du 11 mars 1801.

Tatichtchev devint écarlate et Kutusov passa au vert ; ils semblaient avoir aperçu un spectre. Tout le monde savait qu'ils avaient participé au meurtre de l'Empereur Paul.

— Hors d'ici ! Hors d'ici ! — crièrent-ils tous en se levant et en gesticulant.

Le major de place Podouchkine s'élança vers le prisonnier et lui mit le bonnet sur la tête. Les soldats saisirent Galitzine et l'entraînèrent. Mais sous son bonnet, Galitzine riait d'un rire triomphal.

CHAPITRE III

Le lendemain, le commandant Soukine apporta à Galitzine une enveloppe cachetée contenant le questionnaire, une plume, du papier et un encrier.

— Ne vous pressez pas. Réfléchissez bien, — dit-il en lui remettant le paquet.

Ce jour-là Galitzine fut mis au pain et à l'eau. Il comprit qu'on le punissait de son attitude de la veille.

Tard, à l'approche de la nuit, l'adjudant de place Troussov entra et posa sur la table une assiette avec un pain blanc, bien doré, du genre de ceux que les boulangers allemands appellent : boutons de rose.

— Bon appétit.

— Merci, je n'ai pas faim.

— Cela ne fait rien. Laissez-le, — vous aurez faim plus tard.

— Emportez-le, — dit Galitzine d'un ton ferme, en se souvenant de la tentation par la pipe.

— Ne me faites pas de peine, prince. Je le fais vraiment de bon cœur. Je vous en prie instamment : mangez-le, sans quoi vous pourriez avoir des désagréments.

— Quels désagréments? — demanda Galitzine surpris.

Mais Troussov sans répondre se contenta de sourire. Sa jolie figure doucereuse et impertinente parut alors à Galitzine particulièrement antipathique. Il salua et sortit, laissant le pain sur la table.

Jusque très avant dans la nuit Galitzine correspondit avec Obolensky. Tous deux eurent

mal aux doigts d'avoir tant frappé. Galitzine usa d'un petit morceau de bois brûlé provenant du balai qui servait à nettoyer la chambre et Obolensky d'un bout de crayon.

— J'ai résolu de me taire, quoi qu'on me demande, — frappa Galitzine après avoir raconté son interrogatoire.

— Il n'est pas possible de se taire. Tu feras du tort non seulement à toi-même mais aussi aux autres, — répondit Obolensky.

— Tchernichev dit la même chose, répliqua Galitzine.

— Il a raison. Il faut répondre, mentir, ruser.

— Je ne peux pas. Et toi, tu peux?

— J'apprends.

— Ryliev est une canaille. Il nous trahit tous.

— Non, ce n'est pas une canaille. Tu ne sais pas. Avez-vous été confrontés?

— Non.

— Vous le serez. Tu verras, il vaut mieux que nous tous.

— Je n'y comprends rien.

— Tu comprendras. Si on te questionne à propos de Kachovsky ne dis pas qu'il a tué Miloradovitch. Moi aussi je l'ai blessé avec ma baïonnette. Ce n'est peut-être pas lui, mais moi qui l'ai tué.

— Pourquoi mens-tu? Tu sais toi-même que c'est lui.

— Cela ne fait rien. Ne le trahis pas. Sauve-le.

— Le sauver, c'est te perdre.

— Tu ne me perdras pas : tout le monde est pour moi contre lui.

— Je ne veux pas mentir.

— Tu penses toujours à toi, — pense aux autres. On vient. Adieu.

Après sa conversation avec Obolensky, Galitzine resta pensif et s'oublia à tel point que sans y faire attention, pris de faim, il se mit à manger le pain. Il ne s'en aperçut qu'après en avoir déjà

mangé la moitié. Ce n'était plus la peine d'en laisser, il mangea le reste.

La nuit il se réveilla avec des douleurs dans l'estomac. Il gémissait, poussait des soupirs. Il souffrit toute la nuit. Vers le matin il fut pris de vomissements si violents qu'il pensa en mourir. Mais cela le soulagea. Il s'endormit.

— Comment avez-vous dormi? — demanda Soukine en le réveillant.

— Très mal. J'ai eu des maux de cœur.

— Avez-vous mangé quelque chose?

— Troussov m'a offert du pain.

— Avez-vous bu de l'eau après?

— Non.

— C'est pour cela. Il faut arroser le pain avec de l'eau. Cela ne fait rien : ça passera. Le médecin va venir dans un instant.

— Je n'ai pas besoin de médecin.

— Si, il le faut. Dieu garde qu'il arrive quelque chose ! On est très sévère chez nous. Nous répondons sur notre tête de la vie des prisonniers.

L'« anonyme », — c'est ainsi que Galitzine appelait le misérable petit soldat qui avait été pour lui le Bon Samaritain, — l'« anonyme » mis au courant des incidents de la nuit déclara que Galitzine avait été empoisonné.

— Votre Excellence leur a peut-être déplu en quelque chose et maintenant ils vous tourmentent.

Le médecin arriva. C'était le même médecin qui se trouvait au Palais d'Hiver lors de l'interrogatoire d'Odoïevsky, — Salomon Moïsevitch Elkan, probablement un juif converti, noiraud, les lèvres épaisses, les yeux inquiets, rusés, insolents. « Une sale tête ! Un pareil homme est capable de vous empoisonner ! » — — pensa Galitzine.

On mit le prisonnier à la ration d'hôpital : thé et soupe liquide. Mais il ne mangeait rien,

sauf le pain que l'anonyme lui apportait en cachette.

N'ayant point mangé pendant deux jours, il reçut la visite de Podouchkine qui s'assit à côté de lui sur le lit, soupira, bâilla, fit un signe de croix et commença :

— Pourquoi ne mangez-vous pas?

— Je n'en ai pas envie.

— Laissez donc ! Mangez, sans quoi on vous y forcera.

— Comment : on me forcera?

— Mais comme ceci : on vous introduira dans la bouche un instrument et l'on y versera du bouillon : vous avalerez malgré vous. Ou bien on vous mettra dans un « sac ».

— Quel sac?

— Ce sont des cachots sous terre, couverts d'une dalle de pierre avec un trou pour l'air. Là-bas ce n'est pas la même chose qu'ici, — il y fait sombre, humide, mauvais.

Il se tut un moment, bâilla encore, et ajouta :

— Ne vous affligez pas. Tout s'arrangera. Le général Ermolof a été emprisonné aussi pendant le règne de l'Empereur Paul Petrovitch. Lorsqu'il sortit il ne me salua même pas. Il en sera de même avec vous. Tout s'arrangera, tout est pour le mieux.

— Avez-vous lu « Candide », Egor Mikhaïlovitch?

— Vous dites cela pour mon nez? Oui, je partage ce privilège avec le philosophe de « Candide » : on ne peut pas me mener par le bout du nez.

A la pensée de l'instrument et du sac, Galitzine recommença à manger.

Parfois Soukine venait le voir. Ses cheveux blancs taillés en brosse, sa rude figure de soldat rappelant celle d'un vieux dogue, il se tenait sur sa jambe de bois et commençait de loin :

— Voici comment je raisonne, monsieur.

S'il est un endroit où l'on peut vivre heureux, c'est évidemment la Russie. Mais ne touche à personne, fais ton devoir, alors tu ne trouveras nulle part autant de liberté que chez nous, et tu vivras comme dans le royaume de Dieu.

Il se taisait, puis sans attendre la réponse reprenait :

— Vous avez entrepris une sottise, messieurs. La Russie est une contrée si vaste qu'elle ne peut être gouvernée autrement que par le pouvoir absolu. Si même le Quatorze avait réussi, c'aurait été un tel tohu-bohu que vous-mêmes n'en auriez pas été satisfaits.

Il s'arrêtait encore en regardant longuement Galitzine, puis il tirait son mouchoir, se mouchait et essuyait ses yeux.

— Oh! jeune homme! Jeune homme! En vous voyant mon cœur saigne... Ayez pitié de vous-même, ne vous obstinez pas, répondez comme il le convient à toutes les questions. L'Empereur est magnanime : tout peut encore s'arranger...

Il n'en finissait pas. « Il serait bon de le prendre au collet et de le mettre dehors », — pensait Galitzine avec une sourde colère.

A la suite de son accès de l'autre nuit, il continuait à souffrir. Il ne dissimulait pas son dégoût pour le médecin Elkan et réussit à s'en débarrasser. Il fut remplacé par un aide chirurgien, Avenir Panteleevitch Satrapezny, qu'il avait également vu au cours de l'interrogatoire d'Odoïevsky. C'était un petit homme gras, mal rasé, mal peigné, débauché, ivrogne mais honnête, point sot et de plus un « franc jacobin » comme il le disait lui-même. Galitzine apprit par lui tout ce qui se passait dans la forteresse.

Chez le colonel Pestel, récemment arrêté à l'armée du Sud, on avait trouvé du poison : il avait voulu s'empoisonner pour échapper à la torture. Le sous-lieutenant Saïkine avait essayé

de se tuer en se brisant la tête contre les murs : il savait où avait été enfouie la « Vérité Russe » et craignait lui aussi d'être supplicié.

Le lieutenant-colonel Falenberg qui ne s'était presque mêlé de rien, s'était imaginé que s'il avouait il serait absous et relâché immédiatement : il s'accusa faussement d'avoir prémédité le régicide. Lorsqu'il fut enfermé dans la forteresse il devint fou.

L'enseigne de vaisseau Divov, qui avait dix-neuf ans et que les gardiens surnommaient le « Bébé », déclarait que chaque nuit il faisait le même rêve : il poignardait l'Empereur. Il entendait des voix, avait des visions. Il faisait à ce propos des rapports d'après lesquels des gens étaient arrêtés et incarcérés.

Le lieutenant Annenkov s'était pendu avec un essuie-main, mais il était tombé et avait été relevé sans connaissance sur le sol du cachot.

Le cornette Svistounov avait avalé les éclats de verre de sa veilleuse brisée.

Le colonel Boulatov avait cru en la clémence de l'Empereur comme en celle de Dieu, mais voyant qu'il avait été trompé, il avait pris la résolution de se laisser mourir de faim. On lui présentait la meilleure nourriture, les plus fraîches boissons, mais il ne touchait à rien ; il se mordait seulement les doigts et en suçait le sang pour étancher sa soif. Ses souffrances durèrent douze jours : probablement il fut alimenté de force. Malgré une surveillance rigoureuse, il sut tromper ses gardiens : il se brisa la tête contre les murs.

« Qu'adviendra-t-il de moi? » — pensait Galitzine en écoutant ces récits.

Il n'avait pas encore répondu au questionnaire. Il résolut d'abord de tout nier. Mais plus il réfléchissait et mieux il comprenait qu'il ne fallait pas se taire. Les arguments de Tchernichev et d'Obolensky, — un ennemi et un ami,

— représentant que son silence perdait non seulement lui-même mais aussi les autres, étaient irrésistibles.

Le père Mislovsky continuait à le venir voir presque quotidiennement, mais pour une minute seulement. Il arrivait, causait quelques instants, se taisait ensuite comme s'il attendait quelque chose et repartait sans avoir rien obtenu.

— Et qu'en pensez-vous, Père Pierre, ai-je raison de ne rien dire? — demanda un jour Galitzine.

— Valerian Mikhaïlovitch, mon cher, — dit Mislovsky tout joyeux (on voyait qu'il n'attendait que cette question), — en quoi avez-vous raison d'agir ainsi? Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, pas raisonnable, et je vous le dirai même franchement : ce n'est pas noble. Vous perdez...

— Oui, je sais, je sais. Je ne me perds pas seulement moi-même, mais je perds aussi les autres, — on dirait que vous vous êtes tous donné le mot, — oh! Père Pierre, vous aussi vous êtes contre moi? Je ne m'attendais pas à cela de votre part...

— Mon ami, agissez suivant votre conscience, selon l'inspiration de Dieu, — s'écria le Père Pierre en le serrant dans ses bras.

Le même jour, Galitzine envoya sa réponse à la Commission. Il confirma tout ce dont il était personnellement accusé, mais répondit aux autres questions par la négative. Il adressa cette réponse dans la matinée. Le soir même l'anonyme lui apporta un billet de Kachovsky.

« Galitzine, mon sort est entre vos mains. Cette canaille de Ryliev nous trahit tous. Si vous êtes confronté avec lui et s'il vous prend à témoin que j'ai tué Miloradovitch, ne me trahissez pas. Ce sont tous des scélérats, excepté vous. »

Après avoir lu ce billet, Galitzine ne dormit pas de la nuit. Il se tourmentait, se demandant

ce qu'il allait faire, mais il ne prit point de résolution : il sentit que cela se déciderait tout seul.

Le matin il écrivit à la Commission, priant qu'on lui retournât le questionnaire. On le lui renvoya. Il entreprit de rédiger une nouvelle réponse. Il suivit les conseils d'Obolensky, répondant avec exactitude à chaque question, s'efforçant seulement de ne nuire à personne, de ne compromettre personne. Pour cela il mentit, rusa, louvoya.

Il écrivit fort avant dans la nuit. Lorsqu'il eut terminé il se coucha. Dans l'obscurité, sous la lueur blafarde de la veilleuse, les feuillets blancs de sa réponse luisaient sur la petite table. Et chaque fois qu'il les regardait il ressentait un tel dégoût qu'il lui semblait qu'il allait s'emparer des feuillets et les déchirer. Mais il ne les déchira pas, il se tourna vers le mur et finit par s'endormir.

Le lendemain il adressa sa réponse à la Commission. Environ deux jours après, Soukine lui communiqua en le félicitant la première faveur impériale : on lui enleva les fers de ses pieds. La seconde faveur fut un paquet venu de la maison : du linge, sa vieille robe de chambre préférée, — celle-là même qu'il portait dans la maison de la grand'mère, dans la chambre jaune tandis qu'il se rétablissait, — et un billet décacheté de Marinka.

« Mon ami, je vais bien et suis aussi heureuse qu'on peut l'être dans ma situation. De grâce, ne t'abandonne pas au désespoir. Ne pense pas que je puisse exister sans toi. La mort seule brisera notre union. Je serai où tu seras. Rappelle-toi ce que je disais : ma vie dépend de la tienne comme le fil de l'aiguille, — où va l'aiguille le fil la suit. Que Dieu et la Sainte Vierge te protègent. A toi pour l'éternité. Princesse Marie Galitzine ».

Deux jours plus tard environ, on l'amena

devant la Commission pour subir un second interrogatoire. Il fut introduit dans la même salle avec le même cérémonial.

— Les déclarations de Ryliev sur quelques points ne concordent pas avec les vôtres. Vous allez être confrontés, — dit Tchernichev. Il sonna. L'escorte fit entrer Ryliev.

— Confirmez-vous, Galitzine, que la veille, au soir, du Quatorze, Ryliev a dit à Kachovsky en lui remettant un poignard : « Tue le Tsar »?

— Oui, je le confirme.

— Et vous, Ryliev, que dites-vous?

— J'ai déjà dit à Votre Excellence que d'avance je suis d'accord avec tout ce que déclarera Galitzine. Je ne me rappelle pas tout à fait bien ce que j'ai dit alors ; mais s'il s'en souvient, c'est que cela s'est passé ainsi... Et vous, Galitzine, vous vous souvenez?

— Je me souviens, Ryliev,— dit Galitzine en levant les yeux sur lui. Comme l'autre jour à l'Ermitage, c'était encore lui, sans être lui. Mais Galitzine ne ressentait ni indignation,ni mépris, — rien qu'une immense pitié. Qu'avait-on fait de lui? Il était amaigri, les traits tirés, comme après une grave maladie ou au sortir de la torture, mais ce n'était pas le plus terrible : l'effrayant c'était cette sérénité sans nuage, cette douceur du visage qu'on ne trouve que chez les morts. « Tu ne le connais pas. Il vaut mieux que nous tous », — se rappela Galitzine.

— Ainsi, Ryliev, vous excitiez Kachovsky?

— Je l'excitais? Non. Il avait pris la décision lui-même et je le savais. Mais il est possible que sans moi il n'ait rien fait. Je suis plus coupable que lui, — répondit Ryliev et après un instant de silence il ajouta :

— Votre Excellence, je ne dissimule non seulement ni mes actions, ni mes paroles, mais pas même mes plus secrètes pensées. Il me venait souvent à l'esprit que pour établir solidement

le nouveau régime l'extermination de toute la famille impériale était nécessaire. Je pensais que le meurtre de l'Empereur seul non seulement ne serait pas utile mais au contraire serait peut-être funeste aux objectifs de la Société. En effet, cela diviserait les esprits, engendrerait des factions, surexciterait les partisans de la famille impériale et que tout cela entraînerait immanquablement la guerre civile. Tandis que l'extermination de toute la famille impériale obligerait tous les partis à s'unir bon gré mal gré. Mais autant que je puisse m'en souvenir, je n'avais confié cela à personne. D'ailleurs je revins moi-même à l'idée que le sort de la famille impériale ne pouvait être décidé que par l'Assemblée Constituante. Ensuite je prie instamment la Commission de ne pas attribuer à mon entêtement le fait de n'avoir jamais avoué auparavant ce que je viens de déclarer à l'instant. Si j'ai dissimulé quelque chose, je l'ai fait moins pour me ménager moi-même que pour ménager les autres. Je l'avoue sincèrement : je me considère comme le principal et peut-être même l'unique responsable du Quatorze, car si j'avais dès le début refusé d'y participer personne n'aurait commencé. En un mot, si le bien de la Russie exige une exécution, je la mérite seul et je supplie le Créateur que tout en finisse avec moi.

— Kachovsky déclare que le comte Miloradovitch a été tué par Obolensky qui lui a porté un coup de baïonnette, — continua Tchernichev. — Affirmez-vous, Ryliev, que ce n'est pas Obolensky qui l'a tué, mais bien Kachovsky et que celui-ci l'aurait raconté lui-même chez vous le soir du Quatorze.

— Je le confirme, — répondit Ryliev.

— L'affirmez-vous aussi, Galitzine?

Galitzine savait que sa réponse perdrait l'un des deux : Obolensky ou Kachovsky. Qui choisir?

— Eh bien, pourquoi vous taisez-vous de nouveau? — dit Tchernichev en le considérant avec un sourire. Il pensait qu'il était pris et qu'il ne pourrait plus se taire.

— Je vous en supplie, Galitzine, répondez, — dit Ryliev. — Le sort d'Obolensky est entre vos mains. Sauvez un innocent.

— Je le confirme — répondit Galitzine.

— L'avez-vous vu de vos propres yeux? — — demanda Tchernichev.

— Je l'ai vu, — dit Galitzine avec le sentiment de prononcer l'arrêt de mort de Kachovsky.

Tchernichev sonna de nouveau et dit :

— Introduisez Kachovsky.

Kachovsky entra. Il était toujours le même : un visage lourd comme de la pierre, la lèvre inférieure hautaine et saillante, des yeux tristes, pitoyables, d'enfant malade ou de chien qui vient de perdre son maître, un regard de lunatique qui ne voyait rien.

On emmena Galitzine dans la chambre voisine et on le plaça dans un coin, derrière le paravent Le médecin Elkan et l'aide chirurgien Avenir Panteleevitch se trouvaient dans la pièce. Galitzine sut plus tard qu'ils passaient là tout le temps que duraient les séances de la Commission : on emportait parfois sans connaissance les personnes que l'on interrogeait et on les saignait sur place.

Tout d'abord le son des voix derrière la porte n'arriva que confusément, puis la porte ayant été entr'ouverte les voix devinrent distinctes.

— Alors vous avez menti, Kachovsky, calomnié un innocent?

— Calomnié? Moi? J'ai pu dans mon exaltation être un malfaiteur, mais personne ne pourra faire de moi un lâche ou un calomniateur. Coupables eux-mêmes, ils osent m'insulter, me traiter d'assassin. Ils m'embrassaient, me bénis-

saient et maintenant ils me méprisent comme un scélérat. Mais peu m'importe. Qu'ils déclarent contre moi tout ce qu'ils voudront : je ne me justifierai pas. Celui-ci...

Galitzine comprit que celui-ci c'était Ryliev. Kachovsky le haïssait au point de ne pas vouloir le désigner par son nom.

—... Celui-ci ne peut pas m'outrager. Je ne dirai qu'une chose : je ne le reconnais pas, je ne l'ai jamais connu.

— Mais vous ne répondez toujours pas à la question principale : qui a tué le comte Miloradovitch?

— J'ai déjà eu l'honneur de l'expliquer à Votre Excellence : j'ai tiré sur Miloradovitch, mais je n'étais pas le seul, tous ont tiré, le prince Obolensky lui a porté un coup de baïonnette. Est-ce moi qui l'ai tué ou quelqu'un d'autre? Je ne sais. Ni rien ni personne ne m'obligera à dire le contraire. Je vous prie de ne plus m'interroger, je ne répondrai pas.

— Ne vous obstinez pas, Kachovsky. Tout le monde vous désigne.

— Qui, tout le monde?

— Ryliev, Bestoujev, Odoïevsky, Pouchtchine, Galitzine...

— Galitzine? Ce n'est pas possible...

— Voulez-vous une confrontation?

— Non, c'est inutile.

Soudain il se tut.

— Excusez-moi, Votre Excellence, — reprit-il et les larmes tremblèrent dans sa voix, — ce n'est qu'une faiblesse momentanée, un enfantillage... Ce n'est pas pleurer, c'est rire qu'il faut... « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », comme dit notre philosophe sans nez. Le dernier coup est porté, le dernier lien rompu. C'est fini, fini, fini! Seul j'ai vécu, seul je mourrai.

— Ainsi vous reconnaissez être l'auteur du meurtre de Miloradovitch?

— Je le reconnais, je le reconnais, je signe des deux mains. J'ai tué le comte Miloradovitch. Et si l'Empereur s'était approché du carré, je l'aurais tué aussi. Et tous, tous... J'étais disposé et consentais à exterminer tous les membres de la famille régnante. Eh bien, messieurs, que vous faut-il de plus? Exécutez-moi, faites de moi tout ce que vous voulez. Je ne demande qu'une grâce : que la sentence soit prompte ! Je ne crains pas la mort et saurai mourir comme il faut.

— Nous mourrons ensemble, Kachovsky ! Tu n'es pas seul, rappelle-toi cela : ensemble ! — s'écria Ryliev et sa voix exprimait une telle supplication que Galitzine sentit son cœur s'arrêter : l'autre comprendrait-il, répondrait-il?

— Que dit-il? que dit-il? Par pitié, Votre Excellence, épargnez-moi... C'est répugnant d'entendre cela...

— Voyons, Kachovsky, ne vous emportez pas, — dit Tchernichev en se levant et en le prenant par la main.

Podouchkine jeta un coup d'œil de derrière la porte. Galitzine en fit autant.

— Soyez tranquille, je ne le toucherai pas, je ne tiens pas à me salir les mains, — répondit Kachovsky. Tout à coup il se tourna vers Ryliev comme s'il ne l'apercevait qu'à l'instant. — Eh bien, quoi? Parle...

Ryliev leva sur lui les yeux en souriant :

— J'ai voulu dire, Kachovsky, que je t'ai toujours...

— Quoi? quoi? quoi? — dit l'autre, marchant sur Ryliev les poings serrés.

— Eh, mes braves ! — appela Tchernichev. Le major de place, suivi de soldats, se précipita dans la salle.

— ... Je t'ai toujours aimé et t'aime encore, — acheva Ryliev.

— Tu m'aimes? Voilà pour ton amour, ca-

naille ! — cria Kachovsky. Il se jeta sur Ryliev. On entendit un bruit de gifle.

Galitzine poussa un cri et chancela comme frappé lui-même. Quelqu'un le soutint et l'installa sur sa chaise. Il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, l'aide chirurgien Satrapezny portait à ses lèvres un verre d'eau. Ses dents claquaient contre le verre, dont ses lèvres ne purent pendant longtemps saisir le bord. Il y parvint enfin, but et demanda :

— Qu'a-t-il fait de lui? Il l'a tué?

— Il ne l'a pas tué du tout, il lui a tapé dans la figure à ce lâche, — répondit Satrapezny.

Et de nouveau, comme frappé lui-même, Galitzine sentit sur son visage la brûlure d'une gifle, et jouissant de cette douleur et de cette honte il pensa :

— « Tu l'as mérité, lâche ! »

CHAPITRE IV

Eh bien, Dieu soit loué, vous avez répondu et tout est fini, — dit le Père Pierre en entrant dans la cellule de Galitzine le lendemain de l'interrogatoire. — Maintenant tout ira sans anicroche. Soyez tranquille : il graciera tout le monde. Il l'a dit lui-même : j'étonnerai la Russie et l'Europe.

Les petites fentes triangulaires de ses yeux brillaient sous ses paupières tombantes d'une ruse si naïve que Galitzine eut beau les regarder, il ne parvint pas à démêler si le Père était très simple ou très rusé.

— L'Empereur lui-même a daigné lire votre réponse, — ajouta Mislovsky d'un air mystérieux. — Sa Majesté en a tiré des conclusions très flatteuses pour vos capacités...

— Assez, mon Père, allez-vous-en, — dit Galitzine en pâlissant.

Le Père Pierre ne comprit pas et le regarda avec surprise.

— Allez-vous-en, — répéta Galitzine en pâlissant encore davantage. — J'ai suivi votre conseil. Que voulez-vous de plus?

— Mais qu'y a-t-il, Valerian Mikhaïlovitch, mon cher? Pourquoi me traitez-vous ainsi? Que vous ai-je fait?

— Parce que vous, serviteur du Christ, vous n'avez pas eu honte d'assumer le rôle d'un espion misérable et d'un mouchard !

— Que Dieu soit votre juge, prince. Vous offensez l'homme qui sauf le bien...

— Sortez ! Sortez ! — s'écria Galitzine en se levant et en frappant du pied.

Le Père Pierre s'en alla et à partir de ce jour ne revint plus. Galitzine savait qu'il lui aurait suffi de dire un mot pour qu'il accourût immédiatement. Mais il ne le voulait pas, il essayait de se persuader qu'il n'avait pas besoin de lui et que cette « fripouille sentimentale » lui avait toujours été antipathique.

Il était abandonné non seulement du Père Pierre, mais de tout le monde.

« Enfin, on me laisse la paix », — pensait-il au commencement avec satisfaction, mais, lorsqu'il sentit la solitude se refermer sur lui comme l'eau sur un noyé, il fut pris de peur.

Le pis était qu'on avait transféré Obolensky dans une autre cellule. Tout était à recommencer avec le nouveau voisin. Obolensky fut remplacé par Odoïevsky. Lorsque Galitzine frappa, il répondit par un tel vacarme que tous les gardiens accoururent. Et chaque fois que Galitzine essayait de frapper, la même chose se reproduisait. Enfin, désespéré, il y renonça. De l'autre côté était enfermé Falenberg qui était à moitié fou : il ne répondait aucunement aux coups. Il s'ennuyait, soupirait après sa femme. Souvent la nuit, quand tout devenait silencieux, on entendait ses sanglots d'abord sourds, puis de plus en plus forts qui se terminaient par un cri déchirant : « Eudoxie ! Eudoxie ! »

« Marinka ! Marinka ! » avait envie de répondre Galitzine en un cri semblable.

Durant les premiers jours de sa réclusion, alors qu'il pensait que tout serait bientôt fini, c'était supportable. Mais maintenant qu'il avait compris que la fin ne viendrait peut-être que dans des mois, des années, des dizaines d'années, une angoisse immense s'empara de lui.

Les jours se suivaient les uns les autres, si monotones qu'ils se fondaient comme dans l'oubli du délire en un seul jour interminable. Il arracha d'un seul geste les boulettes de pain

collées au mur pour compter les journées : il perdit toute notion du temps. Le temps devenait éternité et il regardait avec effroi dans ce gouffre béant.

Sa raison s'anéantissait, broyée — comme un grain entre deux meules — entre deux idées : il faut faire quelque chose et il n'y a rien à faire. Durant des heures entières, il composait avec des lamelles de zinc arrachées au ventilateur des figures diverses : étoiles, croix, cercles, polygones.

Ou bien, assis sur son lit, il tirait le fil interminable avec lequel le drap était cousu à la couverture, faisant nœud sur nœud, si bien qu'à la fin il se formait toute une pelote : alors il la défaisait pour renouer de nouveau le fil.

Ou bien il suivait des yeux l'araignée qui tissait sa toile : elle était occupée et ne s'ennuyait pas.

Ou bien, debout sur l'appui de la fenêtre, il considérait par le trou du ventilateur le mur de granit proche et massif, le toit du bastion et sa gouttière où parfois se posait en croassant un corbeau bien connu.

Ou bien il tournait dans sa cellule, approfondissant les trous qu'avaient creusés dans le sol de brique les pieds des habitants qui l'avaient précédé.

Ou bien il composait des vers ineptes qu'il répétait jusqu'à l'hébétement :

Qui ne sait notre sort
Jamais ne pourra croire
Que pour telle vétille
Les gens souffrent autant.

Dans le coin où il se lavait il y avait une inscription sur le mur : « God demn your ayes ».

— Qui a écrit ceci ? — demanda-t-il à l'anonyme.

— L'Anglais.

— Qu'est-il devenu?

— Il est mort.

— De quoi?

— De sommeil. Il dormait jour et nuit et il est mort en dormant.

« Moi aussi, je mourrai pendant mon sommeil », pensa Galitzine.

Il était devenu larmoyant comme une femme. Lorsque tintait le son triste, quasi funèbre, des carillons, il avait envie de pleurer. Lorsque Chibaef, l'artilleur, lui apportait le dîner ou le thé avec un sourire particulièrement affectueux, les larmes lui montaient aux yeux. Un jour, il relut le billet de Marinka et fondit en larmes comme un enfant. Lorsque le gardien regarda par l' « œil », tout honteux, il lui tourna le dos et voulut retenir ses larmes, mais il n'y parvint pas. Elles coulaient intarissables, affreusement douces. « Voilà ce que fait la forteresse en deux ou trois semaines. Que sera-ce plus tard? » et il pensa ;

Je meurs pour mon pays natal,
Je le sais bien, je le sais bien,
Et c'est d'un cœur joyeux, Saint-Père,
Que je bénis ma destinée.

Mais comme cela se réalisait, il eut peur, devint faible, ne voulut point périr. Il aimait la vie parce qu'il aimait Marinka. L'amour est une lâcheté ; pour bien mourir il faut cesser d'aimer, il faut tuer l'amour ; de toutes ses terribles pensées celle-ci était la plus effrayante.

Son angoisse grandissait chaque jour. Sa patience s'épuisait, son cœur était à bout de douleur, ses pensées s'embrouillaient et il lui semblait qu'il devenait fou. Il s'épiait et dans chacun de ses mouvements, de ses pensées, de ses paroles il découvrait les symptômes de la folie. Au début il eut peur de la démence, puis il eut peur de cette peur. Il devenait fou à la pensée qu'il le deviendrait. « Pourvu que cela vienne vite ! » — pensait-il avec désespoir

et se tenant dans un coin il se cognait la tête contre les murs. Ou bien il étudiait la lamelle tranchante de fer-blanc du ventilateur ; ne pouvait-on se couper la gorge?

Enfin, il tomba malade. Il eut la fièvre et des points de côté ; il cracha du sang. Le commandant Soukine effrayé fit venir Elkan. Ce dernier déclara que si on ne le transférait pas dans une meilleure cellule, il pourrait devenir phtisique.

Galitzine s'en réjouit. Toutes ses souffrances finiraient d'un coup ; la mort c'est la liberté.

Le Père Pierre apprenant qu'il était malade accourut chez lui et lorsque Galitzine commença à s'excuser de l'avoir offensé lors de leur dernière entrevue, il ne le laissa point achever ; il se jeta à son cou et pleura.

Il reprit ses visites quotidiennes. Pour distraire le malade, il lui racontait les nouvelles et les ragots de la ville.

Galitzine apprit par lui l'arrivée du cortège funèbre ramenant le corps du défunt Empereur. Tout le monde l'avait oublié comme s'il avait été enterré depuis une dizaine d'années déjà. Et cependant, à travers toute la Russie, de Taganrog à Pétersbourg, le funèbre convoi s'était lentement, lentement traîné depuis plus de deux mois, entouré de troupes à pied et à cheval, avec des avant-gardes, des arrière-gardes, des éclaireurs et des patrouilles, comme une expédition militaire dans un pays ennemi. On craignait des révoltes. Le bruit courait dans le peuple que l'Empereur n'était pas mort et qu'on enterrait quelqu'un d'autre. A Moscou, disait-on, on voulait arracher le corps du cercueil, le traîner dans les rues et le brûler ensuite. « J'ai pris les mesures les plus rigoureuses pour la sécurité des précieuses cendres, — rapportait le comte Orlov-Denisov, le Grand Maître des cérémonies des funérailles. — J'ose assurer que

la dernière goutte de mon sang se figera au pied du cercueil de l'auguste mort et que ce n'est qu'en passant par-dessus mon cadavre que la violence pourrait souiller ses cendres de son contact sacrilège. » A l'arrivée du corps à Moscou, on ferma pendant la nuit les portes du Kremlin et à chaque entrée on plaça des canons chargés. On prétendait qu'à Pétersbourg toutes les rues que le convoi devait suivre depuis la barrière jusqu'à la cathédrale de Kazan avaient été minées, que dans les caves de la cathédrale avaient été cachés quatre tonneaux de poudre et que dans chaque allège du pont Troitsky était aussi caché un baril de poudre pour faire sauter le convoi.

Avenir Panteleevitch rapporta à Galitzine une rumeur encore plus étrange : l'Empereur serait mort empoisonné par ce scélérat de Metternich. Son visage dans le cercueil était devenu si noir qu'on ne pouvait plus le reconnaître. Et le vivant Empereur avait la figure décomposée par la peur ; il n'était pas plus beau que le mort.

Mais ce que lui avait raconté l'anonyme était plus extraordinaire que tout.

Au moment du passage du corps de l'Empereur il y avait à Moscou un chantre de village. Lorsqu'il revint dans son village, les paysans lui demandèrent s'il avait vu l'Empereur. « Quel Empereur ? — dit-il, — ce n'était point l'Empereur, c'est un diable qu'on conduisait. » Alors un paysan le souffleta et le dénonça au pope, le pope le dénonça aux autorités et le chantre fut arrêté. On racontait encore qu'il n'y avait dans le cercueil ni tsar, ni diable, mais un simple soldat russe. Pendant le séjour de l'Empereur à Taganrog, des malfaiteurs voulaient le tuer. L'ayant appris, l'Empereur sortit la nuit du palais et s'adressa à la sentinelle. « Sentinelle, veux-tu, — dit-il, — mourir pour moi ? » — « Heureux de vous obéir, Votre Majesté ! »

Et alors l'Empereur mit l'uniforme du soldat et monta la garde, tandis que le soldat vêtu du costume de l'Empereur, allait au palais. Tout à coup on tira sur lui un coup de pistolet. Le soldat mourut et l'Empereur, jetant le fusil, s'enfuit on ne sait où. On dit qu'il est allé chez les ermites, chez les vieillards, pour sauver son âme et prier Dieu pour le salut de la Russie.

— Qui sait? c'est peut-être la vérité, — dit le Père Pierre en clignant mystérieusement de l'œil lorsque Galitzine lui raconta le récit de l'anonyme.

— Qu'est-ce qui est la vérité? — demanda Galitzine tout étonné.

— Qu'il est mort et qu'il vit...

— Voyons, Père Pierre, songez-y : quelle absurdité. Est-il possible que tous les généraux, les aides de camp, les courtisans, tous ceux qui accompagnèrent le corps, tout Taganrog et l'Impératrice Élisabeth Alexievna elle-même, est-il possible que tous aient pris part au complot pour tromper la Russie?

— Oui, cela paraît drôle, — convint le Père Pierre à contre-cœur ; mais après un instant de silence il réfléchit et ajouta plus mystérieux encore : — C'est une affaire louche, Votre Excellence, louche !

Et tout à coup se penchant à son oreille, il chuchota :

— On dit qu'il y avait réellement à l'hôpital militaire de Taganrog un soldat mortellement malade qui ressemblait extraordinairement à l'Empereur. Le soldat est mort, l'Empereur a guéri. Eh bien ! ils l'ont changé. Le médecin de la cour, Villier, a arrangé toute l'affaire. C'est une fine mouche.

— Mais pourquoi faire? A qui cela était-il nécessaire?

— A qui cela était nécessaire? C'est un grand mystère. Aujourd'hui, c'est un secret, mais

peut-être qu'un jour cela sera dévoilé. Il apparaîtra un ermite inconnu, un saint, ascète et martyr pour toute la Russie, une colonne de feu de la terre au ciel, béni en vérité. Et son nom...

— Eh bien, dites !

— Vous ne le direz à personne?

— A personne.

— Donnez-m'en votre parole.

— Ma parole.

— Fedor Kousmitch, — murmura le Père Pierre avec dévotion.

— Fedor Kousmitch, — répéta Galitzine et quelque chose de prophétique et d'angoissant lui apparut dans ce nom comme s'il croyait pour un instant qu'il en était vraiment ainsi : l'ermite Fédor Kousmitch était l'Empereur Alexandre Pavlovitch.

Il se souvint de la conversation qu'il avait eue à Linzy avec Pestel et du délire de Sophie : « Il faut tuer le mort ! » « Il est mort et il vit. »

Le 13 mars l'anonyme annonça à Galitzine :

— Aujourd'hui, on enterre l'Empereur.

A travers la vitre supérieure non blanchie on voyait que dehors une tempête de neige sévissait ; la neige tombait en gros flocons de mars, pas encore humides, mais déjà mous comme du duvet.

Galitzine fermant les yeux vit un cortège funèbre se traînant lentement, avec un catafalque noir et un cercueil noir sous un blanc linceul de neige.

Soudain des coups de canon assourdissants grondèrent. Les murs de la cellule tremblaient comme prêts à crouler. Une flamme jaillissait en éclairant la chambre.

Galitzine comprit qu'à ce moment, à la cathédrale de la forteresse Pierre et Paul, on descendait au tombeau le corps de l'Empereur Alexandre Ier.

CHAPITRE V

Les autorités de la forteresse reçurent l'ordre de veiller à ce qu'aucun détenu ne mourût avant la fin de l'affaire. On prenait soin de Galitzine : on remplaça son lit dur par un lit plus doux, on le nourrit mieux, on lui donna des livres, après les fers de ses pieds on lui enleva ceux des mains et enfin on le transporta dans une cellule plus sèche. Mais il regrettait son ancienne chambre, étroite et sombre, au plancher de briques creusé par tant de pieds, l'araignée familière et les taches de moisissure sur les murs, qui pour lui n'étaient pas des taches mais des visages et des images.

Au début d'avril, il se rétablit. Lorsqu'il sentit qu'il ne mourrait pas il voulut le déplorer, mais il ne le pouvait pas. Qu'il y ait encore des mois, des années, des dizaines d'années de réclusion, encore de nouvelles souffrances jusqu'alors inconnues, — mais que l'on puisse vivre !

Dans sa nouvelle cellule la fenêtre donnait au Midi. Il y avait en bas un fossé et les murs du bastion étant plus éloignés on voyait plus de ciel que dans l'autre cellule. Bien que la fenêtre fût profonde de près de six pieds, le soleil du début d'avril commençait à y jeter un coup d'œil : ses reflets dessinaient sur le mur blanc où ils se couchaient un triangle lumineux rayé par l'ombre noire des grilles.

Galitzine s'asseyait dans ce triangle et les yeux mi-clos regardait le soleil en face. Il ne pensait à rien, buvait simplement la lumière et la chaleur comme une plante. Le soleil et lui. Il n'avait besoin de rien ni de personne. Et Marinka? Marinka était précisément ce pour

quoi le soleil répand la lumière sur la terre. Il lui semblait que c'était seulement ici en prison qu'il avait compris pour la première fois ce qu'étaient le bonheur et la liberté. D'abord il avait honte et il avait peur d'être si simplement heureux, mais il comprit ensuite que de nouveau « tout était bien ». « Mon Dieu, comme c'est bien ! » Il voulait prier mais ne trouvait pas de prières, il ne trouvait que des soupirs vers Dieu, la question et la réponse : « Ici? » — « Ici. » Et toute son âme s'apaisait dans le suprême silence.

Il se réconcilia définitivement avec le Père Pierre. Il comprit que bien qu'il fût « fripon », sa friponnerie, comme cela arrive souvent chez les Russes, était mélangée de bonté. Même plus l'on est fripon, plus l'on a bon cœur. Peut-être avait-il au début agi contre sa conscience en servant les uns et les autres, mais peu à peu il abandonna les geôliers et passa du côté des prisonniers. Ce n'était pas avec sa raison mais avec son cœur qu'il avait deviné que ces « malfaiteurs » étaient les meilleures gens de la Russie. Et il se prit véritablement à les aimer comme un père spirituel aime ses enfants.

— Mais vous êtes des nôtres, — lui dit une fois Galitzine.

— Enfin, vous avez compris, — dit le Père Pierre rayonnant de joie. — Je suis à vous, mes amis, à vous ! Vivre et mourir avec des gens comme vous.

Le 12 avril, jour des Rameaux, Mislovsky entra chez Galitzine, en habits sacerdotaux, portant le calice, et lui dit qu'il faisait communier les prisonniers.

— Et vous, prince, ne désirez-vous pas? — demanda-t-il comme trois mois auparavant lors de leur première entrevue. Et Galitzine répondit comme alors :

— Non, je ne le désire pas.

— Mais pourquoi donc?

— Parce que je ne veux pas mélanger le Christ et la Bête.

Et il lui expliqua ses anciennes pensées sur l'union sacrilège de César et de Dieu, de l'État et de l'Église.

— Mais si même il en est ainsi, pourquoi devez-vous périr? Un affamé ne mange-t-il pas de pain dans un repaire de brigands?

Galitzine se tut, désarmé : il était attendri et effrayé de l'humilité non seulement du Père Pierre mais encore de tous ceux qui étaient derrière lui.

— Vous savez, mon Père, pourquoi je suis considéré comme un malfaiteur et vous savez que je ne me repens de rien. Me donneriez-vous les Saints-Sacrements, même si je ne me repentais pas?

— Je l'aurais fait.

— Même pour un assassin?

— Voyons, prince, Dieu soit avec vous! Qui avez-vous tué?

— Cela revient au même. J'ai voulu tuer la Bête au nom du Christ. Peut-on tuer au nom du Christ? Qu'en peusez-vous, mon Père?

Le Père Pierre se tenait debout près de la fenêtre. Un rayon de soleil tombait sur le calice d'or qu'il tenait entre ses mains et qui brillait comme le soleil. Ses mains tremblaient tellement qu'il semblait qu'il allait laisser tomber le calice. Ses lèvres remuaient sans bruit : il voulait parler et ne le pouvait pas.

— Je ne sais pas, — dit-il enfin. Je ne vous juge pas. Dieu vous jugera.

Galitzine s'agenouilla.

— Pardonnez-moi, mon Père. Même si vous le pouviez, moi je ne peux pas... — murmura-t-il en lui baisant la main et en se prosternant devant le ciboire.

Le Père Pierre le bénit silencieusement et sortit.

Le 18 avril, la nuit de la Sainte Pâques,

Galitzine ne dormait pas. Il attendait quelque chose, il écoutait. Mais les murs massifs du cachot ne laissaient passer aucun son, il régnait un silence de mort. Il grimpa sur l'appui de la fenêtre et regarda par le trou du ventilateur ; il en avait également dans sa nouvelle cellule arraché toutes les lamelles. Il ne vit que les ténèbres noires comme de l'encre. Il appliqua l'oreille contre le trou et il entendit comme le bourdonnement confus d'une ruche le bruit sourd des cloches, — les carillons de Pâques.

Nulle part, lui semblait-il, il n'avait senti comme ici, dans son cachot, enterré vif, que Christ était ressuscité.

Au mois de mai on commença à mener les prisonniers à la promenade dans un petit jardin, à l'intérieur du Ravelin d'Alexis. On y amena aussi Galitzine.

Lorsqu'il franchit le seuil de la porte extérieure le soleil l'aveugla tellement qu'il se cacha les yeux avec la main. L'air frais lui coupa la respiration et comme un homme qui touche terre après une longue traversée, il avait l'impression que la terre vacillait sous ses pieds. L'artilleur Chibaef le soutint sous les bras et le conduisit au jardin.

Le jardin était triangulaire et situé comme au fond d'un puits dans un triangle de hauts murs ; ces murs de granit polis, nus, sans fenêtres, couverts à leur base, comme les rochers sauvages, de mousses et de lichens d'un gris jaunâtre, étaient percés d'une seule petite porte garnie de fer et d'une grille en fonte.

Un peu d'herbe, quelques arbustes, — lilas, sureaux, merisiers, un banc de bois à demi cassé et près d'un mur un tertre couvert de gazon avec une croix vétuste et branlante : le tombeau d'une prisonnière, la princesse Tarakanova, noyée pendant l'inondation, comme l'avait expliqué Chibaef.

Le petit jardin était misérable mais semblait à Galitzine un paradis. Et comme le premier homme au paradis ou comme un mort sorti du tombeau, il regardait avec une insatiable avidité les fleurs jaunes du pissenlit, les bourgeons résineux des bouleaux, le ciel bleu et les nuages qui se dissipaient comme une claire vapeur.

Le carillon sonna presque au-dessus de sa tête. Il regarda en l'air.

— Venez ici, Votre Excellence. D'ici on voit bien, — dit Chibaef en lui désignant un des coins du triangle. Galitzine s'approcha, se plaça sur le coude de la gouttière, s'appuya du dos contre le mur et vit luire au soleil, aveuglante, comme un glaive de feu, la flèche dorée de la forteresse Pierre et Paul avec son archange soufflant dans la trompette comme pour annoncer que les prisonniers ne sortiraient libres de ce tombeau vivant qu'à la résurrection des morts.

Il revint au milieu du jardin et s'assit sur le banc. Chibaef lui disait quelque chose mais il ne l'écoutait pas. Celui-ci comprit que Galitzine voulait être seul ; il s'éloigna, se détourna, alluma sa pipe.

Galitzine regarda longuement le tronc souple et blanc d'un bouleau, puis soudain il l'entoura de ses bras, appliqua sa joue contre lui et ferma les yeux. Il se souvint de Marinka : « Il m'est arrivé de courir au bois où les jeunes bouleaux sont minces comme de petits cierges en cire avec une écorce si tendre, tiède, chauffée par le soleil, vraiment vivante. Je les embrassais, je les caressais, je pressais ma joue contre eux, « mon doux, mon cher petit frère! »

Lorsque Galitzine retourna dans sa nouvelle cellule « claire », elle lui fit l'effet d'un cercueil étroit et sombre. Il s'était levé un instant du cercueil pour y retomber : mieux valait ne pas se lever du tout. Il décida de ne plus aller à la promenade. Il refusa une fois, deux fois, mais à la fin il ne put résister et il sortit.

Les bouleaux s'étaient déjà épanouis et les lilas en fleurs lui jetaient au visage une odeur de fraîche rosée. Comme la veille il s'assit sur le banc, entoura de ses bras le bouleau, appliqua sa joue contre lui et ferma les yeux. Une telle angoisse lui serrait le cœur qu'il avait envie de crier de douleur.

Soudain il entendit un bruit de pas. Il ouvrit les yeux, se leva précipitamment et tendit les bras avec un cri sourd de frayeur : il lui semblait voir le spectre de Marinka.

— Valenka, ma douce lumière ! — elle s'élança vers lui, l'entoura de ses bras, se serra contre lui de tout son corps, — vivante, Marinka vivante !

Ils ne se souvinrent plus de ce qui s'était passé ensuite. Ils parlaient, se dépêchaient, s'interrompaient, ne se comprenaient pas, riaient et pleuraient à la fois. Il la regardait tout étonné et ne la reconnaissait pas : comme elle avait maigri, pâli, comme un charme nouveau s'épanouissait en elle ! Une fillette de dix-neuf ans et déjà une femme ! Quel tranquille courage ! Ni peur ni douleur dans ses grands yeux sombres, mais seulement la force de l'amour infini, comme chez l'Autre, la Toute-Puissante, sur le tableau de Raphaël.

— Toi, Marinka, toi? Mon Dieu. Ici !

— Et toi tu ne m'attendais pas, tu pensais que je ne viendrais jamais? Et voilà, je suis venue. Ankoundinitch m'a introduite.

— Quel Akoundinitch?

— Nitchiporenko. Ne le connais-tu pas? Il est là.

Galitzine vit un peu plus loin le brigadier Nitchiporenko qui se tenait à côté de Chibaef; c'était ce même brigadier qui un jour l'avait menacé des verges.

— Je viens chaque jour à la forteresse comme pour entendre la messe à l'église. Je ne savais pas

que tu étais au Ravelin. De l'église, du boulevard on aperçoit les fenêtres des cellules, alignées toutes pareilles et badigeonnées à la craie ; on ne peut rien y distinguer. Moi je regardais toujours en pensant : quelle est sa fenêtre ? J'ai ennuyé tout le monde. Le Commandant m'a grondée ; un jour il a voulu me faire sortir de l'église. Alors je me suis quelquefois déguisée en servante et je suis entrée ainsi. Podouchkine a une fille, Adélaïde Egorovna, une vieille fille qui a très, très bon cœur. Elle est tombée amoureuse de Kachovsky... Oh! mon Dieu, il y a tant de choses à te dire et je raconte des bêtises ! Et tu sais, pendant la débâcle des glaces...

Elle commença un récit mais ne le termina pas, jugeant probablement que ce n'était que bagatelles. Elle voulait raconter qu'une fois le majordome de la grand'mère, Anany, qui lui aussi venait très souvent à la forteresse, l'avait épouvantée en rapportant que le prince était sur le point de mourir. Elle courut vers la forteresse. Or tous les ponts étaient démontés par la débâcle. Les bateliers refusèrent de la transporter. Enfin elle réussit à fléchir l'un d'entre eux : il accepta pour vingt-cinq roubles. Il lui jeta une corde : il fallait l'attacher à un anneau de fer scellé dans le parapet du quai pour pouvoir descendre les degrés de l'escalier de granit tout couverts de glace. Pendant longtemps elle ne put y parvenir : la corde glacée était dure, le granit couvert de glace était glissant, l'anneau de fonte était lourd et ses bras étaient faibles. Mais glace, fer, granit, tout fut vaincu par ces faibles bras. Elle descendit dans la barque ; ils partirent. Les blocs de glace accouraient à leur rencontre, s'amoncelaient, craquaient, se brisaient : encore un peu et ils culbuteraient la barque. Le vieux batelier, pâle de terreur, jurait et priait tour à tour. Mais lorsqu'ils s'amarrèrent à l'autre bord il la regarda avec admiration. « Brave fille ! » pensa-t-il

probablement comme tout le monde. Il était tard, les portes de la forteresse étaient fermées, la sentinelle ne la laissait pas passer. Elle lui glissa de l'argent, — on lui ouvrit la porte. Elle courut à l'appartement de Podouchkine. Adélaïde Egorovna la calma : le prince avait été très malade, mais maintenant il allait mieux, le médecin promettait que bientôt il serait guéri. « Mais qu'avez-vous aux mains, Excellence? » s'écria tout à coup la vieille fille effrayée. Marinka jeta sur ses mains un coup d'œil : ses gants étaient déchirés et ses paumes couvertes de sang. Elle s'était écorchée contre la corde gelée. Elle sourit en se rappelant comment Galitzine l'embrassait dans la paume de la main.

— Pourquoi es-tu en deuil? — demanda Galitzine après un instant de silence où, se regardant dans les yeux, ils devinaient tout ce qu'ils ne savaient pas dire. C'est alors seulement qu'il remarqua qu'elle portait une robe noire, un chapeau noir et une voilette de deuil.

— On a enterré la grand'mère.

— Et Nina Lvovna se porte bien?

— Non, pas très bien, — dit-elle en baissant les yeux. Elle parla d'autre chose.

Il comprit qu'elle le suppliait de ne pas parler de sa mère : elle voulait supporter seule cette douleur.

Nitchiporenko s'approcha.

— Venez, Excellence.

— Tout de suite, Ankoundinitch, encore une minute seulement.

— Impossible. Le commandant vous verra et cela fera un malheur.

Marinka sortit de sa poche une liasse d'assignats et les lui glissa dans la main. Il jeta sur l'argent un regard de travers : probablement c'était insuffisant. Marinka chercha encore dans sa poche, mais il n'y avait plus rien. Alors elle enleva de son cou une chaînette d'or avec une petite croix et les lui remit. Il s'éloigna.

Ils se mirent de nouveau à causer, mais cette fois sans joie : ils sentaient que le moment de la séparation était proche.

— Attends. Que voulais-je dire? Ah! oui, — dit-elle en se dépêchant, et elle lui murmura en français à l'oreille : — On dit qu'on peut s'enfuir. Il y a en ce moment beaucoup de navires étrangers sur la Neva, près de la forteresse. Thomas Thomitch a déjà parlé de cela avec le capitaine d'un vaisseau et il s'est procuré un passeport. Et l'adjudant Troussov pour dix mille roubles...

— Troussov est une canaille. Méfie-toi de lui. On ne peut pas fuir, et même si l'on pouvait, je ne veux pas.

— Pourquoi?

Il la regarda silencieusement de telle manière qu'elle comprit.

— Pardonne, mon aimé, je ne comprends rien... Mais, tu sais, le Père Pierre dit que l'on graciera tout le monde.

— Non, Marinka, on ne fera pas grâce. Et puis nous ne voulons pas de leur grâce.

— C'est égal : qu'ils t'exilent même à l'autre bout du monde, nous y serons ensemble. Et si... — elle n'acheva pas mais il comprit : « si tu meurs, je mourrai avec toi ! »

— Votre Excellence, — dit en s'approchant Nitchiporenko, et il la prit par la main.

Elle le repoussa, se jeta au cou de Galitzine, l'entoura de ses bras comme tout à l'heure, se serra contre lui de tout son corps, l'embrassa, le bénit.

— Que la Sainte Vierge te protège !

Il n'y avait dans son dernier regard ni peur, ni douleur, mais seulement la force de l'amour infini comme chez l'Autre, la Toute-Puissante.

Lorsqu'il revint à lui elle n'était plus là et il lui semblait de nouveau que ce n'était qu'un rêve. Il s'affaissa sur le banc et resta longtemps

immobile, les yeux fermés. Tout à coup il sentit sur son visage des gouttes froides ; il ouvrit les yeux. Un petit nuage passait ; les fils dorés de la pluie tremblaient au soleil et comme des cordes d'or vibraient en longs accords. De larges gouttes tombaient pareilles à des larmes claires, comme si quelqu'un pleurait de joie. L'herbe verdoya plus brillante, les troncs des bouleaux apparurent plus blancs et les lilas exhalèrent plus de parfum.

Il regarda autour de lui : il n'y avait personne dans le jardin. Chibaef était derrière la porte, ayant probablement compris que comme tout à l'heure Galitzine désirait être seul.

Galitzine s'agenouilla, se baissa et écartant l'herbe humide colla les lèvres contre la terre. « C'est un péché d'aimer la terre. Il faut aimer le ciel », se rappela-t-il en riant et en pleurant de joie. Il baisait la terre et murmurait : « Terre, Terre, Notre Mère très pure ! »

CHAPITRE VI

NOTES de S. I. Mouraviev-Apostol.
— La Russie se meurt, la Russie se meurt. Mon Dieu, sauvez la Russie. C'est ainsi que je prie en mourant.

Je sais que je vais mourir. Tout le monde dit qu'il n'y aura pas d'exécution et moi je pense qu'il y en aura. Mais si même il n'y avait pas d'exécution, il me semble que cependant je mourrais. On ne peut marcher avec une jambe cassée, on ne peut vivre avec une âme brisée.

Après la défaite du régiment révolté de Tchernigof, le 4 janvier, j'ai été amené à Pétersbourg, grièvement blessé, au point qu'on ne pensait pas que je vivrais. Mais je vis encore ; je ne suis pas mort de la première mort pour mourir de la seconde.

Le navigateur pris dans les glaces jette une bouteille à la mer avec cette dernière et consolante pensée : on saura comment nous avons péri. Ainsi je jette dans l'Océan de l'avenir ces notes d'avant ma mort, mon testament à la Russie.

J'écris sur des morceaux de papier que j'enfouis dans une cachette ; une des briques du sol de ma cellule se soulève. Avant ma mort, je les donnerai à un de mes camarades ; peut-être les conservera-t-on.

J'écris mal en russe. Je dois avouer à ma honte que j'ai plus l'habitude du français que du russe. J'écrirai dans les deux langues. Tel

est notre sort : nous sommes étrangers dans notre patrie.

J'ai passé mon enfance en Allemagne, en Espagne et en France. A notre retour en Russie, apercevant un cosaque à la frontière de Prusse, mon frère Mathieu et moi nous sautâmes du carrosse et nous nous élançâmes pour l'embrasser.

— Je suis très heureuse que votre long séjour à l'étranger n'ait pas refroidi votre amour pour votre patrie, — nous dit ma mère lorsque nous reprîmes notre chemin, — mais préparez-vous, mes enfants, je dois vous dire une chose terrible : vous trouverez en Russie ce que vous ne connaissez pas encore : des esclaves.

Nous n'avons compris que plus tard cette chose terrible : la liberté, c'est l'étranger ; l'esclavage, c'est la patrie.

Nous sommes les enfants de l'An Douze. Alors le peuple russe en un soulèvement unanime sauva la patrie. Ce soulèvement fut le commencement de celui-ci, l'An Douze le commencement de l'An Vingt-cinq.

Alors nous pensions : le siècle de la gloire militaire a fini avec Napoléon ; le temps de la libération des peuples est venu. Est-il possible que la Russie qui délivra l'Europe du joug de Napoléon ne secoue pas son propre joug? La Russie retient l'élan de tous les peuples vers la liberté ; dès que la Russie sera libre, tous les peuples se libéreront.

L'autre jour, mon père entrant dans ma chambre et apercevant mon uniforme taché de sang me dit :

— Je t'enverrai un autre costume.

— Je n'en ai pas besoin, — lui répondis-je, je mourrai avec les taches du sang que j'ai versé...

J'ai voulu dire « pour la patrie », mais je ne l'ai pas dit ; j'ai versé mon sang pour quelque chose de plus grand que la patrie.

Voici un de mes premiers souvenirs d'enfance. Au reste, je ne sais si je me le rappelle moi-même ou si je répète seulement ce que mon frère Mathieu m'a raconté. Le 12 mars 1801, mon frère s'approcha de la fenêtre, — nous habitions alors sur la Fontanka, près du pont Oboukhov, dans la maison de Youssoupov, et regardant dans la rue il demanda à maman :

— Est-ce Pâques aujourd'hui?

— Non, voyons, Matioucha !

— Et alors pourquoi les gens s'embrassent-ils dans la rue?

L'Empereur Paul avait été tué dans la nuit. Ainsi la Russie unissait le Christ à la liberté ; le tsar est tué, Jésus est ressuscité.

> Communions au calice sanglant
> Et je dirai : Jésus est ressuscité !

Ceci est un blasphème dans la bouche de l'athée Pouchkine. Mais il ne savait pas lui-même quelles choses sacrées il blasphémait.

Voici mes dépositions devant la Commission d'enquête à propos de mon entretien avec Gorbatchevsky, membre de la Société Secrète des Slaves Unis.

« J'ai toujours affirmé qu'en cas d'insurrection, durant les temps troubles de la révolution, nous devions mettre notre plus ferme espoir et chercher notre appui dans l'attachement à la foi si profondément enracinée chez les Russes, que la foi sera toujours le grand mobile des cœurs humains et qu'elle montrera aux hommes le chemin de la liberté. A quoi Gorbatchevsky me répondit d'un air de doute et d'étonnement qu'il croyait que la foi faisait obstacle à la

liberté. Je m'efforçais alors de lui démontrer que cette opinion était absolument erronée, qu'il n'y eut de véritable liberté qu'au temps de la prédication de la foi chrétienne et que la France en proie à de si grandes misères pendant la révolution, justement à cause de l'athéisme qui s'était glissé dans les esprits, devait nous servir de leçon. »

Le philosophe Hegel voit dans la révolution française le développement suprême du christianisme et tient son avènement pour aussi important que l'avènement du Christ lui-même. Non, la révolution française ne fut pas cela, mais la vraie Révolution le sera. La liberté jacobine, sans Dieu, est une véritable « terreur », l'insatiable homicide, le calice sanglant du diable.

Unir le Christ à la liberté, telle est la grande pensée, la grande lumière qui illumine tout.

Peut-être que personne ne saura jamais pourquoi j'ai péri. Ce ne sont pas les murs du cachot qui me séparent des hommes, mais le mur de la solitude. Avec les hommes, en liberté, je suis aussi seul qu'ici en prison.

Toujours rêveur et solitaire,
Je passerai sur cette terre
Sans que personne m'ait connu.
Ce n'est qu'au bout de ma carrière
Que par un grand trait de lumière
On saura ce qu'on a perdu.

Seul pouvait se vanter de la sorte un jeune garçon un peu sot. Hélas, ma fin est arrivée et aucune lumière n'a éclairé le monde. Mais il me semble toujours qu'il y eut en moi une grande pensée, une lumière qui illumine tout, mais je n'ai pas su le dire aux hommes. Connaître la vérité et ne pas savoir l'exprimer, c'est la plus atroce des souffrances humaines.

Le seul homme qui m'aurait compris en Russie est Tchaadaev. Je me souviens comme si c'était aujourd'hui de nos entretiens nocturnes, en 1817, à Pétersbourg, dans les casernes du régiment de Semeon. Nous faisions alors notre service ensemble et nous nous étions affiliés à l'Union de la Prospérité. Je me rappelle son visage pâle et tendre, comme de cire ou de marbre, ses lèvres minces au perpétuel sourire, ses yeux bleu gris aussi tristes que s'ils avaient déjà contemplé la fin du monde.

— L'image de ce monde s'en va ; le nouveau monde commence, — disait Tchaadaev. Le genre humain se prépare à l'accomplissement des dernières promesses, à l'avènement du royaume de Dieu sur la terre comme au ciel. N'est-ce pas la Russie déserte, plate, blanche comme une feuille de papier où rien encore n'est écrit, sans passé, sans présent, toute en avenir, — une immense spontanéité, — n'est-ce pas la Russie qui est appelée à réaliser ces promesses, à déchiffrer l'énigme de l'humanité?

Et toutes nos conversations se terminaient par la prière : « *Adveniat regnum tuum.* Que ton règne arrive. »

« Qu'il n'y ait qu'un tsar sur la terre comme au ciel : Jésus-Christ. » Telles sont les paroles de mon catéchisme.

« De la théorie à la réalisation il y a loin », — a dit une fois Pestel. C'est lui aussi qui a dit de moi à mon frère Mathieu : « Votre frère est trop pur. »

Oui, trop pur parce que trop idéaliste. La pureté c'est un vide maudit. La spéculation dans l'action c'est du don Quichottisme ridicule et misérable. Je n'ai rien fait, j'ai seulement avili une grande pensée, laissé tomber dans la boue et le sang une chose sainte. Mais au moins j'ai essayé de faire quelque chose. Pestel ne l'avait même pas tenté.

Il a été arrêté le 14, le jour même de l'insurrection. Il hésita quelque temps, il songea à marcher avec le régiment de Viatka sur Toultchine pour y arrêter le commandant en chef et tout l'État-Major de la IIe armée, et lever l'étendard de la révolte. Mais il finit par monter en voiture et partit seul pour Toultchine où il fut immédiatement arrêté.

Il a agi très intelligemment, plus intelligemment que nous tous ; il est resté dans la pureté des spéculations.

J'aurais pu aimer Pestel, mais il ne m'aime pas, — il a peur de moi ou il me méprise. La clarté de son esprit est illimitée, mais on ne peut tout comprendre par la raison. Je sais quelque chose qu'il ne sait pas. Nous aurions dû nous unir. C'est peut-être parce que nous ne l'avons pas fait que la révolution a échoué.

Il est facile de rouler une pierre de haut en bas, il est difficile de la monter. Pestel roule la pierre jusqu'en bas, moi je la pousse jusqu'en haut. Il veut de la politique, moi de la religion. La politique est facile, la religion difficile. Il veut ce qui a été, je veux ce qui ne fut jamais encore.

« Ni chrétien, ni esclave,
Je ne sais pas pardonner les offenses »

a dit Ryliev. Le christianisme c'est l'esclavage. Voici la fosse où tout roule.

Pestel au Sud, Ryliev au Nord, — deux athées, deux chefs de la liberté russe. Et entre les deux une infinité de simples. « Aujourd'hui, il n'y a que des imbéciles et des canailles pour croire en Dieu », comme me le dit un jacobin russe, un lieutenant de dix-neuf ans.

N'ayant point de Dieu, ils vénèrent le peuple comme un Dieu.



— Avec le peuple on peut tout ; sans lui on ne peut rien, — s'écria un jour Gorbatchevsky, discutant avec moi de la démocratie.

— La masse n'est rien : elle ne sera que ce que veulent les individus qui sont tout, — répondis-je, révolté.

Je sais que ce n'est pas vrai, mais, si Dieu n'existe pas, qu'on me prouve que ce n'est pas vrai.

« La Russie est Une comme Dieu est Un », — dit Pestel et il ne croit cependant pas en Dieu. Mais, si Dieu n'existe pas, l'Une n'existe pas non plus, — il n'y a pas de Russie.

Je roule la pierre jusqu'en haut et elle retombe jusqu'en bas. C'est le travail de Sisyphe. Je ne me fais pas d'illusion. Je sais que s'il y a en Russie une révolution, elle ne se fera pas selon mon catéchisme, mais selon la « vérité russe » de Pestel. On se souviendra de lui et l'on m'oubliera. Tout le monde le suivra et moi personne. Il se passera la même chose en Russie qu'en France : la liberté sans Dieu, — le calice sanglant du diable.

Ils m'oublieront, mais ils se souviendront ; ils s'éloigneront, mais ils reviendront. La pierre que les architectes ont rejetée deviendra la pierre angulaire. La Russie ne sera point sauvée aussi longtemps qu'elle n'exécutera pas mon testament : la liberté unie à Dieu.

La Divinité se mire dans le monde. L'essence divine ne peut se réaliser que dans une infinité de formes finies. La manifestation de l'Éternel sous une forme finie ne peut qu'être imparfaite ; la forme n'est qu'un signe qui indique sa présence.

Toutes les actions humaines ne sont que des

signes. Je n'ai fait que te donner un signe, ami lointain des générations futures, comme le mourant fait signe de la main lorsque déjà la voix lui manque. Ne me juge donc pas sur ce que j'ai fait, mais comprends ce que j'ai voulu faire.

Nous ne songions pas à l'insurrection et nous n'y étions pas préparés lorsque, le 22 décembre, voyageant avec mon frère Mathieu de Vasilkovo, — petite ville des environs de Kiev où cantonnait alors le régiment de Tchernigoff, — à Jitomir, siège du quartier général, nous apprîmes par le courrier du Sénat qui distribuait des feuilles pour la prestation du serment les premières nouvelles du quatorze.

Nous apprîmes au Quartier Général que le gouvernement avait découvert la Société Secrète et que l'on procédait à des arrestations. Sur le chemin du retour à Vasilkovo, mon ami Michel Pavlovitch Bestoujev-Rumine, sous-lieutenant au régiment de Poltava, me fit savoir que Gebel, commandant de régiment, était à ma poursuite avec des gendarmes.

Je résolus d'arriver jusqu'au régiment de Tchernigov et d'y fomenter la révolte. Je comprenais toute la témérité de ce dessein ; la lutte d'une poignée d'hommes contre les forces colossales d'un gouvernement était le comble de la folie. Mais je ne pouvais abandonner ceux qui s'étaient révoltés dans le Nord.

Nous poursuivîmes notre route vers Vasilkovo par des chemins détournés, en évitant Gebel. Il y avait peu de neige, les routes étaient très mauvaises. Notre voiture se brisa. A Berditchef, nous louâmes à des Juifs une petite carriole et dans la nuit du 28 nous atteignîmes péniblement le village Trilessy, sur la vieille route de Kiev, à 45 verstes de Vasilkovo. Nous

descendîmes dans une maisonnette de cosaques chez le lieutenant Kouzmine. Exténués par le voyage, nous nous couchâmes immédiatement.

Gebel accompagné du lieutenant de gendarmerie Lang arriva dans la nuit. Il mit des sentinelles et, après nous avoir réveillés, déclara que par ordre supérieur il nous arrêtait. Nous lui rendîmes nos épées, heureux de terminer l'affaire sans victimes inutiles, et l'invitâmes à prendre le thé avec nous.

Pendant que nous buvions le thé, le matin arriva. Quatre officiers entrèrent dans la maisonnette. C'étaient des commandants de compagnie de mon bataillon, — Kouzmine, Soloviev, Souchenov et Chtchepilo, — membres de la Société Secrète, venus de Varsilkovo pour me délivrer. Gebel alla à leur rencontre dans le couloir et les tança pour s'être absentés sans autorisation. Une querelle éclata. Les voix devenaient de plus en plus fortes, s'élevèrent. Soudain quelqu'un cria :

— Il faut tuer cette fripouille !

Ils se jetèrent tous les quatre sur Gebel et, arrachant aux sentinelles leurs fusils, ils le frappèrent à coups de crosse, le lardèrent de coups de baïonnette et d'épée, n'importe où, à la poitrine, au ventre, aux bras, aux jambes, dans le dos, à la tête. D'une taille immense, bâti en géant, il avait si peur qu'il se défendit à peine, se bornant à sangloter et à répéter plaintivement en polonais :

— Oh! Sainte Mère de Dieu ! Oh! Sainte Vierge!

Gustave Ivanovitch Gebel, d'origine polonaise, se considérait comme russe et ne parlait jamais polonais, mais en cette occasion il se rappela tout à coup sa langue maternelle.

Les sentinelles, de jeunes recrues pour la plupart, ne songèrent pas à défendre leur com-

mandant. Tous les soldats le haïssaient, parce qu'il les punissait cruellement des verges et des baguettes et ne l'appelaient pas autrement que « la Brute ».

Les officiers frappaient, frappaient toujours, sans parvenir à le tuer. Le couloir était étroit et sombre. Ils se gênaient les uns les autres. Dans leur fureur ils lui portaient aveuglément des coups inefficaces. Ils le frappaient stupidement comme des hommes ivres ou somnolents.

— Il a la vie dure, le démon ! criait quelqu'un d'une voix inaccoutumée.

Gebel parvint jusqu'à la porte et voulut fuir. Mais ils le saisirent par les cheveux et le précipitant à terre, ils tombèrent tous en masse sur lui, continuant à le frapper. Ils pensaient que ce serait bientôt fini, mais Gebel se releva et presque sur ses épaules emporta du couloir jusque dans la cour deux officiers, Kousmine et Chtchepilo.

A ce moment, mon frère et moi, nous étions déjà dans la cour ; nous avions brisé le châssis de la fenêtre et sauté dehors.

Je ne comprends pas ce qui se passa en moi lorsque je vis Gebel tout ensanglanté et les visages terribles, hébétés de mes camarades. Parfois on rêve du diable ; non pas qu'on le voie, mais par le grand poids qui vous écrase tout à coup on sait que c'est lui. Je sentis le même poids. Je me rappelle aussi qu'une fois, étant enfant, je voulus tuer une scolopendre qui avait failli me piquer. Je la frappais, je la frappais avec une pierre sans parvenir à la tuer ; écrasée à demi, elle remuait de si répugnante façon qu'enfin, n'en pouvant plus, je l'abandonnai et m'enfuis.

C'est ainsi que probablement mon frère Mathieu se sauva devant Gebel. Moi, je restai,

comme si en regardant leurs visages endormis je m'endormais moi-même.

Je saisis un fusil et me mis à l'assommer à coup de crosse sur la tête. Il s'appuya contre le mur, se recroquevilla et se cacha la tête entre les mains. Je le frappai sur les mains. Je me rappelle le choc sourd du bois contre les os fracassés de ses doigts. Je me rappelle la bague en or avec une chrysolite qu'il portait à son index blanc et charnu, je me rappelle le sang qui jaillit dessous, je me rappelle ses sanglots :

— Oh ! Sainte Vierge ! Oh ! Sainte Vierge !

Je ne sais, — peut-être ai-je eu pitié de lui et ai-je voulu mettre fin à son martyre, le tuer. Mais je sentais que mes coups étaient faibles, endormis, que de la sorte on ne pouvait pas le tuer et que l'on n'en finirait pas. Et cependant je continuais à le frapper, succombant au dégoût et à l'effroi.

— Assez ! Assez ! Serge Ivanovitch ! Que faites-vous? cria quelqu'un me saisissant par la main et m'entraînant.

Je revins à moi et sentis que dans le froid je m'étais gelé les doigts contre le canon du fusil.

Et les autres l'achevaient, l'achevaient sans pouvoir en venir à bout. Parfois ils revenaient à eux et s'arrêtaient de frapper, mais bientôt ils recommençaient. Kousmine enfonçait si profondément son épée que chaque fois il lui fallait faire effort pour la retirer. Mais il semblait que l'épée passait, sans lui faire de mal, à travers le corps de Gebel comme à travers un spectre et que ce n'était plus Gebel, mais quelqu'un d'autre, quelqu'un d'immortel.

— Il a la vie dure, le démon !

Enfin, lorsque tous un instant le laissèrent, il se dirigea vers le portail et, chancelant, presque sans connaissance, sortit dans la rue. Il y avait

à côté une auberge et devant elle un traîneau de paysan. Gebel y tomba évanoui. Les chevaux l'emportèrent jusque dans la cour de leur maître qui était l'intendant du village. Là on le prit, on le couvrit et on le transporta à Vasilkovo.

Gebel a reçu treize graves blessures sans compter les blessures légères, mais il n'est pas mort et probablement survivra à nous tous.

C'est ainsi que nous avons communié au calice sanglant.

Lorsque les officiers annoncèrent aux soldats la nouvelle de ma libération, l'impression fut énorme. Ils se joignirent tous à nous comme un seul homme, prêts à me suivre n'importe où. Le même jour, 29 décembre, à la tête de la cinquième compagnie de mousquetaires, je marchais sur Vasilkovo.

Le 30, dans l'après-midi, nous arrivâmes près de la ville. En face de nous se trouvait disposée une chaîne de tirailleurs. Mais dès que nous fûmes assez près pour que l'on pût distinguer le visage des soldats, ils crièrent : Hourrah ! et se joignirent à notre compagnie. Nous entrâmes dans la ville et gagnâmes la place sans aucune résistance. Nous installâmes des postes au corps de garde, à l'État-Major du régiment, à la prison, à la trésorerie et aux barrières.

Le soir je donnai l'ordre à toutes les compagnies de se rassembler le lendemain sur la place, à neuf heures du matin.

Mes camarades faisaient des préparatifs en vue de la campagne et accouraient continuellement me demander des ordres. Mais je m'étais enfermé dans ma chambre et ne laissais entrer personne. Bestoujev et moi, nous corrigions et recopiions le catéchisme.

Nous en avions puisé l'idée dans l'ouvrage de M. de Salvandy, « Don Alonzo ou l'Espagne », où est exposé le catéchisme à l'aide duquel les moines espagnols en 1809 soulevaient le peuple contre le joug napoléonien.

J'ai passé mon enfance en Espagne. Mon père, Ivan Matveivitch Mouraviev-Apostol, était ambassadeur de Russie à Madrid. Et voilà que j'ai voulu à l'âge mûr répéter mon enfance et transporter l'Espagne en Russie.

— Ce sont vos châteaux en Espagne qui vous ont perdu, mon ami, — comme voulut bien plaisanter le général Benkendorf pendant mon interrogatoire devant la Commission d'enquête.

Lorsque nous eûmes fini de rédiger le catéchisme, nous le dictâmes à trois scribes du bureau du régiment en leur ordonnant d'en faire douze copies. Le matin, je fis venir le sous-lieutenant Mozalevsky et, lui remettant le paquet scellé contenant les copies, je lui ordonnai de se mettre en civil et de gagner Kiev avec trois soldats vêtus de capotes sans épaulettes pour y distribuer le catéchisme au peuple.

Mozalevsky accomplit fidèlement sa mission. Il gagna Kiev par des chemins détournés et ordonna aux soldats d'aller dans des directions différentes vers Petchersk et Podol et de jeter les copies sous les porches des auberges et des cabarets. Ils le firent.

Il est probable que mon catéchisme, ce message bienheureux annonçant l'avènement du royaume de Dieu, traîne maintenant encore sous les porches des cabarets. Oh! Don Quichottisme sans bornes!

Lorsque les compagnies furent rassemblées sur la place, j'envoyai chercher l'aumônier du régiment.

Le Père Danilo Kaiser (singulier nom : était-ce un descendant de colons allemands?) était un tout jeune homme de vingt-six ans environ, maigriot, phtisique, avec une petite natte blonde comme du lin, — les fillettes de la campagne ont souvent de semblables nattes.

Lorsque je lui expliquai le but de l'insurrection il pâlit, se mit à trembler et même, apeuré, son front se couvrit de sueur.

— Ne me perdez pas, mon colonel, j'ai une femme, des enfants...

En regardant ce pauvre lièvre effrayé, ce guerrier du royaume de Dieu, je compris encore une fois combien il y a loin de la théorie à la réalisation.

Voici la déposition du Père Danilo lui-même, exposée en vue de mon accusation dans le questionnaire de la Commission d'enquête ; en répondant aux questions j'ai copié cette déposition pour la conserver à la postérité :

« Le 31 décembre, entre dix et onze heures du matin, un sous-officier de la deuxième compagnie de grenadiers, en tenue de campagne, vint chez moi et me communiqua un ordre du lieutenant-colonel Mouraviev-Apostol m'invitant à me rendre immédiatement chez lui avec la Croix pour célébrer un office d'actions de grâce et lire en même temps le catéchisme. Saisi d'effroi, je ne savais à qui demander protection, mais je n'osais désobéir et envoyai le diacre Ivan Oklestine à la chapelle du régiment chercher le Missel et un abrégé du catéchisme. Lorsque le diacre revint chez moi, j'allai avec les desservants chez Mouraviev où se trouvaient un certain nombre d'officiers. En raison de ma récente nomination au régiment, non seulement je ne connaissais pas ces officiers mais encore je voyais pour la première fois de ma vie Mouraviev lui-même. Il m'ordonna de ne pas sortir de son appartement

et je restai environ une demi-heure à la porte en sa présence et près des officiers qui se trouvaient là. Alors un de ces officiers s'avança vers moi et me demanda si j'étais tout à fait prêt, à quoi je répondis : « J'ai avec moi le Missel et un abrégé imprimé du catéchisme ». Mais l'officier prit immédiatement le catéchisme des mains du Diacre et l'ayant ouvert dit qu'ils avaient leur propre catéchisme écrit. A ce moment Mouraviev ayant changé d'avis me dit qu'il ne fallait pas chanter l'Office mais quelque chose de plus court. Voyant une chose aussi étrange, bien que ne comprenant pas ce qu'ils disaient entre eux, parlant en français, mais ayant remarqué sur la table quelques pistolets chargés, des sentinelles dans la chambre et dans la cour avec des fusils chargés, j'eus peur et je m'effrayai encore davantage lorsque je voulus sortir de la maison. Je n'osais pas. Cependant Mouraviev ayant mis sur sa tête une espèce de chapeau arménien et une écharpe et s'étant dirigé avec les officiers vers les compagnies rangées sur la place, m'ordonna d'aller là-bas avec eux. S'étant approché à cheval du front des troupes, il commanda aux soldats de former le cercle tandis que les officiers avec des pistolets chargés et quelques-uns d'entre eux avec des poignards m'entourèrent ; alors, sur l'ordre de Mouraviev, je revêtis mes habits sacerdotaux et je chantai avec les desservants l'Hymne au Tout-Puissant, l'Hymne triadique à la naissance du Christ et les Litanies et rien d'autre de ce que prescrit le rituel.

«Après quoi un officier me donna un papier que je n'avais jamais vu auparavant ; jamais je n'avais entendu ce qui était écrit sur ce papier ; un des deux officiers qui se tenaient derrière moi lisait le papier par cœur et moi, tant j'avais peur, je fus obligé de répéter sans me rappeler ce qu'il contenait. Si je prononçai en même temps d'autres paroles, je ne me rappelle pas du tout. »

Pauvre Père Danilo, martyr involontaire de la liberté russe !

La matinée était ensoleillée. Pendant la nuit la première neige tomba. C'était l'hiver. Et comme il arrive souvent en Ukraine, on sentit tout à coup le printemps à travers l'hiver. Il faisait froid à l'ombre et il dégelait au soleil. Les moineaux pépiaient, les pigeons roucoulaient sur les coupoles dorées des églises tiédies par le soleil. Dans les jardins, pommiers et cerisiers parés de givre se dressaient tout blancs, comme fleuris et printaniers. Et sous la neige les murs blancs des maisonnettes de cosaques paraissaient sombres et plus sordides les sordides taudis des juifs.

En regardant le ciel bleu et profond je me rappelais que les jeunes filles de l'Ukraine chantent la nuit de Noël : « Porte-toi bien. Seulement ne reste pas seul, mais avec un Dieu bienveillant.

« Dans un ciel aimable un Dieu bienveillant. »

Les compagnies en tenue de campagne complète se rangèrent sur la place en colonnes serrées. Je me tenais à cheval sur le front, devant les drapeaux.

Le Père Danilo, plus mort que vif, lisait le catéchisme d'une voix si faible qu'on n'entendait presque rien. Bestoujev s'approcha, prit le papier et se mit à lire d'une voix forte et solennelle :

— « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

« Pourquoi Dieu a-t-il créé l'Homme?

« Pour qu'il croie en Lui, pour qu'il soit libre et heureux.

« Pourquoi le peuple et l'armée russes sont-ils malheureux?

« Parce que les Tsars autocrates lui ont ravi la liberté.

« Qu'ordonne dans ce cas notre sainte loi au peuple et à l'armée russes?

« De se repentir de sa séculaire servilité et, s'armant contre la tyrannie et l'impiété, d'établir un régime conforme aux lois divines. »

Il semblait que non seulement les soldats qui écoutaient avidement et les habitants apeurés de Vasilkovo, — le maire Pritoulenko, le juge Dragantchouk, le directeur de la poste Beznosikov, le clerc à la joue bandée, un gentilhomme campagnard, un vieux cosaque aux moustaches grisonnantes, une grosse marchande et deux juifs maigres avec leurs petites calottes noires sur la tête et leurs boucles rousses, — que non seulement tous ces gens-là, mais même les tristes murs jaunes de la Trésorerie du chef-lieu, du magasin du régiment, du dépôt de vivres écoutaient avec un indicible étonnement comme s'ils disaient : « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. » — Tandis que les pigeons qui roucoulaient au soleil, les cerisiers neigeux et comme fleuris, les larmes d'une gouttière sonore et le ciel bleu et profond répondaient : « C'est bien cela, c'est bien cela. »

— « Jésus-Christ a dit : ne soyez pas esclaves des hommes, car vous êtes rachetés par mon sang, — continuait Bestoujev, toujours plus haut et plus solennellement. — Le monde n'a pas suivi ces divins préceptes et il est tombé dans un abîme de misères. Mais nos souffrances ont touché le Très-Haut : il nous envoie aujourd'hui la liberté et le salut. L'armée russe va restaurer en Russie la religion et la liberté afin qu'il n'y ait qu'un seul Tsar sur la terre comme au ciel : Jésus-Christ. »

Lorsqu'il eut terminé, un silence se fit et dans ce silence ma voix s'éleva. Ce que j'ai dit, je ne me le rappelle pas. Il me souvient seulement qu'il y eut une minute où il me sembla que soudainement ils avaient tous compris. Que je meure

sans avoir rien fait : il valait la peine de mourir pour cette minute.

Je me découvris, me signai et levant mon épée, je criai :

— Mes enfants, pour la Foi et la Liberté ! Pour le Tsar Christ ! Hourrah !

— Hourrah ! — répondirent les soldats d'abord timides et hésitants, puis tout à coup avec fermeté, avec frénésie :

— Hourrah, Constantin !

Il était bête de crier : Hourrah, Jésus-Christ ! Alors quelqu'un eut l'intelligence de crier : Hourrah, Constantin et tous reprirent joyeux, comprenant que « c'était bien cela, bien cela ».

Et moi je compris aussi comme si je m'endormais du même sommeil terrible que la veille et je revis Gebel blessé, ensanglanté : il s'appuyait contre le mur, se recroquevillait, se couvrait la tête de ses mains et moi je frappais, frappais, voulant le tuer et ne le pouvant pas. « Il a la vie dure, le démon ! »

Le diable me raillait avec un rire triomphal :

— Hourrah, hourrah, hourrah, Constantin !

Non, je ne peux plus continuer à rappeler mes souvenirs. J'ai honte, j'ai peur. Et puis le temps me manque : la mort est proche.

Que d'autres racontent comment se termina ma campagne pour le Tsar Christ ou le Tsar Constantin, comment nous avons pendant quatre jours tourné sur la même place qu'on eût dit ensorcelée entre Vasilkovo et Bielaja Tzerkov, dans le voisinage de Trilessy où nous avons abattu Gebel. Nous attendions toujours du secours, mais personne ne vint à notre aide : tous nous ont trompés, tous nous ont trahis. Au début il y avait une telle quantité de volontaires que nous ne savions comment nous en débarrasser, mais après, l'un après l'autre, les officiers commencèrent à nous quitter, à s'en-

fuir auprès des autorités à Kiev comme ils le pouvaient, quelques-uns même en robes de chambre. Le moral des troupes tomba. Lorsque les soldats me demandèrent la permission « de piller un tout petit peu » et que je le leur défendis, on commença à murmurer : « Ce n'est point pour le Tsar Constantin que Mouraviev agit, mais pour on ne sait quelle liberté ! » « Un seul Dieu au ciel, un seul Tsar sur la terre... Mouraviev nous trompe. »

A Vasilkovo, dans les cabarets des incidents se produisirent. Et au cours de la marche on plaçait des sentinelles à chaque auberge, mais elles étaient les premières à s'enivrer.

Je n'oublierai jamais un petit soldat sortant d'une auberge juive et criant avec de grossières injures :

— Je n'ai peur de personne ! Allons-y ! C'est la liberté maintenant.

Dans toutes les auberges on parlait du massacre qui devait avoir lieu : « Il faudra aiguiser les couteaux pendant deux jours et ensuite égorger. Un ukase du Tsar ordonne d'égorger tous les juifs et tous les nobles pour qu'il n'en reste plus sur cette terre. »

A l'auberge de Mordka Chmoulis, un cosaque de Tchougonef avait dit : « Si l'on commençait ici le massacre, je ne demanderais ni lance ni hache : j'aiguiserai et goudronnerai bien un bâton et j'enfilerai dessus soixante-dix nobles et soixante-dix juifs. » Tandis qu'un soldat de Bielaja Tzerkov promettait : « Lorsque aux matines de Pâques on commencera à chanter « Jésus est ressuscité », c'est alors qu'on se mettra à égorger. »

Voilà comment le peuple unissait le Christ à la Liberté !

Que les autres racontent comment les six

meilleures compagnies de mon bataillon, gloire et fierté du régiment, se transformèrent en une bande de brigands, en canailles ivres de Pougatchev. Je n'avais pas eu le temps d'y penser que cela était déjà fait : de même que le lait tourne pendant l'orage, tout d'un seul coup devint aigre.

Alors je compris la plus terrible chose : pour le peuple russe, liberté signifie : violence, débauche, scélératesse, fratricide insatiable. L'esclavage est avec Dieu, la liberté avec le diable.

Et qui sait? Si j'avais accepté d'être le chef de cette bande de brigands, d'être un nouveau Pougatchev, — peut-être ne m'auraient-ils pas trahi : les diables de toutes parts auraient accouru à mon secours. Nous aurions marché sur Kiev, Moscou, Pétersbourg, peut-être même aurions-nous ébranlé l'Empire russe.

Le 3 janvier vers deux heures de l'après-midi, sur les hauteurs d'Oustimov, au voisinage du village Pologui, nous rencontrâmes quatre escadrons des hussards de Mariopol avec deux canons sous le commandement du général major Gueilsmar. Les autorités eurent une telle peur que contre une poignée de mille soldats elles envoyèrent de Kiev presque tous les régiments du troisième corps d'armée. Le détachement de Gueilsmar n'était qu'une reconnaissance. Nous savions que tous les officiers de ce détachement étaient membres de la Société Secrète, mais nous ignorions que la veille ils avaient été arrêtés et remplacés par d'autres. Nous réjouissant à la pensée qu'on venait à notre secours, nous devînmes fous de joie, — nous crûmes au miracle. Et nous n'étions pas seuls : tous les soldats jusqu'au dernier homme y crurent aussi.

C'était la même journée lumineuse que celle du 31, le même ciel bleu et profond, — le ciel

aimable avec un Dieu bienveillant. Et comme l'autre jour sur la place de Vasilkovo, il y eut un instant où je crus qu'ils avaient tout compris et que la bande de brigands était l'armée de Dieu.

Les soldats avançaient contre les canons avec un courage intrépide. Un coup tonna, un boulet siffla au dessus de nos têtes. Nous continuions à marcher. La mitraille se mit à glapir. Le feu était meurtrier. Les blessés tombaient : nous marchions toujours, nous croyions à un miracle.

Tout à coup je sentis à la tête comme un coup de bâton. Je tombai de cheval et m'enfoncai la figure dans la neige. En revenant à moi je vis Bestoujev. Il essayait de me relever et essuyait avec son mouchoir mon visage tout baigné de sang. Le mouchoir fut trempé, mais le sang coulait toujours. J'avais été blessé à la tête par la mitraille. Le brigadier Lazykine, mon favori, s'approcha de moi. Je ne le reconnus pas : il était tout crispé et sanglotait étrangement à la manière des femmes.

— Pourquoi nous as-tu perdus, monstre, fils de chienne, anathème !

Tout à coup il leva sa baïonnette et se jeta sur moi. Quelqu'un me défendit. Les soldats nous entourèrent et nous menèrent chez les hussards.

Je sus plus tard qu'ils avaient mis bas les armes et s'étaient rendus sans tirer un coup de feu dès qu'ils eurent compris qu'il n'y aurait pas de miracle.

Le soir on nous conduisit sous escorte à Trilessy, — encore cet endroit maudit ! — et l'on nous enferma dans une auberge vide. Mon frère Mathieu s'était procuré un lit et me fit étendre. La perte du sang coulant de ma blessure sans pansement me causait de fréquents évanouissements. Il m'était difficile de rester couché. Mon frère souleva ma tête et la posa sur son épaule.

En face de nous, dans un coin, était couché Kousmine, blessé lui aussi : tous les os de son épaule droite avaient été fracassés par une balle de mitraille. Ses souffrances étaient probablement insupportables, mais il n'eut pas un gémissement, si bien que personne ne savait qu'il avait été blessé.

La nuit vint. On apporta de la lumière. Kousmine pria mon frère de s'approcher de lui. Celui-ci lui montra silencieusement ma tête. Alors Kousmine se traîna avec effort jusqu'à mon frère, lui serra la main, de la façon secrète et spéciale à laquelle les Slaves unis reconnaissaient les leurs, et retourna à sa place. Personne n'avait envie de parler. Tout le monde se taisait.

Subitement un coup de feu se fit entendre. Je m'évanouis. Lorsque je repris connaissance, je vis, à travers la fumée qui remplissait encore la chambre, Kousmine, la tête ensanglantée, couché dans le coin sur la paille. D'un coup du pistolet caché dans la manche de son manteau, il s'était tué raide, à la tempe. « La liberté ou la mort », — avait-il juré. Il avait tenu parole.

Sur les hauteurs d'Oustimov périt aussi mon frère cadet Hippolyte Ivanovitch Mouraviev-Apostol, un jeune homme de dix-neuf ans.

Le 31 décembre, au moment où nous nous mettions en marche, il arriva directement à la place de Vasilkovo en troïka de poste. Il venait de passer brillamment les examens de l'école des guides et promu officier avait été nommé à l'Etat-Major de la deuxième armée. Il avait quitté Pétersbourg le 13, nous apportant les nouvelles de la Société Secrète du Nord sur le commencement de l'insurrection et les secours qu'elle demandait.

Je voulus le sauver et le suppliai de poursuivre son chemin, mais il resta avec nous. Plus que quiconque il croyait au miracle. Ici même, sur la place, il échangea son pistolet avec Kousmine et

fit aussi le serment : « La liberté ou la mort ! » Il tint parole. Sur les hauteurs d'Oustimov, me voyant tomber atteint par la mitraille, il me crut mort et se tua d'un coup de pistolet dans la bouche.

Le 4 janvier, au point du jour, on fit avancer le traîneau pour nous emmener, mon frère Mathieu et moi, à Bielaja Tzerkov. Nous demandâmes aux soldats de l'escorte l'autorisation de dire adieu à Hippolyte. Pendant longtemps ils refusèrent ; enfin ils nous conduisirent dans une maisonnette inhabitée. Là, dans une pièce vide, sombre et froide, sur le sol nu, étaient étendus les corps nus des tués : les hussards probablement ne s'étaient pas gênés pour les piller et les déshabiller complètement. Parmi eux se trouvait le corps d'Hippolyte. Sa nudité était celle d'un jeune dieu. Son visage n'était pas défiguré par le coup de feu, — il avait seulement sur la joue gauche, sous l'œil, une toute petite tache sombre. L'expression du visage était calme et fière.

Mon frère m'aida à m'agenouiller. Je baisai le mort sur les lèvres et lui dis :

— Au revoir !

C'est étrange : la conscience me tourmente pour tous ceux dont j'ai causé la perte, mais pas pour lui, — offrande la plus pure du plus pur amour.

Je lui ai dit alors : « au revoir », et maintenant je sais que nous nous reverrons bientôt. Tu me recevras *là-bas* le premier, mon Hippolyte, mon ange aux ailes blanches.

Demain, 12 juillet, l'arrêt sera rendu.

L'arrêt est rendu : Pestel, Ryliev, Kachovsky, Bestoujev-Rumine et moi serons écartelés. Mais, « en considération de l'infinie mansuétude du monarque », on nous pendra. On regarde comme

une grâce le fait de remplacer l'écartèlement par le gibet. Moi je pense tout de même que l'on nous fusillera : jamais encore on n'a pendu d'officiers en Russie.

Même sentence contre les morts : Kousmine, Chtchepilo et Hippolyte Mouraviev Apostol seront écartelés. Mais comme on ne peut écarteler ni pendre les morts, « après la publication du jugement on placera sur leurs tombes des gibets au lieu de croix et l'on clouera dessus leurs noms voués à l'exécration éternelle ».

On les jettera comme des chiens dans une fosse commune, dans une tombe sans croix, probablement là-bas à Bielaja Tzerkov, — la Blanche Église, — près des hauteurs d'Oustimov.

Bielaja Tzerkov, nom prophétique ! Oui, oui, il s'élèvera au-dessus d'eux une Église Blanche !

Je me souviens de mon entretien avec l'Empereur Nicolas Pavlovitch. Il avait promis de nous gracier tous. Il m'a pris dans ses bras, m'a embrassé, a pleuré. « Je ne suis peut-être pas moins digne de pitié que vous, je ne suis qu'un pauvre diable ! »

Pauvre diable, le plus pauvre de tous les diables ! Que Dieu lui pardonne : il ne sait pas lui-même ce qu'il fait.

Demain, l'exécution. Que l'on me fusille ou me pende, cela m'est égal pourvu que ce soit vite fait. J'accepterai la mort comme le meilleur des dons divins.

Mon frère Mathieu m'envie. Il dit que la mort serait pour lui un bonheur. Il ne pense qu'au suicide. Il veut se laisser mourir de faim. Je lui écris, le conjurant au nom de notre défunte mère de ne pas attenter à ses jours. « L'âme qui dé-

serte sa place avant le terme recevra une mauvaise demeure et sera séparée à jamais de ceux qu'elle aimait. » Je l'écris, mais en moi-même je pense : on ne peut marcher avec une jambe cassée, on ne peut vivre avec une âme brisée.

Mon frère Mathieu ne veut pas vivre. Bestoujev ne veut pas mourir; à vingt-trois ans, c'est encore presque un enfant. Il ne s'attendait pas à une sentence de mort, il espéra jusqu'à la dernière minute. Il s'angoisse, s'effraye. En ce moment même je l'entends : il tourne dans sa cellule, se débat comme un oiseau en cage. Je ne peux supporter cela...

Mon frère Mathieu et Bestoujev sont deux extrêmes. L'un est trop lourd, l'autre trop léger, comme les deux plateaux d'une même balance. Moi je suis entre les deux, comme le fléau toujours oscillant. Mon frère Mathieu ne croyait nullement au miracle, Bestoujev y croyait absolument, moi je n'y croyais qu'à demi. C'est peut-être la cause de ma perte.

J'ai vu en rêve ma mère et Hippolyte. — C'est une joie telle qu'on n'en rencontre jamais dans la réalité. Ils me disaient tous deux que j'étais un sot : j'ignorais quelque chose de très important.

Je suis au numéro 12 de la Courtine Kronversky et à côté de moi, au numéro 11, on vient de transférer du ravelin Alexis Valerian Mikhaïlovitch Galitzine. Lorsque toutes les cellules furent remplies au point que la place manqua, on les sépara en deux comme des cages au moyen de cloisons de bois. Les planches de bois humides ont séché, elles laissèrent entre elles des fentes. Par l'une de ces fentes je cause avec Galitzine. Je l'aime. Il comprend *tout*. C'est, lui aussi, un

ami de Tchaadaev. Il est dommage que je n'aie pas le temps de tout noter. Nous avons parlé du Fils, de l'Esprit et de la Terre, notre Mère très sainte. Et ainsi que dans mon rêve je sentais qu'il y avait quelque chose d'important que je ne savais pas.

Je donnerai ces feuillets à Galitzine pour qu'il les lise et les remette au Père Mislovsky : il a promis de les conserver.

Ces jours derniers j'écris librement sans me cacher. Personne ne me surveille. On nous donne du papier et de l'encre à volonté. On nous gâte, on flatte la victime.

Mais il faut terminer. L'exécution est pour cette nuit. Je scellerai la bouteille et la jetterai dans l'océan de l'avenir.

Le soleil se couche — mon dernier soleil. Il est aujourd'hui aussi sanglant que les jours précédents. La chaleur brûlante et la sécheresse font flamber aux environs de la ville les forêts et les tourbières. L'air sent le brûlé. Le soleil se lève et se couche pareil à un disque rouge foncé et pendant la journée il rougeoie à travers la fumée comme un brandon enflammé.

Oh ! ce soleil sanglant, torche ensanglantée des Euménides, qui peut-être pour nous se leva sur la Russie et ne se couchera plus !

J'ai fait un rêve.

A la tête des compagnies révoltées, d'une bande de brigands j'ai traversé en vainqueur toute la Russie. Partout la liberté sans Dieu, le crime, le fratricide implacable. Et au-dessus de toute la Russie comme un noir incendie le soleil sanglant, calice sanglant du diable. Et toute la Russie n'était qu'une bande de brigands, de canailles ivres me suivant et hurlant :

— Hourrah, Pougatchev-Mouraviev ! hourrah, Jésus-Christ !

Ce songe ne m'épouvante plus mais n'épouvantera-t-il pas nos petits-fils et nos arrière-petits-fils?

Non, Tchaadaev n'a pas raison. La Russie n'est pas une feuille blanche. Là est déjà écrit : le Règne de la Bête. Le Tsar-Bête est terrible, mais peut-être plus terrible encore le Peuple-Bête !

La Russie ne sera pas sauvée tant que n'aura pas jailli de son sein un cri de douleur et de repentir dont l'écho remplira l'univers.

J'entends des pas pesants. La Bête vient.

La Russie se meurt ! La Russie se meurt ! Seigneur, sauvez la Russie !

CHAPITRE VII

Lorsque j'entre dans la cellule de Serge Ivanovitch je suis envahi par le même sentiment de vénération que j'éprouve en pénétrant dans le sanctuaire avant l'office divin. » Galitzine se souvint de ces paroles du Père Mislovsky après avoir lu les notes de Mouraviev « Testament à la Russie ».

La fenêtre de la cellule était ouverte. Pendant ces journées de juillet d'une suffocante chaleur les autorités avaient permis d'ouvrir les fenêtres : sans quoi les prisonniers auraient étouffé. Dans le silence de la nuit un bruit sourd de marteaux et de haches venait du rempart Kronversky. Galitzine, tant qu'il lut, ne l'entendit pas, mais lorsqu'il eut terminé il prêta l'oreille.

Toc, toc, toc! — Un silence. — Et de nouveau : toc ! toc ! toc ! — « Que font-ils? » se demanda Galitzine.

Le matin il avait remarqué sur le rempart des menuisiers au travail ; ils bâtissaient quelque chose, tantôt élevant, tantôt abaissant deux poutres noires. Un général à cheval, le chapeau empanaché de blanc, suivait à la lorgnette le travail des menuisiers. Ensuite ils s'en allèrent tous.

Et de nouveau : toc ! toc ! toc !

Il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. La nuit de juillet était claire, mais, comme pendant tous ces derniers jours, l'air sentait le brûlé, la fumée, la brume. Dans le brouillard, sur le rempart, des ombres remuaient, tantôt élevant et tantôt abaissant deux poutres noires. « Que font-elles? Que font-elles? » se demandait Galitzine.

Dans la cellule voisine on entendait un murmure : Mouraviev chuchotait à travers la fente avec Bestoujev ; il le préparait à la mort.

Galitzine se coucha sur son lit, s'enveloppant la tête de sa couverture. Il se rappela la conversation qu'il avait eue la veille avec le Père Pierre à propos des cinq condamnés à mort. « Ne vous effrayez pas de ce que je vais vous dire, — disait Mislovsky. — On les mènera au gibet, mais au dernier moment un courrier apportera la grâce de l'Empereur. » — « Mais la confirmation de l'arrêt est déjà signée », — ripostait Galitzine. « La confirmation c'est une mise en scène ! » — murmurait le Père Pierre d'un air mystérieux.

Galitzine se rappelait avidement d'autres rumeurs touchant la clémence de l'Empereur.

Toutes les autorités de la prison étaient convaincues que l'exécution n'aurait pas lieu. « On va les gracier, — répétait le major de place Podouchkine, — d'après les lois de l'Empire russe la peine de mort est abolie. L'Empereur peut-il violer la loi? » — « Ils vont être graciés, — répétaient les gardiens, — c'est l'Empereur lui-même qui est responsable du Quatorze : alors pourquoi les exécuter? »

L'Impératrice Maria Fedorovna avait reçu de l'Empereur une lettre affirmant pour la tranquilliser que d'après l'arrêt il n'y aurait point de sang. L'Impératrice Alexandra Fedorovna implorait la grâce à genoux. « J'étonnerai la Russie et l'Europe, » — promettait Nicolas au duc de Willington.

L'Empereur répondit à l'arrêt au Tribunal Suprême « qu'il n'accepterait pas l'écartèlement — supplice trop douloureux — ni la fusillade — peine réservée aux crimes militaires — ni la simple décapitation, en un mot aucune peine avec effusion de sang ». Les juges se décidèrent pour la pendaison, car la corde ne répand pas de

sang. Mais peut-être se sont-ils trompés : il ne fallait pas pendre, mais faire grâce?

En vain Galitzine se cachait la tête sous la couverture : Toc ! toc ! toc ! — Le silence — et de nouveau : Toc ! toc ! toc !

« Qui donc exécute? Le Tsar ou la Russie? La Bête ou le Royaume de la Bête? » — pensa-t-il tout d'un coup et il se leva saisi de terreur. Là, sur le rempart, deux poutres noires s'élèvent et s'abaissent et avec elles oscillent comme sur les plateaux d'une terrible balance les destinées de la Russie.

« Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, oh ! si tu pouvais apprendre au moins ce jour ce qui sert à ta paix ! Mais ceci est caché à tes yeux aujourd'hui, car des jours viendront où tes ennemis creuseront des tranchées, t'entoureront, te presseront de tous côtés et te ruineront et frapperont tes enfants et ne laisseront pas pierre sur pierre, car tu n'as pas su reconnaître le temps de sa visite. »

Galitzine tomba à genoux et unit ses murmures aux derniers murmures d'avant la mort qui lui parvenaient de l'autre côté de la cloison.

La Russie se meurt, la Russie se meurt ! Mon Dieu, sauvez la Russie !

Lorsque le Père Pierre sortit de chez lui après l'avoir confessé et l'avoir fait communier, Ryliev tira sa montre et la regarda : il était minuit dix-neuf. Il savait qu'on viendrait le chercher à trois heures. Il lui restait encore deux heures quarante et une minutes. Il posa sa montre sur la table et regarda l'aiguille se déplacer, — dix-neuf, vingt, vingt et une minutes. Eh bien, as-tu peur? Non, cela ne fait pas peur, cela étonne seulement. Cela ressemblait à ce qu'il avait lu une fois dans un livre d'astronomie : si l'homme se trouvait sur une petite planète il pourrait en se

jouant soulever des poids énormes, lancer comme de petites balles des pierres immenses.

Ou encore cela ressemblait à l'« état magnétique ». Il s'était jadis occupé du Mesmérisme et avait lu ceci : On enfonçait une aiguille dans le corps d'une voyante et elle ne la sentait pas. De même il s'enfonçait dans l'âme des aiguilles, les essayant les unes après les autres : allaient-elles le piquer?

La peur ne le piquait pas. Mais la colère? Il se souvint de son irritation contre l'Empereur : « Il m'a trompé, avili, corrompu, tourmenté, bafoué et maintenant il me tue. » Mais il n'avait plus de colère, comprenant que s'irriter contre l'Empereur c'était la même chose que frapper du poing le mur contre lequel on vient de se cogner. Et la honte? Et il se rappelait que la honte l'avait brûlé comme un fer rouge lorsque au cours de sa confrontation avec Kachovsky celui-ci l'avait frappé au visage en lui criant : « lâche ! » Mais maintenant la honte même ne le brûlait plus : elle s'était éteinte comme le fer rouge trempé dans l'eau. Que Kachovsky, que personne ne sache jamais que lui, Ryliev, n'était pas un lâche : il suffisait qu'il le sût lui-même.

Il essaya encore une dernière aiguille, la plus aiguë, — la pitié. Il se rappela Natacha, se mit à regarder ses lettres, lut :

« Ah! mon cher ami ! je ne sais moi-même ce que je vais devenir. Partagée entre la crainte et l'espoir j'attends le moment décisif. Imagine-toi ma situation : seule au monde avec une orpheline innocente. Nous n'avions que toi et mettions en toi tout notre bonheur. J'implore le Très-Haut de me consoler par la nouvelle de ton innocence. Je connais ton âme : tu n'as jamais désiré le mal et tu n'as fait que le bien. Je te conjure de ne pas perdre courage et de garder espoir en la miséricorde de Dieu et la clémence de notre Empereur Angélique. Adieu, mon mar-

tyr infortuné, que la grâce de Dieu soit avec toi. Je t'enverrai avec le linge ta camisole et deux bonnets de nuit. Nastenka se porte bien. Elle croit que tu es à Moscou. Je lui ai annoncé que nous partirions bientôt retrouver papa. Elle est très contente, s'agite et demande : bientôt? » Et à côté, de la main de Nastenka et en grosses lettres enfantines :

« Mon cher papa, je baise votre main, Revenez plus vite, je m'ennuie de vous. Nous allons chez grand'mère. »

Tout à coup il sentit que quelque chose lui couvrait les yeux. Était-ce possible? Des larmes? Après avoir traversé la chair morte, l'aiguille s'enfonçait dans la chair vive. Cela faisait mal? Oui, mais pas trop. Voilà : c'était déjà passé. Il pensa : j'ai bien fait de ne pas vouloir voir Natacha avant ma mort. Je l'aurais mortellement effrayée : les morts font peur aux vivants et plus ils leur sont proches, plus ils leur font peur.

Il se rappela qu'il fallait lui écrire : il se mit à la table, trempa sa plume dans l'encre. Mais il ne savait quoi écrire. Il faisait effort, il inventait. « Je me trouve dans une sérénité si consolante que je ne peux l'exprimer. Oh! ma chère amie, quel réconfort d'être chrétien ! »

Il sourit. L'autre jour le Père Pierre lui avait appris que les archevêques membres du Tribunal Suprême avaient refusé de signer l'arrêt de mort : « nous ne désavouons pas la sentence quelle qu'elle soit, mais en tant que dignitaires ecclésiastiques nous ne pouvons y apposer nos signatures. » Lui aussi agissait comme eux « en tant que »...

En regardant tantôt les lettres de Natacha il avait trouvé les brouillons de celles qu'il lui écrivait. Elles avaient trait pour la plupart aux affaires pécuniaires et domestiques. Il y jeta aussi un coup d'œil :

« Il faut payer sept cents roubles au Mont-de-

Piété... Paye ce qui est dû au tailleur juif Jaouktze si tu apprends que Kachovsky ne peut pas le payer... Mes actions se trouvent dans mon bureau à gauche dans le tiroir supérieur... Fais vendre le foin et l'avoine de notre domaine. Je voudrais affranchir le staroste Konone bien que je le regrette un peu. C'est un vieillard honnête comme on n'en a plus aujourd'hui ».

De même qu'un homme regarde avec surprise un vieux portrait de lui, de même Ryliev était surpris : « est-ce possible que ce soit moi? »

Il fut tout à coup pris de dégoût :

« Je souffre ici comme en un pays étranger,
Quand me débarrasserai-je de la vie?
Qui me donnera les ailes de la colombe
Pour que je puisse m'envoler et me reposer ?
Le monde n'est pour moi qu'un sépulcre puant.
Mon âme s'efforce d'échapper à mon corps. »

L'odeur fétide de la mort se dégage de la vie. Ce ne sont pas seulement les morts qui sentent mauvais pour les vivants, mais sans doute aussi les vivants pour les morts.

Il jeta un coup d'œil sur l'icône. Ne prierait-il pas un peu? Non, la prière était finie. Maintenant tout était prière : en respirant il priait et en étranglant sous la corde il prierait aussi.

Il se remit à songer sans savoir à quoi, étrangement, comme dépourvu de pensée. Il ne distinguait pas ses pensées de même que d'une roue tournant très vite on ne distingue pas les rayons. Il répétait seulement avec un étonnement toujours croissant : « Le voilà ! Le voilà ! Oui, c'est ça, ça, ça... »

Fatigué il s'allongea. Il pensait : « pourvu que je ne m'endorme pas ! On dit que les condamnés à mort dorment d'un sommeil particulièrement profond ». — Et il s'endormit.

Il fut réveillé par des bruits de pas et des claquements de porte dans le corridor. Il se leva précipitamment et s'élança vers sa montre : il

était trois heures passées. Les serrures et les verrous grincèrent. Il fut glacé d'effroi comme si on venait de le tremper entièrement dans l'eau froide.

Mais lorsqu'il vit les figures du major de place Podouchkine et du gardien Trofimov, — l'effroi disparut instantanément comme si, s'en dépouillant, il l'avait passé à eux. Ils avaient peur et lui non.

— Est-ce pour tout de suite, Egor Mikhaïlovitch? — demanda-t-il à Podouchkine.

— Non, nous avons encore beaucoup de temps. Je ne serais pas venu, mais c'est là-bas qu'on me presse, quoique ce ne soit pas encore prêt...

Ryliev comprit : le gibet n'était pas encore prêt. Podouchkine évitait de le regarder en face comme s'il avait honte et Trofimov de même. Ryliev remarqua que lui aussi avait honte. C'était la honte de la mort pareille au sentiment de la nudité : comme les vêtements s'enlèvent du corps, le corps s'enlève de l'âme.

Trofimov apporta les fers, le costume des prisonniers, — Ryliev était en frac tel qu'il avait été arrêté, — et une chemise propre venant du dernier envoi de Natacha : la coutume russe veut que l'on mette du linge blanc sur ceux qui vont mourir.

Après avoir changé de vêtements il s'assit à la table et pendant que Trofimov lui mettait les fers aux pieds il commença à écrire à Natacha. De nouveau tout ce qu'il écrivait n'était que de l'« en tant que ». Mais il ne se troublait plus : même ainsi elle comprendrait. Une seule phrase lui partit du cœur : « Mon amie, tu m'as rendu heureux pendant huit ans. Des paroles ne sauraient exprimer mes sentiments. Dieu te récompensera de tout. Que sa volonté soit faite! »

Le Père Pierre entra. Il se mit à parler de repentir, de pardon, de soumission à la volonté divine. Mais remarquant que Ryliev n'écoutait pas, il termina simplement.

— Eh bien, Kondrati Fedorovitch, peut-être voulez-vous encore quelque chose?

— Non, quoi donc? Je crois que c'est tout, Père Pierre, — répondit Ryliev avec la même simplicité et il sourit. Il fut sur le point de plaisanter : « Eh bien, la confirmation n'était pas une mise en scène ! » Mais jetant un coup d'œil sur Mislovsky il vit que ce dernier avait tant de honte et d'effroi qu'il eut pitié de lui. Il lui prit la main et la posa sur son cœur.

— Entendez-vous comme il bat?

— J'entends.

— Régulièrement?

— Oui, régulièrement.

Il tira de sa poche un mouchoir et le remit au prêtre.

— Remettez ceci à l'Empereur. Vous n'oublierez pas?

— Je n'oublierai pas. Et que faudra-t-il dire?

— Rien. Il sait.

C'était le même mouchoir avec lequel Nicolas avait essuyé les larmes de Ryliev lorsque celui-ci pleurait à ses pieds pendant l'interrogatoire, touché, « déchiré » par la clémence du Tsar.

Podouchkine sortit et revint avec un air tel que Ryliev comprit que l'heure était venue.

Il se leva, se signa devant l'icône, bénit d'un signe de croix Trofimov, Podouchkine et même le Père Pierre, en lui souriant, comme pour dire : « Maintenant ce n'est plus toi qui me bénis. » Il faisait des signes de croix dans toutes les directions comme s'il bénissait des amis et des ennemis invisibles. Il semblait ne pas le faire de lui-même, mais recevoir les ordres de quelqu'un à qui il ne faisait qu'obéir. Ses mouvements étaient si fermes, si autoritaires que personne ne s'étonnait et que tous les accueillirent comme quelque chose qui devait être.

— Eh bien, Egor Mikhaïlovitch, je suis prêt, — dit-il, et ils sortirent tous de la cellule.

CHAPITRE VIII

Kachovsky resta fidèle à soi-même jusqu'à la fin. « Seul j'ai vécu, seul je mourrai. »

Lorsqu'il rencontra ses camarades dans le couloir, il ne parla à personne, ne tendit la main à personne : il continuait à les considérer tous comme des « lâches ». Il était devenu dur et insensible.

Il passait les jours et les nuits à lire. La fille du major de place Adélaïde Egorovna lui envoyait des livres. Les fenêtres de sa cellule donnaient directement sur celles de l'appartement de Podouchkine. La vieille fille tomba amoureuse de Kachovsky. Assise à la fenêtre elle jouait de la guitare et chantait :

Derrière les murs du donjon,
Le pauvre ! il est privé de tout.
Vous-même en auriez pitié
Si seulement vous l'aviez vu.

Kachovsky avait le cœur tendre et la vue courte. Il ne distinguait pas sa figure et ne voyait que des robes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, — bleues, vertes, jaunes, roses. Elle lui paraissait belle comme Dulcinée à Don Quichotte.

Il se jeta avidement sur les livres. Il aima surtout la « Divine Comédie ». Il avait voyagé à l'étranger, visité l'Italie et comprenait un peu l'italien.

Farinata et Capanée le ravissaient. « Quel cœur magnanime ! » Farinata degli Huberti expie au sixième cercle de l'Enfer dans le cimetière de feu des épicuriens athées. Lorsque Dante et Virgile s'approchent de lui il se dresse hors de sa tombe embrasée.

... Jusqu'à la ceinture et le front superbe
Comme s'il tenait l'enfer en grand mépris.
Come avesse lo inferno in gran dispitto.

Et le géant Capanée, l'un des sept chefs qui assiégèrent Thébes, précipité aux enfers par les foudres de Zeus pour avoir blasphêmé, est couché pareil aux anciens Titans, tout nu sur la terre nue sous l'éternelle averse de feu.

Quel est ce superbe
Qui tout crispé est couché avec tant de mépris
Que le feu ne semble point le brûler?

demande Dante à Virgile et Capanée lui crie en réponse :

Qual fui vivo, tal son morto !
Tel je fus vivant, tel je reste mort.
Que Zeus m'accable de ses foudres,
Je ne lui donnerai point l'occasion de jouir de sa ven-
[geance [1]

Kachovsky lui-même ressemblait à ces deux contempteurs de l'Enfer.

Lorsque, la dernière nuit avant l'exécution, le Père Pierre lui demanda en le confessant s'il pardonnait à ses ennemis :

— Je pardonne à tout le monde sauf à deux canailles : l'Empereur et Ryliev, — répondit Kachovsky.

— Mon fils, devant le Saint-Sacrement, devant la mort... — dit tout effrayé le Père Pierre. — Je t'en supplie au nom de Dieu, humilie-toi, pardonne...

— Je ne pardonnerai pas.

— Mais que vais-je faire de toi? Si tu ne pardonnes pas, je ne puis te donner le sacrement...

— Eh bien, tant pis ! je m'en passerai.

Et le Père Pierre dut assumer le péché de faire communier un homme qui ne s'était point repenti.

Lorsque Trofimov et Podouchkine vinrent le chercher pour le mener au supplice, Kachovsky

les regarda « comme s'il tenait l'Enfer en grand mépris ».

— Il est allé à la mort comme s'il passait dans la pièce à côté pour allumer sa pipe, — dit Podouchkine tout étonné.

— Paul Ivanovitch Pestel est le meilleur parmi la masse des conspirateurs, — disait le Père Pierre. — Un grand mathématicien et même il croit à la justice de sa cause comme à une vérité mathématique. Partout et toujours il est égal à lui-même. Rien n'ébranle sa fermeté. On le croirait capable de porter à lui seul le fardeau de deux montagnes alpines.

— Je n'ai pas très bien entendu ce qu'on veut faire de nous, mais cela m'est égal pourvu que cela aille vite, — dit Pestel, le jugement rendu.

Et lorsque le pasteur Reinbot lui demanda s'il était prêt à la mort :

— Je regrette un peu de changer ma vieille robe de chambre, mais on n'y peut rien.

— Quelle robe de chambre?

— C'est un de nos poètes russes qui a dit cela : « Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais nous regrettons de nous séparer de notre corps. Ainsi nous quittons à regret notre vieille robe de chambre...

— Croyez-vous en Dieu, Herr Pestel?

— Comment vous dire cela? Mon cœur est matérialiste, mais ma raison se refuse à l'être. Je ne crois pas mon cœur et sais par ma raison qu'il doit exister quelque chose que les hommes appellent Dieu. Dieu est nécessaire à la métaphysique comme le zéro à la mathématique.

— Schrecklich! Schrecklich! — murmura Reinbot qui commença à parler de l'immortalité et de la vie future.

Pestel l'écoutait comme un homme qui a envie de dormir. Enfin il l'interrompit avec un sourire :

— A parler franc, j'en ai assez même de cette vie-ci. La loi universelle, c'est la loi de l'identité. A est A, Paul Ivanovitch Pestel est Paul Ivanovitch Pestel. Et ceci durant trente-trois années. Quel ennui insupportable. Non, plutôt le néant ! Là-bas c'est le néant, mais ici aussi. D'un néant à l'autre. Le bon sommeil est sans rêves, la bonne mort sans vie future. J'ai terriblement sommeil, monsieur le Pasteur.

— Schrecklich ! Schrecklich !

Il refusa catégoriquement de communier.

— Je vous remercie. Je n'en ai aucunement besoin.

Et lorsque Reinbot commença à vouloir le persuader de se repentir, Pestel lui dit en étouffant un bâillement :

— Aben, mein lieber Herr Reinbot, wollen wir uns doch besser etwas über die Politik unterhalten.

Et il parla du Parlement anglais. Reinbot se leva.

— Excusez-moi, monsieur Pestel, je ne peux parler de pareilles choses avec un homme qui va à la mort.

Pestel se leva aussi et lui tendit la main.

— Eh bien, bonne nuit, monsieur Reinbot.

— Que dois-je dire à vos parents?

Alors sur le visage de Pestel, joufflu, pâle et jaune, — à ce moment il ressemblait singulièrement à Napoléon après Waterloo, — une ombre passa.

— Dites-leur, — prononça-t-il d'une voix à peine tremblante, — que je suis tout à fait calme, mais ne peux penser à eux sans une douleur poignante. Remettez cette lettre à ma sœur Sophie.

La lettre écrite en français était courte.

« Je te remercie mille fois, chère Sophie, pour les quelques lignes que tu as ajoutées à la lettre de notre mère. Je suis extrêmement touché de ton tendre intérêt et de ton affection. Sois sûre,

mon amie, que jamais sœur n'a été aimée plus tendrement que toi. Adieu, ma chère Sophie. Ton frère tendre et ton ami sincère. Paul. »

Ayant remis la lettre à Reinbot il alla avec lui vers la porte comme s'il l'éconduisait. Mais à la porte il s'arrêta, lui serra fortement la main et lui dit en souriant :

— Bonne nuit, monsieur le Pasteur, mais dites-moi, dites-moi donc tout simplement : bonne nuit !

— Je ne peux rien vous dire, monsieur Pestel. Je ne peux que...

Il n'acheva pas, sanglota, l'étreignit et sortit.

« Un homme terrible ! » — se rappela-t-il plus tard. Il me semblait parler au Diable en personne. J'abandonnai ce cœur dur en le confiant à la seule clémence divine. »

En changeant de vêtements pour aller au supplice, Pestel constata qu'il avait perdu une petite croix d'or, cadeau de Sophie. — Il fut pris de peur, pâlit, trembla comme s'il avait tout à coup perdu courage. Il la chercha longtemps de ses doigts tremblants. Enfin il la retrouva. Il la baisa avidement, la mit sur soi et se calma immédiatement.

En attendant Podouchkine il s'assit sur une chaise et ferma les yeux. Peut-être ne dormait-il pas, mais il avait l'air de quelqu'un qui dort.

Michel Pavlovitch Bestoujev-Rumine avait peur de la mort, selon sa propre expression, « comme le dernier des poltrons et des lâches ». Il ressemblait à un oiseau qui tremble dans sa cage lorsque le chat étend la patte vers lui. Parfois il pleurait de peur comme les petits enfants sans honte aucune. Et il lui arrivait de s'étonner :

— Que m'arrive-t-il? Jamais je n'ai été un poltron. Je suis resté sur les hauteurs d'Oustimov sous la mitraille et n'ai pas eu peur. Pourquoi ai-je si peur maintenant?

— C'est qu'alors tu allais volontairement à la

mort et que maintenant tu y vas de force. Mais n'aie pas peur d'avoir peur et tout passera, — lui disait Mouraviev pour le réconforter, mais il voyait que ses consolations n'étaient d'aucun secours. Bestoujev avait une telle peur qu'il semblait qu'il ne pourrait la supporter, deviendrait fou ou mourrait vraiment « comme le dernier des poltrons et des lâches ».

Mouraviev savait le moyen de le rasséréner. Bestoujev avait peur parce qu'il espérait toujours que « la confirmation n'était qu'une mise en scène » et qu'au dernier moment un messager apporterait la grâce du Tsar. Pour vaincre sa peur il fallait lui ôter l'espérance. Mais Mouraviev ne savait pas s'il devait le faire : quelqu'un ne lui couvrait-il pas les yeux du voile saint de l'espérance?

Bestoujev était enfermé à côté de Mouraviev, au numéro 13 de la courtine Kronversky. Il y avait entre eux une cloison de planches pareille à celle qui séparait Mouraviev de Galitzine et la même fente dans cette cloison. Ils avaient placé leurs lits de façon à pouvoir, étant couchés, causer à travers la fente.

La dernière nuit avant l'exécution, Mouraviev lisait à Bestoujev l'Évangile en français : tous deux comprenaient mal le slave.

« ... Ils arrivèrent au village appelé Gethsémani et Il dit à ses disciples : attendez-moi ici tandis que je prierai. Et Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et Il fut saisi de terreur...

— Attends, Sereja, — interrompit Bestoujev.

— Qu'est-ce donc?

— Quoi, Micha?

— Est-ce possible qu'il soit dit : il fut saisi de terreur?

— Oui, il est dit ainsi.

— De quoi eut-il peur? De la mort?

— Oui, de la souffrance et de la mort.

— Comment cela? Dieu a eu peur de la mort?

— Non, pas Dieu mais l'homme. Il était Dieu et homme à la fois.

— Soit, l'homme. Mais est-ce qu'il y a peu d'hommes courageux? Regarde Socrate : il avait bu la ciguë, ses jambes étaient déjà inertes mais il continuait à plaisanter. Et qu'est ceci? Mais c'est comme moi?

— Oui, Micha, comme toi.

— Mais, moi, je suis un lâche.

— Non, tu n'es pas un lâche. Tu vaux peut-être mieux que beaucoup de gens courageux. Il faut aimer la vie, il faut avoir peur de la mort.

— Et toi, tu n'as pas peur?

— Si, j'ai peur. Moins que toi, mais il est peut-être moins bien d'avoir moins peur. Matucha et Pestel n'ont pas peur du tout et ce n'est pas du tout bien.

— Et Hippolyte?

— Hippolyte n'a pas vu la mort. Qui aime beaucoup ne voit pas la mort. Et nous, nous n'aimons pas beaucoup : nous ne devons pas ne pas avoir peur.

— Eh bien, lis, lis !

Mouraviev continuait à lire. Mais Bestoujev l'arrêta de nouveau.

— Et qu'en penses-tu, Sereja? Le Père Pierre est-il un honnête homme?

— Oui.

— Alors pourquoi ment-il toujours en disant que l'on va nous gracier? Tu as entendu parler du courrier?

— Oui, j'en ai entendu parler.

— Pourquoi ment-il? Il n'y aura pas de courrier. Il n'y en aura pas, hein, Sereja? Pourquoi te tais-tu?

A sa voix Mouraviev comprit qu'il était prêt à pleurer sans aucune honte, comme les petits enfants. Il se taisait ne sachant que faire : dire la vérité, arracher le voile saint de l'espérance ou le tromper, avoir pitié? Il eut pitié et le trompa.

— Je ne sais pas. Il y aura peut-être un courrier.

— Bon, lis, — dit Bestoujev tout joyeux. — Tiens, lis le prophète Isaïe. Te rappelles-tu : tu as des extraits.

Mouraviev se mit à lire :

« ... Et aux derniers jours il y aura ceci : ils forgeront de leurs épées des socs de charrue et de leurs lances des faux. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un peuple et ils ne s'exerceront plus pour combattre l'un contre l'autre. Alors le loup habitera avec l'agneau, l'enfant qui sera encore à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic. Ils ne nuiront ni ne tueront sur toute ma montagne sainte parce que la terre est remplie de la connaissance du Seigneur comme la mer des eaux dont elle est couverte. Lorsque vous crierez vers Lui, Il n'aura pas plutôt entendu votre voix qu'Il vous répondra. Comme une mère caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerai.

— Attends, attends ! Comme c'est bien ! Non, pas le Père, mais la Mère. — Et tout sera ainsi?

— Oui, ce sera ainsi.

— Non, ce ne sera pas, cela est déjà ! — s'écria Bestoujev. « Que ton Règne arrive », c'est au commencement et il y à la fin : « car ton règne *est* arrivé ». Il est, il est arrivé déjà et tu sais, Sereja, lorsque j'ai lu le catéchisme sur la place de Vasilkovo, il y eut une telle minute...

— Oui, je sais.

— Toi aussi? N'est-ce pas qu'en un pareil moment on n'a pas peur de la mort?

— Non, Micha, on n'a pas peur.

— Eh bien, lis, lis... Donne-moi la main !

Mouraviev passa la main par la fente. Bestoujev la baisa et la posa près de ses lèvres. Il s'endormait et respirait sur elle comme s'il la baisait jusque dans son sommeil. Il tressaillait et sanglotait par moment en dormant comme les petits

enfants, mais de plus en plus doucement. Enfin il s'apaisa tout à fait et s'endormit.

Mouraviev s'assoupit aussi.

Il fut réveillé par un cri terrible. Il ne reconnut pas la voix de Bestoujev.

— Oh ! Oh ! Oh ! Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

Il se boucha les oreilles pour ne pas entendre. Mais bientôt tout se calma. On entendait seulement le bruit des fers qu'on attachait aux pieds et la voix persuasive de Trofimov.

— L'homme endormi, mon lieutenant, est tout à fait comme un petit enfant : il a peur de tout. Mais aussitôt réveillé, il rit...

Mouraviev s'approcha de la cloison qui le séparait de Galitzine et se mit à parler à travers la fente.

— Avez-vous lu mon testament?

— Oui, je l'ai lu.

— Le remettrez-vous?

— Oui. Et rappelez-vous, Mouraviev, que vous m'avez dit que nous ne connaissions pas la chose essentielle.

— Oui, je m'en souviens.

— Ce que vous dites dans le testament n'est-il pas le plus important : le Tsar Christ sur la Terre comme au Ciel?

— Oui, c'est là le plus important, mais nous ne savons comment le réaliser.

— Et pendant que nous ne le savons pas, la Russie se meurt.

— Elle ne périra pas, Christ la sauvera.

Il se tut et ajouta à voix basse :

— Le Christ et encore quelqu'un.

« Qui donc? » — voulut demander Galitzine, mais il ne le fit pas. Il sentait qu'on ne pouvait demander cela.

— Êtes-vous marié, Galitzine?

— Oui.

— Comment s'appelle votre femme?

— Maria Pavlovna.

— Et comment l'appelez-vous vous-même?

— Marinka.

— Eh bien, embrassez Marinka de ma part. Adieu, on vient. Que Dieu vous garde !

Galitzine entendit le bruit des verrous et des serrures de la porte de la cellule voisine.

Lorsqu'on fit sortir dans le couloir les cinq prisonniers escortés par des grenadiers du Régiment de Paul, ils s'embrassèrent tous sauf Kachovsky. Il se tenait à l'écart seul, le visage semblant toujours être de pierre.

Ryliev le regarda et voulut s'approcher, mais Kachovsky le repoussa silencieusement des yeux. « Va-t'en au diable, canaille ! » Ryliev sourit en pensant : « Ça ne fait rien, il comprendra tout à l'heure. »

Ils partirent, Kachovsky en tête, seul, derrière lui Ryliev et Pestel, bras dessus, bras dessous ; Mouraviev et Bestoujev se tenant aussi par le bras fermaient la marche.

En passant devant les cellules, Ryliev les bénissait d'un signe de croix et disait d'une voix traînante et chantante comme s'il appelait quelqu'un :

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mes frères!

Entendant le bruit des pas et des fers et la voix de Ryliev, Galitzine se précipita vers l'« œil » et cria au gardien :

— Lève !

Le gardien leva le rideau. Galitzine regarda dans le couloir. Il vit le visage de Mouraviev. Ce dernier lui sourit comme s'il voulait lui demander : « Vous remettrez? » — « Oui, je remettrai », répondit Galitzine par un même sourire.

Il s'approcha de la fenêtre et vit sur le rempart Kronversky, dans l'aube d'un rouge terne, deux poutres noires réunies par un linteau et cinq cordes.

CHAPITRE IX

Tous les condamnés de l'affaire du quatorze (ils étaient en tout cent seize outre les cinq condamnés à mort) furent menés à la dégradation. Après les avoir rassemblés sur la place de la Monnaie où ils furent rangés par détachement suivant leur genre d'occupation, on les conduisit par la porte de Pierre sur le glacis de la courtine Kronversky, vaste terrain vague où l'on déchargeait autrefois les ordures : on y voyait encore çà et là des tas de décombres.

Les troupes du corps des gardes et de l'artillerie avec des pièces chargées se rangèrent en demi-cercle autour des condamnés. Au loin dans la brume les tambours battaient sourdement sans troubler le silence de l'aube. Devant chaque détachement se tenait un bourreau et flambait un brasier. On lut l'arrêt et l'on procéda à la dégradation.

On ordonna aux condamnés de se mettre à genoux. Les bourreaux lacéraient les uniformes, arrachaient épaulettes et décorations et les jetaient dans le feu. Ils brisaient les épées sur la tête des condamnés. On les avait limées préalablement pour qu'on pût plus facilement les casser, mais quelques-unes avaient été mal limées et les condamnés tombaient sous les coups. Ainsi tomba Galitzine lorsque le bourreau le frappa à la tête avec son épée de gentilhomme de la chambre.

— Si tu me frappes encore une fois comme cela, tu me tueras, — dit-il au bourreau en se relevant.

Ensuite ils furent revêtus de blouses rayées

d'hôpital. On n'avait pas eu le temps d'en faire le tri. Les uns, de petite taille, reçurent de longues blouses et trébuchaient dans leurs plis; les autres, de grande taille, reçurent des blouses courtes ; les gros en reçurent de si étroites qu'ils pouvaient à peine y entrer. On les déguisa en pîtres. Puis on les reconduisit dans la forteresse.

En passant près du rempart de Kronversky ils chuchotaient entre eux en regardant les deux poutres.

— Qu'est-ce que c'est?

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Mais cela ne *lui* ressemble guère.

— Vous en aviez déjà vu?

— Non, jamais.

— Personne ne l'avait vu. C'est la première fois.

— La première, mais sans doute pas la dernière.

— Ce n'est pas une chose très compliquée et pourtant on n'a même pas pu construire cela chez nous. C'est un Allemand qui l'a faite.

— On n'a même pas trouvé de bourreau chez les Russes ; on a fait venir un Letton ou un Finnois.

— Et il paraît qu'il n'est pas fameux ; il est probable qu'il ne s'en tirera pas.

— Kutusov lui enseignera ; il est passé maître, — il a appris sur les cous impériaux.

Ils riaient. Les gens ainsi rient parfois de terreur.

— Pourquoi tardent-ils tant? C'était fixé à deux heures et il en est quatre passées.

— On l'a construit à l'amirauté. On l'a transporté dans six charrettes. Cinq sont arrivées, mais la sixième, la plus importante avec la poutre transversale, s'est perdue en route. On en a fait une nouvelle ; c'est pour cela qu'ils ont tardé.

— Il n'y aura rien. Ils veulent simplement

faire peur. « La confirmation n'est qu'une mise en scène. » Il viendra un courrier avec la grâce impériale.

— Regardez, regardez ! Quelqu'un arrive à cheval.

— C'est le général Tchernichev.

— Cela ne fait rien. Il y aura un courrier.

Et derechef, ils se tournaient vers *lui*.

— On dirait d'une balançoire.

— Essayez de vous balancer !

— Non, ce n'est pas une balançoire, c'est une balance, — dit Galitzine. Personne ne comprit, mais il pensa : « Sur cette balance on pèsera la Russie. »

Deux généraux, Tchernichev et Kutusov, s'approchèrent au galop des poutres. Ils discutaient de l'épaisseur des cordes.

— Elles sont trop minces, — disait Tchernichev.

— Non, elles ne sont pas trop minces. Avec des cordes fines, on serre mieux les nœuds, — ripostait Kutusov.

— Et si elles ne peuvent supporter?

— Voyons ! nous les avons essayées avec des sacs de sable. Elles supportent plus de deux cents livres.

— Vous les avez essayées vous-même?

— Moi-même.

— Alors Votre Excellence le sait mieux que moi, — dit Tchernichev avec un sourire caustique. Kutusov devint écarlate. Il comprit : ayant su étrangler le tsar, il saurait étrangler les régicides.

— Et toi, tu n'as pas oublié la graisse? — cria-t-il au bourreau.

— Miné-vané, miné-vané, — balbutia le Finnois en désignant un godet plein de graisse.

— Mais il ne parle même pas russe, — dit Tchernichev en regardant le bourreau.

C'était un homme d'une quarantaine d'années,

blondasse, au nez camus ; il ressemblait un peu à Paul Ier. Il avait l'air étonné et hésitant, comme se réveillant.

— Oh ! quel lourdaud ! Tout lui tombe des mains. Prenez garde, il nous jouera un mauvais tour. Où avez-vous déniché un pareil imbécile?

— Pourquoi n'en avez-vous pas déniché un plus malin? — gronda Kutusov. Et il s'écarta un peu.

A ce moment les cinq condamnés sortaient de la forteresse par la grande porte dans laquelle était ménagée une porte bâtarde avec un seuil très haut. Ils levaient péniblement pour franchir ce seuil leurs jambes alourdies par les fers. Pestel était si affaibli que les soldats durent le soulever.

Arrivé sur le rempart, lorsqu'on passa près du gibet, il jeta dessus un coup d'œil et dit :

— C'est trop ! Ils pourraient bien nous fusiller.

Jusqu'au dernier moment ils ne savaient pas qu'on les pendrait.

Du haut du rempart ils aperçurent un petit rassemblement de gens sur la place de la Trinité. Personne ne savait en ville où aurait lieu l'exécution : sur le Champ Volkovo, disaient les uns ; sur la place du Sénat, assuraient les autres. Le peuple regardait en silence et avec étonnement : il s'était déshabitué de la peine de mort. Certains se plaignaient, soupiraient, se signaient. Mais presque personne ne savait qui et pourquoi on exécutait. C'étaient, pensait-on, des brigands ou des faux monnayeurs.

— Il n'est pas bien nombreux, notre public, — dit en souriant Pestel.

Au dernier moment quelque chose encore n'était pas prêt. Tchernichev et Kutusov recommencèrent à discuter et faillirent se quereller.

On fit asseoir les condamnés sur l'herbe. Ils s'assirent dans le même ordre où ils avaient

marché ; Ryliev à côté de Pestel, Mouraviev avec Bestoujev et Kachovsky, à l'écart, tout seul.

Ryliev sans voir Kachovsky sentait que celui-ci fixait sur lui son regard de pierre, il semblait que s'ils restaient seuls ne fût-ce qu'un instant Kachovsky se jetterait sur lui et l'étranglerait. Un grand poids pesait sur lui comme d'énormes blocs de pierre amoncelés et il ne les rejetait plus comme l'homme sur une petite planète les rejette en balles légères. Les pierres devenaient de plus en plus lourdes, l'écrasant de leur fardeau.

— Quel singulier chapeau! Il n'est probablement pas russe? — demanda Pestel en désignant le tricorne de cuir du bourreau.

— C'est probablement un Finnois, — répondit Ryliev.

— Il a une chemise rouge. C'est le goût national ; on habille les bourreaux de rouge, — continua Pestel et après un instant de silence il ajouta, montrant l'aide-bourreau : — Et ce petit a tout à fait l'air d'un singe.

— Il ressemble à Nicolas Ivanovitch Gretch, — dit en souriant Ryliev.

— Quel Gretch?

— L'auteur.

— Ah! oui, Gretch et Boulgarine.

Pestel se tut de nouveau, puis il reprit en bâillant.

— Tchernichev n'a pas mis de rouge.

— C'est encore trop tôt ; il n'a pas eu le temps de se farder, — expliqua Ryliev.

— Et pourquoi faire, ces feux?

— On a dégradé des condamnés et brûlé les uniformes.

— Regardez donc les musiciens, — dit Pestel en désignant les musiciens qui se tenaient derrière le gibet, en avant de l'escadron des grenadiers de la garde du régiment de Paul Ier. — Va-t-on nous pendre en musique?

— Probablement.

C'est ainsi qu'ils ne cessaient de bavarder. Une seule fois Ryliev interrogea Pestel sur la « Vérité Russe », mais l'autre ne répondit pas, ne fit qu'un geste de la main.

Bestoujev tout petit, maigre, roux, ébouriffé, avec un visage d'enfant tout couvert de taches de rousseur et des yeux où il n'y avait plus d'effroi, mais seulement de l'étonnement, ressemblait à un petit enfant que l'on allait punir et auquel on allait peut-être même pardonner. Il respirait vite, vite comme s'il gravissait une montagne ; par moment il tressaillait, sanglotait comme la veille pendant son sommeil, il semblait qu'il allait pleurer ou de nouveau crier d'une voix épouvantable : « Oh ! oh ! oh ! Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? », mais il regardait Mouraviev et se calmait. Il l'interrogeait seulement du regard : « A quand le courrier? » « Tout de suite », lui répondait aussi silencieusement Mouraviev en souriant et en lui caressant la tête.

Le Père Pierre s'approcha avec la Croix. Les condamnés se levèrent.

— Est-ce pour tout de suite? demanda Pestel.

— Non, on nous le dira, — répondit Ryliev.

Bestoujev jeta un coup d'œil sur le Père Pierre comme s'il voulait lui demander aussi : « A quand le courrier? » Mais le Père Pierre se détourna avec un air presque aussi désorienté que Bestoujev. Il tira son mouchoir et essuya la sueur de son visage.

— Vous n'oublierez pas le mouchoir? — dit Ryliev lui rappelant la demande qu'il lui avait adressée la veille au sujet du mouchoir de l'Empereur.

— Je n'oublierai pas, je n'oublierai pas, Kondrati Fedorovitch, soyez tranquille... Mais qu'est-ce qu'ils font?... Mon Dieu! — dit le Père Pierre avec impatience et il se tourna. Peut-être attendait-il encore le courrier ou pensait-il :

« Que cela finisse vite ! » Il s'approcha du maître de la Police Tchikhatchev qui debout près de la potence donnait les derniers ordres. Ils échangèrent à mi-voix quelques paroles et le Père Pierre revint vers les condamnés.

— Eh bien, mes amis... — Il leva la Croix voulant, mais sans y parvenir, dire quelque chose.

— Vous nous accompagnez comme des brigands, Père Pierre, — prononça Mouraviev.

— Oui, oui, comme des brigands, — balbutia Mislovsky, puis tout à coup il regarda Mouraviev dans les deux yeux et s'écria solennellement : — Amen, je te le dis : aujourd'hui, tu seras au Paradis avec moi.

Mouraviev s'agenouilla, fit un signe de croix et dit :

— Seigneur, sauvez la Russie ! Sauvez la Russie ! Sauvez la Russie !

Il se baissa, baisa la terre et ensuite la Croix.

Bestoujev imitait comme une ombre tous ses mouvements, mais visiblement il ne se rendait plus compte de ce qu'il faisait.

Pestel s'approcha de la Croix et dit :

— Bien que je ne sois pas orthodoxe, mon Père, je vous prie de me bénir aussi avant mon chemin lointain.

A son tour, il s'agenouilla, leva le bras lourdement, lourdement comme s'il était endormi, se signa et baisa la Croix.

Vint après lui Ryliev qui toujours se sentait suivi par le regard lourd comme une pierre de Kachovsky.

Kachovsky se tenait toujours à l'écart et ne s'approchait pas du Père Pierre. Ce dernier vint lui-même à lui. Kachovsky se mit lentement à genoux, comme contre son gré, se signa lentement aussi et baisa la Croix. Puis soudain, il se releva précipitamment, se jeta au cou du Père Pierre et le serra si fort qu'on aurait cru qu'il allait l'étouffer.

Après l'avoir quitté il regarda Ryliev. Leurs yeux se rencontrèrent. « Il ne comprendra pas », pensa Ryliev qui se sentit presque écrasé par un poids énorme. Mais dans la figure de pierre de Kachovsky quelque chose tressaillit. Il s'élança vers Ryliev et le prit dans ses bras en sanglotant.

— Kondrati... mon frère... Kondrati... Je t'... Pardonne-moi, Kondrati... Ensemble?... Ensemble?... — balbutiait-il à travers ses larmes.

— Pètre, mon ami, je le savais... ensemble... ensemble... répondit Ryliev en sanglotant aussi.

Le maître de police Tchikhatchev s'approcha et lut la sentence. Elle se terminait ainsi :

— « Ces criminels pour leurs graves forfaits seront pendus. »

Les condamnés furent vêtus de longues chemises blanches qui descendaient du cou jusqu'aux pieds, on les serra avec des courroies sous le cou, à la taille, sous les bras et aux chevilles de sorte que leurs corps se trouvaient emmaillotés ; on leur mit sur la tête des bonnets blancs et au cou une pancarte de cuir noir sur laquelle était écrit à la craie le nom du criminel et le mot « Régicide ». On avait interverti les noms de Ryliev et de Kachovsky. Tchikhatchev remarqua l'erreur et fit changer les pancartes. C'était pour tout le monde une sinistre facétie, mais pour eux c'était la tendre caresse de la mort.

Kutusov fit un signe ; la musique joua. On amena les condamnés. La potence se trouvait sur une estrade. Il fallait monter une pente de bois très raide. Ils montaient lentement, car leurs pieds enchaînés et liés ne leur permettaient de faire que de petits pas. Les soldats d'escorte les soutenaient et les poussaient.

Cependant le bourreau enduisait les cordes de graisse. Le vieux caporal de grenadiers qui se tenait au bout des rangs regardait de temps

en temps le bourreau et fronçait les sourcils. Il savait comment on pend les hommes. Au temps de la campagne de Souvarof en Pologne, il avait pendu au moins une douzaine d'espions juifs. Il voyait que les cordes étaient mouillées de rosée, que la graisse n'adhérait pas, que les cordes étaient trop dures, que le nœud se formerait mal et que le pendu pourrait glisser.

Les condamnés montèrent sur l'échafaud et se mirent en rang les visages tournés vers la place de la Trinité. Ils étaient placés dans l'ordre suivant de droite à gauche : Pestel, Ryliev, Mouraviev, Bestoujev et Kachovsky.

Le bourreau leur passa la corde. A ce moment les figures des condamnés étaient toutes semblables, calmes, un peu pensives.

Lorsque la corde fut déjà au cou de Pestel une pensée traversa sa figure endormie. Si on pouvait l'exprimer par des mots, il pensait ceci :

« Est-ce pour quelque chose ou pour rien que je meurs? Je le saurai à l'instant. »

On abaissa les bonnets sur leurs visages.

— Mon Dieu, à quoi bon ceci? — dit Ryliev. Il lui semblait que non seulement les doigts, mais même le visage du Finnois, jaune et tendu de peau luisante, sentaient la graisse. Un poids effroyable l'oppressa de nouveau. Mais Kachovsky lui sourit et Ryliev rejeta ce dernier fardeau comme une balle légère.

Mouraviev à son tour sourit à Bestoujev. « Le courrier viendra-t-il? » — « Il viendra. »

Les bourreaux descendirent de l'échafaud.

— C'est prêt? — cria Kutusov.

— C'est prêt, — répondit l'aide-bourreau.

Le Finnois tira de toute sa force sur l'anneau de fer de l'ouverture latérale de l'échafaud. Sous les pieds des condamnés la planche bascula comme une trappe et les corps pendirent.

« Ou-ouf ! » Un cri sourd retentit venant des gens rassemblés sur la place de la Trinité jusqu'aux troupes qui entouraient le gibet. Toute la foule poussa un « ouf » comme la terre quand un lourd fardeau tombe sur elle. On ne comprit pas tout de suite : ils étaient cinq, il n'en restait que deux ; où étaient passés les trois autres?

— Ah! diable ! Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? — cria Kutusov, le visage tout décomposé. Il éperonna son cheval et accourut au galop.

Le Père Pierre laissa tomber la Croix et, montant en courant sur l'échafaud, il regarda d'abord le trou puis les trois cordes pendantes. Il comprit ; ils s'étaient détachés.

Le caporal avait raison ; avec les cordes mouillées on ne pouvait serrer convenablement les nœuds ; elles avaient glissé. Deux restèrent pendus, — Pestel et Bestoujev, — tandis que trois tombèrent, — Kachovsky, Ryliev et Mouraviev.

En bas dans le trou noir, terribles, blancs dans leur suaire blanc, ils se débattaient.

Les bonnets tombèrent de leurs figures. Le visage de Ryliev était tout ensanglanté ; Kachovsky poussait des gémissements de douleur. Mais il regarda Ryliev et comme tout à l'heure, ils se sourirent. « Ensemble? » — « Ensemble. »

Mouraviev était presque sans connaissance, mais comme quelqu'un qui dormant profondément se réveille avec un effort extrême, ainsi Mouraviev revint à lui et regarda en haut ; il vit que Bestoujev était pendu. Il l'avait reconnu à sa petite taille. « Dieu soit loué », — pensa-t-il, — « un autre courrier d'un autre tsar lui a déjà apporté le message de vie. » Il allait lui-même mourir non d'une seconde, mais d'une troisième mort ; il n'avait pas prévu cela. Il ferma les yeux et se calma sur cette dernière pensée : « Hippolyte... Maman... »

La musique se tut. Un cri déchirant, aigu,

parti de la foule sur la place de la Trinité, se fit entendre dans le silence ; une femme se débattait en proie à une crise de nerfs. Et de nouveau un frisson de terreur traversa comme un bruit sourd toute la foule depuis la place jusqu'à la potence. Il semblait qu'une minute encore et les gens n'y tiendraient plus, ils s'élanceraient, tueraient les bourreaux, balaieraient la potence.

— Pendez-les ! Pendez-les ! Pendez-les vite ! — criait Kutusov. — Eh ! là-bas ! la musique.

La musique recommença à jouer. On retira du trou les trois hommes. Ils ne pouvaient plus monter sur l'échafaud ; on les porta à bras. On leva la planche baissée. Pestel la toucha de la pointe des pieds et revint à la vie ; un frisson traversa son corps glacé. Bestoujev ne put la toucher à cause de sa petite taille. Il était le seul qui eût échappé à la seconde mort.

On leur passa de nouveau la corde au cou et on abaissa la planche. Cette fois-ci tout le monde fut convenablement pendu.

Il était plus de cinq heures. Comme les jours précédents le soleil d'un rouge foncé et sale se levait dans la brume. Droit en face du soleil, entre deux poutres noires, pendaient à cinq cordes cinq corps allongés, emmaillotés, blancs. Et le soleil d'un rouge sale n'avait point taché de sang les suaires blancs.

CHAPITRE X

La veille de l'exécution l'Empereur partit — ou, comme disaient certains, « s'enfuit » à Tzarskoë. Tous les quarts d'heure on y envoyait des courriers, venant directement du lieu de l'exécution. Le dernier apporta de Kutusov le rapport suivant :

« L'exécution s'est terminée dans le calme et l'ordre convenables, tant de la part des troupes qui faisaient la haie que de la part des spectateurs qui n'étaient pas nombreux. Par suite de l'inexpérience des bourreaux qui ne surent pas dresser les potences, trois des condamnés, à savoir : Ryliev, Kachovsky et Mouraviev, tombèrent mais furent bientôt pendus à nouveau et reçurent une mort méritée. Ce dont j'ai l'honneur de rendre compte en fidèle sujet de Votre Majesté Impériale. »

Ce même jour le chef de l'État-Major, le général Dibitch, écrivait à l'Empereur :

« Le courrier remettra à Votre Majesté un rapport du général Kutusov sur l'exécution de l'arrêt rendu contre les canailles. Les troupes se sont comportées avec dignité et les scélérats avec cette bassesse que nous avons constatée dès le début. »

« Je remercie Dieu que tout se soit heureusement terminé, répondit l'Empereur à Dibitch. Je savais bien que les héros du Quatorze ne montreraient pas dans cette occasion plus de courage qu'il ne fallait. Je vous conseille, mon cher, beaucoup de prudence aujourd'hui. »

Le 14 juillet un office d'actions de grâces fut célébré sur la place du Sénat. Les troupes entourèrent la chapelle de campagne dressée près du

monument de Pierre, à cette même place où le Quatorze décembre se tenait le carré des rebelles. L'archevêque suivi de son clergé fit le tour des rangs et les aspergea d'eau bénite.

La dernière prière fut récitée solennellement et accompagnée de génuflexions :

« Et nous prions encore le Seigneur notre Sauveur, d'accepter la reconnaissance de nous, ses esclaves indignes, pour nous avoir porté secours et salut contre la révolte insensée qui tendait à la fois au renversement de la religion et du trône et à la ruine de l'Empire Russe. »

« Leur exécution est-ce l'exécution de la Russie? Non, c'est un soufflet. Mais qu'importe! ils le dévoreront. Kachovsky avait raison : Vil pays, vil peuple. La Russie périra. Ou peut-être même n'y a-t-il rien qui puisse périr : il n'y a pas de Russie et il n'y en a jamais eu. » Ainsi pensait Galitzine, assis dans la nouvelle cellule où on l'avait amené après l'exécution, le 13 juillet. Il savait déjà que l'exécution avait eu lieu. — Chibaef, l'artilleur, avait eu le temps de le lui chuchoter, — mais il ne savait rien de plus. Pendant les jours qui suivirent l'exécution, les prisonniers furent soumis aux mêmes rigueurs qu'aux premiers jours de leur emprisonnement. On ne les laissait plus sortir des cellules, les conversations et les frappements cessèrent. Les gardiens redevinrent muets. A toutes les questions il n'y avait qu'une seule réponse : je ne sais pas.

Le jour même de l'exécution, Podouchkine fit passer en cachette à Galitzine un petit mot de Marinka. La fille du commandant de place Anna Egorovna était parvenue à fléchir son père. Le billet n'était pas décacheté.

« Mon ami, il y a longtemps que je ne t'ai pas écrit, n'ayant ni le courage ni la volonté de t'annoncer par des étrangers l'affreuse nouvelle : le 29 du mois de juin passé maman est morte. Bien qu'elle fût malade depuis le mois de janvier je

ne m'attendais pas à une fin si proche. Je ne peux me débarrasser de cette pensée déchirante que je suis, bien qu'involontairement, la cause de ce malheur. Il n'est pas de tourment plus amer que le repentir tardif de n'avoir pas aimé assez ceux qui ne sont plus. Mais à quoi bon te parler de cela? Tu le comprends toi-même : je suis absolument seule au monde. Il est vrai que Thomas Thomitch m'aime comme si j'étais sa propre fille et qu'il est prêt à donner sa vie pour moi, mais en raison de sa vieillesse (il a beaucoup vieilli depuis la mort de la grand'mère, le pauvre, et maintenant il est comme un tout petit enfant),il est pour moi d'un faible secours. Mais ne crains pas pour moi, mon doux ami. Je sais maintenant que l'être humain trouve en lui quand il le faut des ressources qu'il ne soupçonnait pas. Je ne me suis jamais départie et ne me départirai jamais de ma ferme confiance en la miséricorde divine et en l'intercession de la Sainte Vierge, Mur inaltérable, Mère de tous les affligés. C'est maintenant seulement que je comprends combien son intervention est puissante. Chaque jour en pleurant je l'implore pour toi, pour vous tous, malheureux. J'aurais voulu t'écrire longuement à ce sujet,mais je ne sais pas. Pardonne-moi d'écrire si mal. J'ai vécu des journées atroces, ayant appris que la deuxième série dont tu faisais partie était condamnée à mort. Du reste je savais que je ne te survivrais pas et cela seulement me donnait de la force. Imagine-toi alors quelle fut ma joie en apprenant que la peine de mort était remplacée par les travaux forcés et ma joie plus grande encore en apprenant que nous, les femmes, serions autorisées à suivre nos maris. Tous ces jours-ci moi et la princesse Ekaterina Ivanovna Troubetzkoï, — quelle femme charmante ! — nous avons fait des démarches à ce sujet et maintenant nous sommes presque certaines d'obtenir l'autorisation. Je

ne désire rien d'autre que d'être avec toi et partager ton malheur. Voici que de nouveau je ne sais plus comment m'exprimer. Tu te souviens que malade, dans le délire, tu répétais toujours : « Marinka, petite maman... »

Il ne put aller plus loin. La lettre tomba de ses mains. « Pourquoi une telle lettre en un tel jour? » — pensa-t-il. Il ne savait lui-même quel sentiment prédominait en lui : la joie ou le dégoût de sa propre joie. Il se souvint de la plus terrifiante de toutes ses pensées, de celle qui avait failli le rendre fou au Ravelin d'Alexis : l'amour pour les vivants, la joie des vivants est une trahison envers les morts. Il n'y a plus d'amour, plus de joie, plus rien mais seulement la lâcheté et la mort : la mort des honnêtes gens et la lâcheté des vivants.

Le lendemain, 14 juillet, au soir, le Père Pierre vint le voir comme il était venu l'autre fois le dimanche des Rameaux, alors que Galitzine avait refusé de communier. Il portait le Saint Ciboire mais à la façon dont il le tenait on devinait qu'il était vide.

Il essayait d'éviter les yeux de Galitzine ; il était confus et piteux. Mais Galitzine n'eut pas pitié de lui comme Ryliev. Il le regarda pardessus ses lunettes, longuement, méchamment et sourit :

— Eh bien, Père Pierre?

Le Père Pierre voulut sourire aussi, mais son visage se plissa. Il s'assit sur une chaise, approcha le ciboire de ses lèvres, en saisit le bord entre ses dents, pleura doucement, puis de plus en plus haut, posa le ciboire sur la table, se cacha la figure dans les mains et sanglota.

— Quelle femmelette, — pensa Galitzine qui continuait à le regarder silencieusement, méchamment.

— Eh bien, veuillez me raconter, — prononça-t-il lorsque le prêtre se fut un peu calmé.

— Je ne peux pas, mon ami, plus tard... un jour... mais maintenant je ne peux pas.

— Vous pouviez les conduire à la mort, mais vous ne pouvez pas raconter ! Racontez tout de suite ! — cria Galitzine menaçant.

Le Père Pierre le regarda craintivement, essuya les larmes de ses yeux avec un mouchoir et commença à raconter d'abord à contre-cœur puis avec animation : manifestement il trouvait dans ce récit une amère douceur.

Lorsqu'il en arriva à l'instant où les condamnés après être tombés furent pendus de nouveau, il pâlit, se cacha encore la figure dans les mains et pleura. Quant à Galitzine il rit :

— Ah ! La terre russe ! On ne sait même pas pendre ! Vile ! Vile ! Vile !

Le Père Pierre s'arrêta subitement de pleurer, retira les mains de sa figure et regarda craintivement Galitzine.

— Qui ça, vile?

— La Russie.

— Quelle parole effroyable, prince !

— Quoi donc? Vous vous offensez pour la Patrie? N'importe, vous le digérerez !

Tous deux se turent.

La fenêtre de la cellule donnait sur la Neva à l'ouest. Le soleil se couchait aussi rouge, mais moins terne que les jours précédents. Au loin le brouillard fumeux se dissipa un peu derrière la Neva. Les vitres du Palais d'Hiver s'illuminaient d'une flamme rouge, comme incendiées à l'intérieur. La flamme rouge inondait aussi la cellule. Pendant son récit le Père Pierre avait pris le ciboire sur la table et le tenait encore dans ses mains. La coupe d'or dans le rayon rouge flamboyait éblouissante comme un second soleil.

Galitzine la regarda, se leva, s'approcha du Père Pierre, lui mit la main sur l'épaule et prononça toujours aussi menaçant :

— Vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai pas voulu communier, vous comprenez?

— Je comprends, — murmura le Père Pierre et en le regardant il vit que même dans la lumière rouge son visage était mortellement pâle.

De nouveau ils se turent.

— Où les a-t-on enterrés ? — demanda Galitzine.

— Je ne sais pas, — répondit le Père Pierre. — Personne ne le sait. Les uns disent ici même, près de la potence dans une fosse sous la chaux vive, les autres à l'île Golodoï, au cimetière des chiens, d'autres encore qu'on les a cousus dans des nattes, attachés à des pierres, placés dans une barque, portés jusqu'à la mer et jetés à l'eau.

— Mais, j'ai tout de même dit une messe pour le repos de leur âme, — ajouta-t-il après un moment de silence, avec son sourire simple et rusé. — Aujourd'hui, il y a eu une parade sur la place du Sénat, un office d'actions de grâces pour la répression de la révolte. On a aspergé d'eau bénite les troupes et la place pour la purifier du sang. Ils ont toujours peur du sang, mais même avec de l'eau bénite on n'arrivera pas à le laver. Monseigneur l'Archevêque a officié avec tout son clergé. Moi, je n'y suis pas allé. Madame l'Archiprêtresse m'a dit : « c'est bien osé, Père Pierre, prends garde ! » J'ai laissé partir la Vierge de Kazan avec les autres prêtres et je n'y suis pas allé, mais j'ai passé une chasuble noire et j'ai dit un office funèbre pour le repos de l'âme des esclaves qui se présentent devant Dieu. « Accueille dans le repos de tes saints, Christ, les âmes de Michel, Pierre, Paul et Kondrati, là où reposent les Justes. Reçois-les, Seigneur, dans ton sein... » Mais à quoi bon en parler? Il les recevra, ne craignez rien, il les acceptera.

Soudain, il se dressa de toute sa taille et s'écria solennel :

— Je prends à témoin le Dieu vivant ; ils sont morts comme des saints. Telles des grappes mûres ils sont tombés à terre. Mais ce n'est pas la terre qui les a reçus, c'est le Céleste Père. Ils ont eu l'honneur, la couronne des martyrs et cette couronne ne leur sera jamais ravie jusqu'à la fin des siècles. Gloire au Seigneur Dieu ! Ainsi soit-il.

De nouveau comme l'autre fois, le dimanche des Rameaux, Galitzine s'agenouilla et dit :

— Bénissez-moi, mon Père.

Celui-ci leva les mains.

— Non, avec le ciboire.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Le Père Pierre le bénit en touchant du ciboire le front, les épaules et la poitrine de Galitzine. Il lui donna ensuite le ciboire à baiser. Lorsque Galitzine y posa ses lèvres, le rayon pourpre du soleil tomba jusqu'au fond d'or et il sembla que le ciboire se remplissait de sang.

Le Père Pierre étreignit silencieusement Galitzine et voulut sortir.

— Attendez, — dit Galitzine. Il ouvrit le col de sa chemise, chercha sur sa poitrine, tira un paquet de feuillets et les lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda le Père Pierre.

— Les notes de Mouraviev « Testament à la Russie ». Il a demandé qu'on vous le remette. Vous le conserverez?

— Oui.

Il embrassa encore une fois Galitzine et sortit. Galitzine resta longtemps assis sans bouger, sans sentir les larmes couler sur son visage, regardant se coucher le soleil, ciboire céleste rempli de sang. Puis, il baissa les yeux et vit la lettre de Marinka. Il comprenait maintenant

pourquoi une telle lettre était venue en un tel jour.

Il se souvint des paroles de Mouraviev : « Embrassez Marinka de ma part. » Il prit la lettre et l'embrassa en murmurant : Marinka... ma mère...

Il se souvint qu'après son entrevue avec elle, il avait baisé la terre : « Terre, Terre, Sainte Mère. » Et Mouraviev aussi avant d'être pendu avait baisé la terre. Il se rappela son murmure, avant la mort, à travers la fente du mur : « La Russie ne périra pas. Elle sera sauvée par le Christ et par un autre. » Alors, il ne savait pas qui était cet autre et maintenant il le savait.

Une joie pareille à la terreur traversa son cœur comme un éclair.

« La Russie sera sauvée par la Mère. »

PARIS. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION, ANC. IMPR. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

COLLECTION LITTÉRAIRE

"LES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS"

Format in-16 Grand-Aigle, 13,5cm × 19,5cm.

1. **Marguerite de Valois.** — *Mémoires.* Introduction et Notes de Paul Bonnefon, Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.
2. **Regnard.** — *La Provençale,* suivie de la *Satire contre les Maris,* de Edmond Pilon.
3. **Bouhours.** — *Entretiens d'Ariste et d'Eugène.* Introduction et Notes de René Radouant.
4. **Honoré d'Urfé.** — *Les Amours d'Alcidon.* Introduction et Notes de Gustave Charlier.
5. **Tallemant des Réaux.** — *Richelieu — sa Famille — son favori Bois-Robert.* Introduction et Notes de Emile Magne.
6. **Chateaubriand.** — *Vie de Rancé.* Introduction et Notes de Julien Benda.
7. **Delécluze.** — *Mademoiselle Justine de Liron.* Introduction et notes de Marcelle Tinayre.
8. **Bossuet.** — *Lettres sur l'Éducation du Dauphin* suivies de *Lettres au Maréchal de Bellefonds et au Roi.* Introduction et Notes de E. Levesque.
9. **Fénelon.** — *Écrits et Lettres politiques.* Introduction et Notes de Charles Urbain.
10. **Dufresny.** — *Amusements sérieux et comiques.* Texte nouveau. Introduction et Notes de Jean Vic.
11. **Mme de Maintenon.** — *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins.* Introduction et Notes de Gonzague Truc.
12. **Gérard de Nerval.** — *De Paris à Cythère.* Introduction et Notes de Henri Clouard.
13. **Calvin.** — *Traité des Reliques et Épître à Messieurs les Nicodémites.* Introduction et Notes de Albert Autin.

14. **Gui Patin.** — *Lettres du Temps de la Fronde.* Introduction et Notes de André Thérive.

15. **Proudhon.** — *Du Principe fédératif et de la Nécessité de reconstituer le parti de la Révolution.* Introduction et Notes de Charles-Brun.

16. **La Mettrie.** — *L'Homme machine,* suivi de *l'Art de jouir.* Introduction et Notes de Maurice Solovine.

17. **Marivaux.** — *Le Spectateur français.* Introduction et Notes de Paul Bonnefon.

18. **Noël du Fail.** — *Propos rustiques.* Introduction et Notes de Jacques Boulenger.

19. **Bourdaloue.** — *Sermons sur l'Impureté, sur la Conversion de Madeleine et sur le Retardement de la Pénitence.* Introduction et Notes de Gonzague Truc.

20. **Diderot.** — *Entretien entre D'Alembert et Diderot. Rêve de D'Alembert* suivi de *l'Entretien avec Mlle de Lespinasse.* Introduction et Notes de Gilbert Maire.

21. **Ronsard.** — *Sonnets pour Helene.* Introduction et Notes de Roger Sorg.

22. **Mme du Deffand.** — *Lettres à Voltaire.* Introduction et Notes de Joseph Trabucco.

23. **Malebranche.** — *Le Traité de l'Amour de Dieu,* suivi de *la Lettre au P. Lamy.* Introduction et Notes de Désiré Roustan.

24. **Le Chevalier de Méré.** — *Conversations avec le Maréchal de Clérambault.* Introduction et Notes de Gérard-Gailly.

25. **Saint-Évremont.** — *Œuvres mêlées.* Introduction et Notes de Maurice Wilmotte.

Deux volumes sont mis en vente chaque mois.

Prix de chacun des 25 volumes de la première série : **12 francs.**

LA DEUXIÈME SÉRIE DES « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » *PARAITRA A PARTIR DU MOIS DE NOVEMBRE* 1921. *ELLE COMMENCERA PAR :*

1. **Le Prince de Ligne.** — *Coup d'Œil sur Belœil.* Introduction et Notes du C[te] Ernest de GANAY.

2. **La Boëtie.** — *Le Contr'un*, suivi des *Mémoires* [inédits] *sur l'Etat de France.* Introduction et Notes de Paul BONNEFON, Conservateur à la Bibliothèque Nationale.

3. **Filleau de La Chaise.** — *Mémoire sur les Pensées de Pascal.* Introduction et Notes de Victor GIRAUD.

4. **Racine.** — *Lettres à son Fils*, suivies de *Lettres* de J.-B. RACINE. Introduction et Notes de Gonzague TRUC.

5. **La Mothe Le Vayer.** — *Deux Dialogues à l'imitation des Anciens sur l'Opiniâtreté et la Divinité.* Introduction et Notes d'Ernest TISSERAND.

6. **Casanova.** — *Mon Évasion de la prison de Venise qui s'appelle les Plombs.* Introduction et Notes de Charles SAMARAND.

7. **Du Guay-Trouin.** — *La Vie de Monsieur Du Guay-Trouin écrite de sa main.* Publiée en un texte inédit, avec une introduction par M. Henri MALO.

8. **Fontenelle.** — *Théâtre en prose.* Introduction et Notes de Charles ANDLER.

9. **Saint-Réal.** — *La Conjuration des Espagnols contre la République de Venise.* Introduction et Notes d'Alfred LOMBARD.

10. **Le Pays.** — *Œuvres Nouvelles de Monsieur Le Pays* suivies du *Dialogue de l'Amour et de la Raison.* Introduction et Notes de A. DE BERSAUCOURT.

11. **Voltaire.** — *Mémoires sur la Cour de Prusse.* Introduction et Notes de Edmond PILON.

12. **La Rochefoucauld.** — *Mémoires.* Introduction et Notes d'Émile MAGNE.

13. **Florian.** — *Lettres à Madame de La Briche.* Introduction et Notes de André Bouis.

14. **Méry.** — *Trois Nouvelles* (La Chasse au Chastre. — Les Explorations de Victor Hummer. — Un Chinois à Paris). Introduction et Notes de Ernest Jaubert.

15. **Balzac.** — *Traité de la Vie élégante* suivi de la *Théorie de la Démarche.* Introduction et Notes de Mme Claude Varèze.

16. **Duclos.** — *Considérations sur les Mœurs de ce Siècle* (1751). Introduction et Notes de Philippe Godet.

PARAITRONT ENSUITE, TOUJOURS A RAISON DE DEUX VOLUMES PAR MOIS, DES ŒUVRES DE :

Stendhal, **Vauban**, **Chénier**, **Sorel**, **Poussin**, etc.



